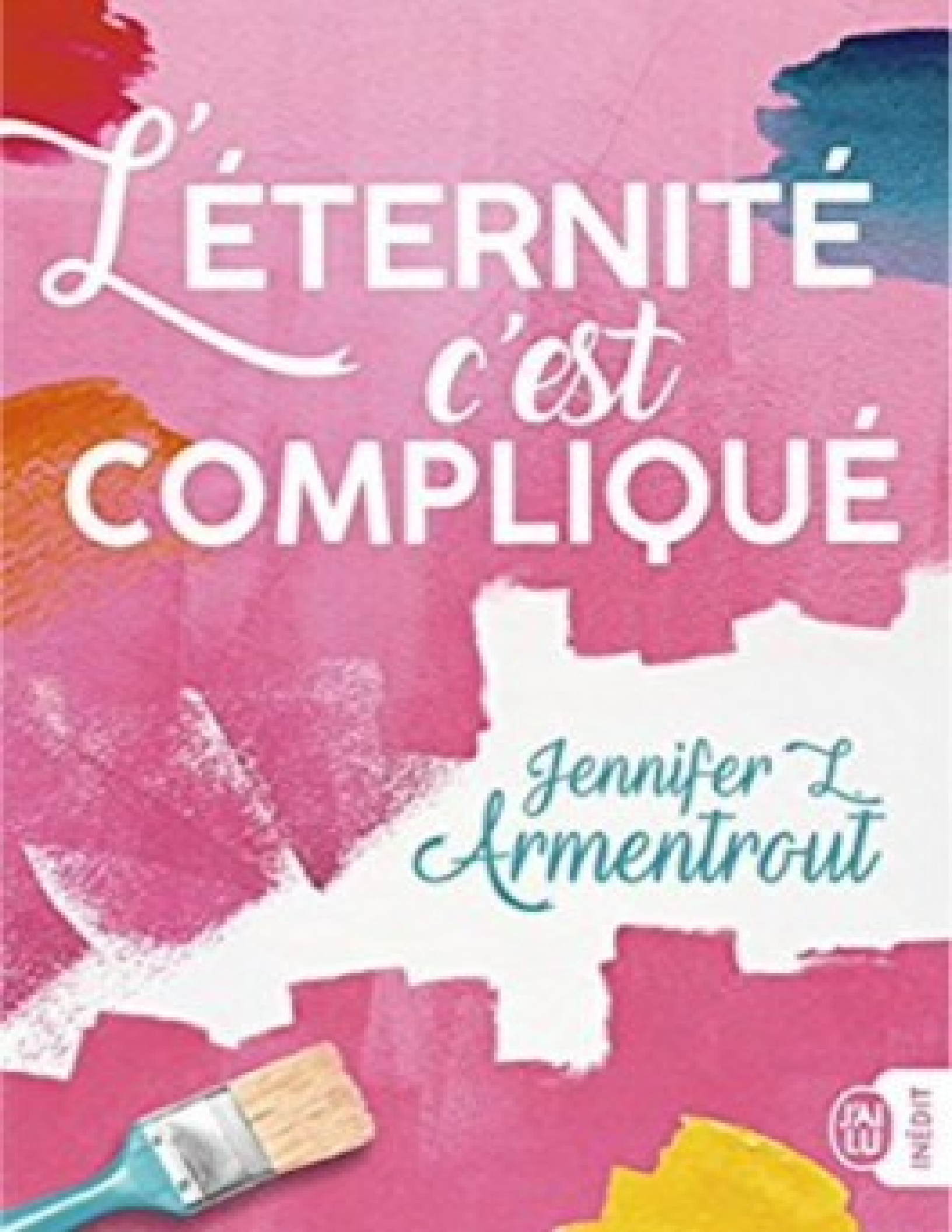
L'éternité c'est compliqué

Jennifer L. Armentrout



Jennifer L. Armentrout

L'ÉTERNITÉ c'est COMPLIQUÉ

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Tasson

J'AI LU

Jennifer L. Armentrout

L'éternité c'est compliqué

© Jennifer L. Armentrout, 2016
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018
Dépôt légal : Juin 2018

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290144176

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Présentation de l'éditeur :
Depuis sa plus tendre enfance, Mallory Dodge se drape dans le silence. Se taire, c'était survivre. Voilà quatre ans que son cauchemar a pris fin, quatre ans qu'elle n'a pas revu Rider Stark, son protecteur.
Entourée de parents adoptifs aimants et à l'aide de cours particuliers, Mallory a repris le chemin des mots. Elle s'apprête également à faire le grand saut en reprenant celui du lycée pour son année de terminale.
Le jour de la rentrée, la jeune fille était loin de se douter qu'elle tomberait sur son ami. Leur complicité est intacte, mais si Rider n'a plus rien d'un enfant, il reste habité par de nombreux démons.
Quand les ombres du passé menaceront de les séparer, Mallory aura-t-elle le courage de prendre la parole pour exprimer ce qui doit l'être ?

Couverture : d'après © Big Foot Productions ; Magnia ; Nadya Lukic / Shutterstock et © Helena Inkeri / Folio / Getty Images - Studio de création J'ai lu

Biographie de l'auteur :
Récompensée par un RITA Award pour L'éternité, c'est compliqué, Jennifer L. Armentrout est l'auteure de nombreuses séries de romance, de fantasy et de science-fiction, dont les droits ont été vendus dans de nombreux pays. Jeu de patience, son best-seller international, et la saga Lux sont également disponibles aux Éditions J'ai lu.

Titre original
THE PROBLEM WITH FOREVER

Éditeur original
Harlequin Teen

© Jennifer L. Armentrout, 2016
Tous droits réservés

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

À HUIS CLOS

À DEMI-MOT

JEU DE PATIENCE

JEU D'INNOCENCE

JEU D'INDULGENCE

JEU D'IMPRUDENCE

JEU D'ATTIRANCE

JEU D'INCONSCIENCE

LUX

1 – Obsidienne
1.5 – Oubli
2 – Onyx
3 – Opale
4 – Origines
5 – Opposition

OBSESSION

COVENANT

1 – Sang-mêlé
2 – Sang-pur

OceanofPDF.com

À tous ceux qui cherchent encore leur voix et à ceux qui l'ont déjà trouvée.

OceanofPDF.com

Prologue

Dans son dos, des boîtes à chaussures vides et poussiéreuses formaient une colonne plus haute et plus large que son corps fin. Quand elle s'appuya contre elles, les genoux osseux remontés contre sa poitrine, elles oscillèrent.

Respire. Ne pense à rien d'autre. Respire.

Cachée au fond de ce vieux placard, elle n'osait pas émettre le moindre son. Les dents enfoncées dans sa lèvre inférieure, elle se concentrait uniquement sur les respirations douloureuses qui gonflaient et dégonflaient ses poumons. Des larmes lui brûlaient les yeux.

Mon Dieu ! Elle avait fait une terrible bêtise. Mlle Becky avait raison. Elle était une vilaine fille.

Un peu plus tôt, elle avait essayé d'attraper la boîte à biscuits sale en forme d'ours, couverte de taches, qui contenait des cookies au goût étrange. Elle n'était pas censée se servir toute seule de biscuits, ou de nourriture en général, mais la faim lui tordait le ventre et Mlle Becky, malade une fois de plus, s'était endormie sur le canapé. Elle n'avait pas voulu faire tomber le cendrier posé sur le comptoir ni le faire exploser en mille morceaux. Certains des éclats avaient la forme des stalactites qui se formaient parfois sous le bord du toit en hiver. D'autres n'étaient pas plus grands que des miettes.

Elle avait seulement voulu manger un biscuit.

En entendant le mur craquer de l'autre côté du placard, elle sursauta et se mordit les lèvres encore plus fort. Un goût métallique explosa dans sa bouche. Le lendemain, il y aurait un trou de la taille du poing gigantesque de M. Henry dans le plâtre et Mlle Becky se mettrait à pleurer et retomberait malade.

Le grincement de la porte du placard résonna comme un coup de tonnerre à ses oreilles.

Oh non, non, non…

Il n'était pas censé la trouver ici. C'était l'endroit où elle se réfugiait lorsque M. Henry s'énervait ou quand il…

Les yeux écarquillés, elle se crispa. Quelqu'un de plus grand et de plus large qu'elle se glissa à l'intérieur et s'agenouilla devant elle. Dans le noir, elle avait du mal à distinguer son visage, mais au fond de ses entrailles, elle savait de qui il s'agissait.

— Je suis désolée, hoqueta-t-elle.

— Je sais.

Une main se posa sur son épaule. Son poids était rassurant. *Il* était la seule personne dont le contact physique ne l'écœurait pas.

— Reste ici, d'accord ?

Une fois, Mlle Becky lui avait fait remarquer qu'il n'avait que six mois de plus qu'elle. Pourtant, du haut de ses six ans, elle le trouvait tellement plus grand et fort. Pour elle, il emplissait son monde tout entier.

Elle hocha la tête.

— Ne sors pas, insista-t-il.

Il déposa dans ses mains la poupée rousse qu'elle avait laissée tomber dans la cuisine après l'incident. Envahie par la peur, elle avait abandonné Lapine derrière elle. Elle s'en était voulu car c'était lui qui lui en avait fait cadeau, plusieurs mois auparavant. Elle ignorait où il

se l'était procurée. Il était simplement revenu un jour avec. Et depuis, elle était à elle. Rien qu'à elle.

— Reste ici. Quoi qu'il arrive.

La poupée coincée entre la poitrine et les genoux, elle hocha de nouveau la tête.

Soudain, une salve de hurlements énervés résonna et il carra les épaules. C'était son nom qui lui donnait des frissons, son nom à elle que l'on criait avec tant de violence.

Un léger gémissement s'échappa de ses lèvres et elle murmura :

— Je voulais juste manger un biscuit.

— Tout va bien. Souviens-toi, je t'ai promis de toujours te protéger. Ne fais pas de bruit. (Il serra son épaule.) Reste ici en silence et quand… À mon retour, je te lirai une histoire, d'accord ? Même celle du lapin, si tu veux.

Elle n'avait d'autre choix que d'acquiescer. Elle se rappelait les fois où elle n'avait pas su rester silencieuse. Elles étaient à jamais gravées dans sa mémoire. Malheureusement, elle savait très bien qu'il ne serait pas capable de lui lire d'histoire le soir même. Le lendemain, il manquerait l'école et il n'irait pas bien, même s'il lui soutiendrait le contraire.

Il s'attarda un moment avant de ressortir du placard, puis la porte de la chambre se referma dans un claquement. Levant sa poupée, elle la pressa contre son visage humide de larmes. Un bouton s'enfonçait dans sa joue.

Ne fais pas de bruit.

M. Henry recommença à crier.

Ne fais pas de bruit.

Des pas résonnèrent dans le couloir.

Ne fais pas de bruit.

Un grand coup retentit. Puis quelque chose tomba par terre. Mlle Becky se sentait sans doute mieux car elle criait, elle aussi, mais cachée à l'intérieur du placard, tout ce qu'elle entendait, c'était le son des coups de poing de M. Henry. Elle ouvrit la bouche et étouffa un cri contre sa poupée.

Ne fais pas de bruit.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Beaucoup de choses pouvaient changer en quatre ans.

Les années avaient filé sans que je m'en rende compte et pendant tout ce temps, j'avais étudié à la maison, je n'avais parlé à personne en dehors d'un groupe très restreint, je m'étais préparée pour ce moment… et il y avait de grandes chances pour que je vomisse toutes les céréales que j'avais réussi à ingérer.

Beaucoup de choses pouvaient changer en quatre ans. La question était : avais-je changé, moi aussi ?

Le bruit d'une cuillère tintant contre une tasse me sortit de mes pensées.

C'était la troisième cuillerée de sucre que Carl Rivas versait discrètement dans son café. Lorsqu'il serait sûr que personne ne le regarderait, il en ajouterait deux autres. Pour un homme dans la cinquantaine, il était plutôt en forme, mais il avait une sacrée addiction au sucre. Dans son bureau rempli de revues médicales, il avait un tiroir digne d'un magasin de bonbons.

Lorsqu'il tendit sa cuillère vers le sucrier, il jeta un coup d'œil derrière lui. Sa main se figea.

Je lui souris d'un air triomphant. Assise devant l'îlot principal, j'avais un bol de céréales devant moi.

Avec un soupir, il se tourna pour me faire face. Adossé au plan de travail en granit, il me regarda par-dessus sa tasse tout en prenant

une gorgée de café. Ses cheveux noirs coiffés en arrière commençaient à se parer de gris au niveau des tempes. Avec son teint hâlé, il avait un air distingué. Il était très beau. Et sa femme, Rosa, était tout aussi séduisante. Avec sa peau foncée et ses cheveux bouclés parsemés de gris, elle était particulièrement jolie. Ravissante, même. Sa force de caractère y était pour beaucoup.

Rosa n'avait pas peur de se défendre, ni d'aider les autres.

Je reposai ma cuillère dans mon bol avec précaution pour ne pas qu'elle résonne contre la céramique. Je n'aimais pas faire plus de bruit que nécessaire. C'était une vieille habitude dont je n'avais pas réussi à me défaire.

Lorsque je relevai la tête, je me rendis compte que Carl m'observait.

— Tu es sûre d'être prête, Mallory ?

Mon cœur s'affola. Sa question, en apparence anodine, me faisait l'effet d'un fusil chargé braqué sur moi. J'étais aussi prête que possible. Comme la gentille petite fille que j'étais, j'avais imprimé mon emploi du temps et un plan de Lands High. Carl avait même appelé en avance pour connaître mon numéro de casier. Je savais donc où tout se trouvait. J'avais appris le plan par cœur, comme si ma vie en dépendait. Comme ça, je n'aurais pas besoin de poser des questions à quiconque. Je ne me perdrais pas. Rosa, de son côté, m'avait accompagnée en voiture au lycée la veille pour que je me familiarise avec le trajet et sa durée.

J'avais cru que Rosa serait là ce matin, étant donné que c'était le grand jour que nous préparions depuis un an. Le petit déjeuner, c'était notre moment à nous. Mais Carl et Rosa étaient tous les deux médecins. Rosa était chirurgienne, spécialisée en cardiologie. On l'avait appelée en urgence pour une opération avant que je me lève. Alors je ne pouvais pas lui en vouloir.

— Mallory ?

Je hochai brièvement la tête et, les lèvres pincées, laissai tomber mes mains sur mes genoux.

Carl posa sa tasse sur le plan de travail derrière lui.

— Tu te sens prête ? me demanda-t-il encore une fois.

La nervosité me nouait l'estomac. J'avais vraiment envie de vomir. Une partie de moi n'était pas prête. La journée s'annonçait difficile, mais il fallait que je le fasse. Regardant Carl dans les yeux, je hochai la tête.

Il prit une profonde inspiration.

— Tu sais comment aller au lycée ?

Je hochai de nouveau la tête, descendis de mon tabouret et attrapai mon bol. Si je partais maintenant, j'aurais quinze minutes d'avance. C'était sans doute une bonne idée. Après avoir jeté les restes dans la poubelle, je plaçai le bol et la cuillère dans le lave-vaisselle.

Carl n'était pas un homme grand. Il devait mesurer un mètre soixante-quinze tout au plus. Pourtant, je lui arrivais à peine aux épaules. Il vint se poster devant moi.

— Parle-moi, Mallory. Je sais que tu es nerveuse et que tu as des milliers de choses qui te trottent dans la tête, mais il faut que tu me parles. Secouer ou hocher la tête ne suffit pas.

« Parle-moi. »

Je fermai les yeux. Le psychologue que j'avais consulté, le Dr Taft, avait prononcé ces mots des milliers de fois. Le spécialiste du langage qui m'avait suivie pendant deux ans également.

« Parle-moi. »

Ce mantra contredisait tout ce que l'on m'avait appris jusqu'à mes treize ans. Enfant, parler signifiait faire du bruit, et le bruit menait à la violence et à la peur. Aujourd'hui, ce n'était plus le cas. J'avais

passé presque quatre ans en thérapie intensive. Pendant leur temps libre, Rosa et Carl avaient pris le relais pour m'aider à oublier mes cauchemars. Malheureusement, leurs efforts avaient été vains.

Les mots n'étaient pas le problème. Ils fleurissaient dans mon esprit comme les bourgeons au printemps. Non, ils n'avaient jamais été le problème. Ils étaient là. Ils avaient toujours été là. Mais j'étais incapable de les faire sortir, de leur donner voix.

La gorge nouée, je pris une grande inspiration.

— Ouais. Oui. Je suis… prête.

Un léger sourire étira les lèvres de Carl. Il recoiffa une mèche derrière mon oreille. À l'ombre, mes cheveux étaient châtains, mais il suffisait que je sorte dans la lumière du soleil pour que des reflets roux apparaissent. Parfois, j'avais l'impression de ressembler à un camion de pompiers.

— Tu vas y arriver. Je crois en toi. Rosa aussi. Et il faut que toi aussi tu y croies, Mallory.

Ma respiration se bloqua dans ma gorge.

— Merci.

Un mot.

Un simple mot qui n'était pas assez puissant, qui ne serait jamais suffisant pour signifier ma gratitude à Carl et Rosa. Ils m'avaient sauvé la vie. Au propre comme au figuré. Dans mon malheur, j'avais eu la chance de les rencontrer. Notre histoire était digne d'un talk-show américain ou d'un téléfilm de l'après-midi. C'était incroyable. À côté de ce qu'ils avaient fait pour moi, un merci ne serait jamais suffisant.

Ils m'avaient offert tant d'opportunités que je voulais être aussi parfaite que possible pour eux. Ils le méritaient. Voilà pourquoi je me retrouvais ici ce matin.

Je me dépêchai d'attraper mon sac et mes clés sur l'îlot de la cuisine pour éviter de pleurer comme une gamine qui venait d'apprendre que le Père Noël n'existe pas.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Carl m'arrêta devant la porte.

— Ne me remercie pas, me dit-il. Montre-nous que tu vas mieux.

Je me fis violence pour ne pas me contenter de hocher la tête.

— D'accord, murmurai-je.

Il sourit. Sa peau se plissa autour des yeux.

— Bonne chance.

Après avoir ouvert la porte, je sortis sur le palier étroit, dans l'air chaud de la fin du mois d'août. Aussitôt, mes yeux se posèrent sur le jardin impeccable de la maison d'en face. Il était identique à tous ceux du voisinage du quartier de la Pointe.

Tous.

Parfois, je m'étonnais encore de vivre dans ce genre d'endroit : une grande maison avec un jardin et des fleurs plantées avec goût, avec une voiture garée dans l'allée qui m'appartenait. Certains jours, cela ne me paraissait pas réel. J'avais l'impression que j'allais me réveiller et me retrouver de nouveau dans…

Je secouai la tête et repoussai ces pensées pour m'approcher de ma vieille Honda Civic. La voiture avait appartenu à Marquette, la fille biologique de Rosa et Carl. Cela avait été son cadeau de fin de lycée, avant qu'elle parte à la fac pour devenir médecin, comme eux.

C'était leur *vraie* fille.

Le Dr Taft m'avait reprise plus d'une fois à ce sujet : pour lui, c'était un jugement de valeur par rapport à ma propre relation avec les Rosa. En vérité, par moments, j'avais l'impression d'être comme ces jardins autour de moi.

Pas tout à fait réelle.

Marquette n'était jamais allée à l'université. Rupture d'anévrisme. Sa mort avait été foudroyante. Personne n'avait rien pu faire. Je suppose qu'en tant que médecins, Rosa et Carl avaient eu du mal à l'accepter. Ils sauvaient des vies tous les jours, pourtant, pour la personne qu'ils aimaient le plus au monde, ils avaient été impuissants.

Conduire cette voiture me gênait. C'était un peu comme si j'étais leur fille de remplacement. Ils ne m'avaient jamais traitée comme telle et je ne l'avais jamais dit à voix haute, mais chaque fois que je me retrouvais derrière ce volant, je pensais à Marquette.

Je posai mon sac sur le siège passager. Mon regard parcourut l'habitacle jusqu'à trouver mon reflet dans le rétroviseur. Mes pupilles étaient dilatées. J'avais l'air d'un cerf pris dans les phares d'un semi-remorque. Un cerf avec des yeux bleus. Mon visage était pâle, mes sourcils froncés. Je paraissais effrayée.

Je soupirai.

Ce n'était pas l'image que je voulais renvoyer lors de mon premier jour d'école.

Au moment où j'allais détourner la tête, la médaille en argent qui pendait du rétroviseur attira mon attention. Elle n'était pas plus grande qu'une pièce de monnaie. Un homme barbu était gravé dessus. Il écrivait dans un livre avec une plume. Au-dessus était gravé « Saint Luc » et dessous : « Priez pour nous. »

Saint Luc était le saint patron des médecins.

Ce collier avait appartenu à Rosa. Sa mère le lui avait offert lorsqu'elle avait intégré la faculté de médecine. Rosa me l'avait donné à son tour quand je lui avais annoncé que j'étais prête à suivre ma dernière année de lycée dans une école publique. Je supposais qu'elle l'avait également offert à Marquette à un moment donné, mais je ne lui avais jamais posé la question.

Je crois que quelque part, Rosa et Carl espéraient que je suivrais leur exemple, comme Marquette avait prévu de le faire. Mais pour devenir chirurgien, il fallait posséder une confiance en soi et un courage qui me faisaient défaut.

Carl et Rosa en avaient conscience. Ils me poussaient donc en direction de la recherche. Selon eux, j'avais les mêmes aptitudes en sciences que Marquette. Même si je ne les avais pas contredits, je devais avouer que passer mes journées l'œil rivé au microscope me paraissait aussi excitant que repeindre les murs de ma chambre en blanc. Toutefois je n'avais aucune idée de ce je voulais étudier. Avant que Rosa et Carl n'entrent dans ma vie, la fac n'était qu'un rêve lointain.

Le trajet jusqu'à Lands High me prit dix-huit minutes. Dès que le bâtiment en brique de deux étages apparut derrière les terrains de base-ball et de foot, je me crispai, comme si une balle de base-ball fonçait droit sur moi alors que je n'avais pas de gant pour la rattraper.

L'estomac noué, je resserrai ma prise sur le volant. Le lycée, plutôt récent, était immense. D'après leur site Internet, il avait été construit dans les années 1990. Comparé aux autres écoles du coin, il était flambant neuf.

Et gigantesque.

Je dépassai un bus qui déposait des élèves et suivis une autre voiture vers le parking de la taille d'un centre commercial. Comme j'étais en avance, je trouvai facilement une place. Je me servis de ces quinze minutes supplémentaires pour répéter mes affirmations positives. C'était gênant, mais ça m'aidait vraiment.

Je peux le faire. Je vais le faire.

Je répétai ces mots encore et encore tandis que je descendais de la Honda et passais mon nouveau sac à mon épaule. Mon cœur battait très fort, si fort que j'avais peur de faire un malaise. Une marée

humaine empruntait le chemin qui menait à l'entrée du lycée. Un assortiment de tailles, de formes et de couleurs avançait devant mes yeux. L'espace d'un instant, je crus que mon cerveau allait avoir un court-circuit. Je retins ma respiration. Des yeux se posèrent sur moi. Certains s'attardèrent pour m'observer. D'autres continuèrent comme si de rien n'était, comme si je n'étais même pas là, ce qui me convenait très bien car j'avais l'habitude de n'être qu'un fantôme.

La main posée sur l'anse de mon sac, la bouche sèche, je forçai mes jambes à avancer et me glissai dans la masse. Je me concentrai sur la queue-de-cheval de la fille blonde devant moi. Puis je baissai les yeux. Elle portait une jupe en jean et des sandales. Des spartiates orange vif. Elles étaient mignonnes. J'aurais pu le lui dire pour initier la conversation. Sa queue-de-cheval était très jolie, elle aussi. Un peu bombée. Peu importait le nombre de tutos que je regardais sur YouTube, j'étais incapable d'obtenir le même résultat. Chaque fois que j'essayais, j'avais l'impression d'avoir une bosse sur la tête.

Je ne dis rien.

Lorsque je levai les yeux, je croisai le regard du garçon qui marchait à côté de moi. Il avait l'air à moitié endormi. Il ne me sourit pas et ne me fit pas non plus la grimace. Il se contenta de reporter son attention sur le portable qu'il tenait à la main. Je n'étais même pas sûre qu'il m'ait vraiment vue.

L'air matinal était chaud, mais à l'instant où je posai les pieds à l'intérieur du bâtiment glacial, je me félicitai d'avoir enfilé un gilet sur mon haut et mon jean.

Après avoir passé la porte, tout le monde se dispersa. Des élèves plus petits, qui faisaient ma taille, mais qui, visiblement, étaient beaucoup plus jeunes, piétinaient le Viking bleu et rouge dessiné par terre. Leurs sacs tressautaient sur leurs dos tandis qu'ils slalomaient entre leurs aînés. D'autres marchaient comme des zombies, la tête

baissée, sans but. Moi, j'étais entre les deux. J'avançais à une allure normale, longuement travaillée.

Certains se précipitaient les uns vers les autres en riant pour s'étreindre. Je supposais qu'il s'agissait d'amis qui ne s'étaient pas vus de l'été… à moins qu'ils ne fussent juste très excités par la rentrée. Dans tous les cas, je ne pouvais m'empêcher de les observer. Ils me faisaient penser à mon amie Ainsley. Comme moi, elle avait suivi des cours à domicile et continuait encore aujourd'hui. Si elle avait été ici avec moi, j'étais persuadée qu'elle aurait été comme ces élèves, allant d'une personne à l'autre en souriant. Normale.

À cette heure, Ainsley était sans doute toujours au lit.

Non parce qu'elle ne faisait rien de la journée, mais parce que notre professeur avait une vision différente des vacances d'été. Ainsley était donc encore en vacances, mais dès que les cours reprendraient, son emploi du temps serait très strict, comme le mien auparavant.

Chassant mes pensées, j'empruntai l'escalier au bout du hall, près de l'entrée de la cantine. Le simple fait de passer devant me donna des palpitations. J'avais envie de vomir.

La cantine.

Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que j'allais faire à midi ? Je ne connaissais personne. Personne. Je…

Non, je ne devais pas penser à ça. Si je me laissais envahir par ce genre d'idées, il y avait de grandes chances pour que je m'échappe et que j'aille retrouver la sécurité de ma voiture.

Mon casier était situé au premier étage, au milieu du couloir, numéro deux cent trente-quatre. Je n'eus aucun mal à le trouver et il s'ouvrit dès le premier essai. Je sortis de mon sac le classeur pour les cours de l'après-midi et le posai sur l'étagère du dessus car je savais qu'on allait nous donner des tonnes de livres aujourd'hui.

Tout à coup, la porte du casier voisin du mien claqua. Je sursautai et relevai la tête. Une grande fille à la peau sombre et aux cheveux courts entièrement nattés m'adressa un sourire.

— Salut.

Ma voix se bloqua dans ma gorge. J'étais incapable de lui répondre et avant que j'aie retrouvé mes esprits, la fille avait disparu.

Raté.

Me sentant stupide, je levai les yeux au ciel et fermai mon casier. Lorsque je me retournai, mon regard se posa sur un garçon qui partait dans la direction opposée. En le voyant, je me crispai.

Je ne savais pas pourquoi je l'examinais ainsi. Peut-être parce qu'il faisait une tête de plus que les autres. En tout cas, j'étais incapable de me détourner. Il avait des cheveux ondulés d'une couleur qui se situait entre le brun et le noir, coupés court, mais plus longs sur le devant. Je me demandais s'ils tombaient sur son front. Mon cœur se serra au souvenir d'un garçon auquel cela arrivait sans cesse. Un garçon dont la simple image me faisait souffrir.

Ses épaules étaient larges sous son tee-shirt noir. Ses biceps ciselés indiquaient qu'il faisait du sport ou un travail manuel. Son jean était délavé, mais ne ressemblait pas à ceux qu'on trouvait en magasin. Je savais faire la différence entre un pantalon de marque créé pour paraître usé et un pantalon vraiment vieux. Il portait un cahier à la main et il était clair qu'il était aussi vieux que son jean.

Un sentiment étrange m'envahit. Un sentiment de déjà-vu. Debout devant mon casier, je me surpris à penser au seul rayon de lumière qui avait éclairé mon passé obscur.

Je pensai au garçon dont le souvenir me faisait souffrir, celui qui m'avait promis de rester avec moi pour toujours.

Cela faisait quatre ans que je ne l'avais pas vu et que je n'avais pas entendu sa voix. Quatre ans pendant lesquels j'avais tenté d'oublier

cette partie de ma vie. Pourtant, je me souvenais de lui et je me demandais ce qu'il était devenu.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Il faisait partie de moi.

C'était grâce à lui que j'avais survécu à la maison dans laquelle j'avais grandi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

Dès la première heure, je compris rapidement que les derniers rangs de la salle de classe étaient les plus convoités. Ils étaient suffisamment proches pour voir le tableau et assez éloignés pour ne pas se faire remarquer par les profs.

J'arrivai donc à tous les cours avant tout le monde et m'assis à l'arrière pour me fondre dans la masse avant même que l'on ait remarqué ma présence. Personne ne me parla. Du moins pas avant la dernière heure de la matinée, au début du cours d'anglais, quand une fille à la peau sombre et aux yeux noirs s'assit sur la chaise à côté de moi.

— Salut, dit-elle en posant bruyamment son cahier épais sur la tablette accrochée à la chaise. Il paraît que M. Newberry est un connard. Regarde-moi ça !

Je reportai mon attention sur l'avant de la salle. Notre professeur n'était pas encore arrivé, mais des portraits d'auteurs célèbres étaient accrochés au tableau. Je reconnus Shakespeare, Voltaire, Hemingway, Emerson et Thoreau. Toutefois j'avais conscience que je n'aurais pas été au courant de leur existence si je n'avais pas eu autant de temps à moi pour lire.

— Que des mecs ! reprit-elle. (Quand je me tournai vers elle, elle secoua la tête, faisant rebondir ses cheveux crépus.) Ma sœur l'a eu il

y a deux ans. Elle m'a dit que, pour lui, il fallait avoir une bite pour écrire quelque chose digne d'intérêt.

Mes yeux s'arrondirent sous le coup de la surprise.

— Du coup, ça risque d'être sympa… (Elle sourit. Ses dents parfaites étaient d'un blanc immaculé.) Au fait, je m'appelle Keira Hart. Je ne crois pas t'avoir vue l'année dernière. Je ne connais pas tout le monde, bien sûr, mais je pense que je t'aurais au moins croisée une ou deux fois.

De la sueur se forma au creux de mes paumes tandis qu'elle me dévisageait. La question qu'elle me posait était simple. La réponse aurait dû l'être encore plus. Pourtant, j'avais la gorge nouée et je sentais le rouge me monter aux joues.

« Parle. »

Les orteils recroquevillés contre la douce semelle en cuir de mes tongs, je fis un effort démesuré pour prendre la parole. Les mots m'éraflèrent la gorge.

— Je… Je suis nouvelle.

Voilà ! J'avais réussi. Je savais parler.

Prends ça ! Le monde ne perdait rien pour attendre.

Bon, d'accord. J'exagérais. Techniquement, je n'avais prononcé que quatre mots, dont l'un n'avait été que répété. Mais je ne pouvais pas minimiser cette victoire, car parler aux gens m'était difficile. Aussi difficile que de rentrer dans une salle de classe complètement nue.

Keira ne sembla pas remarquer mon conflit intérieur.

— C'est bien ce que je pensais.

Elle s'interrompit. L'espace d'un instant, je ne compris pas pourquoi elle me regardait avec une telle insistance. Puis j'eus une illumination.

Mon nom. Elle attendait que je me présente. Je respirai un grand coup.

— Je m'appelle Mallory… Mallory Dodge.

— Enchantée. (Elle hocha la tête avant d'appuyer ses épaules arrondies contre la chaise.) Ah. Il est là.

On cessa de discuter, mais j'étais fière d'avoir réussi à aligner autant de mots. Je comptais même ceux que j'avais répétés plusieurs fois. Après tout, Rosa et Carl l'auraient fait.

M. Newberry parlait avec une arrogance flagrante, pourtant ça ne me dérangeait pas. J'étais trop contente pour ça.

Puis arriva la pause déjeuner.

En entrant dans la cantine bruyante, j'eus l'impression de quitter mon corps. Mon cerveau me criait de m'enfuir et de trouver un endroit plus calme et plus sûr pour me cacher, mais je me résignai à mettre un pied devant l'autre.

L'estomac noué, je réussis à m'insérer dans la file. J'attrapai uniquement une banane et une bouteille d'eau. Il y avait trop de gens autour de moi, trop de bruit : des rires, des cris et le murmure constant des conversations. J'étais complètement hors de mon élément. Tout le monde était assis à des tables rectangulaires, en groupes. Personne n'était seul. Moi, je ne connaissais personne. J'allais être la seule à manger dans mon coin.

Horrifiée par cette idée, je sentis mes doigts se refermer sur la banane. L'odeur de désinfectant et de brûlé m'envahit. Ma poitrine se serra, bientôt suivie par ma gorge. J'ouvris la bouche pour respirer, mais l'oxygène ne semblait pas atteindre mes poumons. Des frissons se mirent à danser à la base de mon crâne.

Je n'allais pas y arriver.

Il y avait trop de bruit, trop de gens dans cet endroit confiné. Chez moi, ce n'était jamais aussi bruyant. Jamais. Mon regard

parcourut la salle sans vraiment la voir. Ma main tremblait tellement que j'avais peur de laisser tomber ma banane. Alors mon instinct reprit le dessus et mes pieds se mirent à avancer tout seuls.

Je me précipitai vers le couloir plus silencieux, puis continuai ma route. Je dépassai des élèves qui s'attardaient devant leurs casiers. Une odeur de cigarette émanait d'eux. Je respirai profondément pour me calmer, mais rien n'y fit… à part m'éloigner de la cantine. Lorsque je tournai au bout du couloir, je m'arrêtai vivement, manquant bousculer un garçon à peine plus grand que moi.

Il s'écarta. Ses yeux injectés de sang s'arrondirent. Au départ, je crus que l'odeur qui flottait autour de lui était celle des cigarettes, mais très vite je me rendis compte qu'elle était plus riche, plus terreuse.

— Désolé, *chula*, murmura-t-il en me détaillant lentement des pieds à la tête.

Un sourire étira ses lèvres.

Au bout du couloir, un garçon plus grand se dirigea rapidement vers nous.

— Jayden, qu'est-ce que tu fous ? Il faut qu'on cause.

Jayden se tourna vers lui et passa la main dans ses cheveux coupés ras, avant de marmonner :

— *Mierda, hombre*[1].

Au même moment, une porte s'ouvrit pour révéler un professeur. Son regard passa de l'un à l'autre.

— Déjà, monsieur Luna ? Vous voulez vraiment commencer l'année de cette manière ?

Je compris qu'il était temps de m'éclipser. L'expression du plus grand des garçons n'avait rien d'amical, et le professeur grimaça en voyant Jayden s'éloigner, comme s'il avait envie de frapper quelqu'un.

La tête baissée, je continuai dans la direction opposée sans regarder quiconque dans les yeux.

Je finis par m'installer dans la bibliothèque et jouer à *Candy Crush* jusqu'à ce que la sonnerie retentisse. Je passai la première heure de cours de l'après-midi, l'histoire, à culpabiliser parce que je n'avais pas fait le moindre effort. J'avais préféré me terrer dans la bibliothèque, rivée à ce stupide jeu diabolique auquel je n'arrêtais pas de perdre.

Le doute pesait sur mes épaules comme une couverture rêche et lourde. J'avais fait beaucoup de progrès en quatre ans. Je ne ressemblais plus en rien à la fille que j'avais été. D'accord, j'avais encore du chemin à parcourir, mais je n'étais plus seulement une coquille vide.

Rosa allait être tellement déçue.

Lorsque vint l'heure de mon dernier cours, je me sentis encore plus mal à l'aise. J'étais à deux doigts de la crise cardiaque. Il s'agissait de la pire matière au monde.

L'expression orale.

Aussi connue sous le nom de « communication ». Quand je m'étais inscrite au lycée au printemps précédent, je m'étais sentie téméraire. Carl et Rosa m'avaient regardée comme si j'étais folle et m'avaient affirmé qu'ils pouvaient m'obtenir une dispense, bien qu'il s'agisse d'un cours obligatoire. Mais j'avais quelque chose à prouver.

Je ne voulais pas qu'ils interviennent. Je voulais… Non. Il fallait que je le fasse.

Quelle idée j'avais eue !

À présent, je regrettais de ne pas avoir accepté leur proposition, car j'allais tout droit vers la catastrophe. Lorsque j'arrivai au troisième étage, la porte de la salle était ouverte, comme un trou béant. L'intérieur me paraissait bien trop lumineux.

J'eus du mal à avancer. Une fille me contourna et me dévisagea en pinçant les lèvres. Je mourais d'envie de prendre mes jambes à mon cou. De remonter dans ma Honda. De rentrer. De retrouver la sécurité de la maison.

De rester dans ma zone de confort.

Non.

Resserrant ma prise sur mon sac, je parvins à faire un pas en avant. J'avais l'impression de marcher dans des sables mouvants. Mes pas étaient lents, ma respiration haletante. Les néons vrombissaient et les conversations alentour résonnaient dans mes oreilles. Je réussis à aller jusqu'au bout.

Mes pieds me menèrent au dernier rang, mais je ne sentais plus mes doigts à force de serrer les poings. Je posai mon sac par terre à côté du bureau et me glissai sur le siège. Après avoir sorti mon cahier, j'agrippai les bords de la table.

J'étais en cours d'expression orale. Je l'avais fait.

J'avais réussi.

De retour à la maison, j'allais fêter ça. Avec du glaçage au caramel à même le sachet. J'étais vraiment une dingue.

Comme mes phalanges commençaient à me faire mal, je desserrai ma prise sur le bureau et jetai un coup d'œil vers la porte. La première chose que je vis fut un torse musclé recouvert d'un tee-shirt noir et des biceps bien dessinés. Puis j'aperçus un cahier abîmé, dont les feuilles semblaient à peine tenir entre elles, contre un jean usé.

C'était le garçon que j'avais vu le matin même dans le couloir.

Curieuse de voir à quoi il ressemblait de face, je relevai la tête. Malheureusement, il était tourné vers la porte. La fille que j'avais vue plus tôt, celle qui m'avait contournée, franchit le seuil. Maintenant que j'étais assise et que je respirais normalement, c'était mon tour de l'examiner. Elle était jolie. Très jolie. Comme Ainsley. Elle avait des

cheveux caramel raides comme des baguettes, aussi longs que les miens. Ils lui arrivaient sous la poitrine. Elle était grande et le top qu'elle portait dévoilait son ventre plat. Ses yeux marron foncé n'étaient pas posés sur moi, mais sur le garçon devant elle.

À son expression, il était clair qu'elle aimait ce qu'elle voyait. Lorsqu'il rit, un grand sourire étira ses lèvres peintes en rose et, en un clin d'œil, elle passa de « jolie » à « belle ». Toutefois, quelque chose d'autre avait attiré mon attention. Les poils de tout mon corps s'étaient hérissés. Ce rire chaud et profond avait quelque chose de familier. Un frisson remonta jusqu'à mes épaules. *Ce rire*…

Le garçon marchait à reculons. Sa capacité à se déplacer de cette manière sans se heurter à quoi que ce soit était incroyable. Je l'enviais un peu. Il semblait se diriger vers le fond de la classe. Vers moi. Je jetai un coup d'œil autour. Il ne restait que deux chaises libres sur ma gauche. La fille le suivit. Non, elle ne se contentait pas de le suivre. Elle le touchait.

Comme si c'était une habitude.

Son bras fin était tendu vers lui et sa main était posée sur son ventre, juste sous son torse. Elle se mordit les lèvres tandis qu'elle faisait glisser ses doigts plus bas, se rapprochant dangereusement de sa ceinture en cuir élimé. Le rouge me monta aux joues. Le garçon, lui, s'écarta. Ses mouvements avaient quelque chose d'espiègle, comme si cette danse faisait partie de leur routine quotidienne.

Lorsqu'il se retourna vers la dernière rangée et se plaça derrière une chaise vide, je levai les yeux depuis ses hanches étroites, le ventre que la fille avait touché, puis encore plus haut, jusqu'à son visage.

Alors je cessai de respirer.

Mon cerveau ne comprenait pas ce qui était en train de se passer. Il devait y avoir une erreur. Je regardai le garçon. Pour de vrai. Son

visage était familier et pourtant très différent, plus mature que dans mes souvenirs, mais toujours d'une beauté aveuglante. Je le connaissais. Seigneur. Je ne l'avais pas vu depuis quatre ans, pourtant, je l'aurais reconnu entre mille. La dernière nuit que nous avions passée ensemble avait été un cauchemar. Elle avait changé ma vie pour toujours.

C'était surréaliste.

À présent, je comprenais pourquoi j'avais pensé à lui le matin même. Je l'avais croisé sans même savoir que c'était lui.

J'étais incapable de bouger ni même d'aspirer suffisamment d'air pour faire fonctionner mes poumons. Je n'arrivais pas à y croire. Mes mains glissèrent du bureau jusque sur mes genoux tandis qu'il s'asseyait à côté de moi. Son regard ne quittait pas la fille qui s'installait près de lui. Sa mâchoire puissante, plus ciselée, se tourna, et ses yeux parcoururent le tableau noir face à nous. Il n'avait pas beaucoup changé. Il était simplement plus grand, plus… défini. Ses sourcils étaient plus foncés que ses cheveux bruns. Ses pommettes étaient saillantes et une barbe naissante couvrait sa mâchoire.

Il était aussi séduisant que je l'avais imaginé, à douze ans, quand j'avais commencé à le voir comme un garçon.

Je n'arrivais pas à croire qu'il soit ici. Mon cœur tentait désespérément de s'échapper hors de ma poitrine. Ses lèvres, plus pulpeuses que dans mes souvenirs, se retroussèrent en coin et je sentis mon estomac se nouer en voyant une fossette creuser sa joue droite. Il n'avait qu'une seule fossette. Rien de l'autre côté. Je le savais. Mon esprit repartit en arrière, quand les moments où il s'était montré aussi détendu se comptaient sur les doigts d'une main. S'adossant à la chaise trop petite pour lui, il tourna lentement la tête vers moi. Ses yeux noisette mouchetés d'or croisèrent les miens.

Des yeux que je n'avais jamais oubliés.

Alors ce sourire nonchalant que je ne lui connaissais pas se figea. Ses lèvres s'entrouvrirent et, malgré son teint hâlé, je le vis blêmir. Quand il écarquilla les yeux, les points dorés dans ses iris eurent l'air de grossir. Il m'avait reconnue. J'avais beaucoup changé, pourtant son regard ne trompait pas.

Il se pencha vers moi et cinq mots tout droit venus du passé surgirent dans mon esprit.

« Ne fais pas de bruit. »

— Souris ? souffla-t-il.

---

1. Merde, mec. (*N.d.É.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3

« Souris ».

Lui seul m'appelait de cette façon et je n'avais pas entendu ce surnom depuis très longtemps. J'étais même persuadée de ne plus jamais l'entendre.

Je n'avais pas espéré le revoir un jour. Or, il était bien là, devant moi, et je ne pouvais m'empêcher de le dévisager. Il ne restait rien du garçon de treize ans que j'avais connu, mais c'était bien lui. C'étaient ses yeux bruns chaleureux parsemés d'éclats dorés et sa peau mordorée qu'il avait sans doute héritée de son père aux origines supposément sud-américaines. Il ignorait d'où venaient sa mère et sa famille. L'une des… personnes qui s'occupaient de nos dossiers lui avait dit qu'elle était peut-être à moitié brésilienne, mais il n'en avait jamais eu le cœur net.

Tout à coup, je le revis, quand nous étions petits. Il avait été mon roc dans un monde chaotique. À neuf ans, plus grand que moi, mais rien qu'un enfant, il s'était interposé entre M. Henry et moi dans la cuisine, comme il l'avait fait des dizaines de fois auparavant. J'avais serré en tremblant la poupée rousse, Lapine, qu'il avait retrouvée pour moi, tandis qu'il gonflait le torse. « Laissez-la tranquille, avait-il grogné, les poings serrés. Vous n'avez pas intérêt à la toucher. »

Je m'efforçai de sortir de ces pensées. J'avais tellement de souvenirs comme celui-ci… Il m'avait sauvée des tonnes de fois,

jusqu'au jour où il n'en avait plus été capable et où notre promesse d'éternité avait volé en éclats. Tout avait volé en éclats.

Son torse se souleva violemment. Quand il reprit la parole, sa voix était rauque.

— C'est vraiment toi, Souris ?

Vaguement consciente de la fille qui nous regardait, je vis ses yeux s'arrondir comme les miens. Mes cordes vocales ne fonctionnaient pas… ce qui était étrange, car il était le seul avec qui je n'avais jamais eu aucun problème pour parler. Mais c'était dans un monde différent, à un moment différent.

Depuis, une éternité s'était écoulée.

— Mallory ? murmura-t-il.

Comme il était entièrement tourné vers moi, j'avais peur qu'il ne se lève. Cela ne m'aurait pas étonnée. Il n'avait jamais eu peur de rien. Jamais. De par notre proximité, je vis qu'il avait une légère cicatrice au-dessus du sourcil droit, plus claire que sa peau. Lorsque je me souvins comment il se l'était faite, mon cœur se serra de nouveau. Cette marque rimait avec biscuits secs et cendrier renversé.

Un garçon assis devant nous se retourna sur son siège.

— Salut. (Quand il ne reçut aucune réponse, il claqua des doigts.) Hé ho ? Mon pote ?

Il ne lui prêta pas la moindre attention. Il continuait de me dévisager comme si un fantôme était apparu devant lui.

— OK, j'ai compris, marmonna l'autre avant de reporter son attention sur la fille.

Malheureusement pour lui, elle était entièrement concentrée sur nous. La deuxième sonnerie retentit. Quand les conversations se turent, je compris que le professeur était arrivé.

— Tu me reconnais ?

Sa voix n'était pas plus forte qu'un murmure.

Il me regardait toujours dans les yeux. Alors je répondis avec plus de facilité que je ne l'avais fait de toute ma vie.

— Oui.

Les épaules crispées, il se rassit normalement et ferma les yeux.

— Seigneur, marmonna-t-il en se frottant le torse.

Le professeur frappa un grand coup sur la pile de livres posés au coin de son bureau. Je sursautai et me résignai à regarder dans sa direction. Mon cœur battait tellement fort que j'avais l'impression qu'on jouait du marteau-piqueur dans ma poitrine.

— Bien. Puisque vous êtes dans cette classe, vous devez savoir qui je suis. Mais au cas où certains d'entre vous se seraient perdus, je suis M. Santos. (Il s'appuya contre le bureau et croisa les bras.) J'enseigne l'expression orale. Si vous n'êtes pas censés être ici, vous êtes libres de partir.

M. Santos continua de parler, mais le sang qui battait à mes tempes m'empêchait d'entendre ce qu'il disait. Je n'arrivais pas à me concentrer sur autre chose que *sa* présence. Il était ici ; après toutes ces années, il se tenait près de moi comme cela avait été le cas depuis nos trois ans. Pourtant, il n'avait pas paru heureux de me voir. Je ne savais pas quoi penser. Un mélange d'espoir et d'angoisse grandissait en moi, alimenté par des souvenirs doux-amers auxquels je m'accrochais tout en souhaitant les oublier.

Je fermai les yeux et essayai d'avaler la boule qui s'était formée dans ma gorge.

On nous distribua les livres, puis des polycopiés. Je ne touchai aucun des deux. M. Santos nous expliqua les types de discours que nous devrions écrire et présenter tout au long de l'année : de l'exposé à l'interview d'un camarade. Malgré la crise de panique que j'avais faite avant d'entrer en classe, la perspective de parler plusieurs fois

devant trente personnes n'était plus ce qui m'effrayait le plus, à présent.

Tandis que je regardais droit devant moi, je me rendis compte que Keira était là, elle aussi. Elle était assise à côté du garçon qui avait voulu attirer *son* attention. J'ignorais si elle m'avait vue entrer. En même temps, peut-être qu'elle n'en avait rien à faire. Pourquoi m'aurait-elle fait signe ? Ce n'était pas parce qu'elle m'avait parlé une fois qu'elle voulait devenir mon amie.

L'incident de la cantine me paraissait bien loin. J'étais consciente de chacune de mes respirations. Je recoiffai mes cheveux en arrière et, incapable de m'en empêcher, je jetai un coup d'œil vers la gauche.

Mon regard croisa le sien et je hoquetai de surprise. Lorsque nous étions plus jeunes, je n'avais aucun mal à déchiffrer ses expressions. Aujourd'hui, son visage était impassible. Était-il heureux ? En colère ? Triste ? Ou était-il aussi perdu que moi ? Je ne le savais pas, mais en tout cas, il n'éprouvait aucune gêne à me fixer.

Le visage en feu, je tournai la tête et me retrouvai à observer la fille assise à côté de lui. Les lèvres pincées, elle regardait droit devant elle. Ses poings serrés étaient posés sur son bureau. Je me détournai de nouveau.

Cinq minutes s'écoulèrent avant que je ne cède encore une fois à la tentation. Il ne me regardait plus, mais sa mâchoire était crispée et l'un des muscles de sa joue tressautait. J'en étais réduite à l'observer bêtement.

Tout le monde savait qu'il deviendrait beau à en mourir en grandissant. Il avait tous les atouts : de grands yeux, des lèvres expressives et une silhouette élancée. Parfois, ça avait été difficile, pour lui. Son physique avait éveillé toutes sortes de mauvaises intentions. M. Henry, par exemple, avait eu envie de le briser comme de la porcelaine de Chine. D'autres, comme les hommes qui ne

cessaient d'aller et venir dans la maison, s'étaient montrés… beaucoup trop intéressés.

La bouche sèche, je revins au présent. Non, je n'aurais pas dû m'étonner qu'il soit devenu si séduisant. Mais comme Ainsley l'aurait dit, être aussi sexy aurait dû être un crime.

Pendant que M. Santos distribuait des fiches pour une raison qui m'avait échappé, le garçon assis devant nous se retourna. Son regard vert pâle était vif.

— C'est toujours bon pour tout à l'heure ?

Je tournai les yeux vers *lui*. Je fus incapable de m'en empêcher. Les lèvres pincées, les bras croisés, il hocha brièvement la tête.

Le garçon haussa les sourcils avant de vérifier que M. Santos n'avait pas remarqué leur échange.

— Il faut qu'on parle à Jayden.

Jayden ? Je repensai au garçon que j'avais failli renverser dans le couloir.

La fille pencha la tête sur le côté.

— D'accord, Hector, répondit-il d'une voix sèche.

La raucité de sa voix me prit par surprise. Quelques secondes passèrent avant qu'il tourne la tête vers moi.

Le rouge aux joues, je fis volte-face, non sans apercevoir le regard empli de curiosité qu'Hector lançait dans ma direction. Le reste du cours, je n'arrêtai pas de l'observer à la dérobée. J'avais besoin de me convaincre qu'il était vraiment là, assis à côté de moi. Je n'étais pas très discrète, car la fille installée à sa gauche, celle qui l'avait touché de façon si familière, m'avait prise sur le fait au moins une dizaine de fois.

Tandis que les minutes défilaient, mon ventre se nouait de plus en plus. La nervosité tourbillonnait en moi comme une vipère prête à attaquer.

Ma gorge était serrée et j'avais l'impression qu'une poigne de fer s'était refermée sur ma poitrine pour m'empêcher de respirer. Une brûlure glaciale remonta le long de ma nuque et se répandit dans mon crâne. Et soudain, je compris. Je compris que j'étais en train de perdre le contrôle.

Respire.

Il fallait que je respire.

Serrant les poings, je m'efforçai de respirer normalement et tentai de calmer les battements de mon cœur. Pendant ma thérapie, le Dr Taft avait essayé de me faire comprendre que dans ce genre de situation, je ne perdais pas réellement le contrôle de mon corps. Tout était dans ma tête. Un bruit puissant ou une odeur pouvait me renvoyer en arrière. Parfois, je ne savais pas quel était l'élément déclencheur.

Aujourd'hui, cela ne faisait aucun doute.

Il était assis juste à côté de moi. Et le sentiment de panique que je ressentais était bien réel, parce que lui-même était réel et que le passé qu'il personnifiait n'était pas un produit de mon imagination.

Qu'allais-je pouvoir lui dire une fois que la cloche sonnerait et que les cours seraient terminés ? Quatre ans s'étaient écoulés depuis cette nuit. Voulait-il seulement me parler ? Et s'il n'en avait pas envie, alors quoi ?

Mon Dieu.

Et s'il n'avait pas souhaité me revoir ? Après tout, il… il avait beaucoup souffert pour moi, à cause de moi. Même si nous avions passé de bons moments pendant ces dix ans, il y en avait beaucoup de mauvais. Beaucoup trop.

Bien sûr, cela me ferait de la peine de le voir se lever et partir sans m'adresser la parole, mais peut-être était-ce mieux ainsi ? Au moins, je savais qu'il était vivant et en bonne santé, et qu'il était ami avec la

fille assise à côté de lui. C'était peut-être sa copine. Cela voulait dire qu'il était heureux, pas vrai ? Heureux comme il le méritait. Et le savoir allait me permettre de refermer ce chapitre de ma vie.

Sauf que… je l'avais déjà cru fermé. À présent, il s'était rouvert à la première page.

Lorsque la sonnerie retentit, mon instinct de préservation se déclencha, comme il l'avait fait tant de fois par le passé. Je ne me rendis même pas compte de ce que je faisais. C'était une vieille habitude qui renaissait de ses cendres, une habitude que j'avais mis quatre ans à effacer. Pourtant, elle était réapparue deux fois en une seule journée.

Je me levai, rassemblai mes livres et ramassai mon sac. Le cœur martelant mes côtes, je contournai nos chaises et partis sans un regard en arrière, sans lui laisser le temps de s'échapper le premier. La semelle de mes sandales claquait contre le sol. Je dépassai des élèves qui avançaient lentement, tout en fourrant mes affaires dans mon sac. Je devais avoir l'air d'une idiote. J'étais une idiote.

Dehors, les rayons du soleil étaient toujours aussi chauds. La tête baissée, je suivis le chemin jusqu'au parking. Je serrai et desserrai les poings parce que j'avais l'impression que la circulation de mon sang s'était arrêtée dans mes poignets. Le bout de mes doigts me picotait.

La Honda argentée étincelait devant moi. Un soupir de soulagement m'échappa. Bientôt, je serais à la maison. Bientôt, je…

— Mallory.

Mon pouls s'emballa et je faillis trébucher. Je n'étais plus qu'à un mètre de ma voiture, de la liberté. Je me retournai lentement.

Il se tenait à côté d'un pick-up rouge qui ne se trouvait pas là le matin même, lorsque je m'étais garée. Dans la lumière du soleil, ses cheveux étaient plus marron que noirs, sa peau plus sombre et ses traits plus définis. J'avais tant de questions à lui poser ! Qu'avait-il

fait pendant ces quatre ans ? Avait-il été adopté ? Ou allait-il encore de famille d'accueil en famille d'accueil ?

Mais surtout : était-il en sécurité, à présent ?

Les foyers n'étaient pas tous mauvais. Les familles d'accueil n'étaient pas toutes horribles. Carl et Rosa en étaient le parfait exemple. Ils étaient tout simplement incroyables. Ils m'avaient adoptée, mais avant d'en arriver là, ce garçon et moi n'avions pas eu de chance. Nous avions vécu chez des gens de la pire espèce qui avaient réussi à contourner les inspections. Les assistants sociaux manquaient de fonds et de moyens. Et même si la majorité faisait de son mieux, certains enfants passaient entre les mailles du filet et nous, nous étions tombés dans un trou sans fond.

Rares étaient les enfants qui restaient plus de deux ans dans le système. La plupart retrouvaient rapidement leurs parents ou étaient adoptés. M. Henry et Mlle Becky avaient été les seuls à vouloir de nous. Aujourd'hui encore, je ne comprenais pas pourquoi ils nous avaient traités de la sorte. Les travailleurs sociaux qui nous suivaient changeaient aussi souvent que les saisons. À l'école, les instituteurs s'étaient sans doute rendu compte de quelque chose, mais aucun n'avait voulu risquer sa place. Avoir été piétinée et oubliée par le système m'avait rendue amère, et cette amertume me collait au corps comme une seconde peau. J'ignorais si je m'en débarrasserais un jour.

Toutefois, il y avait du bon et du mauvais dans toutes les situations. Avait-il enfin trouvé du bon ?

— Tu es sérieuse ? me dit-il en resserrant sa prise sur le cahier abîmé. Après tout ce qui s'est passé, après quatre ans à me demander ce que tu as bien pu devenir, tu débarques dans mon cours d'expression orale et tu te barres ? Tu me fuis ? Moi ?

Je pris une grande inspiration et baissai les bras. Mon sac glissa de mon épaule et tomba sur le bitume brûlant. Le choc me secoua,

mais au fond de moi, je n'étais pas surprise qu'il m'ait suivie. Il n'avait jamais fui. Il ne s'était jamais voilé la face. Non, ça, ça avait été moi. Nous avions été le yin et le yang. Ma lâcheté et son courage. Sa force et ma faiblesse.

Mais je n'étais plus comme ça.

Je n'étais plus sa Souris.

Je n'étais pas lâche.

Je n'étais pas faible.

Il fit un pas en avant, puis s'arrêta et secoua la tête. Son torse se soulevait de façon irrégulière.

— Dis quelque chose.

J'eus du mal à lui obéir.

— Quoi ?

— Mon nom.

Je ne savais pas pourquoi il voulait que je lui dise son nom. Moi-même, j'ignorais ce que j'allais ressentir en le prononçant après tant d'années. Pourtant, je pris mon courage à deux mains.

— Rider. (Un frisson me parcourut.) Rider Stark.

Je le vis déglutir et, l'espace d'un instant, aucun de nous ne bougea. Une brise chaude fit voler des mèches de cheveux devant mes yeux. Puis il laissa tomber son cahier par terre. Étonnamment, il ne se réduisit pas en poussière. Ses grandes enjambées dévorèrent la distance qui nous séparait, et en un clin d'œil il se retrouva devant moi. Il était beaucoup plus grand, à présent. Je lui arrivais à peine aux épaules.

Et tout à coup, il me serra contre lui.

Lorsque je sentis ses bras puissants m'attirer contre son torse, mon cœur implosa. Je me figeai un instant avant de passer mes bras autour de son cou. Je m'accrochai à lui, les yeux fermés, et respirai le parfum fugace de son après-rasage. C'était *lui*. Son étreinte n'était pas

la même que dans mes souvenirs, plus passionnée, plus musclée. Un bras autour de ma taille, une main enfouie dans mes cheveux, il me souleva et mes pieds quittèrent le sol. Ma poitrine était écrasée contre son torse incroyablement dur.

Il n'y avait pas à dire. C'était vraiment différent.

— Bon sang, Souris, si tu savais…

Sa voix était grave et rocailleuse. Il me reposa par terre, mais ne me lâcha pas pour autant. Il garda un bras autour de ma taille. De son autre main, il joua avec mes cheveux. Tandis qu'il posait son menton sur ma tête, je fis glisser mes doigts le long de son torse.

— Je ne pensais pas te revoir un jour.

Je posai mon front contre mes mains. Son cœur battait très vite. J'entendais des gens autour de nous. Certains nous observaient sans doute, mais cela m'était égal. Rider était chaud et solide. Réel. Vivant.

— J'ai failli ne pas venir en cours, aujourd'hui. Si je m'étais écouté, on… (Je le sentis caresser mes cheveux.) Regarde-moi ces cheveux ! Tu ne ressembles plus à Bozo le clown.

Un éclat de rire étranglé m'échappa. Quand j'étais plus jeune, mes cheveux roux vif n'étaient qu'un amoncellement de boucles éparses et de nœuds. Dieu merci, leur couleur s'était éclaircie. Une visite chez le coiffeur avait aidé. Quant aux boucles et aux nœuds, ils revenaient dès que le temps était humide.

Rider s'écarta légèrement. Lorsque j'ouvris les yeux, je me rendis compte qu'il me dévisageait.

— Regarde-toi, murmura-t-il. Comme tu as grandi !

Sa main quitta mes cheveux. Quand son pouce effleura ma lèvre inférieure, un frisson me parcourut. Le contact m'avait prise par surprise.

— Mais tu es toujours aussi discrète qu'une souris.

Je me crispai. « Souris. »

— Je ne suis plus…

Mes mots moururent dans ma gorge. Son pouce s'était à présent aventuré sur ma pommette. Sa peau était rugueuse, mais la caresse, elle, était tendre.

Je levai les yeux vers les siens que j'avais cru ne jamais revoir. Il était vraiment ici, avec moi. Mon Dieu, Rider était ici. Tant de pensées traversaient mon esprit que je n'arrivais à en saisir que quelques-unes. Les souvenirs, eux, remontaient à la surface.

Une nuit, je m'étais réveillée à cause des éclats de voix provenant du rez-de-chaussée. Effrayée, je m'étais réfugiée dans la chambre voisine de la mienne, celle de Rider. Il m'avait laissée me coucher près de lui et m'avait lu un livre que j'adorais. Un livre que Rider avait surnommé « cette stupide histoire de lapin ». Je pleurais chaque fois que je l'entendais, pourtant il me l'avait lue pour détourner mon attention des hurlements qui emplissaient la maison délabrée. J'avais cinq ans, à l'époque, et à partir de ce moment, Rider était devenu mon monde.

Soudain, il fit un pas en arrière et saisit ma main droite. Il la retourna tout en relevant la manche de mon gilet. Il fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Je regardai mon poignet à mon tour. La peau à l'intérieur de mon coude était rose foncé, tout comme l'intérieur de mon bras et de mes paumes, mais ça se voyait à peine.

— Ils m'ont dit que tu avais été gravement brûlée. (Relevant la tête, il me dévisagea.) Je les ai vus t'emmener sur un brancard, Souris. Je m'en souviens comme si c'était hier.

— Je… Carl… (Je secouai la tête. Il n'avait pas la moindre idée de qui était Carl. Alors je me concentrai et réessayai :) Les médecins de Johns Hopkins. Ils m'ont fait des greffes de peau.

— Des greffes de peau ?

Je hochai la tête.

— J'ai eu… les meilleurs chirurgiens. Je n'ai… presque pas de cicatrices.

Enfin, si : sur mes fesses, là où ils avaient pris la peau pour les greffes. Mais je doutais que quelqu'un les voie avant très longtemps.

Son pouce qui me caressait l'intérieur du poignet envoyait des décharges électriques dans tout mon corps. Pendant un long moment, il ne dit rien, il se contenta de me regarder dans les yeux. Les éclats dorés de ses iris paraissaient plus clairs.

— Ils m'ont dit que je ne pouvais pas te voir. J'ai demandé. Je suis même allé à l'hôpital.

Mon cœur se serra.

— C'est vrai ?

Rider hocha la tête et la tension sembla quitter son visage.

— Tu n'étais pas là. Ou du moins, c'est ce qu'ils m'ont dit. Une infirmière a appelé la police. J'ai terminé… (Il secoua la tête.) Peu importe.

— Tu as terminé où ? demandai-je, parce que pour moi c'était important.

Tout ce qui arrivait à Rider l'était, même si le reste du monde pensait le contraire.

Ses cils épais se baissèrent un instant.

— La police et les assistants sociaux ont cru que j'avais fugué, ce qui était complètement con. Pourquoi est-ce que je serais allé à l'hôpital ?

Les services sociaux avaient un dossier sur nous de la taille de la Honda. Rider et moi avions déjà essayé de fuguer. Plus d'une fois. J'avais huit ans et lui venait d'en avoir neuf lorsqu'on avait décidé qu'on serait mieux tout seuls.

On avait à peine atteint le McDonald's, cinq cents mètres plus loin, que M. Henry nous avait retrouvés.

Puis on avait recommencé. Tant de fois qu'on en avait perdu le compte.

Rider rit, mais quand je relevai la tête vers lui, il ne souriait pas. Je sentis ma poitrine se comprimer.

— Cette nuit-là… (Il déglutit.) Je suis désolé, Souris.

Je grimaçai et fis un pas en arrière, mais il m'empêcha de fuir.

— J'aurais dû l'arrêter, mais je ne l'ai pas fait. (Ses yeux s'étaient assombris.) J'aurais dû essayer de…

— Ce n'était pas ta faute, murmurai-je.

Ses excuses me rendaient malade. Pensait-il réellement qu'il était responsable de ce qui m'était arrivé ?

Il pencha la tête sur le côté.

— Si. Je t'avais fait une promesse et je ne l'ai pas tenue. Pas quand tu en avais le plus besoin.

— Non, rétorquai-je. (Lorsqu'il voulut répondre, je libérai mon bras de son emprise. La surprise se peignit sur son visage.) Ce n'était pas une promesse que tu aurais dû faire à ton âge. Ni à moi ni à personne.

Il m'avait promis d'être toujours là pour moi et il avait fait de son mieux. Mais on ne pouvait pas tout contrôler, surtout quand on était enfants.

Il haussa les sourcils et ses lèvres se retroussèrent en un léger sourire.

— Je crois que c'est la première fois que tu me dis « non ».

J'ouvris la bouche pour lui dire que c'était la première fois que j'en avais besoin, lorsque de la musique retentit près de nous. Le réveil fut brutal. Tout à coup, je me rappelai que nous n'étions pas dans une bulle, que le monde continuait de tourner autour de nous.

Tandis que la musique se rapprochait et que les basses tonitruantes faisaient vibrer les vitres du pick-up, Rider regarda quelque chose derrière moi. Puis il se rapprocha, si près que je sentis ses baskets effleurer mes sandales.

Baissant la tête, il sortit son téléphone de la poche arrière de son jean.

— C'est quoi, ton numéro, Souris ?

Il était clair qu'il allait partir, mais je ne voulais pas le quitter. J'avais trop de questions, des millions de questions… Je lui donnai mon numéro et essuyai mes mains moites sur mon jean.

— Hé, Rider, tu es prêt ? cria un garçon dans la voiture. (Il était au cours d'expression orale. Hector.) On doit y aller.

Rider regarda de nouveau derrière moi et soupira. Il recula pour récupérer son cahier, puis ramassa mon sac. Avec des doigts agiles, il passa la bandoulière à mon épaule, tout en soulevant mes cheveux pour ne pas les coincer dessous.

Un sourire en coin étira ses lèvres tandis qu'il me dévisageait encore une fois.

— Souris.

— Tu vas te faire frapper ! cria Hector.

Je sursautai, avant de me détendre. Son ton était léger. Personne n'allait réellement le frapper.

Rider s'écarta et me contourna. Je pivotai dans son sens, comme mue par une force gravitationnelle. La voiture d'où s'échappait la musique l'attendait derrière la mienne. C'était une vieille Ford Escort avec des traits bleus sur le côté. Hector était assis derrière le volant. Un bras posé sur la vitre, les doigts battant en rythme, il souriait de toutes ses dents.

— Hé, *¡ mami !* s'exclama-t-il en se mordant la lèvre inférieure. *¡ Qué cuerpo tan brutal*[1] *!*

J'ignorais ce qu'il avait dit, mais ses paroles semblaient m'être destinées.

— La ferme, répondit Rider en posant la main sur le visage d'Hector et en le poussant à l'intérieur. *No la mires*[2].

Je ne savais pas non plus ce que cela signifiait, mais la façon dont ils parlaient tous les deux ne ressemblait pas à l'espagnol que j'entendais auprès de Rosa et Carl à la maison. En même temps, je n'étais pas très bien placée pour le savoir, ils avaient rapidement abandonné l'idée de me l'apprendre.

Un rire typiquement masculin s'éleva de la voiture. Hector appuya la tête en arrière, contre son siège. Un instant plus tard, j'aperçus un visage plus jeune que je reconnus aussitôt.

Jayden.

Il était assis sur le siège passager.

— Hé ! cria-t-il. Je te connais !

— Non, rétorqua Rider en ouvrant la porte arrière. Tu ne la connais pas.

Il se tourna pour me regarder une dernière fois. Nos regards se rencontrèrent, puis la porte se referma et il disparut derrière les vitres teintées.

L'Escort partit en trombe.

Moi, je restai plantée là, vaguement consciente que quelqu'un montait dans le pick-up garé à côté de ma voiture. Dans un état second, je m'assis à mon tour derrière le volant et posai mon sac sur le siège passager.

— Bon sang, murmurai-je, les yeux rivés sur le pare-brise. *Bon sang !*

---

1. Hey, chérie. Ton corps envoie du lourd ! (*N.d.É.*)

2. Ne la regarde pas. (*N.d.É.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

Je ne me rappelais pas comment j'étais rentrée, ce qui n'était sans doute pas une bonne chose. J'avais conduit en pilotage automatique. Une fois à la maison, mes retrouvailles avec Rider ne me paraissaient plus réelles. J'avais l'impression d'avoir rêvé.

Je m'efforçai de me calmer.

Quatre ans. Quatre ans à me débarrasser de mes blessures et de mes angoisses. Quatre ans à essayer de tourner la page de dix années d'atrocités, à faire mon possible pour tout oublier. Tout sauf Rider, car il méritait que je me souvienne de lui. Il faisait partie de mon passé. Le bon côté de mon passé. Mais un passé que j'aurais préféré ne pas convoquer.

Je me précipitai à l'intérieur et entrai en trombe dans la cuisine. Rosa était là. Elle portait une blouse bleue décorée de pattes de chat et ses cheveux étaient coiffés en queue-de-cheval. Elle avait tenu à rentrer tôt aujourd'hui. En me voyant, elle haussa les sourcils.

— Eh bien, tu vas où comme ça, Flash ? me demanda-t-elle en posant son bol sur le plan de travail.

Un parfum de vinaigrette à l'italienne s'en échappait.

Tant de mots cherchaient à franchir mes lèvres ! J'avais besoin de lui dire que j'avais vu Rider, parce que ça rendrait la chose réelle, mais ma gorge était nouée. Si je lui en parlais, il y avait de grandes chances qu'elle panique.

Rosa avait assisté à mon évolution. Et même si la philosophie du Dr Taft était d'accepter son passé tel qu'il était, Carl et Rosa, eux, préféraient que je le laisse derrière moi. Ils pensaient que je devais avancer en mettant mon passé de côté. Et Rider en faisait partie.

Alors je me contentai de hausser les épaules et de modifier ma trajectoire vers le frigo d'où je sortis un Coca.

— Comment s'est passé ton premier jour ? me demanda-t-elle en grimaçant face à mon choix de boisson.

Je souris en me tournant vers elle. Pourtant, j'avais l'impression que des serpents grouillaient dans mon estomac. Ils y avaient élu domicile depuis que j'étais montée dans ma voiture.

Rosa pencha la tête sur le côté et attendit que je réponde.

Avec un soupir, je fis rouler la cannette entre mes mains.

— Ça va.

Un sourire étira ses lèvres et des rides apparurent au coin de ses yeux.

— C'est très bien. Génial, même. Tu n'as rencontré aucun problème ?

Je secouai la tête.

— Tu t'es fait des amis ?

J'étais à deux doigts de secouer la tête, mais je me ravisai.

— Je… Il y avait une fille dans mon cours d'anglais.

Elle eut l'air étonné.

— Tu lui as parlé ?

Je haussai les épaules.

— Plus ou moins.

À la voir, on aurait dit qu'un troisième bras venait de me pousser.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « plus ou moins » ?

J'ouvris mon Coca.

— Elle est dans ma classe. Elle est venue se présenter. Je crois que j'ai prononcé… sept mots devant elle.

La surprise laissa place à l'enthousiasme. Contente de moi, je me redressai. L'espace d'un instant, j'en oubliai Rider. Son sourire rayonnant de fierté m'emplissait de chaleur.

« Montre-nous que tu vas mieux. » C'était ce que m'avait dit Carl le matin même. Ce sourire prouvait que j'y étais parvenue. Rosa avait conscience du chemin que j'avais parcouru et elle savait à quel point c'était difficile pour moi de parler à une inconnue, même s'il ne s'agissait que de sept petits mots.

— C'est super.

Elle s'approcha de moi et me prit dans ses bras. Je respirai profondément l'odeur étrange du savon antibactérien mélangée au parfum de pomme de sa crème hydratante. Elle me caressa le front avant de s'écarter et posa les mains sur mes bras.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ?

— Que… que ce ne serait pas si difficile que ça, répondis-je.

— Et pourquoi ?

Je jouai avec la languette de mon soda.

— Parce que… le plus dur est derrière moi.

Elle me fit un clin d'œil.

— Exactement ! (Elle m'étreignit encore une fois.) Je suis désolée de ne pas avoir été présente ce matin. Je m'en veux d'avoir raté ça.

— Je… Je sais.

Mon sourire s'élargit à tel point qu'il en fut presque douloureux. Rosa n'était peut-être pas ma mère biologique, mais elle était la maman idéale. J'avais énormément de chance.

Alors qu'elle allait reprendre la parole, son portable sonna. Elle leva une main pour me faire signe d'attendre avant de l'attraper et de répondre. Aussitôt, elle se crispa.

— Mince, jura-t-elle. Un instant, s'il te plaît. (Elle posa la main sur le micro.) Il faut que j'aille à l'hôpital. Le patient qu'on a opéré ce matin souffre de complications.

— Oh non, murmurai-je.

J'espérais qu'elle n'allait pas perdre son patient. Rosa Rivas incarnait l'expression « solide comme un roc », j'étais prête à vérifier sur Google… mais elle vivait la perte de chaque patient comme celle d'un être cher. C'étaient les seuls moments où je l'avais jamais vue boire. Dans ces cas-là, elle attrapait une bouteille de vin et disparaissait dans son bureau, la porte fermée, jusqu'à ce que Carl réussisse à l'en faire sortir.

Je m'étais toujours demandé si c'était à cause de Marquette ou si c'était le lot de tous les médecins. Marquette était décédée cinq ans avant que j'entre dans leur vie. Cela ferait donc bientôt dix ans. Pourtant, je savais que leur souffrance était toujours aussi vive.

— Ça arrive, dit Rosa en soupirant. Carl rentre tard ce soir. Il y a des restes dans le frigo.

Je hochai la tête. Ils travaillaient tous les deux à Johns Hopkins, l'hôpital où était née la chirurgie à cœur ouvert. C'étaient eux qui me l'avaient appris. Hopkins était l'un des meilleurs hôpitaux du monde. Lorsqu'ils n'opéraient pas, ils enseignaient.

Elle hésita avant de jeter un coup d'œil au téléphone.

— On discutera demain matin, d'accord ?

Son regard sombre soutint le mien un instant, puis elle m'adressa un léger sourire.

— Attends ! lui dis-je soudain, alors qu'elle s'éloignait. (Cela nous surprit toutes les deux. Le rouge me monta aux joues.) Qu'est-ce que ça veut dire : *no la mires* ?

Ma prononciation était un vrai massacre. Pas étonnant pour une fille qui ne comprenait rien à l'espagnol.

Elle haussa les sourcils.

— Pourquoi tu me poses cette question ?

Je haussai les épaules.

— Quelqu'un te l'a dit ?

Comme je ne répondais pas, elle soupira. Finalement, je n'étais pas certaine de vouloir savoir ce que ça signifiait.

— En gros, ça veut dire : « Ne la regarde pas. »

Oh.

Oh.

Rosa plissa les yeux. J'avais le sentiment qu'on allait avoir beaucoup de choses à se dire le lendemain matin. Avec un signe de la main à son intention, je quittai la cuisine et montai les marches de l'escalier deux à deux.

Ma chambre était située au bout du couloir, à côté de la salle de bains, et donnait sur la rue. Rosa disait qu'elle était d'une taille correcte. Moi, j'avais l'impression de vivre dans un palace. Il y avait la place pour un lit, une armoire et un bureau. Mais ce que je préférais, c'était l'espace sous la fenêtre où je pouvais m'asseoir pour regarder les gens passer.

Et puis, surtout, cette chambre n'avait pas appartenu à Marquette. Je m'en voulais de penser ainsi, mais c'était déjà difficile pour moi de conduire sa voiture et de réfléchir à ce que j'allais étudier à la fac à sa place. Dormir dans son lit aurait été trop éprouvant.

Laissant tomber mon sac sur le lit, j'attrapai mon ordinateur portable et m'assis sur le rebord de la fenêtre. Je posai ma cannette à côté de moi. Dès que l'ordinateur s'alluma, une notification de ma messagerie instantanée apparut.

Ainsley.

Sa photo de profil avait été prise durant l'été. Ses cheveux blonds avaient éclairci au soleil et des lunettes noires cachaient la moitié de

son visage. Elle adressait une moue travaillée à l'objectif.

Tu t'en es tirée vivante ?

Je souris et répondis simplement :

Oui.

Alors ? C'était comment ?

Je me mordis les lèvres et fermai brièvement les yeux avant de taper les mots que j'avais voulu hurler un peu plus tôt.

Rider est dans le même lycée que moi.

Différentes versions de « Oh, mon Dieu » et « Quoiiii ? » explosèrent sur mon écran. Ainsley savait tout à propos de Rider. Elle était également au courant pour mon enfance. Je ne lui avais pas tout dit. Certaines choses étaient plus faciles à taper sur un clavier que d'autres, et je n'étais pas la fille la plus bavarde du monde.

Dans tous les cas, elle comprenait à quel point c'était important pour moi.

Ça fait quatre ans que tu ne l'as pas vu ! Je vais faire pipi dans ma culotte, Mall !!! C'est trop bien ! Il faut que tu me racontes tout !

Sans cesser de me mordiller les lèvres, je lui fis un résumé de la journée. Des onomatopées m'interrompaient de temps à autre. Une fois que mon compte rendu fut terminé, Ainsley me dit :

Dis-moi que tu as son numéro !

Euh. Non. Mais il a le mien.

Apparemment, cela faisait l'affaire. On continua de discuter jusqu'à son couvre-feu. Ainsley devait suivre des règles très strictes par rapport à son utilisation d'Internet depuis que sa mère l'avait surprise en train d'envoyer des photos à Todd, son petit ami, en juillet dernier. Ce n'étaient pas des photos très dénudées, seulement en bikini, mais sa mère avait pété un câble. À mon grand amusement, elle lui avait fait regarder des vidéos d'accouchement en guise de mise en garde.

Ainsley en avait conclu qu'elle n'aurait jamais d'enfants… mais le sexe l'intéressait toujours autant.

Elle se déconnecta après m'avoir fait promettre que l'on se verrait durant le week-end. Je passai le reste de la soirée à traîner dans la maison. J'étais trop excitée pour manger les restes de poulet de Rosa, alors qu'il avait mariné dans du citron et de l'orange et paraissait délicieux. J'essayais de ne pas penser au lycée, à Rider ou à mon portable qui était resté silencieux toute la soirée, mais c'était mission impossible. Après tout, la journée ne s'était pas du tout déroulée comme je l'avais imaginé.

Autrement dit : je n'étais pas en pleurs, roulée en boule dans un coin. Et même si la cantine avait été une catastrophe, j'avais réussi à parler à Keira. Sept mots, c'était mieux que rien. Ma première journée s'était passée sans crise majeure. C'était une très bonne chose, mais…

Je ne savais pas quoi penser de mes retrouvailles avec Rider.

Tout en faisant les cent pas devant mon lit, je caressai du bout des doigts la peau à l'intérieur de mon bras. Un mélange d'excitation et d'angoisse tourbillonnait en moi et menaçait de me submerger. J'avais hâte de le revoir et de lui parler encore, mais je… Seigneur. C'était difficile de réfléchir à tout ça, car quand je pensais à Rider, tout un tas d'émotions refaisaient surface.

Comme la culpabilité.

Je m'arrêtai devant la fenêtre et fermai les yeux. Rider s'était fait… Il s'était fait frapper à cause de moi. Un nombre incalculable de fois. Il avait pris les coups à ma place… jusqu'à cette nuit fatidique où il s'était retrouvé impuissant. Au bout du compte, j'avais réussi à échapper à cette vie. J'avais eu droit à une seconde chance. Une nouvelle famille (des médecins !) m'avait accueillie, et à présent, j'avais tout ce que je désirais à portée de main. Qu'était-il arrivé à Rider ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Au fond de moi, je savais qu'il n'avait pas eu autant de chance. C'était injuste. La brûlure acide que je ressentais au creux de mon ventre s'accrut. Comment pouvait-il me regarder dans les yeux sans penser à tout ce qu'il avait sacrifié pour moi ?

Mon Dieu.

Je secouai les mains et recommençai à faire les cent pas. Bon. Il fallait que je me détende et que je voie le côté positif de la situation. Rider était vivant. Il allait à l'école, il était peut-être en couple avec la jolie fille du cours d'expression orale, et il n'avait aucune blessure apparente. Il n'avait pas l'air de me détester. Ce n'étaient que des bonnes choses. Sans oublier que j'avais survécu à ma première journée de lycée.

C'était sans doute le plus important.

D'ailleurs, à ce propos, j'étais censée lire un chapitre de mon livre d'histoire.

Finalement, je lus jusqu'à ce que j'entende la porte du garage s'ouvrir. Refermant mon livre, je m'allongeai et éteignis la lumière. Carl et Rosa n'entreraient pas dans ma chambre s'ils pensaient que je dormais. Le souvenir de mes insomnies lors des premiers mois était encore trop présent dans leurs esprits.

Au moment où j'étais en train de m'assoupir, mon téléphone bipa sur la table de nuit. Soudain bien éveillée, je l'attrapai et regardai de quoi il s'agissait. Mon cœur remonta le long de ma gorge.

Trois petits mots d'un numéro inconnu.

`Bonne nuit, Souris.`

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

Le lendemain matin, Rosa m'interrogea sur la phrase que je lui avais demandé de traduire. Je pouvais presque entendre les rouages tourner dans son esprit.

J'aurais mieux fait de me taire.

Rosa était très intelligente et aussi observatrice qu'un chat aux aguets. Et les mots que j'avais répétés ressemblaient à du portoricain, ce qui l'intriguait.

La veille, j'avais regardé le message que j'avais reçu, trois petits mots, pendant des heures. L'ensemble des possibilités qui s'étaient présentées à moi m'avait paralysée… et quand je m'étais résignée à lui répondre de la même façon, il était plus de 1 heure du matin et j'avais eu peur de le réveiller.

J'étais vraiment irrécupérable.

À présent, encore à moitié endormie, j'essayais de me frayer un chemin à travers les couloirs bondés au lycée. Cela aurait pu être le début de l'un des romans dystopiques que je lisais.

Abandonnant mon cahier d'expression orale dans la tombe gris acier qui me servait de casier, je récupérai mes livres pour les deux cours suivants. Je savais que j'aurais le temps de refaire l'échange plus tard. Évitant de penser à Rider, je me concentrai plutôt sur Keira. Je me jurai que si elle me parlait aujourd'hui, je lui répondrais normalement.

La porte de mon casier était coincée. Avec un soupir, je l'ouvris de nouveau en grand et la claquai avec plus de force. Cette fois, le loquet se mit en place. Satisfaite, je remontai mon sac sur mon épaule et me tournai.

— C'est toi ?

Je regardai autour de moi jusqu'à trouver la personne qui m'avait posé cette question. C'était la fille du cours d'expression orale, celle qui avait touché Rider de cette façon si familière qui n'avait pas semblé lui déplaire.

— C'est toi, répéta-t-elle, les yeux plissés. Je préférerais me voiler la face, mais… c'est vraiment toi.

Du coin de l'œil, je vis la fille avec les tresses, celle qui m'avait dit bonjour la veille, s'arrêter à quelques mètres de nous, les yeux rivés sur mon interlocutrice. Elle recula avant de repartir dans la direction d'où elle était venue.

Oh, mince. Ce n'était pas bon signe.

La fille devant moi fit la moue. Elle avait du gloss sur les lèvres.

— Tu ne sais pas qui je suis, pas vrai ?

Je secouai lentement la tête.

— Moi, je sais qui tu es et pas seulement parce que tu es dans mon cours d'expression orale. Je n'arrive pas à croire que c'est toi ! reprit-elle. Je pensais que tu serais morte.

Mon cœur s'arrêta. Deuxième jour d'école et je recevais déjà des menaces de mort ?

La bandoulière de son sac usé vert olive glissa sur son épaule.

— Je suis la copine de Rider, dit-elle d'une voix neutre.

Oh.

Oh.

Cela expliquait pourquoi elle le touchait.

Une sensation étrange se répandit dans ma poitrine. Ce n'était pas vraiment de la déception. Plutôt de la résignation. Après la façon dont ils s'étaient comportés ensemble la veille, je m'y étais attendue. Il était très beau. Et elle, elle était magnifique. Ils étaient parfaits l'un pour l'autre. C'était évident, même pour moi qui n'avais aucune expérience en la matière. Je regardais la télé, je lisais et j'avais Ainsley. Je savais que cette relation coulait de source.

Elle me dévisageait comme si elle cherchait la réponse à une question.

— Il m'a parlé de…

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jayden en se matérialisant soudain à côté d'elle.

En le voyant de près, je me rendis compte qu'il était plus jeune que la fille et moi. Peut-être était-il en seconde ou en première ? Ses yeux, qui étaient de la même couleur que ceux d'Hector, n'étaient pas rouges comme la veille, lorsque je l'avais croisé dans le couloir.

La fille baissa la tête vers lui comme si elle était surprise de le voir.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ne fais pas ta *puta*, Paige, dit-il en levant les yeux au ciel. (Toutefois, il tira sur sa tresse en lui faisant un grand sourire.) Tu t'es déguisée en quoi ? Katniss version ghetto ?

Elle libéra ses cheveux.

— Tu ne sais même pas qui c'est, pauvre type. Pour toi, les *Hunger Games*, c'est quand tu crèves de faim après la fumette.

Euh…

— T'as tout compris. (L'air moqueur, Jayden me fit un clin d'œil.) Hé, on se connaît ! On s'est croisés dans le couloir, hier. (Il marqua une pause.) Et je t'ai vue parler avec Rider après les cours, sur le parking.

Je reportai mon attention sur la fille. Sur Paige. Son regard était glacial.

— Tu es muette, ou quoi ? Tu n'as encore rien dit.

Je n'étais *pas* muette.

Jayden la dévisagea en fronçant les sourcils.

— Question stupide, Paige. Je viens de te dire que je l'ai vue discuter avec Rider.

— Tu sais quoi ? (Même si elle grimaçait, elle était toujours aussi jolie. Elle se tourna vers lui, les mains sur les hanches.) Je crois que tu as assez de problèmes comme ça. Pas besoin de venir fourrer ton nez dans les miens.

Il pencha la tête sur le côté.

— Je trouve ça gonflé de la part de la nana qui se mêle toujours des miens.

Ces deux-là se disputaient avec la force de l'habitude. Ce n'était clairement pas la première fois ni la dernière. Profitant d'un moment de distraction, je m'éloignai et me faufilai dans la foule d'élèves qui se rendaient en classe.

« Tu es muette ? »

Lorsque j'atteignis ma salle de cours, j'avais le rouge aux joues. Ma gêne s'était rapidement transformée en colère. Envers moi-même. J'aurais pu lui parler, lui dire quelque chose, n'importe quoi, au lieu de rester plantée là comme si j'avais avalé ma langue.

Mais… c'était la copine de Rider. La fille qui m'avait demandé si j'étais muette, la fille devant laquelle je m'étais couverte de ridicule était la copine de Rider.

Je résistai à l'envie de me cogner la tête contre mon bureau.

Muette.

Je haïssais ce mot.

Pendant longtemps, tout le monde m'avait crue muette : Mlle Becky, M. Henry et certains assistants sociaux. Même Carl avait eu des doutes lorsque Rosa et lui m'avaient rencontrée. Seul Rider avait su que ce n'était pas vrai, que je parlais très bien.

Pourtant, aujourd'hui, je n'avais pas ouvert la bouche.

Le Dr Taft nommait cet état par un terme ronflant : le stress post-traumatique. Apparemment, cela avait un rapport avec ce que j'avais vécu enfant. La moitié des séances avaient tourné autour des mécanismes de survie que j'avais mis en place et des façons de s'en débarrasser.

Il m'avait fallu tellement de temps pour me tenir ici aujourd'hui, pour me sentir suffisamment forte pour arrêter ma thérapie… Pourtant, en quelques minutes, j'avais fait un énorme bond en arrière. J'avais de nouveau cinq ans, dix ans, treize ans… j'étais la Mallory qui ne disait rien. Celle qui pensait que le silence était le seul moyen de se protéger.

Je détestais ce sentiment.

Je serrai mon stylo dans ma main sans prêter attention à la douleur qui se répandait dans mes doigts. Des larmes de frustration me brûlaient la gorge. Me concentrer sur le cours de chimie était difficile. Ne pas m'effondrer, encore plus. En particulier lorsque je me rendis compte que je m'étais de nouveau assise au fond de la classe.

Ne pas attirer l'attention. Jamais.

Dès qu'elle arriva en cours d'anglais et s'assit, Keira se tourna vers moi.

— J'ai une question bizarre à te poser.

Prise au dépourvu, je sentis mon estomac se creuser et clignai les yeux. Allait-elle me demander si j'étais muette ?

Le sourire aux lèvres, elle replaça une mèche de cheveux noirs derrière son oreille. Des boucles d'oreilles bleu vif pendaient à ses

lobes fins.

— Ça te dirait de devenir pom-pom girl ?

Bouche bée, je la dévisageai. Elle me faisait marcher ? Je jetai un coup d'œil autour de nous. Personne ne nous regardait ni ne nous filmait.

— Tu as l'air plutôt costaud. Tu pourrais facilement soutenir les pyramides et les portés, dit-elle en haussant les épaules. Bon, pour tout t'avouer, on commence à désespérer. On n'est pas nombreuses, et hier une fille s'est cassé le poignet en s'entraînant. Du coup, j'ai pensé à toi. (Elle passa une main sur son bras et attrapa le bracelet bleu autour de son poignet.) Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Euh…

— Tu es très mignonne. L'uniforme bleu et rouge irait super bien avec tes cheveux, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil à la porte.

J'avais l'impression que ma langue était très lourde, mais je tâchai de reprendre mes esprits et de mettre en pratique tout le travail que j'avais fait sur moi.

— Euh, je… je ne suis pas du genre populaire.

Elle haussa élégamment un sourcil.

— J'ai l'air populaire ?

Je secouai la tête, sans savoir si c'était la bonne réaction à avoir. Je n'avais rien en commun avec les pom-pom girls. En général, elles étaient excentriques, bavardes, appréciées, jolies et des tas de choses qui ne me correspondaient pas. En même temps, je ne savais pas si toutes les pom-pom girls étaient comme ça. Keira était la première que je rencontrais. Mes connaissances en la matière se fondaient uniquement sur les films et les livres et tout le monde savait qu'ils avaient tendance à véhiculer des stéréotypes.

Comprenant à quel point ma remarque avait été déplacée, je grimaçai. Parfois, mieux valait ne rien dire.

Elle rit doucement.

— On s'amuse bien. Promets-moi au moins d'y réfléchir, d'accord ?

Le stylo que je tenais à la main était à deux doigts d'exploser et de répandre de l'encre bleue partout.

— D'accord.

Son sourire s'élargit.

— Génial. Tu es dans le groupe B pour la cantine, c'est ça ? Après ce cours ? Je t'ai vue hier, mais je crois que tu es partie tout de suite. Après, je t'ai aperçue en expression orale… mais j'avais du mal à me concentrer sur autre chose qu'Hector. Il est tellement sexy !

Je hochai la tête sans comprendre où allait cette conversation.

— En tout cas, si tu t'ennuies, viens me trouver. (Elle posa les yeux sur son cahier où elle écrivit la date en haut à droite.) En général, je suis assise à l'avant… à la table la plus bruyante. C'est difficile de nous rater.

Était-elle en train de m'inviter à déjeuner avec elle ? Oh, mon Dieu ! Paige et sa tresse de Katniss pouvait aller se rhabiller. C'était un grand moment. Un énorme pas dans la bonne direction. Et comme me le disait Ainsley : « Si je ne me servais pas de ma bouche pour parler, autant la coudre. »

— D'accord, soufflai-je.

Je me sentais stupide de réagir ainsi, mais pour moi, c'était un peu comme l'arrivée du Père Noël.

Keira me sourit.

Quand la cloche sonna après quarante longues minutes passées à écouter M. Newberry déclamer des sonnets à propos d'auteurs masculins décédés, elle me fit signe de la main, puis disparut dans le couloir.

Je fis un arrêt à mon casier pour échanger mes livres, rassurée de ne pas voir Paige apparaître encore une fois, mais je ne voulais pas penser à elle ni à ce qu'elle représentait pour Rider.

Tout en me répétant des encouragements dans ma tête, je descendis vers le rez-de-chaussée et passai devant la vitrine qui abritait coupes et trophées. *Je peux le faire. Je peux le faire*. Quand je posai le pied dans la cantine bondée et bruyante, je sentis ma gorge se serrer. Mieux valait que je choisisse d'abord ce que je voulais manger.

Toutefois, je ne pus m'empêcher de jeter un œil à la table de Keira. Elle était assise à côté d'une fille, mais le siège de l'autre côté était vide. J'en eus le souffle coupé. *Je peux le faire*. Je me dirigeai vers la file d'attente.

— Tu me brises le cœur.

En entendant la voix de Rider, je me retournai vivement et serrai mon sac contre moi. La première chose que je remarquai fut le logo effacé des Ravens sur son torse, puis je levai les yeux. Sa légère barbe avait disparu. Aujourd'hui, sa peau était parfaitement lisse.

Il n'avait pas de cahier. Les mains fourrées dans les poches de son jean, il arborait ce sourire en coin si familier qui faisait ressortir sa fossette sur la joue droite. Quand il fit un pas en avant et baissa la tête vers moi, je sentis mon cœur faire un salto arrière. Son souffle chaud caressa mon visage.

— Tu n'as pas répondu à mon message, hier soir, me dit-il d'un ton léger et taquin que je ne lui connaissais pas. J'ai cru que tu n'avais pas compris que c'était moi, mais ça voudrait dire que quelqu'un d'autre te souhaite bonne nuit le soir et qu'il t'appelle Souris. Je ne suis pas sûr que ça me plaise.

Je secouai la tête si vite que je fus surprise de ne pas le frapper avec mes cheveux.

Il rit dans sa barbe.

— Je rigole. Tu prends quelque chose à manger ?

Je reportai mon attention sur Keira. Elle nous observait. La blonde assise à côté d'elle aussi. Les sourcils haussés, Keira nous regarda, Rider et moi, l'un après l'autre.

Soudain, Rider me prit la main. Ce simple contact me fit sursauter et je me tournai vers lui.

— Tu viens avec moi ? me demanda-t-il.

Perturbée par son apparition, je le laissai me guider jusqu'à la file la plus courte qui menait à la pizza. Je n'arrivais pas à poser mes yeux plus de quelques secondes au même endroit. Mon regard allait et venait entre les personnes qui attendaient leur tour et les tables.

Les muscles de mon ventre se contractèrent.

Je tenais la main de Rider alors qu'il avait une copine.

La bouche sèche, je me libérai de sa poigne. Même s'il m'avait tenu la main des centaines de fois par le passé, ce n'était plus pareil. Tout était… différent, à présent.

L'air étonné, Rider jeta un coup d'œil dans ma direction. Je détournai la tête. Il attrapa deux parts de pizza qu'il posa sur une seule assiette. Mes mains me picotaient toujours tandis qu'il prenait également une bouteille d'eau et une briquette de lait.

— Tu bois toujours autant de lait ? me demanda-t-il, la tête penchée sur le côté. (Il me regardait droit dans les yeux.) Comme si ta vie en dépendait ?

Mon cœur se gonfla et je hochai la tête. Il s'en souvenait. Je ne buvais pratiquement que du lait. Et du Coca quand Rosa et Carl m'y autorisaient.

Il soutint mon regard un moment puis, avant que j'aie eu le temps de sortir mon portefeuille, paya pour le tout. Quand je voulus protester, il m'adressa le même regard renfrogné qu'il m'avait adressé

des milliers de fois quand nous étions plus jeunes. C'était son regard qui signifiait « ne discute pas ». Le voir sur ce visage plus mature avait quelque chose d'étrange. J'étais toujours en train d'y réfléchir lorsqu'il s'éloigna en jonglant avec l'assiette et les boissons. Quand il désigna l'entrée de la cantine, je me tournai vers Keira. Elle était penchée vers son amie blonde et ses cheveux crépus partaient dans tous les sens. Elles avaient l'air en grande conversation. Elle ne releva pas la tête.

Demain, j'irai m'asseoir avec elle.

En attendant, je suivis Rider hors de la cantine, curieuse de voir où il comptait m'emmener. On dépassa le gymnase. Comme les portes étaient ouvertes, j'aperçus Hector qui courait à l'intérieur avec un ballon de basket à la main. Il cria dans cette langue qui ressemblait à l'espagnol mais n'en était pas vraiment. Rosa m'avait dit que c'était du portoricain. Je ne pouvais que la croire sur parole.

— Je suis dans le groupe A pour la cantine, mais j'ai entendu que tu étais dans le B, dit Rider en ralentissant pour marcher à côté de moi. Tu te souviens du mec assis devant toi en expression orale ? Le petit con dans la voiture ? C'est Hector. Il a un petit frère que tu as déjà croisé, apparemment. Il s'appelle Jayden. Il était dans la voiture, lui aussi. Bref. Jayden m'a dit qu'il t'avait vue dans les couloirs hier pendant l'heure du déjeuner du groupe B.

Même si je savais déjà tout ça, je ne fis aucun commentaire. Il continua de parler pendant qu'on marchait. Moi, je le regardais en coin. Étonnamment, je ne trébuchai pas une seule fois.

— Si tu te poses la question… (Il s'interrompit pour ouvrir une porte.) Oui, je suis en train de sécher.

Je restai bouche bée.

— Rider…

La tête penchée sur le côté, il me tint la porte pour que je puisse passer. De l'autre côté, je m'arrêtai, car il s'était figé là, avec notre assiette et nos boissons. Son regard sonda le mien.

— Tu sais, je ne pensais jamais plus t'entendre prononcer mon prénom. Alors, ça m'est égal de rater un ou deux cours. Je préfère rattraper le temps perdu.

Sur ces mots, il avança vers une table de pique-nique en pierre. Ma langue me paraissait collée à mon palais.

— Tu… Tu ne vas pas avoir d'ennuis ?

Il jeta un coup d'œil derrière lui avant de hausser les épaules.

— Ça en vaut la peine.

Cela ne me rassurait pas, mais je ne pouvais pas nier que mon cœur avait fait la danse de la joie. Il posa l'assiette sur la table, puis s'assit à califourchon sur le banc. Tout sourire, il tapota la place à côté de lui.

Je laissai tomber mon sac sur le sol brun, puis passai une jambe par-dessus le banc. Alors, je pris le temps de le regarder. Il m'examinait à travers ses cils épais, la tête légèrement penchée, et son sourire était si large que je mourais d'envie de toucher son unique fossette. Soudain, je me rendis compte que c'était la première fois que Rider et moi nous retrouvions seuls. Sans regards indiscrets. Sans adultes pour nous surveiller. Sans élèves qui passaient à proximité, comme cela avait été le cas la veille, dans le parking. Nous étions seuls. Juste lui et moi. Comme avant.

J'ignore ce qui me prit alors. Une décennie d'émotions s'était accumulée en moi. Peut-être que c'était à cause de ce qu'il avait fait pour moi. Ou parce qu'il était assis devant moi, maintenant.

Je ne m'étais jamais sentie aussi vivante qu'à ce moment.

Dans tous les cas, je passai mes bras autour de ses épaules larges et le serrai de toutes mes forces. C'était sans doute l'étreinte la plus

nulle de toute l'histoire, mais elle me fit du bien. Et ce fut encore mieux lorsqu'il m'enlaça en retour. Il savait mieux y faire que moi.

Quand je m'écartai, ses mains glissèrent de ma taille jusqu'à mes hanches et s'y attardèrent un instant. Une sensation inconnue me noua le ventre. Rider me lâcha, mais la chaleur, elle, persista.

— Que me vaut cet honneur ?

Je haussai les épaules, puis passai les deux jambes sous la table. J'avais les joues en feu.

— Je… J'en avais envie, c'est tout.

— Dans ce cas-là, recommence quand tu veux. Ça ne me dérange pas.

Je lui souris et quand il rit, une chose étrange se produisit. Je frissonnai. Alors que je n'avais pas froid. Au contraire.

— Souris…

Nos regards se croisèrent et, tout à coup, j'eus l'impression d'avoir de nouveau treize ans et d'avoir chipé de la nourriture pour la partager avec Rider. Sauf que nous étions plus âgés à présent et que nous n'étions plus ligués contre le reste du monde. Je n'étais plus une petite fille. Il n'était plus un petit garçon. À l'époque, il… Il était à moi. Ce n'était plus le cas. Il avait une copine qui me croyait muette.

Ce rappel douloureux me fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

Sachant tout ça, il ne fallait plus que je le prenne dans mes bras et que je ressente ce tiraillement dans mon ventre. Ou des frissons. Il fallait que cela cesse. L'envie de sourire, en revanche, ne partirait pas comme ça.

— Il faut que tu me racontes ce que tu as fait pendant toutes ces années !

Il poussa une tranche de pizza vers moi, puis me donna une serviette que je ne l'avais pas vu prendre.

Je souris comme une idiote car je savais pertinemment ce qu'il allait faire : manger les pepperonis avant la pizza elle-même.

Il reprit la parole en me regardant en coin. Son ton était aussi patient que d'habitude.

— Souris.

Quand mes yeux se posèrent sur la cicatrice au-dessus de son sourcil, mon sourire s'assombrit légèrement. Me concentrant sur ma pizza, je pris une grande inspiration.

— Cette nuit-là… la dernière, j'ai rencontré quelqu'un à l'hôpital. Carlos Rivas. Carl. C'était, c'est toujours, un spécialiste du traitement des grands brûlés.

Il attrapa ma brique de lait et l'ouvrit avec ses longs doigts. Je remarquai qu'il avait de l'encre rouge sur son index. Il me tendit la boisson et je continuai :

— Il est marié à Rosa qui est cardiologue. Ils… travaillaient tous les deux à l'hôpital. Je crois que les services sociaux leur ont dit que j'étais… muette ou que, en tout cas, quelque chose clochait chez moi.

Les sourcils froncés, il souleva sa pizza.

— Tu n'es pas muette. Et rien ne cloche chez toi. Tu es super intelligente. Qu'ils aillent se faire voir !

Je haussai une épaule.

— Je leur ai parlé, un jour, et ils ont continué à me rendre visite. (Les lèvres pincées, je détachai un gros morceau de pepperoni.) Quand je me suis réveillée après l'opération, je… j'ai demandé à te voir. J'ai demandé à Carl où tu étais.

Cela avait été la première fois depuis des années que j'avais parlé à quelqu'un en dehors de la maison où nous avions vécu.

Rider tourna vivement la tête vers moi. Dans la lumière du soleil, ses iris paraissaient plus dorés que marron.

— Je t'ai cherchée, Mallory. Je suis allé à l'hôpital de la ville, mais personne ne voulait me dire où tu étais. Ils n'arrêtaient pas de me dire… que tu ne reviendrais pas.

— J'aurais tellement voulu te voir ! J'ai insisté, mais… (Mais à ce moment-là, tout m'avait paru si terrifiant.) Et toi ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Il baissa la tête.

— On m'a envoyé en foyer. (Il examina le reste de sa pizza.) Ton histoire ne s'arrête pas là. Continue.

Le cœur serré, je lui offris mon morceau de pepperoni. Ses lèvres se retroussèrent.

— J'ai passé du temps à l'hôpital, puis on m'a aussi envoyée en foyer.

— Où ?

Discuter avec lui, parler ainsi, m'avait manqué. Et à chaque seconde qui passait, cela devenait plus facile.

— Celui du port… pas très loin de l'hôpital. Carl et Rosa ont continué de me rendre visite, puis ils m'ont accueillie chez eux.

Les yeux écarquillés, il se figea, la pizza à mi-chemin de sa bouche.

— Tu as été adoptée par des médecins ?

Je me crispai. Allait-il me dire que c'était injuste ? J'ignorais ce qui était arrivé à Rider. Peut-être vivait-il encore en foyer… ou pire. Parce qu'il y avait bien pire. Je ne pouvais m'empêcher de me sentir coupable, mais je hochai la tête.

Il fit tomber le reste de sa pizza sur l'assiette. Ses épaules se détendirent. Ses lèvres également.

— Oh, Mallory, je suis tellement… Des médecins ? C'est génial. (Lorsqu'il me regarda, je lus le soulagement dans ses yeux et me

demandai ce qu'il avait imaginé pendant toutes ces années.) Ils se sont bien occupés de toi, pas vrai ?

Je hochai la tête et retirai un autre morceau de pepperoni. Ses doigts effleurèrent les miens quand il l'accepta. Un nouveau frisson me parcourut. Je ne me souvenais pas d'avoir jamais réagi comme cela à son contact, mais c'était agréable.

— La voiture à côté de laquelle tu étais, hier, la Honda, c'est la tienne ?

— Elle appartenait à leur fille.

Il haussa un sourcil.

— Appartenait ?

— Elle est morte avant que je les rencontre. Il y a presque dix ans. Je crois que c'est pour ça qu'ils m'ont recueillie, expliquai-je en mâchant lentement.

Il eut l'air surpris.

— Ce que je veux dire, c'est qu'ils… n'ont jamais eu d'autres enfants. (Quelques secondes passèrent en silence.) Ils sont adorables, Rider. J'ai eu beaucoup de chance.

— J'aurais préféré que tu n'aies pas à les rencontrer. (Terminant sa part, il s'essuya les mains avec une serviette puis se tourna vers moi.) Enfin, je suis content pour toi, Souris, parce que tu mérites ce genre de vie, mais…

— Je sais ce que tu veux dire. (Le soulagement m'envahit. Il n'y avait pas une once d'envie dans sa voix ou son regard. Je pris une gorgée de lait.) Quand j'ai commencé à vivre chez eux, j'étudiais à distance, lui expliquai-je. Puis j'ai… j'ai décidé d'intégrer le lycée.

— Qu'est-ce qui t'a poussée à faire ça ?

— Je veux aller à la fac, répondis-je en observant le ciel bleu.

Dans la mesure où la seule perspective de parler à un prof me donnait la nausée, c'était un projet ambitieux, mais c'était important

pour moi. En allant à la fac, j'avais l'espoir de trouver un bon travail et de me construire une vie où je n'aurais pas à me soucier de manquer de quoi que ce soit ou de dépendre de quelqu'un. L'université, c'était la liberté.

— Rosa et Carl… m'ont encouragée. J'aurais très bien pu étudier à la maison cette année et aller directement à la fac, mais…

Rider attendit que je termine.

— Mais tu sais comme je suis. Comme j'étais. (Les joues en feu, je baissai les yeux vers mon carton de lait.) Je ne suis pas douée avec les gens… alors, ils ont pensé que ce serait une bonne idée que j'essaie d'abord d'aller au lycée.

Il resta silencieux un instant. Je pouvais sentir son regard sur moi.

— En tout cas, je suis content que tu aies pris cette décision. Sinon…

Sinon nos chemins ne se seraient sans doute jamais recroisés. À cette pensée, mon ventre se serra. La façon dont il me dévisageait ne m'était pas familière. Toutefois, j'avais déjà vu ce genre de regard. Quand le copain d'Ainsley la regardait. Peut-être pas aussi intime, mais tout aussi intense.

Cela ne me mettait pas mal à l'aise, mais tout à coup, je fus incapable de penser à autre chose.

— Et toi ?

Il posa un coude sur la table et plaça son menton sur sa paume.

— Je ne suis plus en foyer. (Lorsque je tournai la tête vers lui, il désigna ma part de pizza.) En attendant, il faut que tu manges. Tout de suite.

Je fronçai les sourcils.

Il me sourit d'un air espiègle.

— Je suis dans une famille d'accueil. (Il se rapprocha tandis que je prenais une grande bouchée de pizza.) C'est la famille d'Hector. Sa

grand-mère accueille des enfants depuis des années. Ça l'aide à payer les factures et ce genre de choses.

Je repensai à son vieux cahier et à son jean usé.

— Mais elle ne le fait pas que pour ça. Elle est vraiment cool. C'est une femme bien. Bref. C'est comme ça que j'ai rencontré Hector et Jayden. J'habite avec eux depuis plusieurs années. (Il tendit son autre bras vers moi et toucha ma joue du bout de son doigt. Ma respiration se bloqua dans ma gorge.) Où sont passées tes taches de rousseur ?

— Aucune idée, répondis-je en murmurant. Elles se sont enfuies.

Le rire rauque qui s'échappa de sa gorge résonna au plus profond de mon corps.

— Tu en avais trois, juste ici. (Il tapota doucement ma pommette.) Et deux ici. (Son doigt suivit l'arête de mon nez, puis il baissa la main.) Je peux te dire un truc ?

— Bien sûr.

Moi, j'aurais voulu lui dire qu'il pouvait continuer de me toucher, mais cela aurait sans doute été bizarre de ma part. Ça l'était déjà à l'intérieur de ma tête. Et déplacé. Très déplacé.

Il baissa les yeux et un sourire gêné apparut sur ses lèvres.

— J'ai toujours su qu'un jour tu serais très belle.

Le souffle coupé, je me redressai, oubliant la croûte de ma pizza. J'avais sans doute mal entendu.

Le rouge envahit ses joues tandis que ses lèvres se retroussaient.

— Je ne pensais simplement pas pouvoir le voir de mes propres yeux.

Alors je n'avais pas rêvé. Très belle. Rider m'avait dit que j'étais très belle. Son compliment me laissait sans voix. Je savais que je n'étais pas moche. Ainsley adorait mes yeux et mes cheveux, le fruit, sans doute, d'origines irlandaises, mais j'avais toujours cru être

quelconque. Visage banal. Corps banal. Ni trop grosse ni trop maigre. Jamais je n'aurais imaginé qu'on puisse me trouver « belle ».

— Toi aussi, tu es beau. Euh, sexy, débitai-je. Mais j'ai toujours su que ce serait le cas.

En me rendant compte de ce qui venait de franchir mes lèvres, j'écarquillai les yeux. Son sourire s'élargit.

— Oh, mon Dieu. Rassure-moi, je n'ai pas dit ça à voix haute ?

— Si, si.

— Oh, non.

Rider rit à gorge déployée, comme avant, lorsque quelque chose l'amusait vraiment. Avec une désinvolture que je lui enviais.

Alors que j'allais cacher mon visage en feu derrière mes mains, il m'attrapa les poignets. Son regard était plus léger, presque dansant.

— Si ça te fait plaisir, je peux faire semblant de n'avoir rien entendu, me suggéra-t-il.

Oh, oui. Cela aurait été merveilleux. Je hochai la tête.

— Par contre, je ne l'oublierai pas.

La honte m'envahit de nouveau, mais Rider souriait. Il se rapprocha et m'attira à lui. En un clin d'œil, je me retrouvai les hanches entre ses cuisses, lovée contre son torse.

Son torse musclé.

Ce simple contact me fit l'effet d'une décharge électrique. Il me fallut plusieurs secondes pour me détendre.

En silence, il posa son menton sur ma tête. Je ne dis rien non plus. Je me contentai de fermer les yeux pour contenir la myriade d'émotions qui grandissait en moi. Me retrouver ainsi avec lui était tellement puissant que ce lien qui nous unissait était presque tangible, comme une troisième entité.

L'une de ses mains remonta le long de mon dos, lentement, sous mes cheveux. Puis ses doigts s'enroulèrent autour de ma nuque. Son

menton effleura mon front. Ses gestes avaient quelque chose d'intime, de très différent des fois précédentes où nous nous étions retrouvés aussi proches. Une chaleur étrange s'empara de mes muscles. Comme si je retrouvais le soleil après un long hiver. Pendant un instant, je me demandai s'il respirait, car je ne sentais pas son torse bouger contre mes mains.

Au fond de mon esprit, je me demandais si… si c'était bien normal. Je n'avais pas la moindre envie de reculer et de briser notre connexion, pourtant, j'avais la sensation que j'aurais dû. C'était innocent. Il ne pouvait pas en être autrement. Mais c'était également différent.

— Tu as quelqu'un pour manger avec toi, le midi ? me demanda-t-il.

Sa voix me paraissait changée. Plus rauque.

Je fermai les yeux. Je ne savais pas quoi répondre, mais je ne m'écartai pas non plus. Cela en disait sans doute long sur moi.

— Souris ?

— Une fille de mon cours d'anglais m'a proposé de m'asseoir avec elle.

Sa prise se resserra légèrement autour de ma taille.

— Qui ?

— Keira… Je ne me souviens pas de son nom de famille.

Un moment passa.

— Je la connais. Elle est dans notre cours d'expression orale. Elle est plutôt cool. Tu comptes accepter ? Sinon, on peut manger ensemble.

Sauf qu'il était censé être en cours à cette heure-ci.

C'est alors que je compris. Rider… Il n'avait pas changé. Malgré les quatre ans qui s'étaient écoulés, même s'il avait cours, même s'il avait une copine… il n'aurait pas hésité à tout laisser tomber pour

être là pour moi si je lui disais que j'avais besoin de lui. Comme une idiote, je sentis les larmes me monter aux yeux.

— Pas la peine. Je vais déjeuner avec elle.

Ses doigts bougèrent le long de ma nuque, détendant mes muscles.

— Tu es sûre ?

Mon cœur avait fondu dans ma poitrine.

— Oui. Elle me l'a proposé… et elle m'a aussi demandé si je voulais être pom-pom girl.

La main de Rider se figea.

— Souris…

Sa réaction me fit sourire.

— Tu n'y penses pas vraiment, j'espère ? me demanda-t-il au bout de quelques instants.

Tout à coup, il s'écarta. Complètement.

La soudaine perte de chaleur me fit ouvrir les yeux. Il avait le visage tourné, la mâchoire crispée, et il regardait le parking. Il y avait une voiture à l'arrêt entre les véhicules, dont le moteur tournait. C'était une sorte de berline et les vitres étaient tellement teintées qu'on ne pouvait pas en voir l'intérieur.

Une porte claqua derrière nous. En me retournant vers la sortie que nous avions empruntée plus tôt, j'aperçus Jayden qui remontait son pantalon et se dirigeait vers le portail en métal.

— Merde, marmonna Rider dans sa barbe.

Je me crispai. Il avait soudain l'air très fatigué.

— Tout va bien ?

— Oui.

Il regarda Jayden sortir de l'enceinte et avancer vers la voiture. Quand la vitre côté conducteur se baissa, le garçon se pencha à l'intérieur. Rider me tapota la jambe pour attirer mon attention.

— Ça va bientôt sonner. Tu devrais rentrer.

Les traits de son visage étaient devenus froids et durs. Cela ne me plaisait pas.

— Rider…

— Tout va bien. Je te le promets, me dit-il en me tapotant de nouveau la jambe.

La porte s'ouvrit de nouveau. Cette fois, ce fut Hector qui la franchit et il n'avait pas l'air content. Rider me prit par la main pour m'aider à me lever.

— On se voit en cours.

Hochant la tête, je rassemblai mes affaires et enjambai le banc. Hector ne m'adressa pas le moindre regard lorsqu'il rejoignit Rider. Puis, sans un mot, ils marchèrent ensemble vers le portail. Je les observai un moment, sachant pertinemment qu'il se passait quelque chose. Quelque chose de grave.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6

Rider fut absent au cours d'expression orale.

Son siège était vide. Je ne pouvais m'empêcher de penser que cela avait un rapport avec la voiture qui était apparue plus tôt. Même si nous nous étions parlé, je ne savais toujours pas ce que Rider avait fait durant quatre ans, à part vivre chez la grand-mère d'Hector.

Certains diraient sans doute le contraire, mais je n'étais pas quelqu'un de naïf ou en dehors des réalités. J'avais grandi dans une maison où j'en avais vu de toutes les couleurs. Les mois que j'avais passés en foyer avaient également été très instructifs. Des mecs se baladaient devant le bâtiment pour proposer aux gamins de vendre de la drogue. Quant aux plus âgés, j'en avais vu plusieurs s'effondrer au beau milieu d'une conversation. En quelques mois, plusieurs garçons et filles avaient disparu, s'étaient perdus dans la rue. Je savais très bien pourquoi Jayden avait les yeux injectés de sang la veille, et la berline aux vitres teintées n'appartenait pas à des boy-scouts.

L'inquiétude me tordit l'estomac. Dans quoi Rider trempait-il ? Et puis il y avait autre chose, une émotion que je n'étais pas certaine de vouloir nommer. Paige n'était pas en classe non plus. Je n'étais pas stupide. Rider était parti. Paige aussi. Ils étaient donc sans doute ensemble. Une brûlure intense se répandit dans ma poitrine. Je tentai de me persuader qu'il s'agissait d'une indigestion et que cela n'avait

rien à voir avec notre tête-à-tête où Rider m'avait prise par la main et m'avait dit que j'étais belle alors que je savais très bien qu'il le disait aussi à Paige et que cela n'avait pas du tout la même signification.

Je dus me faire violence pour écouter M. Santos parler des différents types de discours. Il faisait les cent pas et bougeait les mains dans tous les sens pour illustrer ses propos. Une grande excitation émanait de lui. Quand je baissai la tête vers mes notes, je me rendis compte que je n'avais écrit qu'une demi-page. Ce n'était pas sérieux. Alors je me concentrai et rattrapai mon retard.

Lorsque la cloche sonna, je me sentais un peu mieux. Je me dirigeai vers la porte tout en fourrant mes livres dans mon sac. Je ne m'étais pas rendu compte que Keira m'attendait jusqu'à ce qu'elle s'approche.

— Alors ? Tu as réfléchi pour les pom-pom girls ? me demanda-t-elle.

Je refermai mon sac en grimaçant. À vrai dire, je n'avais plus du tout pensé à sa proposition. Je secouai la tête.

Avec un soupir, elle enroula ses doigts autour de l'anse de son sac.

— Je me disais bien que c'était peine perdue, mais ça ne coûte rien d'essayer.

Non, cela ne coûtait rien d'essayer. Cette théorie résumait parfaitement ma vie actuelle.

— Bref, reprit-elle en me tenant la porte qui menait aux escaliers. Je t'ai vue à la cantine, aujourd'hui. (Elle s'arrêta de parler un instant, le temps de s'insérer dans la vague humaine qui descendait les marches.) Tu étais avec Rider Stark.

Une alarme retentit dans mon esprit. Je me tournai vivement vers elle.

Son sourire était toujours aussi amical.

— Tu le connais ?

Je hochai la tête et me dirigeai vers le premier étage, devinant qu'elle allait me suivre jusqu'à mon casier.

— Tu es nouvelle… me fit-elle remarquer en haussant les épaules. Tu le connais d'où ?

Une partie de moi aurait voulu lui dire que cela ne la regardait pas, mais elle était curieuse et à sa place, je l'aurais sans doute été, moi aussi. Lui parler me rendait nerveuse, mais je fis l'effort de lui répondre.

— On… on se connaissait quand on était petits.

— Ah oui ? C'est cool. (Keira s'adossa au casier à côté du mien et sortit son téléphone.) Je me disais bien que vous vous connaissiez. Il était très, euh… tactile avec toi, ce qui est plutôt bizarre.

Après avoir rangé mon livre d'histoire dans mon casier, j'en sortis celui d'anglais pour pouvoir faire mes devoirs.

— Bizarre dans quel sens ?

— On est dans le même lycée depuis la seconde, pourtant je ne crois pas l'avoir déjà vu prendre une nana par la main. Même Paige, dit-elle en souriant, alors qu'ils sont ensemble.

Pourquoi est-ce que ce détail me faisait plaisir ?

— Ou quelque chose dans le genre, ajouta-t-elle.

Qu'est-ce que ça signifiait ? Et en y repensant, pourquoi ne lui avais-je pas posé de questions au sujet de Paige à midi ? Cela aurait été naturel. En même temps, j'avais été trop occupée à répondre à son propre interrogatoire.

Elle rit. Elle pouvait sans doute lire ce que je pensais sur mon visage.

— Ce que je veux dire, c'est que tu ne dois pas croire que la relation de Paige et Rider est sérieuse.

La chaleur et le contentement recommencèrent à grandir en moi, mais j'y mis un frein. Ce n'était pas le moment.

— On avait un cours en commun l'année dernière. Il venait quand il en avait envie. Avec Maggie, tu ne la connais pas, on avait l'habitude de dire qu'il nous honorait de sa présence. Il ne prenait jamais de notes et il ne participait pas non plus. Parfois, je suis quasiment sûre qu'il dormait. Mais quand il était interrogé, il avait toujours la bonne réponse. Personne n'a jamais compris comment il faisait, pas même la prof. Ça la rendait dingue. Nous, on trouvait ça drôle. Un autre de mes amis, Benny, était dans la même salle que lui, l'année dernière, pendant les examens. Il a entendu cette même prof dire que Rider avait explosé tous les scores. Il a obtenu l'une des meilleures notes du lycée.

C'était Rider tout craché.

— C'est bizarre quand on sait qu'il a grandi en famille d'accueil…

— Moi aussi, j'ai grandi en famille d'accueil.

Les mots franchirent mes lèvres sans que je m'en rende compte.

Keira écarquilla les yeux et leva une main devant elle.

— Hé ! Je ne disais pas ça pour critiquer ! Je ne suis pas du genre à juger les gens. C'est juste que… (Elle jeta un coup d'œil autour de nous avant de continuer :) Il lui est arrivé de traîner avec des gens louches, et les gens louches, ça me connaît. Trevor, mon frère, est en prison à cause d'eux. Mon cousin ? Il est mort pour avoir fréquenté ce genre de personnes. (Elle s'arrêta et fronça le nez.) Enfin, mon cousin était louche, lui aussi…

Je repensai à la voiture que j'avais vue sur le parking et me demandai si Hector et Jayden faisaient partie de cette catégorie.

— Bref. Je dois aller m'entraîner. (Elle s'interrompit et m'adressa un regard plein d'espoir.) Je ne peux pas te convaincre de venir assister aux répétitions ?

Je secouai la tête, puis me mordis les lèvres en entendant le soupir exagéré de Keira. Lorsqu'elle me fit un signe de la main et se

retourna pour partir, je parvins à articuler un :

— On se voit demain, à la cantine ?

Bon, d'accord. C'était stupide, étant donné qu'on avait anglais ensemble avant le déjeuner, mais elle hocha la tête.

— Bien sûr. Emmène Rider avec toi, si tu veux. On ne dirait pas non à un beau mec à notre table.

Avec de la chance, Rider serait en cours, mais après ce que m'avait dit Keira, j'en doutais. Quelque part, je n'étais pas surprise qu'il n'en fasse qu'à sa tête. C'était déjà le cas, avant, et son côté rebelle lui avait apporté beaucoup d'ennuis.

Quand je dis au revoir à Ainsley par ordinateurs interposés, le repas était déjà prêt. Quatre ans plus tôt, je n'avais jamais mangé assise à une table. Cette table, en bois lustré, était la première à laquelle j'avais pris un repas en dehors de l'école.

Je m'assis et passai mes mains sur la surface lisse. La première fois que j'étais rentrée avec les Rivas, j'avais eu l'impression d'être… un animal sauvage. Je n'étais pas à ma place, je m'étais sentie enfermée et pas sûre de moi pour un sou. Ces gens respectaient un emploi du temps et attendaient certaines choses de ma part. Ils me complimentaient et se complimentaient entre eux. Chez M. Henry, l'heure du repas n'était pas fixe. Aucune assiette n'était préparée pour nous. Rider et moi nous contentions de manger les restes. Quand il y en avait.

Alors m'asseoir autour d'une table tous les soirs et écouter Carl et Rosa se parler posément au lieu de crier et de se disputer avait été une nouvelle expérience pour moi. Dans ma maison précédente, la table de la cuisine était couverte de brûlures de cigarettes et de vieux journaux que personne ne lisait. M. Henry en rapportait un tous les soirs après son travail dans un entrepôt, mais je ne l'avais jamais vu l'ouvrir.

Cette table-ci était presque toujours débarrassée et le centre de table changeait en fonction des saisons. En ce moment, il était composé de fleurs bleues et blanches et d'une bougie dans un lumignon en verre.

En semaine, Rosa et Carl étaient rarement présents tous les deux pour le dîner et ils repartaient souvent très vite. Le week-end, en revanche, sauf cas d'urgence, ils étaient libres.

— Je me disais qu'on pourrait aller se balader sur le port, samedi, dit Carl en coupant sa côte de porc comme s'il la disséquait. (Il adorait se promener sur le port de Baltimore.) Je crois qu'il y a une sorte de foire, ce week-end.

Rosa prit une gorgée d'eau.

— Ou on pourrait aller au parc du mont Catoctin. Il ferait plus frais. (Elle sourit à son mari.) Et puis on dépenserait moins d'argent dans un parc où personne ne vend rien.

Elle adorait les sports en extérieur : la randonnée, le VTT… suer en général. En d'autres termes : souffrir. Moi, je préférais lire, rester assise et éviter d'éponger de la transpiration à des endroits où j'aurais préféré ne pas transpirer. Carl tourna la tête vers moi, dissimulant son sourire derrière ses doigts.

— Qu'est-ce que tu en penses, Mallory ? me demanda Rosa.

Haussant les épaules, je plantai ma fourchette dans un morceau de brocoli. Si on allait à la montagne, j'allais avoir mal à des muscles dont j'ignorais l'existence.

— Ainsley voulait qu'on se voie, ce week-end.

— Alors, va pour le port ! (Carl baissa la main, sans se soucier de cacher son sourire.) La dernière fois qu'on l'a emmenée dans un parc national, c'était sans doute pour la première et la dernière fois.

Mes lèvres s'étirèrent tandis que Rosa levait les yeux au ciel. On planifia alors notre après-midi au port, ce qui plairait sans doute à

Ainsley.

— Tu continues tes sculptures ? me demanda Rosa en jouant avec son verre. Tu ne m'as plus demandé de t'acheter du savon.

Je me tournai vivement vers elle. Je n'avais plus rien sculpté depuis le mois de juillet, au moment où j'avais commencé à me préparer (et à stresser) pour le lycée.

Carl m'observa.

— Tu devrais continuer de t'entraîner. Ce serait dommage de perdre ce talent.

Je faillis éclater de rire. Sculpter des barres de savon avec un stylo ou un bâton de glace n'était pas ce que j'appelais du talent. C'était simplement un loisir qui me suivait depuis… depuis toujours. Rider n'était même pas au courant. À l'époque, dès que je terminais quelque chose, je le détruisais.

Désormais, Carl et Rosa conservaient la plupart de mes créations. Il y en avait des dizaines dans la salle à manger, derrière la vitrine d'un vaisselier qui sentait le savon.

Le plus drôle dans cette histoire, c'était que mes sculptures étaient ce qui avait attiré l'attention de Carl à l'hôpital Johns Hopkins. Il avait déjà vu des tas de brûlés, et parmi eux beaucoup d'enfants. Ce n'était pas ma personnalité qui l'avait ébloui. Malgré mes doigts bandés et calcinés, j'avais pris le savon de la salle de bains et chipé un bâtonnet à une infirmière pour sculpter un chat endormi.

Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'avait toujours détendue. Personnellement, je ne pensais pas que c'était un don extraordinaire. Rosa et Carl avaient tenté de me convaincre d'essayer avec du bois, sans succès.

— En parlant de réussite : bravo, tu as survécu à tes deux premiers jours d'école ! dit Carl qui sentait clairement qu'il ne faisait

pas de progrès en ce qui concernait les savons. Tu veux nous raconter comment ça se passe ?

Mon cœur se retourna et je baissai les yeux sur mon assiette. Rider apparut dans mes pensées. Le moment était bien choisi pour leur en parler. J'en avais envie. Je n'aimais pas leur cacher des choses et je voulais… je *voulais* parler de lui. Je voulais partager avec eux le bonheur que j'avais ressenti en le retrouvant.

Je faisais peut-être une erreur. Une énorme erreur, même, mais je voulais qu'ils le sachent. Leur mentir après tout ce qu'ils avaient fait pour moi aurait été malhonnête. Je nouai mes mains sur mes genoux.

— Euh… au lycée… j'ai croisé quelqu'un…

Je m'interrompis. Lorsque je relevai la tête, je vis que j'avais leur entière attention. Ils avaient arrêté de manger et s'étaient tus. La tension était palpable. Mes lèvres refusaient de bouger. Mon cerveau criait : « repli ! repli ! »

Carl parla en premier.

— Qui as-tu croisé ?

J'aurais sans doute mieux fait de me taire.

Rosa se pencha en avant et posa son verre d'eau sur la table.

— Qui as-tu croisé, ma puce ?

Comme je ne répondais toujours pas, ils patientèrent. Je savais qu'ils patienteraient le temps qu'il faudrait.

— J'ai vu… Rider.

Silence.

Le seul bruit que l'on entendait était celui de l'horloge ovale accrochée au mur qui égrenait les secondes.

Carl plaça sa fourchette sur la table.

— Rider ? Le garçon avec qui tu vivais ?

Je hochai la tête.

— Il est dans ton lycée ? demanda Rosa, visiblement crispée.

Je me contentai de hocher la tête.

— C'est… inattendu, dit Carl en consultant Rosa du regard. Vous avez discuté ?

Pas la peine de mentir. Je hochai la tête.

— Il est… dans une meilleure famille d'accueil, maintenant.

Cette fois, ils échangèrent un long regard. Je ne pouvais même pas imaginer ce qu'ils pensaient.

— Je suis sous le choc, avoua Carl au bout d'un moment. Je n'aurais jamais cru que Rider étudierait à Lands High.

La façon dont il prononçait le prénom de Rider me donnait la chair de poule. Elle semblait refléter le poids du passé.

Quelques secondes s'écoulèrent en silence, puis Rosa reprit la parole.

— Comment tu te sens ? Contente, je suppose ? (Elle regarda de nouveau Carl. Elle s'était détendue.) Il comptait beaucoup pour toi.

Je me concentrai sur elle.

— Oui. Je suis heureuse de savoir qu'il… va bien. On a parlé au déjeuner, aujourd'hui. (J'essuyai mes paumes sur mes jambes.) C'était sympa de… rattraper le temps perdu.

Carl hocha lentement la tête, puis prit une gorgée d'eau. Je n'avais toujours pas la moindre idée de ce à quoi il pensait.

— C'est bon de savoir qu'il va bien.

Je m'efforçai de sourire avant de me tourner vers Rosa. Elle me dévisageait avec attention. Après un dernier échange silencieux, Carl changea de sujet, mais je me sentais prise au piège. Je savais qu'ils n'étaient pas contents et je détestais ça. Les décevoir était la dernière chose dont j'avais envie. Il fallait que je trouve un moyen de me rattraper. Je choisis de débarrasser la table. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était déjà mieux que rien. Lorsque je sortis de la cuisine,

je me rendis compte qu'ils étaient tous les deux dans le bureau, la porte fermée. Je me doutais de quoi ils discutaient.

Une fois dans ma chambre, j'allumai mon ordinateur. Je voulais raconter à Ainsley comment Rosa et Carl avaient réagi par rapport à Rider, mais elle n'était pas connectée. Elle était sans doute avec Todd. Alors que j'étais en train d'ouvrir mon sac de cours, un coup retentit sur la porte. Je relevai la tête pour voir apparaître Rosa.

— On peut discuter ? demanda-t-elle.

Je me tendis.

— Bien sûr.

Je croisai les jambes tandis qu'elle entrait dans la pièce.

— Rider.

C'est tout ce qu'elle dit. Je hochai la tête.

Rosa s'assit au bord de mon lit, tournée dans ma direction.

— Comment tu te sens réellement, Mallory ? Rider a toujours été important pour toi. Tu as demandé à le voir pendant des mois après ton arrivée ici. En fait, tu ne disais rien d'autre. Alors je sais que ce n'est pas anodin.

Je me mordis l'intérieur de la joue. Je voulais jouer la carte de la désinvolture, mais en regardant Rosa, je sus que ça ne marcherait pas. Elle n'était pas idiote.

— Je suis… contente, admis-je. Je suis heureuse. Parce que je sais qu'il va bien et que je peux le voir quand je veux.

Elle hocha la tête.

— Je comprends. Je comprends très bien ce sentiment.

Soufflant doucement, j'attrapai une pince sur ma table de chevet et attachai mes cheveux avec. Je savais qu'elle n'en avait pas fini. Et j'avais raison.

— Carl et moi avons été pris au dépourvu, tout à l'heure, reprit-elle d'une voix douce. Pourquoi est-ce que tu ne nous en as pas parlé

hier ?

Euh. Bonne question.

— Je… Je ne sais pas. J'avais peur de… vous causer du souci.

Ses yeux sombres parcoururent mon visage.

— Du souci ?

Je haussai les épaules.

Rosa baissa les yeux vers mes mains, posées entre mes jambes croisées.

— Est-ce qu'on a des raisons de se faire du souci ?

C'était une question qui aurait pu appeler des tonnes de réponses différentes.

Rosa me tapota la jambe.

— Je vais être franche avec toi, comme on l'a toujours été, d'accord ?

Je hochai la tête. Voilà. C'était le moment de vérité.

— On est inquiets. On n'a jamais pensé que Rider pourrait se trouver dans le même lycée que toi. Cette année est un gros défi pour toi, alors le voir apparaître dans l'équation… On a simplement peur que tu ne saches plus où donner de la tête.

— Ça ira, répondis-je.

Elle eut un sourire triste.

— Le lycée va te demander beaucoup d'efforts. Tes retrouvailles avec Rider aussi. Tu n'en as peut-être pas encore l'impression mais, ma puce, il appartient à un passé que nous préférerions que tu oublies.

— Je ne… pense plus à mon passé.

Rosa ne dit rien.

Mon pouls s'emballa.

— Rider fait partie de mon passé, mais le revoir ne m'a pas… je ne sais pas. Ça ne m'a pas fait souffrir.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. (Elle s'interrompit et sembla choisir ses mots avec soin.) On se demande simplement si ça ne risque pas de réduire à néant tous les progrès que tu as faits jusqu'à maintenant. Personne ne nie que ce passé fait partie de toi et je suis la première à remercier Rider de t'avoir protégée à l'époque, alors qu'il n'était lui-même qu'un enfant. Mais tu es bien loin de la petite fille terrifiée que nous avons recueillie. Tu as travaillé dur pour devenir la jeune femme posée que tu es aujourd'hui. Nous ne souhaitons pas que la présence de Rider compromette tout ça.

J'ouvris la bouche, mais je ne savais pas quoi répondre.

— Peut-être que ça ira, ajouta-t-elle. Peut-être qu'on s'inquiète pour rien. (Elle marqua une pause avant de sourire.) Dans tous les cas, on est contents que tu nous en aies parlé.

Pas moi.

— Et nous voulons que tu continues à le faire. (Rosa me tapota la jambe, puis se leva pour se diriger vers la porte.) Tu veux de la glace ? Je crois qu'il en reste au caramel. Ça te dit ?

Je ne pouvais jamais dire non à de la glace au caramel. Aussi hochai-je la tête.

Tandis que Rosa refermait doucement la porte derrière elle, je fermai les yeux et me laissai tomber sur le dos. Les yeux rivés sur le plafond, je repensai aux petites chambres que nous avions occupées avec Rider. Ici, le plafond était blanc comme la neige. Dans l'autre maison, il était taché et craquelé et me faisait penser à une toile d'araignée.

Je me mordis les lèvres.

Leur parler de Rider avait été la décision la plus sage. Ils pouvaient être fiers de ma franchise. Mais en même temps, cela n'avait pas non plus été l'idée du siècle, car si Rosa avait accepté le retour de Rider, je savais que ce n'était pas le cas de Carl.

Carl ne l’accepterait pas de sitôt.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7

Le jeudi matin, Paige ne m'attendait pas devant mon casier. Mais Jayden, oui. Son pantalon large ne semblait tenir que par sa seule volonté et une odeur âcre émanait de son tee-shirt des Ravens.

L'air endormi, il était appuyé contre le casier voisin du mien.

— Salut !

Surprise par sa présence, je me contentai de lui sourire.

— Je voulais juste te dire que je connais *Hunger Games*, annonça-t-il. (Un sourire éclaira son visage enfantin.) Contrairement à ce que pense Paige, je ne suis pas *estúpido*. (Il fourra les mains dans les poches de son jean et plissa le nez.) Alors, euh… j'ai entendu dire que Rider et toi aviez un passé particulier…

Haussant les sourcils, je fermai la porte de mon casier tout en le dévisageant. Je ne savais pas quoi lui répondre, ni même de quoi Jayden était au courant. Étant donné que sa grand-mère avait recueilli Rider, Jayden et Hector étaient sans doute dans la confidence, mais Rider leur avait-il tout raconté ?

— Je trouve ça cool que tu sois sortie de ce merdier. Que tu aies été adoptée. Mon *abuelita*, ma grand-mère, aimerait l'adopter, mais l'État arrêterait de la payer, tu vois ? (Les yeux rivés sur le plafond, il se balança d'avant en arrière.) J'ai entendu et vu des choses assez horribles. Je ne comprends pas comment Rider a réussi à s'en sortir.

Je me crispai. Moi, les choses horribles, je les avais vécues.

— Ce que je veux dire, c'est que Rider… il est cool. (Jayden haussa les épaules et baissa les yeux.) Bien mieux que d'autres types qui ont vécu chez mon *abuelita*. Il n'a jamais profité de la situation ni rien. Il est comme un second grand frère que je n'ai pas demandé à avoir.

Un sourire éclaira son visage.

— Il peut se montrer… (Le rouge me monta aux joues.) Il peut se montrer très… protecteur.

Bouche bée, Jayden écarquilla les yeux. Je m'empourprai de plus belle et pinçai les lèvres.

— Euh. C'est la première fois que je t'entends parler.

Il s'écarta du casier et s'approcha de moi. Plus petit que Rider et Hector, il était légèrement plus grand que moi. Cela faisait du bien de ne pas avoir à me démonter le cou.

— Cool. Je suis discret, moi aussi.

Je haussai un sourcil.

Il rit.

— Bon, d'accord. Je ne suis pas discret. Il y a ma photo sur le contraire de discret sur Wikipedia. Mais ce n'est pas grave. On peut s'entendre quand même… comme le citron et la tequila. Je compenserai ton manque de causerie et vice versa. (Il me donna un coup de coude.) Le duo parfait !

Le sourire réapparut sur mon visage. Je ne le connaissais pas vraiment, mais je l'aimais bien. Il était mignon et charmant, et la gentillesse dont il faisait preuve lui faisait gagner des points. Il me parla d'un match de foot qui aurait lieu ce week-end, puis on se sépara devant les escaliers. Je ne le vis plus de toute la matinée. Pas même au moment d'entrer dans la cantine, même si j'étais bien loin de penser à lui lorsque j'en franchis les portes.

Keira était assise à la même table que la veille et la place à côté d'elle était libre. Elle était arrivée en retard en cours d'anglais et s'était pressée de partir lorsque la sonnerie avait retenti. Je n'avais pas eu le temps de lui parler. Je n'avais pas non plus vu Rider et j'ignorais s'il comptait apparaître par surprise et m'enlever encore une fois.

Et si Keira avait changé d'avis ?

Et si elle me repoussait lorsque je m'approcherais ?

C'était idiot de penser une chose pareille, mais j'avais l'impression que tout était possible.

Pendant que je me dirigeais vers la queue en essayant de deviner ce qui était au menu, car ce que je venais de voir sur l'assiette d'un garçon ne ressemblait pas du tout au poulet rôti prévu, Keira releva la tête et me fit signe.

Le soulagement faillit me couper les jambes. Si elle me faisait signe de la main, cela voulait dire qu'elle n'allait pas me repousser. Mon sourire devait faire peur à voir. Je me dépêchai d'avancer dans la file sans me soucier que la chose qu'on venait de verser dans mon assiette sente le poisson et non le poulet. Mes mains tremblaient contre le plateau.

Lorsque je fis face à la cantine, je regrettai que Rider ne soit pas venu m'enlever encore une fois.

À cette pensée, l'espoir qu'il n'était pas trop tard m'envahit, mais je le repoussai. C'était mal de ressentir un tel besoin. Dépendre de lui était une mauvaise idée et ce n'était pas ce que je voulais. Je resserrai ma prise sur le plateau et carrai les épaules. Mon estomac se noua, laissant peu de place pour l'appétit.

Je peux le faire.

Prenant une grande inspiration, je me résignai à avancer. Je fis deux pas vers la table avant de la contourner pour aller du même

côté que Keira. C'est sans doute la chose la plus difficile que j'avais jamais faite. Les gens levaient la tête de leur portable pour m'observer. Leurs yeux brillaient de curiosité et de confusion et le poids de leurs regards alourdissait chacun de mes pas. La panique m'enserra la poitrine lorsque j'entendis une fille murmurer à sa voisine. C'est alors que Keira leva la tête vers moi.

Le temps sembla s'arrêter.

Puis un énorme sourire étira ses lèvres.

— Coucou ! Je t'ai gardé une place !

Elle désigna la chaise à côté d'elle.

Un bourdonnement emplissait mes oreilles, comme si une ruche s'était vidée à l'intérieur de moi. Il me fallut faire appel à toute ma concentration pour poser mon plateau sur la table sans rien renverser et m'asseoir sans trébucher. Lorsque mes fesses touchèrent enfin la chaise en plastique, j'eus l'impression d'avoir gravi l'Everest.

— Je vous présente Mallory Dodge. Tu t'appelles bien Dodge, pas vrai ? me demanda-t-elle.

Ses yeux sombres brillaient dans la lumière des néons.

Je hochai la tête et tentai de lui adresser un sourire qui ne donnerait pas envie aux gens de courir mettre leurs enfants à l'abri.

— Mallory est avec moi en anglais et en expression orale. C'est sa première année ici, reprit Keira en s'adossant à son siège. (Elle me désigna la fille aux yeux verts assise à côté d'elle.) Elle, c'est Rachel.

La jolie blonde agita les doigts dans ma direction.

— Et elle, c'est Jo. (Keira me montra une fille à la peau mate en face d'elle, aux cheveux aussi bouclés que les siens.) Et Anna. C'est elle qui s'est cassé le poignet. D'habitude, elle s'occupe des portés, mais elle a voulu faire son intéressante. Et on sait tous comment ça s'est terminé.

La fille brune à côté de Jo leva le bras pour me montrer le plâtre rose vif qui entourait son avant-bras et la moitié de sa main.

Aïe.

— Si tu t'étais cassé le nez, tu aurais pu continuer de danser, fit remarquer Jo avec un sourire moqueur.

Anna lui fit un doigt d'honneur.

Keira rit.

J'essuyai mes paumes moites sur mes cuisses. J'espérais sincèrement que personne ne me serrerait la main. Est-ce qu'on se serrait encore la main ? Je ne crois pas. Du moins pas au lycée, ce serait bizarre.

— Tu crois ? rétorqua Anna en haussant les sourcils.

— Bref, dit Keira d'un ton appuyé avant de continuer de me présenter les autres personnes attablées.

Tout le monde me sourit ou me fit signe. J'espérais que la grimace sur mon visage ressemblait à un sourire. Je serrais tellement les poings sur mes genoux que je me coupais la circulation du sang. Pendant les présentations, deux garçons vinrent s'ajouter à la tablée. Je reconnus l'un d'eux car on avait un cours en commun. Je crois qu'il s'appelait Peter. Il passa un bras autour des épaules d'Anna. L'autre s'assit à côté de Jo.

— Tu es dans mon cours d'histoire, pas vrai ? me demanda celui qui s'appelait peut-être Peter en plissant les yeux dans ma direction.

Ma langue s'était transformée en plomb à l'intérieur de ma bouche. Aussi me contentai-je de hocher la tête.

— Cool, répondit-il en attrapant un grain de raisin sur l'assiette d'Anna. (Il sortit son portable.) Je pensais bien t'avoir aperçue avant de m'endormir.

L'autre garçon ricana.

Anna gloussa.

— Je me demande vraiment comment tu as fait pour ne pas redoubler.

Il lui fit un clin d'œil.

— C'est ce qui fait mon charme.

— J'en doute, rétorqua Keira en dévisageant Peter. J'ai vu ta photo ce matin sur Instagram. Tu avais perdu ton tee-shirt ?

Peter leva les yeux de son téléphone.

— Ce corps, fit-il en désignant son torse, est fait pour être montré. Regarde : j'ai déjà deux cents « J'aime ».

Jo leva les yeux au ciel.

— Arrête, tu ne vas pas te vanter pour deux cents « J'aime ».

Je n'avais pas de compte Instagram. Qu'est-ce que j'aurais bien pu prendre en photo ? Mes sculptures sur savon ? Ce serait ridicule et en même temps j'avais la curieuse envie de m'y mettre.

Le groupe discutait en toute décontraction. Je les enviais. La camaraderie, les blagues, leur affection les uns pour les autres… c'était quelque chose dont je n'avais presque aucune expérience. Je les observais avec l'œil d'un scientifique examinant une espèce inconnue. J'étais proche d'Ainsley, bien sûr, mais nous n'allions pas au lycée ensemble.

Je passai le repas à picorer mon pseudo-poulet rôti et ce qui ressemblait à un gratin de pommes de terre. Les voix m'entouraient. De temps en temps, on me posait une question ou on m'adressait une remarque. Alors je hochais ou secouais la tête pour répondre. S'ils me trouvèrent bizarre, ils n'en dirent rien. Pourtant, ils avaient sans doute remarqué que je n'avais pas prononcé le moindre mot.

La frustration grandissait en moi, parce que je savais parler. Mais je réfléchissais trop à ce que j'allais dire. Alors je demeurais silencieuse comme s'il y avait un bouchon à l'intérieur de ma gorge qui ne laissait passer que le minimum d'air vital.

Les mots n'étaient pas mon ennemi ni même un monstre tapi sous mon lit, mais ils avaient un pouvoir sur moi. Ils étaient comme le fantôme d'un être cher qui me hantait pour l'éternité.

Je ne parlai donc pas de tout le repas, mais il n'y eut pas non plus de catastrophe majeure… et la fierté me donna envie de bondir hors de la cantine façon comédie musicale, avec mes bras grands ouverts. J'étais vraiment irrécupérable. Quand je quittai Keira, une chaleur agréable courait dans mes veines.

Aujourd'hui avait été une grande première.

D'accord, je n'avais pas parlé. Mais c'était la première fois que je mangeais à la cantine avec d'autres filles. Avant, quand j'allais à l'école avec Rider, je déjeunais avec lui et parfois d'autres enfants, mais jamais comme ça. Jamais toute seule.

Jamais sans quelqu'un pour parler à ma place.

C'était un énorme pas en avant et je marchais sans doute avec plus d'entrain. Un petit sourire presque triomphant ornait mes lèvres. Aujourd'hui était un grand jour. Je pouvais me féliciter. Quand j'entrai dans la classe d'expression orale, j'aperçus Paige assise à sa place. Un peu de joie me quitta. Elle ne dit rien lorsque je m'installai, mais je sentis son regard sur moi tandis que je sortais mes affaires. Une fois que tout fut prêt, je relevai la tête. Un moment passa.

— Il ne viendra pas. Hector non plus.

La voix de Paige me fit cligner les yeux et je me tournai vers elle.

Paige était adossée à son siège, les jambes tendues devant elle et croisées au niveau des chevilles. Ses yeux sombres étaient posés sur moi.

— Du coup, tu peux arrêter de guetter la porte.

Inspirant profondément, j'ouvris la bouche pour lui dire que je n'attendais pas Rider, mais… cela aurait été un mensonge. Le rouge me monta aux joues.

Sourire en coin, elle remonta les jambes sous son bureau et se pencha en avant, la main posée sur la chaise de Rider. Quand elle parla, sa voix n'était qu'un murmure :

— Au cas où tu n'aurais pas bien compris : Rider n'est pas libre.

Mon souffle se bloqua dans ma gorge et je me figeai.

— Je te l'ai dit l'autre jour. Je suis sa copine, reprit-elle. Et te voir l'attendre comme ça, ce n'est pas super sympa.

Elle avait raison.

Ce n'était pas sympa.

— Vous regarder vivre les retrouvailles du siècle n'est pas dans la liste des moments les plus drôles de ma vie, ajouta Paige et je pouvais la comprendre. (Cette conversation ne faisait pas partie de ma liste non plus.) Alors je vais me répéter, histoire qu'il n'y ait aucun malentendu. Rider est mon mec. Arrête d'agir comme si c'était le tien.

La deuxième sonnerie retentit.

Paige se redressa et ouvrit son cahier tandis que M. Santos débutait son cours. Mon regard se posa sur les personnes assises devant nous. Personne ne semblait avoir entendu ce qu'elle m'avait dit, mais moi, j'avais bien compris le message.

Reçu cinq sur cinq.

Le jeudi soir, je devais me débrouiller pour dîner. Rosa et Carl rentraient après 21 heures le mardi et le jeudi, parfois même plus tard, en fonction des urgences. Toutefois, je n'avais pas très faim.

Ni Rosa ni Carl n'avaient mentionné Rider au petit déjeuner, mais il était toujours présent dans mon esprit. Les paroles de Paige me revenaient de temps en temps et je grimaçais, mais ça ne m'empêchait pas de me faire du souci pour lui. Où avait-il disparu ? Était-il blessé ? Avait-il des ennuis ? Mon esprit concevait les pires scénarios, mais Paige aurait su si quelque chose lui était arrivé et

n'aurait pas passé son temps à me demander de rester éloignée de lui.

Je touchai à peine le bol de riz que j'avais réchauffé au micro-ondes, alors que je l'avais aspergé d'une telle quantité de sodium que Rosa m'aurait arraché la bouteille de sauce soja des mains.

Abandonnant l'idée de manger, je plaçai le bol au frigo et montai à l'étage. Puis je sortis mon téléphone de mon sac et tapai sur l'écran. Aucun message. J'ouvris le seul SMS que j'avais reçu de Rider. Devais-je lui envoyer quelque chose ? Est-ce que ce serait bizarre de ma part ?

Seigneur.

Je jetai mon portable sur le lit et m'attachai les cheveux en chignon lâche. Comme j'étais trop sur les nerfs pour faire mes devoirs, je me dirigeai vers l'armoire renfermant les draps dans le couloir et en sortis un pain de savon. J'attrapai également le sachet de bâtonnets en bois que Rosa avait mis là pour moi et rapportai le tout dans ma chambre.

Il fallait que je ramollisse le savon avec de l'eau chaude. J'avais également besoin d'un sac plastique pour y faire tomber les chutes et ne pas en mettre partout.

Les yeux fixés sur le savon, j'essayai d'imaginer ce que j'allais sculpter. J'avais déjà fait des arbres, des étoiles, des ballons, des canards, des bateaux et Dieu sait quoi d'autre. Certains, très simples, ne prenaient qu'une heure. D'autres, plus complexes, pouvaient demander des jours de travail.

Au moment où j'allais retirer l'emballage, je m'arrêtai. Je ne voulais pas mettre de savon sur mes habits d'école… ce qui ne manquerait pas de se produire si je restais dans cette tenue. Je posai le savon et les bâtons sur le bureau avant d'enfiler un short de pyjama

et un débardeur. Un vieux tee-shirt vint compléter le tout. Il était tellement grand que le col glissait sans arrêt sur mon épaule.

En me tournant vers mon bureau, j'aperçus mon reflet dans le miroir intérieur de mon armoire. Ce n'était pas très flatteur. Je m'approchai du miroir et me tournai sur le côté. Les sourcils froncés, je posai la main sur mon bas-ventre. Il était mou. Je baissai la tête et grimaçai.

Le short n'était sans doute pas une bonne idée. Il était large, mais mes jambes étaient… imposantes. J'avais de grosses cuisses. Je saisis le bord de mon tee-shirt et le soulevai. Mon débardeur avait un soutien-gorge intégré, mais le tissu était fin, comme celui du tee-shirt. Ils ne cachaient aucun de mes bourrelets. Je n'avais rien de fragile. Comme l'avait dit Keira, j'étais plutôt costaude.

Le pain de savon était toujours intact sur mon bureau.

Combien de jeunes de mon âge sculptaient des savons ? À cette heure, Keira rentrait sans doute de son entraînement de pom-pom girl et quand Ainsley n'était pas avec Todd, elle écrivait. Elle aimait inventer des nouvelles. Ou bien elle faisait du shopping. Pour quelqu'un qui n'avait pas de boulot, elle dépensait beaucoup d'argent grâce à sa pension. Quand elle était avec Todd, ils s'embrassaient. Ils n'arrêtaient jamais.

Ça aussi, ça me rendait jalouse.

Je n'aimais pas y penser parce que c'était embarrassant, mais je n'avais jamais embrassé de garçon. Je n'avais même pas parlé à un garçon au téléphone et personne ne m'avait jamais invitée à sortir. Ainsley avait essayé de m'arranger le coup avec un ami de Todd, mais je m'étais défilée. L'idée de le rencontrer m'avait donné envie de vomir.

À bientôt dix-huit ans, je ne savais toujours pas ce que cela faisait d'être embrassée, désirée, et encore moins aimée de cette façon.

Est-ce que je passais à côté de quelque chose ?

Je baissai les yeux et agitai mes orteils. Je n'avais pas le corps idéal, mais Rider m'avait dit que j'étais belle. Sans crier gare, son visage apparut dans mon esprit. Ses yeux marron parsemés d'éclats dorés, ses pommettes hautes, ses lèvres incroyables qui, j'en étais sûre, embrassaient à merveille…

Oh, mon Dieu !

Je ne devais pas m'intéresser à ce genre de choses.

Écartant ces pensées, je rouvris les yeux. Ce qui me manquait n'était pas des cuisses plus fines ou un ventre plat. C'était du courage. La vérité, c'était que j'étais une poule mouillée. Comment pouvais-je penser aux lèvres d'un garçon alors que j'étais incapable de remuer les miennes pour parler ?

Je reportai mon attention sur le savon. La sculpture était un loisir comme les autres, mais silencieux, qui ne nécessitait aucun mot, aucune pensée. Pile dans mes cordes. Je n'avais pas à sortir de ma zone de confort. Pas comme Keira dans sa troupe de pom-pom girls. Le shopping n'était pas un hobby et écrire ne nécessitait pas de contact humain, mais Ainsley était sociable et bavarde. Elle ne se contentait pas de sortir de sa zone de confort. Elle aimait ça. Moi ? Je sculptais des savons. Peut-être que…

Sur ma table de chevet, mon portable bipa. C'était sans doute Ainsley, étant donné que je n'étais pas connectée. J'allai le récupérer.

Ce n'était pas Ainsley.

Tu es chez toi ?

C'était Rider.

J'en eus le souffle coupé.

Avant même que mon cerveau ne se remette en route, un nouveau message apparut.

Seule ?

Mes yeux s'arrondirent comme des soucoupes. Cette fois, je n'allais pas passer des heures à réfléchir. Je lui répondis rapidement.

Oui.

Quelques secondes s'écoulèrent. Une minute se transforma en cinq et je commençai à me demander si j'avais tout imaginé. Puis je reçus un nouveau message et mon cœur cessa de battre dans ma poitrine.

Trois mots.

Je suis dehors.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8

Oh, mon Dieu !

Je restai complètement figée, les yeux rivés sur le message. Il était dehors ? Pas dehors, devant chez… ?

La sonnette résonna au rez-de-chaussée. Je me retournai vivement et inspirai tellement fort que je faillis m'exploser les poumons.

Oh, c'est pas vrai.

Le cerveau en pagaille, je me précipitai hors de ma chambre et descendis l'escalier à la volée, pieds nus. Sous le coup de l'excitation, je manquai ouvrir la porte d'un coup, sans réfléchir.

Mais je n'étais pas stupide.

Dressée sur la pointe des pieds, je jetai un coup d'œil à travers le judas et me mordis les lèvres. Je ne voyais que des cheveux et des épaules.

C'était Rider. Il était vraiment là.

Je serrais toujours mon portable dans ma main. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Toutefois, je rassemblai mon courage et ouvris la porte.

Rider se tourna. J'avais les yeux à hauteur de son torse.

— Je commençais à croire que tu n'allais pas m'ouvrir.

Je relevai la tête, et alors un cri étranglé m'échappa. Tendant la main vers lui, je l'attrapai par le bras et le tirai à l'intérieur. Il referma lui-même la porte derrière nous.

— Ton visage… (Je resserrai ma prise sur son avant-bras.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

Les sourcils froncés, il toucha la blessure ouverte au-dessus de son sourcil gauche. Du sang avait séché autour de la coupure et des bleus avaient commencé à apparaître tout autour.

— Ça ? Oh, c'est rien !

Je le dévisageai.

— Pour moi, ça n'a pas l'air de « rien ».

— Ne t'en fais pas.

Après avoir observé le hall d'entrée, il se libéra de ma prise de fer, mais au lieu de s'écarter, il entrelaça nos doigts.

— Je pensais que tu allais me demander comment j'avais trouvé ta maison. Je suis assez fier de moi, sur ce coup-là.

Bien sûr, j'étais curieuse de l'apprendre, mais je m'inquiétais surtout de la deuxième cicatrice qu'il risquait d'avoir au visage.

— Rider, ton front…

Il baissa les yeux et serra ma main plus fort en souriant.

— Tu m'as dit que tu vivais à la Pointe, alors, j'ai pris le métro jusqu'au centre-ville et j'ai continué à pied. Je n'ai pas eu de mal à trouver. (Avec son autre main, il toucha les fausses fleurs qui ornaient le vase posé sur la desserte de l'entrée.) J'ai cherché ta voiture. J'ai eu de la chance qu'elle soit garée dehors. En fait, c'était plus de la chance qu'autre chose.

Chanceux ou pas, il était blessé et cela me rendait malade. Je le guidai vers le salon.

— C'est quoi, ces fringues ? me demanda-t-il en me suivant.

J'écarquillai les yeux. J'avais oublié que j'étais en pyjama et que les vêtements en question ne cachaient pas grand-chose.

— Je… je me préparais pour aller au lit.

Quand il essaya de hausser les sourcils, il grimaça de douleur.

— À 19 heures ?

— 19 h 30, marmonnai-je.

Une fois dans le salon, il laissa son regard s'attarder sur les plantes en pot devant la baie vitrée, puis sur la télévision dernier cri et la bibliothèque intégrée. Lorsqu'il reporta son attention sur moi, ses yeux descendirent le long de mon corps et je sentis un frisson me parcourir, suivi d'une chaleur à faire tourner la tête. Ce mélange de sensations avait un drôle d'effet sur certaines parties de mon anatomie.

Nos regards se croisèrent.

Le sien brillait de la même intensité que la veille. La température de la pièce devint soudain insupportable. J'avais du mal à respirer.

Il fit un pas en avant.

Il me tenait toujours par la main.

— Je n'aurais pas dû venir ici.

— Pourquoi ?

Quand il pencha la tête sur le côté, je vis que le col de son tee-shirt était déchiré. Mon cœur se serra tandis qu'il secouait la tête et me lâchait la main. De peur qu'il ne parte, je franchis la faible distance qui nous séparait encore.

— Assieds-toi.

Rider ne semblait pas savoir quoi faire.

— Assieds-toi, répétai-je. S'il te plaît.

Il regarda derrière moi, hésitant, puis poussa un coussin sur le canapé avant de s'asseoir.

— Et maintenant ? me demanda-t-il avec des yeux que je connaissais si bien et qui étaient pourtant très différents.

— Reste ici.

Lorsqu'il s'adossa au canapé et reporta son attention sur la bibliothèque, je me dépêchai de quitter le salon.

Dans la salle de bains du rez-de-chaussée, je rassemblai du désinfectant et du coton en essayant de ne pas m'inquiéter ni de penser à Carl et Rosa. Je savais que s'ils rentraient en avance, j'aurais des ennuis, surtout après notre conversation de la veille. Même si Rider faisait pratiquement partie de ma famille, j'ignorais comment ils réagiraient en découvrant un garçon chez eux. C'était sans doute l'une des choses dont ils ne s'étaient jamais souciés.

Moi non plus, d'ailleurs.

Quand je retournai dans le salon, Rider n'avait pas bougé. Je respirai doucement et contournai la table basse. En voyant ce que je rapportais, il eut un sourire en coin.

— Je vais bien, Souris. Je te le jure.

Je haussai les épaules et me plaçai entre ses jambes et la table.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai eu… quelques ennuis. C'est tout, me répondit-il en passant une main sur sa mâchoire. Je ne veux pas que tu t'inquiètes pour ça.

Après avoir ouvert la bouteille de désinfectant, j'humidifiai un morceau de coton et posai la bouteille sur la table. La puissante odeur me monta au nez.

— Tu… tu as toujours minimisé les choses. Et tu le fais encore.

Son sourire s'élargit, faisant apparaître sa fossette. Puis il soupira et avança légèrement en écartant les jambes. Tout à coup, ses mains se posèrent sur mes hanches et je manquai faire tomber le bout de coton. Le souffle court, je le laissai m'aider à m'asseoir sur la table basse. L'intérieur de ses jambes frôlait l'extérieur des miennes. Le contact de son jean rêche contre ma peau nue faisait bouillir mon sang dans mes veines.

— C'est mieux ? me demanda-t-il en me regardant à travers ses cils baissés.

Je clignai les yeux sans comprendre, avant de me rendre compte que, dans cette position, j'avais plus de facilité à atteindre sa blessure. Ses mains glissèrent de mes hanches et battirent en retraite vers ses cuisses, si proches des miennes.

Me penchant vers lui, je nettoyai la coupure avec douceur. Quand il hoqueta de douleur, je reculai vivement.

— Ça va, affirma-t-il.

Je réessayai. Cette fois, il resta impassible.

— Tu vas me dire… ce qui t'est arrivé ?

Quelques secondes passèrent en silence. Je baissai les yeux vers lui.

— Ça me rappelle le bon vieux temps, dit-il en me regardant à son tour. (Il se détourna, la mâchoire crispée.) Enfin, presque.

Le rouge aux joues, je changeai de coton. Rider avait raison. Par le passé, je l'avais aidé plusieurs fois à panser ses blessures. Au début, j'étais très jeune et inexpérimentée, puis, petit à petit, c'était devenu une sorte de routine.

La seule différence était qu'en m'observant, un peu plus tôt, son regard s'était attardé sur ma poitrine. Avant, il ne l'aurait jamais fait. Il ne m'avait jamais considérée comme une fille.

Sans doute parce que mes seins avaient seulement commencé à pousser deux ans plus tôt.

Tout en le soignant, je repensai à la voiture aux vitres teintées que j'avais vue dans le parking la veille et à ce que Keira m'avait dit. Rider se trouvait-il dans cet état à cause de mauvaises fréquentations ? Allait-il avoir une cicatrice au-dessus de chaque sourcil ? Cette idée ne me plaisait pas du tout.

— Pourquoi est-ce que tu as séché ?

— Je devais m'occuper de certaines choses.

— Ce n'est pas une réponse. (Comme il ne s'expliquait pas davantage, je tentai une approche différente.) Est-ce que tu es… prudent, Rider ?

Il tourna la tête vers moi. Je faillis lui mettre le coton dans l'œil.

— Je l'ai échappé belle, murmura-t-il en m'attrapant le poignet. (Il me prit le coton des mains et le jeta sur la table basse.) Je suis prudent. Je le suis toujours.

Je secouai la tête.

— Tu t'es toujours mis en danger pour…

— Souris…

— Pour moi. Tu n'as jamais hésité. (La colère remplaçait petit à petit l'inquiétude.) Tu ne t'es jamais demandé… ce qui pourrait t'arriver.

Il pencha la tête en arrière pour me regarder dans les yeux.

— Je savais ce que je faisais.

— Tu… (La gorge nouée, je me laissai envahir par une vague de souvenirs nauséabonds.) Tu t'es fait battre à ma place. Tu…

— Souris, me coupa-t-il d'une voix douce. Je savais très bien ce que je faisais. Et c'est toujours le cas.

Était-il en train d'avouer qu'il avait pris des coups destinés à quelqu'un d'autre ? Il n'avait pas besoin d'en dire plus. J'avais compris. Encore une fois, il avait voulu protéger une personne plus fragile.

— Tu es maso, ou quoi ?

Il me dévisagea longuement avant d'éclater de rire. Sa voix rauque me fit frissonner.

— Bonne question.

— Ce n'est pas drôle.

Je voulus me dégager, mais il me retint par le bras. Lorsque nos regards se croisèrent, les mots remontèrent le long de ma gorge

comme un geyser.

— Je n'aime pas te voir blessé. Ça n'a pas changé.

— Je ne suis plus blessé, dit-il à voix basse. Regarde, tu m'as soigné.

Ma poitrine se gonfla de nouveau, mais cette fois, la sensation était différente. Comme un ballon qui se remplissait.

— C'est pour ça que tu es venu ici ?

Il ne répondit pas tout de suite.

— Je ne sais pas. Je crois que tu me manquais. On était tout le temps ensemble pendant… dix ans, et puis… je t'ai perdue. Mais maintenant, tu es là. (Il posa son autre main sur la mienne.) J'ai du mal à y croire. Il y avait très peu de chances pour qu'on se revoie un jour et pourtant on est ici, tous les deux.

Tous les deux…

— Il me reste combien de temps avant que… comment ils s'appellent, déjà ? Carl et Rosa ? Oui, c'est ça. Il me reste combien de temps avant qu'ils rentrent ?

— Je ne sais pas. Peut-être une heure ?

Mes mains paraissaient très petites entre les siennes.

Il me sourit encore, de ce sourire contenu.

— Ça m'étonnerait qu'ils soient ravis de me trouver ici.

— Pourquoi tu dis ça ?

Il haussa les sourcils.

— Arrête-moi si j'ai tort, mais ils ne doivent pas avoir l'habitude de trouver un garçon qu'ils ne connaissent pas assis sur leur canapé.

Je levai les yeux au ciel.

— Non, hein ?

Rider m'attira à lui et je me redressai pour le laisser faire. Je me retrouvai assise à côté de lui, son bras sur mes épaules, lovée contre son flanc.

— Les garçons qu'ils connaissent, par contre… me taquina-t-il.

Comme il m'avait lâché les mains, je ne savais pas quoi faire avec. Alors je les croisai sur mes genoux.

— Je n'ai jamais amené de garçon ici.

Rider se tendit, puis tourna la tête pour me regarder.

Avais-je parlé à voix haute ? Fermant les yeux, je soupirai.

— Je vais… Je crois que je ferais mieux de me taire.

Il ricana.

— Mais non. J'aime t'entendre parler.

Assise ainsi avec lui, j'avais l'impression d'avoir un pied dans le passé et un autre dans le présent. Les sensations que j'éprouvais en sa présence n'étaient plus les mêmes. Si la télévision avait été allumée, on aurait sans doute ressemblé à n'importe quel couple dans le monde.

Sauf qu'on n'était pas ensemble.

Il fallait à tout prix que je me mette ça dans la tête.

— Tu n'as pas, euh, raté grand-chose en cours. On a simplement lu des exemples de… discours pédagogiques.

— Vous avez dû vous amuser.

Quand nos regards se croisèrent, je détournai la tête.

— Où étais-tu, Rider ?

Il resta silencieux et fit remonter ses doigts le long de mon bras. Sa main glissa sur ma peau nue, jusqu'à mon épaule. On aurait dit que c'était un geste inconscient de sa part, pourtant de la chair de poule se forma sur ma peau, comme si elle pourchassait la caresse.

— Hector et moi, il fallait qu'on parle à des gens.

Je le regardai de nouveau dans les yeux.

— Vous parlez avec vos poings ?

Un sourire désabusé étira ses lèvres.

— Ça nous arrive. (Il posa la main sur mes cheveux attachés.) Le frère d'Hector… il est jeune. Jayden n'a que quinze ans et parfois il fait encore plus jeune. Mentalement, du moins. Il s'attire toujours des tas d'ennuis.

Je le dévisageai. Certaines choses ne changeraient pas. C'était sans doute inscrit dans son caractère.

— Tu l'aides à s'en sortir ?

— J'essaie, murmura-t-il en appuyant la tête contre le coussin. (Ses yeux se voilèrent tandis qu'il jouait avec mes cheveux. Je ne comprenais pas ce qu'il faisait.) Bref. On a discuté hier. On s'est assurés que Jayden irait en cours aujourd'hui. Ce soir, ça ne s'est pas aussi bien passé.

Oh, mon Dieu ! J'avais envie de le prendre dans mes bras et de le frapper en même temps.

— Rider…

— Tu aurais imaginé qu'on serait assis là, tous les deux, un jour ? me demanda-t-il.

— Tu changes de sujet exprès, rétorquai-je.

— Évidemment. (Il m'adressa un sourire espiègle.) Alors, tu l'aurais imaginé ?

— Non, admis-je, la gorge nouée. Je n'aurais jamais cru… te revoir. Mais je l'espérais.

— L'espoir ne nous a jamais menés à rien, pas vrai ?

Je secouai la tête. Avec une enfance comme la nôtre, on apprenait rapidement la dure réalité des choses. L'espoir et l'ambition n'avaient été que rêves et fantasmes.

Rider continuait de jouer avec mes cheveux et bientôt, il défit mon chignon. Mes cheveux tombèrent sur mes épaules en vagues ondulées.

— Je les préfère détachés, dit-il. (Le rouge aux joues, il baissa la main. Ses doigts effleurèrent mon bras.) Mais leur ancienne couleur orange me manque. C'était plus facile de te repérer dans la foule.

— Merci…

Il rit.

— OK, je mens. Je te repère toujours aussi facilement. Même à un kilomètre, ajouta-t-il comme s'il venait d'y penser.

— Parce que je suis plus petite que… tout le monde, rétorquai-je.

Son regard parcourut mon visage avec le plus grand sérieux.

— Non, ce n'est pas pour ça. (Les sourcils froncés, il baissa les yeux vers mes mains.) Comment se sont passés tes trois premiers jours d'école ?

Seulement trois jours s'étaient écoulés ? J'avais l'impression que ça avait été plus long. Je haussai une épaule.

— Ça va.

— Ce n'est pas très convaincant.

Lorsque je levai les yeux vers lui, je pensai soudain à Paige. Aussi m'écartai-je pour mettre de la distance entre nous. Comment avais-je pu l'oublier ? La visite impromptue de Rider m'avait prise au dépourvu. Son apparence également. Mais ce n'était pas une excuse.

Tandis que je l'observais, des centaines de questions me traversaient l'esprit. Je me demandais entre autres pourquoi il était venu chez moi au lieu de se rendre chez Paige.

Mon cœur s'emballa. Une partie de moi ne voulait pas parler d'elle. Si je ne disais rien, cela rendrait les choses moins réelles, mais… pour quoi faire ? Même si on ne mentionnait jamais Paige, ça ne changeait pas la réalité. Il avait une copine. Nous n'étions que des amis.

— Tu… Tu as une petite amie, pas vrai ?

— Quoi ? (Rider m'observa un moment avant de secouer la tête.) Pourquoi tu me dis ça maintenant ?

C'est vrai que je sautais du coq à l'âne, mais ça m'était égal.

— C'est… la fille du cours d'expression orale.

Rider continua de me dévisager.

— Tu parles de Paige. Oui, on sort ensemble.

Les mains posées sur mes genoux, je lui souris d'un air gêné.

— C'est… C'est génial.

Les lèvres pincées, il détourna la tête.

— On se connaît depuis un bout de temps. Hector et elle sont amis depuis l'école primaire. Alors elle est toujours avec nous, tu vois ?

Je ne voyais pas, mais je pouvais imaginer.

— Et elle est cool. Pas coincée du tout, continua-t-il. (Je me demandai si moi il me trouvait coincée.) Avec elle, je n'ai pas à en faire des tonnes. On a commencé à sortir ensemble au printemps. (Il s'arrêta pour me regarder.) Comment est-ce que tu l'as su ? Elle est venue te parler ?

Oups. Hors de question de le mettre au courant de notre conversation. Serrant les poings, je tentai de me convaincre que ce n'étaient pas mes affaires.

— Pas du tout. J'ai deviné en… vous voyant, le premier jour.

Il haussa les sourcils.

— C'est-à-dire ?

Détournant la tête, je regrettai de ne pas m'être tue.

— Elle était très… tactile avec toi.

— Ah. (Il marqua une pause.) Je te touche beaucoup, mais ce n'est pas pour ça qu'on est ensemble.

À ces mots, un courant d'air glacial se répandit dans ma poitrine. Il avait raison. Et il n'avait pas cherché à me faire du mal en exposant

les faits, mais le froid qui m'envahissait était très douloureux.

— Ce que je veux dire, reprit-il en me donnant un petit coup d'épaule, c'est que toi et moi, on a toujours été comme ça.

— C'est vrai, murmurai-je en retrouvant le sourire.

Quand je relevai la tête vers lui, on se regarda longuement dans les yeux. Au bout d'un moment, il eut l'air inquiet.

— Elle ne t'a rien dit de méchant, j'espère ?

— Pourquoi… Pourquoi tu dis ça ?

Il eut un sourire en coin.

— Elle… Disons que Paige est une dure à cuire.

Mon cœur se serra de nouveau. Évidemment que Paige était une dure à cuire. Comme lui. Paige n'avait pas hésité à me remettre à ma place. Si les rôles avaient été inversés, je n'aurais pas osé dire quoi que ce soit.

— Elle n'est pas toujours très tendre avec les gens.

Je haussai les épaules.

Son regard se fit inquisiteur.

— Elle t'a dit quelque chose ? Je peux lui en toucher deux mots, pour qu'elle sache que…

— Non ! m'exclamai-je. (Le volume de ma voix me surprit moi-même. J'avais pratiquement crié.) Ce n'est pas la peine.

Il n'avait pas l'air convaincu.

— Mallory…

— Ça va. (Je glissai jusqu'au bord du canapé et renversai les bouts de coton propres posés sur la table basse.) Elle ne m'a rien dit. Tu n'as pas à lui faire la morale.

Je me retournai pour appuyer mes propos. Même si j'appréciais son désir de me protéger, je ne pouvais pas dépendre de lui. Pendant quatre ans, je m'étais débrouillée sans lui et je ne voulais pas revenir en arrière. Ce serait céder à la facilité.

— Je ne veux pas faire ça comme ça.

— Comment tu veux le faire ? me demanda-t-il avant de masser son front autour de sa blessure. (Ses lèvres s'étirèrent en un semblant de sourire.) Ne réponds pas.

Je ne voyais pas ce qu'il voulait dire. Un peu perdue, je le dévisageai avec l'impression d'être passée à côté de quelque chose d'important.

— Je devrais y aller. Je ne veux pas t'attirer des ennuis.

Il glissa lui aussi au bord du canapé.

Avant que j'aie eu le temps de protester, il me prit le visage entre ses mains. Mon souffle s'arrêta quelque part entre ma poitrine et ma gorge. Se penchant en avant, il déposa un baiser sur mon front qui me fit fondre de l'intérieur. Mes paupières se fermèrent d'elles-mêmes tandis que ses lèvres s'attardaient contre ma peau, et lorsqu'il s'écarta, je fus incapable de bouger.

Une éternité s'était sans doute écoulée lorsque je rouvris enfin les yeux. Ses iris marron et dorés étaient rivés sur moi et il avait les lèvres entrouvertes. Je m'éclaircis la voix.

— Je peux… te raccompagner, si tu veux.

Il m'examina de la tête aux pieds.

— Pas la peine. Je me débrouille.

Après m'être levée, je le suivis jusqu'au hall d'entrée. La main posée sur la poignée, il se tourna vers moi.

— Je suis content que tu m'aies ouvert la porte.

Mon sourire tremblait.

— Je suis contente que… tu m'aies envoyé ce message.

Rider pencha la tête sur le côté.

— C'est vrai ?

Je hochai la tête, peut-être trop vite… mais voir sa fossette apparaître, c'était comme gagner au loto. On se regarda de nouveau

dans les yeux. Je n'avais pas envie qu'il parte. Alors je me jetai sur lui, comme pendant le déjeuner que nous avions partagé au lycée. Les mains accrochées à ses bras, je me mis sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue. Le contact fut bref et je n'eus pas l'impression de dépasser la moindre limite. Pourtant la sensation de sa peau sous mes lèvres me secoua de la plus étonnante des façons.

— Sois prudent, murmurai-je en reculant.

Le sourire de Rider s'effaça de son beau visage. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il ne reprenne la parole.

— Toujours, Souris.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9

Je gravis l'escalier sur la pointe des pieds en grimaçant chaque fois qu'une marche grinçait sous mon poids. Si je n'étais pas discrète, M. Henry m'attraperait. Et ce ne serait pas bien. Pas bien du tout.

J'avançai dans le couloir sombre. Mlle Becky était encore malade et clouée au lit, mais si je réussissais à la réveiller, elle aiderait Rider. Après avoir ouvert la porte lentement pour ne pas faire de bruit, je jetai un coup d'œil dans la chambre. La lampe de chevet était allumée et emplissait la pièce d'une lueur jaune. Des bouteilles vides marron jonchaient le haut de la commode. Il y avait une drôle d'odeur dans l'air. Une odeur de renfermé. Les poings serrés, je m'approchai du lit. Mlle Becky était allongée dessus, mais elle n'avait pas l'air bien. Elle ressemblait aux mannequins dans les magasins, pâle et immobile.

— Mademoiselle Becky, murmurai-je tout en sachant que j'enfreignais les règles. (Je n'étais pas censée la réveiller. Mais Rider avait besoin d'aide. Comme elle ne réagissait pas, je m'approchai davantage.) Mademoiselle Becky ?

Apeurée, j'hésitai. La pièce devint floue devant moi. Des larmes me brûlaient les yeux. Je tentai de prononcer encore une fois son nom, mais je n'avais plus de voix. La bretelle de son débardeur tombait sur son bras, et son torse n'avait pas l'air de se soulever.

J'avais envie d'aller me cacher, parce que quelque chose clochait, mais Rider était dehors et il faisait si froid que j'avais eu mal aux doigts

dans la cour de récréation aujourd'hui. Carrant mes maigres épaules, je retournai vers le lit. Je tendis la main pour attraper le bras de Becky. Sa peau était froide et ressemblait à… du plastique. Je m'écartai vivement et courus hors de la chambre. Mlle Becky… ne pourrait pas m'aider. Je devais me débrouiller seule. Je ne pouvais pas abandonner Rider. Je redescendis l'escalier en passant devant la salle de bains qui sentait le moisi.

Dans le salon, M. Henry cria plusieurs gros mots à la suite. Mon cœur battait à tout rompre, mais je parvins à avancer jusqu'à la porte de derrière. Hissée sur la pointe des pieds, je réussis à la déverrouiller. Le bruit résonna aussi fort qu'un coup de tonnerre dans la cuisine. Je tournai la poignée.

— Qu'est-ce tu fous, la morveuse ?

Je me figeai avant de me recroqueviller sur moi-même. Je savais que les coups m'attendaient, alors j'ouvris la bouche et… les cris fendirent l'air à travers la maison…

— Mallory ! Réveille-toi ! (Quelqu'un me tenait par les épaules et me secouait.) Réveille-toi.

Me redressant vivement, je me libérai et gagnai l'autre bout du lit. Ma main droite rencontra le vide. Déséquilibrée, je faillis tomber, mais la personne resserra sa prise sur mon bras gauche. Un nouveau cri naquit dans ma gorge. Mon regard fou se posa sur la chambre illuminée. Et le passé s'effaça petit à petit, comme une flaque de pétrole emportée par la mer ou de la fumée soufflée par le vent. Ici, il n'y avait pas de bouteilles de bière ni de journaux sur la table de la cuisine. Je regardai Carl. L'inquiétude déformait son visage fatigué. Ses cheveux étaient ébouriffés et son tee-shirt gris était froissé.

— Tu vas bien ? me demanda-t-il tandis que je tentais de retrouver une respiration normale. Mon Dieu, Mallory, je ne t'avais plus entendue crier comme ça depuis…

Des années.

Il n'avait pas besoin de finir sa phrase. Les mains tremblantes, je repoussai les cheveux qui étaient tombés devant mon visage. J'avais du mal à déglutir. Ma gorge me faisait mal. C'est à ce moment que je me rendis compte que Rosa se tenait debout devant la porte, les mains crispées sur la ceinture de sa robe de chambre. Elle dit quelque chose que je n'entendis pas. Mon cœur battait bien trop fort pour ça.

— Tout va bien. (Carl me tapota légèrement les bras avant de tourner la tête vers la porte.) Ce n'était qu'un cauchemar, *cariño*. Rendors-toi.

Un cauchemar ? Les cauchemars n'étaient pas réels. Alors que ça… ça l'était.

Le matin arriva bien trop tôt et je me traînai de classe en classe toute la journée. Lorsque j'entrai dans la salle d'expression orale, je croisai tout de suite le regard de Paige. Aujourd'hui, ses cheveux étaient coiffés en un chignon strict et elle portait de grandes créoles dorées. Elle était magnifique. La tête qu'elle fit en me voyant, un peu moins.

Tout à coup, l'une de mes tongs se plia et je trébuchai. Je ne tombai pas. Je me contentai de me cogner la hanche contre un bureau.

Un sourire au coin des lèvres, Paige haussa un sourcil moqueur.

Humiliée, je me figeai un instant avant de reprendre mon chemin. Je me dépêchai de rejoindre ma place et de m'asseoir. Mes joues étaient brûlantes. La façon dont elle m'avait regardée avant l'incident me faisait penser que Rider n'avait pas écouté mes protestations et était intervenu comme il m'avait proposé de le faire.

Non, il n'aurait pas fait ça, me dis-je en ouvrant mon cahier pour jeter un œil aux notes que j'avais prises la veille. Il n'y avait qu'une

seule phrase et elle était tellement mal écrite que je n'arrivais pas à la déchiffrer.

— Souris.

Le souffle court, je relevai la tête. Rider était sans doute un fantôme, parce que je ne l'avais pas entendu approcher ni parler à Paige. Pourtant, il était bien là. Avec son vieux tee-shirt au logo effacé et les bras croisés, il était l'image même de la nonchalance.

Le revoir après ce qui s'était passé la veille me serra le ventre. Je n'avais pas parlé de la visite de Rider à Carl et Rosa. Pire : je n'avais aucune intention de le faire.

« Souris. »

Une partie de moi détestait ce surnom à cause de ce qu'il symbolisait. L'autre l'adorait, parce que c'était *lui* qui me l'avait donné. J'ignorais simplement quel sentiment était le plus fort.

Mon cœur battait bizarrement dans ma poitrine.

— Rider.

Ses lèvres généreuses se retroussèrent et je ne pus m'empêcher de les regarder. Comment un garçon pouvait-il avoir des lèvres aussi parfaites ? Ce n'était pas juste. Et pourquoi est-ce que je dévorais sa bouche des yeux ? Je rougis comme une tomate. Son sourire s'élargit, creusant sa fossette.

— Je t'ai manqué ?

Les mains posées à plat sur mon cahier ouvert, je jetai un coup d'œil à Paige. Elle était en train de regarder un truc sur le portable d'Hector. Je n'arrivais pas à croire qu'il ait osé me poser cette question en sa présence. À part si, bien sûr, j'étais la seule à en faire tout un plat.

Je me forçai à hausser les épaules. Quand je reportai mon attention sur lui, je vis que sa blessure, au-dessus de son œil gauche, semblait cicatriser correctement.

— Comment ça va, la tête ? lui demandai-je à voix basse.

— C'est déjà oublié ! (Il baissa les yeux.) Comment s'est passée ta journée ?

Une douce chaleur m'envahit tandis qu'au loin, la dernière sonnerie retentissait.

— J'ai déjeuné avec Keira. Deux jours de suite, lui répondis-je.

Je grimaçai. Cela devait paraître stupide.

Mais le sourire de Rider s'élargit, le rendant encore plus beau, et ce fut comme un coup de poing en plein cœur.

— C'est génial, Mallory. (Il baissa la voix et posa la main sur mon bras. Le contact de sa peau contre la mienne me fit l'effet d'une décharge électrique.) Je suis fier de toi. Vraiment.

La joie envahit mon cœur tandis que j'observais sa grande main sombre contre ma peau plus claire. Rider savait à quel point c'était important. Je me sentis moins idiote. Il comprenait. Il *me* comprenait. Et pour moi, c'était l'essentiel.

Une ombre tomba sur nos bureaux. Alors qu'il allait s'asseoir, Hector s'était arrêté, la tête penchée sur le côté. Ses yeux étaient rivés sur la main de Rider. À le regarder, on aurait dit qu'il avait vu un monstre.

Rider me libéra et croisa les bras.

— Ça va, mec ?

Hector le dévisagea de ses yeux verts.

— Et toi ?

Il ne répondit pas. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui était en train de se passer, mais lorsque Hector s'assit, je me rendis compte que Keira nous observait, elle aussi, quelques rangs plus loin. Je m'efforçai de sourire, en priant pour qu'elle n'ait pas entendu ce que j'avais dit par rapport au déjeuner. Cela aurait été gênant.

— Hé, bébé, dit Paige pour attirer l'attention de Rider. C'est toujours bon pour ce soir ?

Rider se tourna vers elle. Je me mordis l'intérieur de la joue.

— Ce soir ?

— Oui… (Son sourire était grand et lumineux comme la première fois où je les avais vus ensemble.) On avait dit qu'on irait à la soirée de Ramón.

J'ignorais qui était ce Ramón, mais un sentiment d'envie m'envahit. Je n'avais jamais participé à une soirée qui n'avait pas été organisée par des adultes. Je ne savais donc pas à quoi ça ressemblait et, en toute sincérité, je n'y avais jamais pensé jusqu'à ce moment. Je les regardai l'un après l'autre, et soudain la vérité m'apparut clairement : même si Rider continuait de me comprendre comme personne, nous ne faisions plus partie du même monde.

À présent, Rider allait à l'école quand il le voulait.

À présent, Rider avait une copine.

Rider était invité à des soirées.

Moi ? J'étais toujours la même et ça ne changerait jamais.

Je n'avais pas l'intention de sécher les cours.

Je n'avais pas de copain.

Je n'allais jamais dans des soirées, parce que, à l'exception des seize ans d'Ainsley l'année précédente, je n'étais jamais invitée.

— Je ne sais pas, répondit Rider. Il faut que j'aille au garage. Je risque d'y rester une bonne partie de la nuit.

Le garage ? J'aurais voulu lui poser des questions à ce sujet, mais ce n'était sans doute pas le bon moment de sortir de ma coquille pour lui parler.

Le sourire de Paige se figea.

— J'avais vraiment envie d'y aller.

— Alors vas-y, lui dit-il en souriant. (Je ne la voyais pas, mais je savais que sa fossette était apparue.) Si je finis tôt, je te rejoindrai. D'accord ?

Paige resta silencieuse un instant, avant de hocher la tête.

— OK.

Tendant la main vers lui, elle noua ses doigts autour de sa nuque.

— Mais tu vas me manquer.

Il fallait à tout prix que je détourne le regard.

— Ah bon ? lui demanda-t-il d'un air amusé.

Je ne détournai pas le regard.

La prise de Paige se resserra et… était-il en train de se pencher en avant ? Je détournai les yeux… cinq secondes avant de revenir vers eux. Rider se redressait et Paige était assise normalement sur sa chaise.

Une seconde passa, puis Rider tourna la tête vers moi et se rendit compte que je les avais observés et écoutés. Son sourire s'élargit. Baissant les yeux, je me concentrai sur mon bureau et… mes propres affaires.

M. Santos apparut à l'avant de la classe comme s'il venait de tomber d'une trappe au plafond. Cela demandait beaucoup de talent.

— Bon, les enfants, on va commencer le cours par un petit exercice. (Il tapa dans ses mains, réveillant le garçon à l'avant qui s'était déjà endormi.) Pour améliorer sa prise de parole en public, il n'y a pas de secret : il faut s'entraîner. Plus on le fait, plus ça devient facile. Croyez-moi.

Mes doigts me démangeaient. Je me redressai.

— Quand j'avais votre âge…

— Il y a un siècle, marmonna quelqu'un.

Santos lui adressa un regard moqueur.

— Très drôle… Bref. Quand j'avais votre âge, il y a quelques décennies de ça, l'idée de parler devant des gens me donnait envie de vomir.

— Beurk, murmura une fille.

Il y avait de grandes chances pour que je vomisse, moi aussi.

— Du coup, il a fallu que je m'entraîne. Comme vous allez devoir le faire. Nous allons donc commencer par de courtes présentations.

— Oh, merde, jura Rider dans sa barbe.

Santos continua de parler sans se rendre compte que je le regardais avec des pupilles dilatées.

— Vous allez vous lever l'un après l'autre, nous donner votre nom et nous dire une chose que vous aimez… Restez corrects, s'il vous plaît. Et une chose que vous n'aimez pas. Encore une fois, on reste sages, d'accord ?

Un éclat de rire secoua la classe. Moi, j'avais la tête qui tournait. J'étais censée avoir des semaines devant moi pour me préparer. Je ne devais pas parler devant la classe aujourd'hui, ni demain ni même la semaine prochaine.

— Mallory, souffla Rider.

Mes mains agrippaient le bord du bureau. Les battements de mon cœur ressemblaient à de la musique house. La gorge serrée, je tournai lentement les yeux dans sa direction. Les visages de Paige et d'Hector étaient flous. Une chaise grinça contre le sol. Je cherchai l'origine du son du regard.

Un garçon s'était levé. Il tira sur son pantalon pour le remonter. Respectant la consigne, il s'était tourné vers la classe.

— Je m'appelle Leon Washington. (Un sourire étirait ses lèvres.) Je n'aime pas le fromage, mais j'aime les filles dans les clips.

Des gloussements et des ricanements retentirent tandis que Santos lui adressait un regard agacé. Leon se rassit et une fille prit sa

place. Ma respiration était de plus en plus forte. Paige était assise au bout du premier rang, Rider du deuxième et moi du troisième. Il y avait dix-sept chaises avant moi, dont deux vides.

Mon Dieu.

Mes yeux écarquillés se posèrent sur Rider. Il était clair, à son expression et à sa mâchoire crispée, qu'il comprenait ce qui se passait, mais il reporta son attention sur la fille qui s'était levée.

— Je m'appelle Laura Kaye. (Elle lissa ses longs cheveux bruns en arrière et se tourna vers la classe.) Je… euh, j'aime conduire avec la musique à fond. Je n'aime pas… (Le rouge lui monta aux joues.) … les connasses qui parlent dans le dos des autres.

M. Santos soupira.

La classe éclata de rire.

Laura s'assit avec un sourire satisfait aux lèvres.

Il y avait de grandes chances pour que je meure d'une crise cardiaque. Le garçon suivant, en se levant, avait déjà le visage en feu.

— Mallory, murmura Rider. (Mon regard paniqué se posa sur lui. Je savais que Paige nous observait.) Tu peux le faire. J'en suis certain.

Il soutint mon regard pendant un long moment, comme si ses paroles pouvaient me convaincre, mais il avait tort. J'en étais incapable. La boule qui m'obstruait la gorge devenait de plus en plus étouffante. Je n'étais plus capable de prononcer le moindre mot. Une poigne de fer m'enserrait la poitrine. Je n'arrivais plus à respirer et une brûlure glaciale bien trop familière se répandit le long de ma nuque.

C'était au-dessus de mes forces.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10

Je ne me souvenais pas d'avoir rassemblé mes affaires ni de les avoir fourrées dans mon sac. Je ne me souvenais pas non plus d'avoir soulevé mon sac ni de m'être levée. J'étais dans un tunnel sombre et la seule lumière provenait de la porte.

Une autre fille s'était mise debout pour se présenter, mais je n'entendais rien de ce qu'elle disait. Dans un état second, je sortis de la classe pour rejoindre le couloir silencieux. La poitrine en feu, je ne m'arrêtai pas. Je continuai de marcher rapidement. Bientôt, je me retrouvai dehors et me dirigeai vers mon véhicule. Au-dessus de ma tête, l'épaisse couverture nuageuse était menaçante.

Seigneur. Je n'arrivais pas à y croire.

M'arrêtant à côté de ma voiture, je laissai tomber mon sac et me penchai en avant, les mains sur les genoux.

Je m'étais enfuie de la classe.

Je fermai les yeux le plus fort possible. Ma respiration était toujours aussi rapide. J'étais tellement faible. Et stupide ! Tout ce que j'avais eu à faire était de me lever et de donner mon nom. Puis de dire une chose que j'aimais et une autre que je n'aimais pas. Ce n'était pas difficile, mais mon cerveau… ne fonctionnait pas normalement. Dans les moments de panique, il s'éteignait et m'abandonnait à mon sort.

— Mallory ?

Sursautant, je me retournai et manquai perdre l'équilibre quand je rencontrai des yeux noisette. Rider se tenait devant moi, son vieux carnet à la main. Évidemment. Il avait quitté la classe pour me suivre.

Rien n'avait changé.

La honte me brûla les joues et je me détournai. Face au terrain de foot désert, je sentis des larmes de frustration me monter aux yeux.

— J'ai dit que tu étais malade, fit-il au bout d'un moment. Personne ne se doute de rien. Tu as mangé à la cantine. C'est crédible. Santos m'a autorisé à venir voir comment tu allais. Je suis censé y retourner, mais…

Mais il ne comptait pas le faire.

Fermant les yeux, je secouai la tête. Ma peau me démangeait comme si des milliers de fourmis rouges grimpaient sur mes bras et mon dos. Quatre jours d'école et je fuyais déjà. J'avais agi comme Rosa et Carl l'avaient craint. J'avais agi comme…

— Souris ? Ça va ?

Il y eut une pause, puis je sentis sa main sur mon bras.

« Souris. »

Je n'étais plus cette fille.

Je me libérai vivement et me tournai vers Rider, décontenancé. Il baissa la main tout en sondant mon regard. Tout ce que je voulais… tout ce que je voulais, c'était être normale.

Quand on avait un cerveau comme le mien, la normalité était loin d'être évidente.

— Tu… Tu n'aurais pas dû me suivre, lui dis-je au bout d'un moment.

— Pourquoi ? me demanda-t-il comme s'il ne comprenait vraiment pas.

— À cause de Paige.

— Elle comprend.

J’en doutais. Parce que si j’avais été à sa place, je n’aurais pas compris. Pas du tout.

— Alors tu n’aurais pas dû me suivre, parce que… je ne suis plus ton problème.

Il releva le menton et ses épaules se soulevèrent sur un long soupir.

— Je veux te montrer quelque chose.

Je fronçai les sourcils.

Il tendit la main vers moi et agita les doigts.

— Je peux voir tes clés de voiture.

Ma surprise s’accentua. Voulait-il quitter le lycée ? Il restait encore au moins une demi-heure de cours et… attendez une minute. Je doutais qu’il se soucie de ce genre de choses et, de toute façon, je ne comptais pas y retourner.

— J’ai le permis, reprit-il comme je ne répondais pas. Je te le jure. Je sais conduire. Je ne vais pas te voler ta voiture.

Je haussai les sourcils.

— Je ne pensais pas à ça.

Rider pencha la tête sur le côté. Est-ce qu’il croyait sincèrement que je le voyais de cette façon ? Je me baissai pour ramasser mon sac et en sortis mes clés, que je lui tendis. Sans dire un mot, je m’approchai du côté passager et montai dans la voiture avant de jeter mon sac sur le siège arrière.

Quand il s’installa à son tour, ses jambes se retrouvèrent pliées contre le volant. Avec un sourire gêné, il chercha le levier pour ajuster son siège. Puis il tourna la clé et démarra. Il me regarda tandis qu’il sortait du parking, mais ne me dit rien.

Moi, j’avais les poings serrés et mes pensées traversaient mon esprit avec la vitesse et la force d’un ouragan. Quitter le lycée ainsi

était de la folie, et ce, pour des tas de raisons. Si Carl et Rosa l'apprenaient, ils péteraient un câble.

Mais pour le moment, ce n'était pas le souci le plus pressant.

Comment allais-je pouvoir revenir en cours ? Je m'adossai à mon siège. J'avais mal aux mains. Lentement, je parvins à desserrer les poings.

Même si j'observais le paysage à travers la fenêtre, je ne savais pas où Rider m'emmenait. Bientôt, le trafic se fit de plus en plus dense et je reconnus la vieille route sur laquelle nous nous trouvions, l'une de celles qui quittaient la ville.

— Tu vas avoir des ennuis si tu ne rentres pas tout de suite après les cours ? me demanda-t-il.

Si Rosa et Carl apprenaient ce que je faisais et avec qui, la réponse serait : et comment ! Mais ils n'en sauraient rien.

— Ils rentrent tard.

— Cool. (Quand je tournai les yeux vers lui, je vis qu'il était concentré sur la route.) Je ne veux pas t'attirer de problèmes.

Je rassemblai mes cheveux et les entortillai pour former un chignon épais.

— Pourquoi est-ce que tu m'attirerais des problèmes ?

Il m'adressa un regard désabusé dont je ne saisis pas le sens. Un moment passa. Puis il se tourna de nouveau vers la route.

— Le couple qui t'a accueillie… ils savent qu'on s'est revus ?

Je hochai la tête.

— Je leur ai dit.

Il haussa les sourcils. Je crois qu'il était surpris.

— Et ils savent qui je suis ? Par rapport à ton passé ?

Au lieu de hocher la tête comme j'avais envie de le faire, je fis l'effort de parler.

— Oui, ils sont au courant.

— De tout ? demanda-t-il.

— Presque, murmurai-je.

— Et ils en pensent quoi, qu'on soit ensemble ? (Le rouge lui monta aux joues.) Enfin, qu'on soit dans le même lycée ?

Je trouvai que c'était une drôle de question venant de sa part, mais je comprenais ce qu'il voulait dire. Il pensait que Rosa et Carl n'étaient pas heureux de le savoir dans ma vie à cause de qui il était, mais il avait tort. Ce qu'ils craignaient, c'était ce qu'il représentait.

Du moins je l'espérais.

— Ils ont peur que… je ne m'intègre pas, lui dis-je, et c'était la vérité. Que je ne sois pas capable de gérer mes émotions et, visiblement… je n'y arrive pas.

Un muscle de sa mâchoire se crispa. Avant que j'aie eu le temps de dire quoi que ce soit, il déclara :

— Je m'appelle Rider Stark.

Euh…

— J'aime travailler avec mes mains, continua-t-il en ralentissant pour s'arrêter à un feu tricolore. Je n'aime pas les salles de cours. (Il se tourna vers moi, les yeux légèrement baissés.) En même temps, dire ça dans une salle de cours aurait peut-être été mal vu, mais j'aurais pu dire que je n'aime pas les bananes.

— Les bananes ?

Il hocha la tête. Un léger sourire étirait ses lèvres.

— J'ai découvert que je détestais ça, il y a environ trois ans.

— Mais ce sont des bananes…

— C'est le fruit du diable.

Mon éclat de rire me surprit moi-même.

— N'importe quoi.

Son sourire s'élargit et creusa sa fossette.

— C'est la vérité ! À ton tour.

Je savais ce qu'il était en train de faire. Il essayait de me prouver que l'exercice que l'on m'avait demandé en expression orale était à ma portée. Pourtant, ce n'était clairement pas le cas. Pourquoi faisait-il ça ? Les conditions n'étaient pas du tout les mêmes.

— Souris ? souffla-t-il. (Je secouai la tête. Il ne répondit pas tout de suite.) OK.

Lâchant mes cheveux, je reportai mon attention sur le paysage. L'obscurité tomba sur la voiture. On passait dans un tunnel. À la sortie, Rider tourna à droite et se gara dans un petit parking devant un bâtiment rectangulaire qui avait plus de vitres cassées que d'intactes.

— On est où ?

Rider coupa le contact et retira sa ceinture de sécurité.

— C'est une ancienne usine. Je sais qu'elle est dans un sale état, mais il n'y a rien à craindre. Promis.

J'observai le bâtiment menaçant qui semblait sortir tout droit d'une émission sur les chasseurs de fantômes que j'aimais regarder à la télé. Voilà. Les émissions sur les fantômes. J'aurais pu dire ça, tout à l'heure, en cours. Si quelqu'un d'autre m'avait tenu ce discours, j'aurais refusé de sortir de la voiture, mais malgré les quatre ans de séparation, je faisais confiance à Rider. Je me détachai donc et sortis.

Il me rejoignit et glissa les clés dans sa poche. Le trottoir était fendu. De l'herbe poussait dans ses fissures. À certains endroits, il manquait de gros morceaux. Je levai les yeux vers le ciel. L'odeur de la pluie parfumait l'air. On s'approcha d'une double porte à la peinture rouge délavé.

— On ne va pas rentrer. Pas aujourd'hui.

Il comptait revenir ici avec moi ? Une drôle de sensation fit battre mon cœur plus fort, mais je tentai de ne pas y prêter attention. Le plus important, c'était qu'on n'entre pas dans ce bâtiment… Parce que

je ne comptais pas ajouter une « violation de propriété privée » à ma journée déjà bien remplie.

Et aussi parce que j'étais certaine que cet endroit était hanté.

Soudain, je sentis sa main chaude prendre la mienne. Surprise, je fis de mon mieux pour ne pas tomber tandis qu'il me guidait vers le côté du bâtiment. Une odeur de moisi s'échappait des vieux murs en brique. Nous avancions en silence, dépassant des poubelles abandonnées depuis longtemps. Au bout d'un moment, il tourna à droite et j'aperçus de vieilles tables de pique-nique en pierre. Puis je vis l'arrière de la bâtisse.

Je me figeai.

Mes lèvres s'entrouvrirent sous le choc. Je ne savais pas où donner de la tête ; il y avait tellement de couleurs ! Quelqu'un avait transformé le mur gris décrépi en un kaléidoscope de teintes de rouge, jaune, vert, violet, bleu, noir, blanc. Mes yeux étaient partout à la fois. Il y avait de grandes lettres, des initiales et des mots qui ne semblaient pas anglais. Et puis il y avait les fresques. Je distinguais des personnages et des voitures. Des immeubles et des trains. Tout avait été peint à la bombe. À côté, mes figurines en savon étaient carrément nulles. Pour tracer ces lettres et le détail des visages, il fallait avoir un talent incroyable. Et à la bombe, encore plus. Moi, j'aurais été incapable de le faire avec un pinceau et Diego Rivera pour guider ma main.

En repensant aux taches rouges que j'avais vues sur les mains de Rider, je me tournai vers lui. Il me sourit légèrement et me lâcha la main pour s'approcher du mur tagué. Il s'arrêta devant le dessin d'un jeune garçon. Je m'approchai et croisai les bras en le regardant faire courir ses doigts sur les épaules de l'enfant aux cheveux noirs. Les détails étaient incroyables. Il avait les mains fourrées dans les poches de son jean usé. Son tee-shirt blanc, trop fin, paraissait si réel que

j'avais l'impression qu'il allait s'envoler de son corps trop maigre. Le garçon regardait le tag au-dessus de lui, mais c'est son expression qui me cloua sur place.

Le désespoir.

Il se lisait dans ses yeux marron et vert, dans le dessin de ses lèvres plissées, dans la façon dont il fronçait les sourcils. La noirceur de ses sentiments était forte, tangible. Elle imprégnait l'air. Je connaissais ce regard. Je l'avais vu. Je l'avais ressenti.

Il disait : « Suis-je destiné à vivre ainsi pour toujours ? Et si le futur n'avait rien à m'offrir de plus ? »

— J'ai été arrêté plusieurs fois à cause de mes tags, avoua Rider en reculant. (Il glissa les mains dans les poches de son jean déchiré, comme l'enfant sur le mur.) Mais ici, on peut graffer sans s'attirer d'ennuis. Ça m'aide à me vider la tête. Quand je graffe, je ne pense plus vraiment.

— Tu… C'est toi qui as fait ça ?

— Oui.

Surprise, j'examinai de nouveau le petit garçon. Comment avait-il atteint un tel résultat avec quelques bombes de peinture ? J'étais tellement épatée que je secouai la tête. Rider avait toujours eu du talent. Durant notre enfance, il dessinait sur tous les morceaux de papier qu'il pouvait trouver. Mais ça, c'était d'un autre niveau. J'étais incapable de détourner le regard.

Je ne pouvais pas non plus empêcher ma poitrine de se serrer ou l'envie de pleurer de me brûler la gorge. Je savais que les larmes ne couleraient pas. Elles ne coulaient jamais. Plus maintenant. Mais en le regardant, j'aurais voulu pleurer, parce que au fond de moi, même si je ne voulais pas l'admettre, je savais que ce petit garçon triste sur le mur était Rider.

— Tu es déjà allée à Graffiti Alley ou dans un autre entrepôt ? me demanda Rider, qui faisait référence aux terrains de jeu de prédilection des artistes de Baltimore.

Je hochai la tête.

— Je suis allée à Graffiti Alley une fois. (Détournant les yeux, j'observai le reste du mur.) C'est très beau… comme ici. C'est incroyable. Dire que c'est toi qui as fait ça.

Rider haussa une épaule.

— Ce n'est pas grand-chose.

— Si, c'est impressionnant. (En pensant à mes savons, je faillis éclater de rire.) Je suis… incapable de faire ce genre de choses.

Il pencha la tête sur le côté.

— Je pourrais t'apprendre.

Je réprimai un éclat de rire. J'étais à peu près sûre que cela reviendrait à donner un crayon à un enfant en plein milieu d'une crise de colère et à lui demander de colorier sans dépasser.

Il leva la tête vers les gros nuages lourds de pluie.

— Enfin, si tu en as envie. Il y a plein d'endroits où l'on peut s'exercer sans s'attirer d'ennuis.

Je regardai de nouveau le mur et m'imaginai créer quelque chose d'aussi beau. Non. Le résultat ressemblerait sans doute à un personnage en bâtons.

— J'aurais peur de tout gâcher.

Un sourire en coin étira ses lèvres.

— Mais non. Promis.

Même si je n'y croyais pas trop, je ne répondis pas. Mon regard, lui, se posa de nouveau sur le garçon. Je me demandais si Rider avait emmené Paige ici. Quelle idiote ! Évidemment qu'il l'avait emmenée ici. Ils graffaient peut-être même ensemble.

— Paige aime ça, elle aussi ? demandai-je, le rouge aux joues.

— Ça ? Tu veux dire le graff ? (Rider secoua la tête.) Au début, peut-être. Elle venait me regarder, mais je ne crois pas que c'était son truc.

Je reportai mon attention sur le mur.

— Ça ne la dérangerait pas que tu me donnes des cours ?

— Bien sûr que non, répondit-il aussitôt. Pourquoi ça la dérangerait ?

Je ne savais pas quoi lui répondre.

— Elle sait que tu es importante pour moi, Souris. (Il s'approcha.) Et comme je te l'ai déjà dit, elle n'est pas toujours commode. Elle met longtemps avant de faire confiance aux gens. Mais elle finira par t'accepter. (Il s'interrompit.) En tout cas, elle ne m'en voudra pas de passer du temps avec toi.

Lentement, je me retournai pour le regarder. J'aurais peut-être dû lui expliquer pourquoi sa copine pouvait avoir un problème avec notre relation. Personnellement, je ne lui en aurais pas voulu, si c'était le cas… mais je devais faire confiance à Rider. Il la connaissait bien mieux que moi et, la veille, Paige ne s'était pas montrée désagréable avec moi. Elle avait juste marqué son territoire, ce que je pouvais comprendre. Rider et moi, on pouvait très bien être amis. On l'avait toujours été. Paige finirait peut-être par m'accepter.

Cette partie de ma vie, avec cette nouvelle version de Rider, pouvait fonctionner.

Je me retournai vers le mur de graffitis. Il y avait peu de chances pour que j'aie le moindre talent, mais ça ne ferait pas de mal d'essayer. Un mini-cyclone se forma dans mon ventre.

— D'accord.

La fossette apparut et le cyclone grandit davantage. Quand nos regards se croisèrent, je détournai vivement les yeux. J'avais soudain

très chaud. J'aurais voulu tirer sur le col de mon tee-shirt, mais j'avais peur que ce ne soit trop flagrant.

— Tu veux rentrer ? me demanda-t-il.

Quand je relevai la tête, je me rendis compte qu'il était plus proche que je ne l'avais pensé. Je ne l'avais même pas entendu bouger.

— Souris ?

Les cours étaient terminés. Il fallait que je rentre. Mais… je n'avais pas envie de partir. Pas tout de suite. Il y avait quelque chose d'apaisant dans cet endroit, malgré le ronronnement lointain des voitures et les coups de klaxon portés par le vent. Je secouai la tête.

Il me dévisagea un instant, avant d'aller s'asseoir à la vieille table de pique-nique en pierre. Je le rejoignis. Pendant un long moment, ni lui ni moi ne prîmes la parole. J'avais l'impression d'être tombée dans le terrier d'un lapin. Combien de fois nous étions-nous assis côte à côte par le passé ?

Ma langue se détacha de mon palais.

— Tu trouves ça bizarre ?

— Quoi ? me demanda-t-il en posant ses coudes sur la table, derrière lui.

Il s'appuya en arrière et ferma les yeux.

— Ça. Se retrouver ici… comme si le temps n'était pas passé. (Le rouge me monta aux joues.) C'est bizarre, je trouve. Il réfléchit avant de répondre.

— Oui, c'est bizarre. Mais dans le bon sens du terme, pas vrai ?

— Oui, murmurai-je.

Rider me donna un léger coup de genou.

— Je suis content d'être ici avec toi et de vivre ce moment bizarre.

Une douce chaleur m'envahit tandis qu'un léger sourire étirait mes lèvres.

— Moi aussi.

Il soutint mon regard un instant avant de reporter son attention sur le mur couvert de tags. Je respirai doucement. C'était le moment idéal pour lui poser des questions sur les quatre ans qui venaient de s'écouler. J'en avais tellement envie…

— Depuis combien de temps habites-tu chez la grand-mère d'Hector ?

Il fronça les sourcils.

— À peu près trois ans.

— Et avant… tu étais en foyer ?

— Ce n'était pas si terrible que ça, répondit-il en tendant les jambes. On n'était pas nombreux. (Il rit dans sa barbe.) Si tu veux tout savoir, j'étais étonné qu'on m'envoie chez Mme Luna. J'avais presque quinze ans. À quoi bon ?

Je comprenais ce qu'il voulait dire. Il avait eu de la chance. Peu de personnes souhaitaient recueillir des adolescents ayant passé leur vie entière dans le système. C'était surprenant qu'il ait trouvé une famille.

— Tu es heureux chez… Mme Luna ?

— Oui… (Il plissa les yeux et ouvrit et ferma les poings. Une goutte de pluie s'écrasa sur la table.) C'est quelqu'un de bien.

J'attendis qu'il développe, mais il resta silencieux et je me demandai pourquoi. J'ouvris la bouche pour lui poser la question quand il se tourna vers moi. Alors les mots me brûlèrent la langue.

Sa voix était si basse qu'elle n'était à peine qu'un murmure.

— Tu… Tu repenses à cette nuit, parfois ?

Les muscles de mon ventre se crispèrent. Je secouai la tête. Ce n'était pas un mensonge. Je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour ne pas penser à cette nuit-là. Cette nuit que j'avais revue avec une telle intensité dans mes rêves la veille…

— Et toi ? soufflai-je, incapable de le regarder dans les yeux.

— Parfois. (Il marqua une pause et fit glisser ses mains le long de son jean.) Parfois, je pense aux autres soirs, tu sais, quand ce connard et ses amis se bourraient la gueule.

Je me figeai et n'osai pas émettre le moindre son. Je savais très bien de quels soirs il voulait parler.

— Et parfois, je prie pour qu'ils meurent tous, y compris Henry. (Son rire était dépourvu de chaleur.) Je suis quelqu'un de mauvais, pas vrai ?

— Non, répondis-je aussitôt. Tu n'es pas mauvais.

La bouche sèche, je repensai à toutes ces nuits où les amis d'Henry étaient venus à la maison. Certains m'avaient regardée comme ils n'auraient jamais dû regarder une petite fille. D'autres s'étaient davantage intéressés à Rider et le lui avaient fait comprendre de façon plus directe. Sans Rider, je n'en serais peut-être pas sortie indemne.

— Est-ce qu'ils t'ont déjà… ?

Rider secoua la tête.

— Non. J'étais trop rapide pour eux, et eux, trop bourrés. J'ai eu de la chance.

J'aurais voulu lui dire que la chance, ce n'était pas ça.

— On devrait rentrer, dit-il en se levant. (Des gouttes de pluie, de plus en plus nombreuses, tombaient sur le goudron craquelé.) Il pleut.

Après m'être levée, je le suivis jusqu'à la Honda. Mes gestes étaient raides. Lorsque Rider monta dans la voiture et referma la portière derrière lui, je me retournai vers le bâtiment. Les graffitis n'étaient peut-être que des lettres, une fleur colorée, le visage d'une femme ou d'un petit garçon qui observait le ciel sans le moindre espoir, mais chaque œuvre d'art avait une histoire à raconter.

Chacune d'entre elles me parlait… Alors que moi, j'étais parfois incapable de le faire.

— Je m'appelle Mallory… Dodge. (Je ne m'adressais à personne en particulier.) Et j'aime… j'aime lire. Mais je n'aime pas… Je n'aime pas qui je suis.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

Le samedi suivant, on ne retrouva pas Ainsley au port avant midi. Carl avait insisté pour préparer le petit déjeuner et en profiter pour discuter. C'était comme ça chaque semaine, sauf s'ils étaient appelés à l'hôpital.

Carl avait préparé ses célèbres gaufres. Elles n'étaient célèbres que dans sa tête, mais à mes yeux, elles étaient spéciales. Parce que avant de rencontrer Carl et Rosa, je n'avais jamais mangé de gaufres aux myrtilles et aux fraises le samedi matin. Et parce qu'il y avait des tas d'enfants qui n'en feraient jamais l'expérience.

En plein milieu du petit déjeuner, la conversation se fit plus sérieuse. Ce fut Rosa qui parla en premier, après avoir bu deux tasses de café.

— Le lycée nous a appelés hier.

Je me figeai, ma fourchette remplie de gaufre et de fraises à mi-chemin de ma bouche. Et moi qui avais promis à Rider que je n'allais pas avoir d'ennuis…

Rosa posa sa fourchette sur son assiette, à côté des miettes qu'elle avait laissées. La mienne ressemblait à un lac de sirop d'érable.

— Non, en fait, c'est un certain M. Santos qui nous a contactés.

Je fermai les yeux.

— Nous lui avons parlé tous les deux, ajouta Carl. (Le morceau de gaufre que je venais d'avaler avait du mal à passer.) Il nous a expliqué

que tu avais eu un petit souci lors d'un exercice d'expression orale.

Ouvrant les yeux, je baissai ma fourchette. Je n'avais plus faim. J'étais trop… Mal à l'aise, je changeai de position sur ma chaise.

— Il nous a dit qu'un camarade t'avait excusée parce que tu étais malade, continua Carl. Il nous a également dit que ce camarade s'appelait Rider.

Bon sang.

J'avais envie de me cacher sous la table.

— On parlera de ça plus tard, intervint Rosa. Tout d'abord… tu n'étais pas malade, pas vrai ?

Mentir aurait sans doute été plus facile que leur dévoiler mes faiblesses, mais je secouai quand même la tête. Les lèvres pincées, je gardai les yeux rivés sur mon assiette. Ils devaient être tellement déçus. Cela faisait à peine une semaine que je fréquentais le lycée et ils avaient déjà reçu un appel me concernant.

— Ce n'est pas grave. (Rosa posa la main sur mon bras. Je levai la tête vers elle.) Avec Carl, on se doutait qu'il y aurait des hauts et des bas. Nous savions que les cours d'expression orale ne seraient pas faciles pour toi. Toi aussi.

Elle avait raison. Mais ça ne rendait pas mon échec plus facile à accepter.

— Le lycée est au courant, dit Carl, et je me tournai vers lui.

— Au courant… de quoi ?

Croisant les bras sur la table, il se pencha en avant.

— Nous avons parlé à l'administration lorsque nous t'avons inscrite pour qu'ils sachent que tu pourrais rencontrer des difficultés.

Ma mâchoire faillit se décrocher.

— Vous avez fait *quoi* ?

— Nous ne sommes pas entrés dans les détails, Mallory. Nous avons seulement rencontré tes professeurs, le principal et

Mme Dehaven, une conseillère d'orientation, expliqua Rosa. Si nous les avons prévenus, c'est pour qu'ils puissent garder un œil sur toi au cas où quelque chose se passerait et que nous devrions être mis au courant.

Ils avaient donc rencontré tout le monde.

Mon Dieu. Ma peau me démangeait. Je m'assis en arrière et les regardai sans vraiment les voir. Tout ce à quoi je pensais, c'était que ces gens avaient été au courant de mes *difficultés* toute la semaine alors que j'étais censée prendre un nouveau départ.

— Il fallait qu'ils sachent, dit Carl.

Il paraissait trouver ça évident, mais ce n'était pas mon cas. Ma langue se délia.

— On a trouvé un accord avec M. Santos, hier, au téléphone, reprit-il, et ma langue se colla de nouveau à mon palais. Il comprend tout à fait ce que tu traverses, Mallory. Je veux que tu en aies conscience. Et il comprend que parler devant toute la classe peut être problématique pour toi.

Je crois que je ne respirais même plus.

— Tu devras passer l'examen d'expression orale pour obtenir ton diplôme mais des élèves ont déjà obtenu des dérogations, dit Rosa d'une voix douce. M. Santos n'a pas hésité à le proposer pour toi.

Je me crispai.

— Mais…

— Il a accepté de ne pas te faire parler devant la classe. À la place, vous conviendrez de rendez-vous pour que tu fasses tes discours devant lui et lui seul, expliqua Carl. (J'avais l'impression d'être sortie de mon corps et de regarder la scène d'en haut.) Comme ça, tu pourras obtenir les notes nécessaires à la réussite de ton année, mais dans un contexte qui te conviendra mieux.

Rosa me tapota le bras.

— C'est une bonne nouvelle.

— C'est… (Perdue, je secouai la tête.) Tout le monde… sera au courant.

Carl fronça les sourcils.

— Les élèves de ma classe sauront… que je suis incapable de le faire et que je suis… privilégiée. Eux, ils sont obligés de se présenter devant la classe et de parler. Alors pourquoi est-ce que ce ne serait pas pareil pour moi ? Non, il faut que je le fasse.

Il pencha la tête sur le côté.

— Ma puce, le plus important, c'est que tu obtiennes de bonnes notes.

— Non. Le plus important, c'est que j'aie l'impression d'être… normale. Réciter mes discours devant M. Santos, ce n'est pas la même chose, protestai-je en les regardant à tour de rôle. J'y arriverai.

— On sait que tu y arriveras. Un jour, dit Rosa. (J'eus un mouvement de recul. Cela signifiait que, pour le moment, ils ne m'en pensaient pas capable.) Mais pour l'instant, une chose après l'autre. En quatre ans, tu as accompli des avancées colossales. Alors tu as bien le droit de prendre ton temps, pour une fois. D'accord ?

Je n'étais pas d'accord, mais l'envie de me battre m'avait désertée. Je posai mes mains sur mes genoux.

— Je parie que vous n'êtes jamais intervenus de cette façon pour Marquette.

Rosa et Carl me dévisagèrent.

Je ne savais pas pourquoi j'avais prononcé ces mots. Vraiment. J'aurais préféré n'avoir rien dit.

Carl prit une grande inspiration.

— Non.

Je serrai les poings sur mes genoux.

Rosa se leva et ramassa son assiette et celle de Carl.

— Tu as terminé ? me demanda-t-elle.

Quand je hochai la tête, elle souleva également la mienne.

— C'est gentil de la part de ce garçon de t'avoir trouvé une excuse, dit Carl.

Je me tournai vers lui.

— Ce garçon ? lui demandai-je.

— Rider, se corrigea-t-il. (Je me crispai de nouveau.) M. Santos nous a dit qu'il avait quitté la classe pour aller voir comment tu te sentais. Mais qu'il n'était jamais revenu.

De mieux en mieux. Je pouvais recommencer la journée et rester au lit ? J'aurais préféré être dans ma chambre et terminer le hibou que j'avais commencé à sculpter la veille. Rien ne m'apaisait davantage que de modeler un savon. Cela m'avait aidée à me calmer après l'incident du cours d'expression orale et ce qui s'était passé avec Rider. J'avais déjà sculpté le corps, les plumes et de petites oreilles plates.

Je reportai mon attention sur la conversation actuelle.

— Il… il s'est assuré que j'allais bien.

Carl m'observa longuement.

— Tu passes beaucoup de temps avec lui ?

— Je le vois seulement en expression orale, répondis-je. (Je me sentais coupable de ne pas lui dire la vérité. Aussi, j'ajoutai quelque chose pour me donner bonne conscience.) Mais je mange avec une fille, à la cantine. Elle est dans mon cours d'anglais et d'expression orale. Elle s'appelle Keira.

— Ça fait plaisir à entendre. (Rosa nous tournait le dos tandis qu'elle jetait les miettes dans la poubelle.) Rider ne va pas à la cantine en même temps que toi ?

— Non.

Je doutais qu'ils apprécient d'apprendre que Rider avait séché les cours pour me tenir compagnie, le deuxième jour.

Carl me regardait comme s'il essayait de lire dans mes pensées.

— Est-ce qu'il s'intéresse à toi, Mallory ?

— Quoi ?

Je clignai les yeux une fois, puis deux.

— Est-ce qu'il veut être autre chose que ton ami ? insista-t-il.

Oh, mon…

Oh, mon Dieu !

Mon visage était en feu.

— Il a une copine !

Ce fut au tour de Rosa de cligner les yeux.

— Ah oui ? (Le soulagement transparaissait dans la voix de Carl.) Dans ce cas… (Tout sourire, il se laissa aller en arrière.) Je crois qu'il est temps qu'on se prépare et qu'on prenne la route.

Je le regardai.

Rosa le regarda.

Puis on se leva et, comme Carl nous l'avait demandé, on se prépara et on prit la route. Rider ou le lycée ne furent plus évoqués entre nous, mais dès que je rejoignis Ainsley au port et que nous pûmes nous éloigner, ce furent les deux sujets de conversation principaux.

Nous étions assises sur l'un des nombreux bancs qui faisaient face au port. Rosa et Carl, eux, flânaient entre les stands de la foire quelques mètres plus loin. Un vent frais soufflait sur la baie et soulevait les longs cheveux blonds d'Ainsley.

Ainsley était très belle. Elle était objectivement jolie. Personne n'aurait pu dire le contraire. Yeux bleus, pommettes et nez parfaits… la seule chose qui rivalisait avec son physique était sa personnalité. Sans rire. Ainsley se mettait parfois en colère, mais au fond, elle était

adorable. Il ne fallait pas la provoquer, voilà tout. Sinon c'était une autre histoire. Quand on s'était rencontrées, elle s'était montrée très patiente avec moi et avait essayé de faire la conversation, alors que beaucoup auraient abandonné. Chaque semaine, lorsqu'on se voyait, elle faisait l'effort de me parler.

Au départ, avoir une amie m'avait paru étrange. Pendant longtemps, je n'avais eu que Rider, puis… je m'étais retrouvée seule. Il m'arrivait encore d'avoir des difficultés à lui parler, étant donné qu'on ne se voyait qu'une fois par semaine, parfois deux, mais elle était sans doute la meilleure chose qui me soit arrivée après ma rencontre avec les Rivas.

En plus, elle pouvait porter une salopette sans avoir l'air d'un gros bébé. Aujourd'hui, elle en portait une bleu clair avec un cardigan d'une teinte plus foncée et… ça lui allait parfaitement. Moi, si j'avais porté ce genre de choses, je n'aurais pas osé sortir de ma chambre.

— Je suis contente que tu leur aies parlé de Rider, me dit-elle.

Je ne comprenais pas pourquoi elle était rassurée. Moi, je ne l'étais pas. Tournée vers moi, une jambe repliée contre elle sur le banc, elle parlait à voix basse pour ne pas se faire surprendre.

— Sinon, qu'est-ce que tu aurais fait s'ils étaient venus au lycée et l'avaient aperçu ?

Je doutais que Carl et Rosa comptent venir à Lands High à l'improviste, mais comme ils avaient appelé l'école pour qu'on me surveille, il y avait de grandes chances pour que l'un de leurs espions leur ait parlé de Rider. Lorsque je racontai cette histoire à Ainsley et le marché qu'ils avaient passé avec M. Santos, elle comprit pourquoi j'étais choquée.

— J'aurais… préféré… ne rien leur dire, avouai-je.

Malgré les longues pauses que je prenais entre chaque mot, Ainsley m'écoutait patiemment.

— Non, tu as bien fait de le leur dire ! répondit-elle en chuchotant. (Elle sourit.) Écoute, tu sais que je ne suis pas un exemple d'honnêteté. Ce que je veux dire, c'est que c'est plus sain d'être franc avec eux.

C'était plus sain et plus intelligent, mais mon instinct, lui, me soufflait que j'aurais mieux fait d'attendre.

Elle marqua une pause.

— Par contre, ne leur dis pas qu'il est passé chez toi.

Je levai les yeux au ciel avant de lui sourire.

— Mais au moins, maintenant qu'ils sont au courant, tu pourras l'inviter sans avoir à mentir, me fit-elle remarquer. (Des lunettes noires dissimulaient ses yeux bleus. Il n'y avait pas beaucoup de soleil, mais récemment, elle se plaignait de la luminosité. Pour rire, je lui avais dit qu'elle était en train de se transformer en vampire.) Je sais que tu veux passer plus de temps avec lui.

Je me mordis les lèvres et me tournai vers la baie. L'eau ondulait doucement. Au loin, des bateaux s'éloignaient vers le grand large. Je voulais passer plus de temps avec Rider, surtout en dehors du lycée. Nous avions tellement de choses à nous dire et je… je voulais être avec lui, tout simplement.

— Mallory ?

Ainsley me donna un coup de coude.

Je reportai mon attention sur elle. Je ne savais pas comment mettre des mots sur ce que je ressentais. Cela me demandait beaucoup d'efforts et je savais que si je parlais maintenant, ma voix ressemblerait au cri des mouettes rassemblées sur le port.

Un moment passa.

— Tu ne veux pas réapprendre à le connaître ?

Réapprendre à le connaître ? Quelle question étrange ! Je plissai les yeux.

— Si.

Elle saisit une mèche de ses cheveux et le recoiffa en arrière.

— Mais ?

— Mais… c'est bizarre. (J'essuyai mes mains moites sur mes cuisses.) Tout est comme avant, mais en même temps… c'est différent. Comme s'il… il avait évolué et pas…

— Tu as évolué, toi aussi, intervint Ainsley d'une voix douce.

Ah bon ? Parfois, j'avais l'impression d'avoir parcouru un long chemin depuis que j'avais quitté cette vie emplie de peur et de désespoir, mais de temps en temps, il me semblait que je me trouvais encore enfermée dans ce placard et que j'entendais les coups s'abattre sur Rider.

Je repensai brièvement au dessin du garçon sur le mur de l'entrepôt et à la conversation que j'avais eue avec Rider. Finalement, je n'étais pas la seule à continuer d'exorciser cette partie de nos vies.

Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées.

— Il a… une copine.

Elle haussa les sourcils derrière ses lunettes de soleil.

— OK. (Il y eut un blanc.) Ne le prends pas mal, mais qu'est-ce que ça a à voir avec le reste ? Vous venez à peine de vous retrouver.

— Je sais et je ne dis pas que c'est un problème, lui expliquai-je.

Ce n'était pas le cas. Enfin, pour être honnête, mon regard sur lui avait changé et dépassait largement le cadre de la simple amitié, mais je savais pertinemment qu'il ne me voyait pas ainsi. Cela n'avait jamais été le cas et ne le serait jamais. Copine ou pas copine. Je ne l'imaginais pas éprouver ne serait-ce qu'une part infime des sentiments ambigus que je ressentais.

— Le problème, c'est qu'elle n'est pas ravie que Rider et moi… nous nous soyons retrouvés.

— Comment ça ?

Je racontai à Ainsley la façon dont Paige m'avait parlé devant mon casier et ce qu'elle m'avait dit en cours lorsque Rider avait séché, la deuxième fois.

— Merde. (Elle fronça les sourcils.) D'un côté, je comprends pourquoi elle n'est pas fan de toi… Tu débarques de nulle part et tout à coup, il est tout le temps avec toi. Ça ne doit pas être évident à gérer.

— Je sais.

— Mais vous êtes amis depuis super longtemps, alors elle va devoir se faire une raison. De toute façon, d'après ce que j'ai compris, Rider veut que tu fasses partie de sa vie. La première chose qu'il a faite dès qu'il en a eu l'occasion, c'est te serrer dans ses bras, non ? (Quand je hochai la tête, elle reprit :) Puis il est venu te voir chez toi et t'a suivie hors de la classe quand tu as pété un câble.

Ainsley ne mâchait pas ses mots.

— Il t'a aussi emmenée dans un endroit génial pour te montrer ses fresques… des fresques trop cool, d'ailleurs. Ça prouve qu'il veut que tu fasses partie de sa vie. Comme je le disais, il va falloir qu'elle se fasse une raison.

Je hochai lentement la tête.

Quelques secondes passèrent ainsi, avant qu'elle me demande d'une voix douce :

— Comment tu te sens, depuis qu'il a réapparu ? Je sais qu'il représente une partie importante de ton passé.

Elle me faisait trop penser à Rosa.

— Ça va.

— Tu es sûre ?

Je hochai de nouveau la tête. Elle me dévisagea un instant avant de lâcher l'affaire. On se connaissait depuis suffisamment longtemps pour qu'elle comprenne que je n'avais pas envie d'en parler.

Ainsley ne me forçait jamais.

En me tournant vers la foire, je vis que les Rivas regardaient un stand de livres anciens. Carl tenait la main de Rosa tout en feuilletant un volume. Je souris avant de reporter mon attention sur Ainsley.

— Et… avec Todd, ça va ?

Leur relation était plutôt sérieuse. Du moins je le croyais. Après tout, ils avaient couché ensemble. Le sexe rendait tout de suite les choses plus sérieuses. Leur première fois, ça n'avait pas été génial, mais ça n'avait pas été nul non plus. Personnellement, je ne trouvais pas cela très encourageant… Le visage de Rider apparut soudain dans mon esprit.

Euh… OK.

Je n'avais pas la moindre expérience, mais Ainsley me racontait tous les détails et j'avais une imagination débordante. Sans parler d'une connexion Internet.

À présent, j'imaginais son torse musclé, sans tee-shirt. Il m'avait serrée dans ses bras. Je savais qu'il était bien fait. Une décharge électrique me parcourut et, tout à coup, je regrettai de ne pas porter un short et un débardeur. J'avais chaud. Je me demandais s'il…

Mon Dieu. Il fallait que j'arrête ça tout de suite. Mes joues étaient en feu et… Heureusement, Ainsley avait les yeux rivés sur un mec qui courait. Torse nu. Et musclé.

— Ça va. Je ne l'ai pas beaucoup vu depuis la rentrée. (Elle haussa les épaules. Elle n'avait pas l'air particulièrement déçu.) En ce moment, il est obsédé par la fac. Il ne parle que de ça.

Je savais qu'Ainsley avait l'intention de s'inscrire à l'université du Maryland, comme moi. Ses parents avaient également étudié là-bas. En revanche, j'ignorais ce que Todd avait prévu de faire.

— Quelle… fac ?

— Toutes. (Même si elle portait des lunettes noires, je savais qu'elle était en train de lever les yeux au ciel.) Je crois qu'il veut aller quelque part dans le Nord. Il pense qu'il va réussir à entrer dans l'une des universités les plus prestigieuses. Je ne veux pas être méchante, mais il n'est pas si intelligent que ça.

Je n'avais vu Todd qu'une seule fois et, même si je n'avais pas pu me faire une opinion sur son QI, il m'avait paru très sympa. Lui, en revanche, ne me trouvait sans doute pas assez cool à son goût.

— Pff, souffla-t-elle en étendant ses jambes devant elle. Il veut qu'on aille au ciné avec ses potes demain.

D'après ce qu'Ainsley m'avait dit à leur sujet, je ne l'enviais pas.

— Et je n'arrive pas à trouver une excuse valable, parce qu'il sait que d'habitude, toutes les raisons sont bonnes pour sortir de chez moi. (Elle s'interrompit et tourna la tête vers moi.) Tu ne peux pas faire semblant d'être malade ? Comme ça, je prendrai soin de toi !

Je m'esclaffai.

Ainsley soupira.

— Non, tu as raison. C'est juste que… je déteste ses amis. Ils pensent qu'ils sont mieux que moi parce que j'étudie à la maison. Ils n'arrêtent pas de me dire que ça doit être difficile pour moi de sortir avec des gens « normaux ». Et tu sais quoi ?

Je haussai les sourcils.

— C'est difficile de sortir avec eux. Parce qu'ils sont persuadés que le premier amendement les autorise à dire n'importe quoi sans avoir à subir la moindre conséquence. Genre, ils pensent que poster un truc insultant sur Facebook va les sauver, et après, ils s'étonnent quand ils se font virer de l'équipe de foot à cause de ça ! s'exclama-t-elle en levant les bras en l'air.

Je réprimai un sourire.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, tu sais ? Tu ne peux pas t'en servir comme d'un joker. La semaine dernière, il y en a un qui a voulu me faire la leçon. Genre : « Laisse-moi t'expliquer comment ça marche », tout en se trompant en me citant le premier amendement. Il essayait de me faire croire qu'il pouvait dire n'importe quoi, parce que c'était son opinion et que la loi le protégeait. « La liberté d'expression », qu'il gueulait ! Je te jure, il l'a carrément hurlé. Euh… par rapport au gouvernement, peut-être, mais pas pour le reste. Et moi, j'étais là à me dire : « Non, mais il est sérieux, ce type ? »

Au moins, avec tout ça, je ne pensais plus au sexe.

— On n'est pas libres de raconter tout et n'importe quoi. Je suis à peu près sûre que les pères fondateurs l'ont dit. Bordel, parfois j'ai envie de hurler : « Ça ne marche pas comme ça ! Ça se saurait ! » Tu peux crier ton opinion sur tous les toits si ça te chante, mais ne crois pas que le premier amendement t'empêchera de perdre ton boulot ou de te faire virer de ta fraternité. Ou de te prendre la tête avec quelqu'un qui ne partage pas ton avis !

Ainsley voulait étudier le droit et ça se voyait.

— Je parle trois langues couramment ! continua-t-elle. Mais non, ils me prennent pour une conne parce que j'étudie chez moi. (Elle eut l'air abattu.) Ça m'énerve de parler comme ça, mais… je ne les aime pas.

— Je suis désolée, lui dis-je.

Elle secoua la tête. La brise souleva ses longs cheveux blonds.

— Ce n'est pas grave. Je trouverai une solution.

Je n'en doutais pas. Ainsley était douée pour ce genre de choses.

Au bout d'un moment, elle reprit la parole.

— Bon sang. J'ai mal au crâne. (Elle se massa le front, juste au-dessus de son œil gauche.) Je ne sais pas si c'est à cause du stress pour demain ou si ce sont mes sinus ou mes yeux…

Je fronçai les sourcils.

— Tes yeux… te font souvent mal… en ce moment.

— Tu trouves ? (Elle fit la grimace.) Oui, c'est vrai. J'ai une très mauvaise vue, tu le sais.

Évidemment que je le savais. Pourtant, elle ne mettait jamais ses lunettes. J'ignorais comment elle faisait pour se débrouiller sans. Je les avais essayées, une fois, et j'avais eu l'impression de regarder le monde à travers les miroirs d'une fête foraine. Un jour, je lui avais demandé pourquoi elle ne les portait pas. Elle m'avait répondu qu'ainsi elle voyait seulement ce qu'elle avait besoin de voir et ça lui suffisait.

Passant un bras autour de moi, Ainsley se lova contre mon flanc et posa la tête sur mon épaule.

— Ne m'en veux pas, mais j'aimerais qu'on en revienne à Rider. J'espère que vous vous verrez souvent, comme ça on fera des rendez-vous à quatre. Bon, pour vous, ce ne seront pas de vrais rendez-vous, mais ce sera sympa quand même. Tu sais pourquoi je te dis ça ?

Un sourire étira mes lèvres.

— Parce que tu es géniale, me dit-elle en gloussant. Et qu'en ce moment, quand je vois Todd, tu me manques.

Une idée me vint à l'esprit.

— Tu… es amoureuse… de Todd ?

Ainsley soupira.

— Bonne question. Je n'en sais rien. Je crois que je l'aime maintenant, mais que ça ne durera pas éternellement.

J'aurais voulu dire à Ainsley que « maintenant », c'était déjà très bien, que personne ne savait ce que le futur lui réservait. L'éternité, ça ne voulait rien dire, ça pouvait vous être arraché. Au lieu de quoi je lui souris et tentai de ne pas imaginer tous ces rendez-vous qu'elle

planifiait pour Rider et moi, des rendez-vous qui n'auraient jamais lieu.

Car moi aussi, je devais apprendre à me contenter du moment présent.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 12

Le lundi matin, pendant tout le trajet jusqu'au lycée, j'eus l'estomac noué. Je n'avais pas envie d'y aller. Pour quoi faire, après tout ? Le marché que Carl avait passé avec M. Santos signifiait que je n'avais plus à faire le moindre effort.

Mais il fallait que j'aille en cours. Même si je ne parlais pas devant toute la classe, je devais au moins être présente. Sinon je resterais toujours cette fille incapable de se regarder dans le miroir et encore moins de discuter avec quelqu'un.

Je pensai à Ainsley. Elle était mon amie la plus proche, pourtant j'avais même des difficultés à parler avec elle. Je détestais cette timidité accablante. Selon le Dr Taft, « timidité » n'était même pas le terme adéquat. Mais c'était ce dont les gens m'accusaient.

« Mallory est timide, c'est tout. »

« Il faut que Mallory sorte de sa coquille. »

Si c'était une coquille qui m'entourait, alors elle était en béton armé si épais que même une boule de démolition aurait été incapable de la casser.

Quand je tournai au coin pour me rendre à mon casier, je faillis trébucher. Paige y était adossée.

Oh, non.

Quelque chose me disait que ses intentions n'étaient pas aussi pures que celles de Jayden.

Mon instinct se réveilla. Il me criait de faire demi-tour et d'aller directement en classe. Je n'avais pas mes livres pour la matinée, mais je pouvais peut-être revenir entre deux cours pour les récupérer. Il y avait également la possibilité pour que ça se passe bien. Je ne demandais que ça. Je voulais m'entendre avec Paige, parce qu'elle était importante pour Rider.

Soudain, Paige tourna la tête vers moi et m'aperçut. Trop tard pour m'échapper. Ou pas. Je pouvais toujours me mettre à courir. Ses lèvres peintes en rouge s'étirèrent en un sourire narquois.

— Hé, Souris ! (Elle avait prononcé le surnom que me donnait Rider d'un ton moqueur. Elle s'écarta du casier, mais resta devant.) Ça m'étonne que tu sois revenue après ce qui s'est passé vendredi.

Mes pas ralentirent. J'avais la sensation d'avancer dans des sables mouvants. Ma première impression était la bonne. J'aurais mieux fait de m'enfuir.

Les bras croisés, elle m'examina de la tête aux pieds sans prêter attention aux curieux qui nous observaient. Peut-être qu'elle avait conscience de leur présence. Peut-être qu'elle voulait des spectateurs. J'eus soudain la bouche sèche.

— Je n'ai même pas besoin de te demander pourquoi tu as pété un plomb, dit-elle en haussant un sourcil. Je sais pourquoi. La pauvre petite Souris n'aime pas parler.

Quelqu'un, une fille, rit. Un garçon ricana. Mon ventre se serra. Je sentais ma gorge se nouer.

Fuis, hurla une petite voix au fond de mon esprit. *Enfuis-toi*.

J'avais la mâchoire tellement crispée que j'en avais mal aux joues. Mon cœur battait comme un tambour en métal. Je la contournai. Avec de la chance, elle me laisserait accéder à mon casier. Si elle voulait m'insulter, elle pouvait s'en donner à cœur joie. J'avais entendu bien pire.

— Je sais ce que tu mijotes, continua-t-elle en se tournant vers moi. Tu veux Rider. Et c'est pathétique. Tu es pathétique.

Je grimaçai. J'étais enfin devant mon casier. Non. Je ne *voulais* pas Rider. Pas comme elle l'imaginait. Et si elle me laissait tranquille, elle finirait par le voir.

Pourquoi ne partait-elle pas ? Était-ce trop demander ?

Mais Paige n'avait pas l'intention de battre en retraite.

Ses doigts froids saisirent mon avant-bras. Sa prise était ferme, mais elle ne me faisait pas mal. Je relevai vivement la tête et la regardai dans les yeux. Elle se baissa vers moi.

— Rider n'a vraiment pas besoin de tes conneries, OK ? Quoi ? Tu crois que je ne suis pas au courant de ce que vous avez vécu ensemble ? Tu crois que je ne sais pas que Rider te voit toujours comme la pauvre petite Souris qu'il se doit de protéger ?

Je serrai les poings et les muscles de mon dos se crispèrent un à un.

Son sourire cruel disparut. Tout à coup, elle ne me regardait plus comme si je ne méritais pas de respirer le même air qu'elle. Non, ses yeux s'étaient faits sérieux.

— Il parlait beaucoup de toi, de cette fille presque muette pour qui il se faisait du souci. Il parlait tout le temps de toi. (Elle souffla.) Au départ, il parlait plus de toi que de lui-même. Quand il est arrivé chez Hector, il m'a raconté ce qui s'était passé.

Le ventre noué, je ne pouvais faire autre chose que la dévisager. Le dégoût suintait de sa voix. Ma poitrine se serra. J'avais confié de nombreux détails de mon passé à Ainsley parce que je savais qu'elle ne s'en servirait jamais pour me faire du mal. Mais cette fille, elle, en était capable. Elle n'hésiterait pas à répéter ce qu'elle savait. Comment Rider avait-il pu lui faire confiance ? Un affreux sentiment de trahison m'envahit et souilla mes pensées déjà confuses. Je ne

connaissais pas cette fille, pourtant, elle était au courant de choses que j'avais mis des années à partager.

— Je ne dis pas ça pour être méchante, dit-elle. (Si ce n'était pas le cas, c'était une bonne imitation.) Mais depuis que je le connais, Rider s'est toujours senti coupable. Cette année, il commençait enfin à avancer, et voilà que tu débarques ! Crois-moi, il n'a vraiment pas besoin de toutes ces conneries.

Coupable ? Je clignai lentement les yeux. Un grand vide s'empara de moi tandis que j'assimilais les paroles de Paige. Rider lui avait confié nos souvenirs les plus durs. Les choses dont on ne parlait jamais. Et il se sentait coupable. Il se sentait mal à cause de ce que j'avais vécu. Sa pitié me collait à la peau et j'avais l'impression que je ne pourrais jamais m'en débarrasser.

Elle plissa les yeux et secoua la tête avant de me lâcher. C'est à ce moment que je me rendis compte que nous avions des spectateurs. Je ne pense pas qu'ils pouvaient nous entendre, mais ils ne se gênaient pas pour nous observer. Étonnamment, j'étais trop choquée pour ressentir la moindre humiliation.

— Bon sang, ce que tu es bête ! cracha Paige. Tu me regardes comme si tu ne comprenais pas ce que je disais ! Pourquoi est-ce que tu… ?

Les mots fusèrent de ma gorge, faisant sauter le bouchon qui l'obstruait.

— Je ne suis pas bête.

Paige resta un moment bouche bée. Autour de nous, le brouhaha de nos camarades se dissipa.

— Tu m'as parlé ?

Quelqu'un intervint.

— Ne fais pas ta *cabrona*[1]. J'ai conscience que c'est difficile pour toi, parce que tu ne sais rien faire d'autre, mais putain, arrête !

Mes yeux se posèrent sur Jayden. J'inspirai profondément. Pour une fois, j'étais contente de sentir le parfum d'herbe qui semblait lui coller au corps.

Le rouge aux joues, Paige se tourna vers lui.

— Comment tu m'as appelée ?

Il pencha la tête sur le côté et la dévisagea.

— Tu as très bien entendu. Et tu sais que c'est la vérité. À moins que ce soit toi, la *estúpida*[2].

Elle fronça les sourcils, mais laissa Jayden la pousser pour que je puisse accéder à mon casier. Sans un coup d'œil à la foule qui s'était formée autour de nous, j'ouvris la porte et échangeai rapidement mes livres, sans vraiment réfléchir à ce que je faisais. J'étais projetée des années en arrière, dans le passé. Quand je me retournai, Paige avait disparu. Jayden, lui, se tenait à côté de moi, un de ses sourires paresseux aux lèvres.

— Je t'accompagne jusqu'à ta classe, *muñeca*[3] ?

J'avais déjà entendu ce mot. Carl appelait Rosa comme ça de temps en temps et ça la faisait sourire. Les mains tremblantes, je passai mon sac à mon épaule et hochai la tête.

— Mon casier est ici, ajouta-t-il. Je ne suis pas là par hasard. Paige, par contre, n'a aucune raison valable de se promener dans le coin.

Mon estomac se noua davantage. Cela signifiait que Paige était venue me chercher exprès.

La tête baissée et les yeux rivés par terre, je marchai à côté de Jayden tandis que l'on se frayait un chemin à travers le couloir bondé. Je me demandais s'il allait être en retard pour l'appel. En même temps, je doutais que ça l'inquiète.

— Je peux te poser une question ?

Je hochai de nouveau la tête.

Il passa la main dans ses cheveux bouclés coupés court.

— Pourquoi est-ce que tu ne parles pas ? Je sais que tu en es capable. Je t'ai entendue. Alors pourquoi est-ce que tu ne parles pas, genre, tout le temps ?

« Ne fais pas de bruit. »

Ces cinq mots résonnèrent dans ma tête et j'eus du mal à faire fonctionner mes cordes vocales. Est-ce que Jayden comprendrait si je lui parlais de conditionnement ou me trouverait-il bizarre ? Je penchais pour la seconde option. Le Dr Taft avait expliqué à Rosa et Carl que mon manque de… conversation était dû à une forme de stress post-traumatique et que j'avais été conditionnée à faire le moins de bruit possible. J'avais fait des tas de recherches sur la question et j'avais appris l'existence du chien de Pavlov. Au moins, moi, je ne bavais pas quand la clochette sonnait. J'avais simplement assimilé que faire du bruit ou être vue menait à des réprimandes douloureuses.

— Tu sais quoi ? Ce n'est pas grave. Ne t'inquiète pas. Comme je te l'ai dit l'autre jour, je peux parler pour deux. J'aime ça. Tu sais ce qu'on dit de moi, *muñeca* ? Que je pourrais vendre des glaçons à un Eskimo. C'est grâce à mon charme. (Il souriait et je n'arrivais pas à savoir s'il était sérieux.) Je crois que c'est ce que je ferai quand je sortirai de ce bahut. Je travaillerai dans la vente. Et je défoncerai tout. (Il s'interrompit.) Paige, par contre… en voulant vendre quelque chose, elle n'arriverait qu'à énerver son acheteur potentiel.

— Pourquoi… Rider l'aime bien ? demandai-je d'une voix tremblante.

Il s'arrêta et me regarda.

— Paige ?

— Désolée, répondis-je aussitôt en me rappelant ce que m'avait dit Rider. (Paige connaissait Hector et Jayden depuis l'enfance.) C'est

ton amie et…

— On est amis, oui, mais elle se comporte mal avec toi, alors tu n'as pas à t'excuser. Elle n'est pas comme ça avec Rider. Et je doute qu'elle se permette de faire ça s'il était là. Elle n'oserait pas.

Jayden sortit son portable de sa poche : un smartphone flambant neuf. Il toucha l'écran et vérifia rapidement ses messages. Il fronça les sourcils.

— Bref. Ne fais pas attention à Paige. Tu as sans doute déjà…

Jayden s'interrompit. Quand je relevai la tête, je me rendis compte que nous étions à côté de ma salle de cours, mais ce n'était pas ce qu'il regardait. Au bout du couloir se tenait un gars gigantesque. Il s'agissait sans doute d'un élève de terminale… qui avait redoublé deux ou trois fois. Il avait le même regard que le mec qui lui courait après la première fois que je l'avais vu.

— *Mierda*, marmonna Jayden avant de reculer. (Il jeta un coup d'œil vers moi.) On se voit plus tard, *muñeca*.

Je n'eus pas le temps de lui répondre. Il s'était déjà retourné et marchait d'un pas vif dans la direction opposée en remontant son pantalon.

— Hé, Jayden ! cria le garçon plus âgé en le suivant. Où tu vas, mec ?

Je vis Jayden tourner au coin, et tout à coup, son frère aîné apparut de nulle part, derrière son poursuivant. La mâchoire crispée, Hector posa la main sur son épaule.

— Qu'est-ce qui se passe, Braden ? demanda-t-il.

Braden se retourna et le repoussa.

— Tu sais très bien ce qui se passe, rétorqua-t-il d'une voix emplie de colère. Jerome n'est pas content de ton idiot de frère. Ça va chauffer. Et il est hors de question que je prenne pour lui. Alors, il a intérêt à…

Je me glissai dans la salle de classe au moment où la prof sortait, le nom des deux garçons sur les lèvres. Nerveuse, je me dépêchai d'aller m'asseoir dans le fond. Chaque fois que je voyais Jayden, ou presque, la situation dégénérait. Ce n'était pas bon signe.

Mais au moment où je m'asseyais et que la dernière sonnerie retentissait, toute pensée en lien avec Jayden s'évapora de mon esprit. La réalité me frappa comme si je venais de me faire heurter par un camion. Je venais de comprendre que j'avais fait quelque chose qui ne m'était jamais arrivé.

J'avais répondu à Paige.

Je n'avais prononcé que cinq petits mots.

Mais je l'avais fait. Je ne m'étais pas laissé faire.

---

1. Connasse. (*N.d.É.*)
2. La débile. (*N.d.É.*)
3. Poupée. (*N.d.É.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

Ma fierté dura pendant tout le repas et même l'après-midi. Ce fut un rayon de soleil qui illumina ma journée. À la cantine, je m'assis à côté de Keira. Aucun mot ne franchit mes lèvres, mais mon manque de conversation ne semblait déranger personne.

Répondre à Paige avait été un grand pas en avant. J'avais l'impression d'avoir gravi le mont Everest. Jayden était déjà intervenu deux fois en ma faveur. Cette fois, je m'étais défendue toute seule. Ce n'avait pas été grand-chose, mais j'avais pris une initiative.

Ce n'est que lorsque mon avant-dernier cours de la journée se termina que j'eus de nouveau l'estomac noué. C'était l'heure de l'expression orale. Tout à coup, ma petite victoire matinale me paraissait bien loin. Je n'y étais pas retournée depuis l'incident, et Paige serait là.

Rassemblant mes affaires, je les fourrai dans mon sac avant de me lever. Si ce matin j'avais eu l'impression d'avancer dans du ciment humide, à présent, celui-ci s'était transformé en sable mouvant.

Quand mes yeux se posèrent à l'autre bout du couloir, je sentis mon cœur s'emballer. Ce n'était pas bien de réagir ainsi, je le savais, mais je ne pouvais rien y faire.

Rider était adossé aux casiers en face de la salle de classe, les mains dans les poches de son vieux jean usé.

Mon souffle se bloqua dans ma gorge et mon ventre se serra, pour une raison complètement différente. Au moment où il releva la tête et où son regard mordoré rencontra le mien, une douce chaleur s'engouffra dans mes veines.

Rider était… Mon Dieu. Il était *canon*.

Je n'aurais jamais cru qu'un garçon de son âge puisse être aussi séduisant. Un vrai garçon de son âge, je veux dire. Pas un mec de vingt-cinq ans qui jouait un ado à la télé.

Ses cheveux bruns étaient en bataille, comme s'il les avait laissés sécher sans les coiffer. La lumière jaune des néons se reflétait sur ses pommettes hautes et ses lèvres pulpeuses étaient retroussées, mais pas suffisamment pour faire apparaître sa fossette sur sa joue droite. Son tee-shirt bleu était tellement vieux qu'il était moulant au niveau des épaules et qu'on n'arrivait plus à distinguer le dessin imprimé dessus.

Lorsqu'il se redressa, il se passa la main dans les cheveux pour repousser les mèches qui tombaient sur son front. Sa blessure avait cicatrisé et on ne la remarquait presque plus. Cela me rassurait. Je m'approchai de lui en essayant de contenir mon excitation.

— Salut, Souris ! me dit-il.

La façon dont il prononçait mon surnom était très différente de celle de Paige. Dans sa bouche, cela avait quelque chose de doux, de profond, comme un sentiment d'éternité.

— C'est quoi, le plan ?

Rider avait conscience de la bataille que je menais contre moi-même. Il voulait que je lui dise ce que j'avais prévu de faire. Allais-je me rendre en cours ou sécher ? Et au fond de moi, je savais que, quoi que je décide, il me soutiendrait.

Sa compassion me toucha en plein cœur. Cela aurait touché n'importe qui. Malgré tout, la culpabilité m'envahit. Je n'étais pas

censée ressentir ce genre de choses pour Rider. Je me l'interdisais.

Une deuxième chose me vint à l'esprit. Paige avait dit que Rider m'avait toujours protégée et qu'il se sentait encore obligé de le faire aujourd'hui. Elle était persuadée que je voulais lui voler Rider. Ce n'était pas mon intention, mais quelque part, elle avait raison. Rider m'avait suivie quand je m'étais enfuie de cours et il était ici, maintenant, prêt à faire tout ce que je voulais.

Il continuait de me protéger.

Cela me rendait pathétique.

— Tu y vas ? me demanda-t-il avant de porter son attention sur quelqu'un qui m'avait légèrement heurtée.

Il fronça les sourcils et je me raclai la gorge.

Je mourais d'envie de m'enfuir, parce que ce serait plus facile. Mais seulement à court terme. J'en avais conscience. Si je ne retournais pas en cours maintenant, je ne me le pardonnerais jamais. Carrant les épaules, je hochai la tête.

— J'y vais.

Son expression resta impassible, mais son sourire s'élargit et sa fossette apparut.

— Alors, c'est parti.

— Attends !

Je le retins par le bras.

La surprise envahit son visage. Il n'avait pas l'habitude que je le touche. J'ouvris la bouche pour lui demander ce qu'il avait raconté à Paige. Je voulais savoir ce qu'il lui avait dit. Je voulais savoir s'il agissait ainsi parce qu'il avait pitié de moi. Mais au moment où j'allais parler, je me rendis compte qu'il y avait des gens autour de nous. Nous n'étions pas seuls et c'était une conversation privée, une conversation que l'on ne pouvait avoir dans un couloir, entre deux cours.

— Souris ?

Je m'efforçai de sourire, puis me résignai à le lâcher. Il se frotta la mâchoire.

Cette fois, il y avait de la peinture bleue sur ses doigts.

— Tu… Tu es allé peindre ? lui demandai-je pour revenir en terrain connu.

Il changea son cahier déchiré de main.

— Plus ou moins.

J'attendis qu'il développe pendant qu'on se dirigeait vers l'escalier. Rider marchait à côté de moi et prenait beaucoup de place. Les autres étaient obligés de s'écarter pour l'éviter, mais il ne semblait pas s'en rendre compte.

Ni s'en soucier.

Comme il restait silencieux, je me résolus à prendre moi-même la parole. Mes doigts glissèrent le long de la rambarde en métal froid.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « plus ou moins » ?

On arriva au palier.

— Je travaille le soir. Parfois.

L'étonnement m'envahit.

— Tu travailles ?

— Après le lycée, oui. Deux fois par semaine. (Il jeta un coup d'œil dans ma direction avant d'éclater de rire.) À te voir, on dirait que je viens de t'annoncer que je pêche le crabe.

Je clignai les yeux.

— Je ne… Je ne savais pas, c'est tout. Tu travailles où ?

— Pas très loin de l'endroit où je vis, m'expliqua-t-il.

— L'endroit où tu vis ? répétai-je.

C'était une manière étonnante de parler de la maison de la grand-mère d'Hector et de Jayden.

Il hocha la tête.

— Chez un carrossier, dans la même rue que la maison de Mme Luna. Je fais des petits travaux pour le patron. De la peinture customisée, ce genre de choses.

— Waouh, murmurai-je.

Je me rappelai qu'il avait parlé d'un garage à Paige, le vendredi précédent. Il me tint la porte ouverte et je passai sous son bras.

— C'est génial. Enfin… Ils doivent vraiment te faire confiance pour te laisser faire ça.

Rider haussa les épaules, comme si ce n'était pas important, mais le rouge lui monta aux joues. Je ne connaissais pas grand-chose à la peinture des voitures, mais je me doutais que c'était beaucoup de travail et qu'il n'y avait pas de droit à l'erreur. C'était assez incroyable que quelqu'un fasse confiance à un jeune de son âge pour un tel boulot. J'aurais voulu lui demander comment il avait été embauché, mais avant que j'aie pu le faire, on entrait déjà dans la salle.

À l'intérieur, il continua de marcher à côté de moi. Keira me fit signe de la main et je lui rendis son geste. À la cantine, Keira et Jo n'avaient pas arrêté de parler de leur nouvelle chorégraphie, au grand dam d'Anna.

Je m'assis et ouvris tout de suite mon cahier. Les mots se mélangèrent devant mes yeux. Hector se laissa tomber sur son siège, devant celui de Rider, avant de se tourner vers moi.

— Comment tu te sens, *bebita* ?

Je ne compris pas tout de suite pourquoi il me posait cette question. Je me souvenais simplement qu'il avait pourchassé un mec qui s'appelait Braden. Puis je me rappelai que je m'étais échappée de cours vendredi et que Rider leur avait servi une excuse. Je hochai la tête et regardai Rider. Les bras croisés, il avait tendu les jambes sous son bureau et ses yeux fatigués étaient posés sur moi.

Ma gorge se serra davantage. Je voulais lui poser une question, mais la façon dont il me regardait me gênait. Sans me démonter, je parvins à articuler un :

— Qu'est-ce que ça veut dire, « *bebita* » ?

Rider cligna les yeux et ses lèvres s'entrouvrirent doucement. La surprise se lisait sur son visage. Oui. J'avais parlé en présence d'Hector. J'avais envie de glousser. Cela n'avait été que quelques mots, mais c'était la première fois. La première fois que je parlais à quelqu'un en présence de Rider depuis que nous nous étions retrouvés. Il n'avait jamais été là en même temps que Jayden.

Me mordant les lèvres pour m'empêcher de sourire, je jetai un coup d'œil à Hector.

Ses yeux vert clair s'étaient arrondis sous le coup de la surprise, mais il m'adressa un grand sourire.

— Euh, ça veut dire… « petite fille ».

— Oh, murmurai-je en sentant mes joues s'empourprer.

C'était plutôt gentil, comme surnom.

— Et il n'a pas à t'appeler comme ça, ajouta Rider.

Je reportai mon attention sur lui.

Hector rit doucement. Quand je le regardai de nouveau, il souriait, le bras posé sur le dossier de sa chaise.

— Je ne recommencerai plus, murmura-t-il, mais il n'avait pas l'air de se sentir coupable.

Mes lèvres s'étirèrent légèrement.

Rider pencha la tête sur le côté.

— C'est ça.

À ce moment-là, Paige entra dans la salle et parcourut la distance qui nous séparait en un rien de temps. Elle sourit à Hector en passant devant son bureau, mais ne s'assit pas tout de suite. Elle posa d'abord la main sur l'épaule de Rider et se pencha vers lui.

— Salut, mon cœur, dit-il.

Je me tournai vers l'avant de la pièce. Je n'avais pas besoin de les regarder pour savoir qu'ils s'embrassaient. Je restai ainsi jusqu'à ce que j'entende sa chaise grincer contre le sol. Une sensation étrangement douloureuse me prit au ventre et me laissa un goût amer dans la bouche.

Hector m'observait.

Je souris.

Son sourire à lui s'élargit.

Quelques secondes plus tard, M. Santos signala le début du cours en tapant dans ses mains. Je me crispai mais me forçai à regarder devant moi. Je m'attendais presque à ce qu'il croise mon regard pour confirmer qu'il allait suivre le plan qu'il avait conçu avec Carl.

Il n'en fit rien.

Santos ouvrit son livre et nous parla du premier discours que nous allions devoir présenter trois semaines plus tard. Un discours informatif. De trois minutes. Mon ventre se serra. Trois minutes ? Le premier discours devait durer trois minutes ? C'était une éternité. Même si je savais que je ferais le mien seulement devant M. Santos, mon cœur martelait violemment mes côtes. Je m'efforçai de me calmer. J'avais trois semaines pour paniquer. Pour l'instant, je devais me contenter d'écouter.

Je réussis à me concentrer suffisamment pour prendre des notes. Chaque fois que je tournais les yeux vers Rider, il avait l'air à moitié endormi. Lui ne prenait clairement pas de notes. Paige, en revanche, n'arrêtait pas d'écrire. Et Hector regardait le portable posé sur sa cuisse. Sur l'écran, je crus voir du coin de l'œil des bonbons exploser.

Lorsque la sonnerie retentit, annonçant la fin des cours, je faillis bondir de mon siège. Heureusement, je me retins et me contentai de ranger lentement mes affaires.

Quand je me levai enfin, Hector avait déjà quitté la pièce. Keira était en train de discuter avec M. Santos. Et Rider attendait, ses longs doigts enroulés autour de son cahier.

Il m'attendait.

Le cœur battant la chamade, je passai la bandoulière de mon sac à mon épaule.

C'est alors que je me rendis compte que Paige attendait, elle aussi.

Elle attendait Rider.

— Coucou, fit Paige en s'approchant de lui pour lui prendre la main.

Quand elle se lova contre lui, je plaquai un sourire artificiel sur mes lèvres et décidai de filer avant que quelqu'un ne me dise quoi que ce soit. En tout cas, j'essayai.

— Mallory. (M. Santos se tenait devant la porte.) Je peux te parler un instant ?

Les épaules crispées, je le suivis jusqu'à l'estrade et le regardai fermer son livre.

— Ce ne sera pas long. Je suis certain que tu as hâte de partir, dit-il. (Des rides se formaient autour de ses yeux quand il souriait.) Je voulais juste que tu saches que cela ne me pose aucun problème que tu fasses tes discours devant moi.

C'était le moment idéal pour donner mon avis, pour lui dire que je ne voulais pas de traitement de faveur. Mais aucun son ne franchit mes lèvres.

M. Santos continua de parler.

— Et je voulais aussi te dire que je comprends ce que tu ressens. Prendre la parole en public est difficile pour tout le monde, voire impossible pour certains. Je ne veux pas forcer mes élèves à faire quelque chose qui pourrait potentiellement leur nuire.

C'était… étonnamment gentil de sa part.

Mais il fallait que je lui explique que j'étais capable de faire ce discours devant tout le monde sans en être traumatisée. Je possédais le courage et la force nécessaires pour y arriver.

Je restai muette.

— D'accord ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête.

Son sourire s'élargit.

— Bonne fin de journée, Mallory.

Me retournant, je sortis de classe et, avant que j'aie eu le temps de réfléchir à ce qui venait de se passer, j'aperçus Rider sans sa petite amie.

Je regardai autour de nous.

— Où est… Paige ?

— Elle est partie. Elle ne pouvait pas attendre avec moi, dit-il, comme si Paige n'avait aucun souci à le laisser ici en ma compagnie.

J'ouvris la bouche pour lui dire ce qui s'était passé ce matin, mais j'en fus incapable.

— Tu dois passer à ton casier ? me demanda-t-il.

Je me remémorai mes devoirs à faire avant de secouer la tête. Il me désigna le bout du couloir d'un geste de la tête.

— Je t'accompagne à ta voiture ?

Et c'est ce qu'il fit.

On se joignit à la foule d'élèves qui se dirigeait vers la sortie et on se laissa noyer par leurs conversations débordant d'enthousiasme. Ce n'est que lorsque j'aperçus le toit de ma voiture qui étincelait dans la lumière faiblissante de l'après-midi que Rider reprit la parole.

— Je suis content que la journée se soit bien passée.

Je ne pus m'empêcher de sourire jusqu'aux oreilles.

— Moi… moi aussi.

Lorsque je relevai la tête, je pris une grande inspiration. Rider me dévisageait avec un sourire en coin. L'espace d'un instant, je me retrouvai dix ans en arrière.

J'étais plus petite et assise au bord d'un matelas usé et étroit. Mon ventre vide ne cessait de grogner et de me faire souffrir. Nous étions en plein été et sans climatisation, mes cheveux étaient collés à mes joues et je transpirais sans même bouger.

Rider avait été absent toute la journée.

Mlle Becky, dans l'un de ses rares moments de sobriété, l'avait emmené au centre commercial. Un joli centre commercial climatisé. Rider avait toujours été le préféré de Mlle Becky. Je me souvenais d'avoir pleuré parce que je voulais y aller, moi aussi, mais elle m'avait disputée et m'avait demandé de ne pas faire l'enfant. J'étais restée dans cette chambre étouffante toute la journée, parce que M. Henry était à la maison et que je ne voulais pas attirer son attention. C'était ce soir-là que Rider m'avait rapporté une poupée.

— Je me sentais coupable, m'avait-il dit en me l'offrant.

Il arborait alors le même sourire que maintenant, un mélange étrange mais adorable de maladresse et de confiance en lui.

Les paroles de Paige me revinrent alors en mémoire.

« Je me sentais coupable. »

Elle m'avait dit que Rider éprouvait de la culpabilité depuis quatre ans. À présent, je n'avais plus aucun mal à l'imaginer. Cela tombait sous le sens. Rider avait souffert dans cette maison, mais, quelque part, il avait été mieux traité que moi. Cette culpabilité l'avait poussé à s'interposer entre les poings de M. Henry et moi. Et ma réapparition l'avait ramené à son rôle de protecteur. Je me sentais… Oui, tout à coup, je me sentais sale. Comme si j'avais passé toute la journée à transpirer en plein soleil. J'avais envie de rentrer chez moi, de brûler mes vêtements et de rester sous la douche pendant des jours. Le

poids de la pitié qu'il ressentait pour moi et de la culpabilité qu'il portait sur les épaules m'étouffait. Des larmes me brûlaient les yeux.

Mon Dieu. J'avais tellement honte.

Je reculai tout en resserrant ma prise sur l'anse de mon sac. Il était temps que l'on discute.

— Tu te sens coupable ?

Rider cligna des yeux.

— Quoi ?

— Est-ce que tu te sens coupable… à cause de moi ? lui demandai-je en me forçant à prononcer chaque mot malgré la douleur que cela me causait.

Ses lèvres bougèrent un instant sans produire le moindre son, puis il se raidit, comme si quelqu'un avait coulé du béton dans sa colonne vertébrale.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Pourquoi tu ne réponds pas ? rétorquai-je.

— Je ne comprends pas ta question, Souris. Ni pourquoi tu penses une chose pareille.

Je haussai les sourcils.

— C'est… C'est vrai ?

Un ange passa. Sa main était crispée sur son cahier. Comme il ne répondait pas, je rassemblai mon courage.

— Tu… Tu as parlé de moi à Paige.

— Putain. (Il détourna le regard, avant de baisser la tête. Il avait l'air de serrer les dents.) C'est elle qui t'a dit ça, Souris ? Sérieusement ?

Je haussai une épaule. Il ne le vit pas car il ne me regardait pas. Il avait les yeux rivés sur une Coccinelle jaune vif garée sur le parking.

— Non, mentis-je. Pas vraiment, mais… ça m'a fait réfléchir.

— C'était quand ? Je ne vous ai jamais vues discuter.

— Je l'ai croisée ce matin.

Ce n'était pas faux. Et puis c'était toujours mieux que de lui dire qu'elle m'avait attendue devant mon casier.

— Souris…

J'attendis qu'il continue.

— Je lui ai raconté certaines choses qui nous sont arrivées. En y réfléchissant, je n'aurais sans doute pas dû. Mais merde. Je ne pensais pas te revoir un jour et encore moins que tu la rencontrerais, elle.

Je ne savais pas quoi en penser. Après tout, moi aussi j'étais persuadée de ne jamais le revoir. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de me sentir trahie. J'avais conscience que c'était irrationnel. Le fait de s'être confié à Paige n'était pas un manque de loyauté de la part de Rider. De toute façon, la loyauté n'avait rien à voir là-dedans. Mais ça ne changeait rien à la douleur que je ressentais.

— Je ne lui ai rien dit.

— Pourtant, elle savait… que je ne parle pas beaucoup.

— Ce n'est pas moi qui lui ai dit. Je ne lui ai jamais dit ça. (Ses yeux étaient froids quand il se tourna vers moi.) Mardi dernier, elle est venue chez Hector. Il m'a posé des questions sur toi et je lui ai dit que tu étais quelqu'un de réservé. Elle a dû entendre notre conversation. Je ne lui ai jamais rien dit directement. (Il marqua une pause.) Paige t'a raconté le contraire ?

Même si c'était la vérité, je secouai la tête.

Il soupira lourdement, avant de replacer une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Le rouge me monta aux joues et quand il posa la main sur ma nuque, je sentis un frisson descendre le long de mon échine.

On se regardait dans les yeux, mais je ne savais pas quoi lui dire. En fait, j'étais tellement perdue que, même si je n'avais eu aucun

problème à m'exprimer, j'étais persuadée que je n'aurais pas su comment me comporter.

Rider soutint mon regard un instant, puis m'attira à lui. Il passa son autre bras dans mon dos pour m'étreindre. Son torse était chaud et solide contre ma joue.

Quand il s'écarta, il garda un instant ses mains sur mes hanches.

— On se parle plus tard ?

Je souris et hochai la tête, mais même si j'avais apprécié son étreinte, je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'il n'avait pas répondu à ma question.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

La deuxième semaine de classe se déroula plus ou moins comme la première.

Enfin, presque. Je ne m'enfuis d'aucun cours. Victoire. Rider m'envoya un message le lundi soir. Juste pour me souhaiter une bonne nuit. En m'appelant Souris. Contrairement à la fois précédente, je réussis à lui répondre sans faire ma poule mouillée. Paige ne me fit plus la moindre visite surprise. Deuxième victoire. Lui tenir tête le lundi avait sans doute suffi à la calmer. Troisième victoire. Elle se contentait de flirter avec Rider en faisant comme si je n'existais pas. Du lundi au jeudi, j'avais déjeuné avec Keira, et la veille, j'avais réussi à répondre à deux questions que l'on m'avait posées. Pas une, mais deux ! Si ça ce n'était pas une victoire.

Anna avait levé son poignet cassé et m'avait demandé :

— Tu t'es déjà cassé quelque chose, Mallory ?

Les spaghettis de mon repas s'étaient mis à peser sur mon ventre comme si chaque pâte avait été lestée avec du plomb, mais j'avais réussi à articuler un :

— Oui.

— Quoi ? avait demandé Keira, les yeux plissés.

Les deux mots suivants avaient été plus faciles.

— Le nez.

Heureusement, personne ne m'avait demandé de précisions, sûrement parce que le copain de Jo nous avait raconté que son frère s'était cassé le sien avec une batte de base-ball en plastique et que, visiblement, ça demandait du talent. En tout, j'avais prononcé trois mots, mais devant une table remplie de personnes. Et même si ça paraissait idiot, je me sentais… fière, à tel point que je l'avais raconté à Carl et Rosa à l'instant où ils étaient rentrés à la maison.

Ils avaient été fiers, eux aussi.

Et rassurés.

Leur échange silencieux n'avait laissé aucun doute à ce sujet. J'avais essayé de ne pas me vexer. Après tout, ce n'était pas comme s'ils ne me pensaient pas capable de réussir le lycée. Je savais qu'ils s'inquiétaient. Ils se demandaient si ce n'était pas trop éprouvant pour moi. Mais je comptais m'accrocher, et pour l'instant j'avais tenu plus longtemps qu'au collège.

Le vendredi, je croisai Rider à l'entrée de la cantine, les mains enfoncées dans les poches de son jean. Apparemment, il avait décidé de sécher le dernier cours de la matinée. Et même si je ne voulais pas l'encourager à faire ce genre de choses, j'étais contente de le voir. On discutait à peine avant et après le cours d'expression orale, et il n'était plus venu me voir chez moi. Ensemble, on s'inséra dans la file d'attente et il garnit un plateau des mêmes choses que la fois précédente : de la pizza et du lait.

— Tu veux rester ici ou aller t'asseoir dehors ? lui demandai-je.

Rider eut un sourire en coin avant de jeter un coup d'œil à la table de Keira.

— Comme tu veux ! Le monde t'appartient.

Je souris. Toutefois, si nous nous asseyions à une table, nous ne pourrions pas vraiment discuter. Et puis, dehors, le temps s'était rafraîchi, comme si l'été avait décidé de s'éclipser prématurément.

— Dehors ?

Personne ne nous arrêta lorsqu'on se dirigea vers les vieilles tables de pique-nique. Certaines étaient déjà occupées, mais on réussit à en trouver une de libre. Rider s'assit à côté de moi. Pas en face, comme les autres élèves. Il était très proche de moi et sa cuisse touchait presque la mienne. Je… Ça me faisait plaisir.

Je ne voyais plus que lui. J'entendais la moindre de ses inspirations. Quand il ouvrit la brique de lait pour la poser sur mon plateau, je sentis tous les mouvements du banc sur lequel nous étions installés. Il posa son coude gauche sur la table.

Je pris une gorgée de lait.

— On ne te dit rien quand tu ne vas pas en cours ?

Il haussa les épaules et son bras effleura le mien. C'était agréable, mais sa réponse évasive ne me plaisait pas.

— Rider ?

Il attrapa sa part de pizza avant de se tourner vers moi.

— Ça n'a pas d'importance.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi ça ?

Il prit une bouchée.

— Quoi qu'il arrive, j'aurai une bonne note.

Rider était intelligent. Keira me l'avait dit. Enfant, il apprenait déjà plus vite que les autres. Mais aller en cours était important. Je passais sans doute pour une rabat-joie, mais j'avais peur qu'il ait des ennuis. Du coup, je lui reposai ma question en lui donnant une tranche de pepperoni.

Il ne répondit pas tout de suite.

— Franchement ? Ils s'en foutent.

— Qui ça ?

J'allais déposer le pepperoni dans son assiette mais il me le prit des doigts et l'avala aussitôt.

— Les profs ?

— Ouais. Ils n'attendent que le strict minimum de ma part. (Après avoir bu une gorgée d'eau, il me fit un grand sourire.) Comme si me pointer une fois de temps en temps suffisait.

Je secouai lentement la tête.

— J'ai du mal à y croire.

— Le lycée a arrêté d'appeler Mme Luna. En fait, ils ont arrêté quand… quand ils ont appris que j'étais placé en famille d'accueil. (Il ricana. Je ne savais pas quoi dire.) Pareil pour Paige, mais à cause de l'endroit où elle vit. C'est le cas de plein d'élèves. L'administration voit leur adresse et décide qu'elle ne peut rien faire pour eux.

Cette fois, j'étais perdue.

— Leur adresse ?

— Ton adresse fait partie de celles qui leur plaisent. Mais la grande majorité ? Pas du tout. (Il s'interrompit et baissa les yeux vers mon assiette.) Tu ne manges pas ?

Je levai les yeux au ciel.

— Je ne suis pas une gamine. Je suis assez grande pour manger toute seule.

Rider haussa un sourcil et je vis son regard glisser de mon visage jusqu'à ma poitrine. Le rouge me monta aux joues.

— Crois-moi, dit-il d'une voix rauque. Je m'en suis rendu compte. J'ai du mal à m'y habituer, mais je le sais.

Sa réponse me laissa bouche bée. Je ne savais plus quoi dire.

Il regarda ma pizza avec insistance.

Bon, d'accord. Je la soulevai et en pris une bouchée. C'était mieux que de rester plantée là à le dévisager.

— Tout ce que je veux dire, c'est que je n'aurai pas d'ennuis, dit-il en attrapant une serviette en papier pour s'essuyer les doigts.

Je réfléchis en continuant de manger. Au bout d'un moment, je reposai ma pizza dans l'assiette.

— Tu n'as pas de problèmes, parce que… (Je retirai une autre tranche de pepperoni et la lui tendis. Ses doigts chauds effleurèrent les miens.) Parce qu'ils n'attendent rien de toi ? C'est ça ?

Rider haussa de nouveau une épaule sans répondre.

Merde. C'était exactement ce qu'il voulait dire. Décontenancée, je fixai le reste de ma part de pizza.

— C'est vrai ?

Quand il me regarda, ses yeux étaient seulement à moitié ouverts et ses longs cils dissimulaient ses iris.

— Je trouve que c'est… bon signe que tu me poses la question.

Je posai mes mains sur mes genoux.

— Que… Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il termina sa pizza, puis se tourna vers moi. Je me redressai, mais il y avait quand même très peu d'espace entre nous. À cette distance, je voyais les éclats dorés qui parsemaient ses iris. Il arborait un léger sourire qui semblait factice.

— Tu es bien tombée, dit-il. Tu vis bien depuis quatre ans. Les personnes qui t'ont accueillie sont des gens bien. Des médecins. Tu n'es plus du mauvais côté de la barrière.

— Mais… tu m'as dit que Mme Luna était gentille !

L'inquiétude m'envahit. M'avait-il menti ?

Il me tapota la main avec son index. Aujourd'hui, il n'avait pas de peinture sur les doigts.

— Elle est gentille. Adorable, même. Mais… écoute. Ça n'a pas la moindre importance. (Du bout du doigt, il traça le contour de ma

paume avant de remonter vers mon poignet.) Je n'ai pas d'ennuis et je n'en aurai pas.

À mes yeux, c'était important. Je ne comprenais pas comment le personnel du lycée pouvait penser que Rider n'en valait pas la peine. Ou pire, comment Rider pouvait penser ça de lui-même. Il en valait la peine. J'allais le lui dire lorsqu'il retourna ma main et entrelaça nos doigts. Alors mes pensées se dispersèrent.

Rider me tenait la main.

Il le faisait souvent lorsque nous étions enfants, mais désormais, la sensation n'était plus la même. Je ne pouvais m'empêcher de regarder sa main. Elle paraissait tellement plus grande, plus forte et plus calleuse que la mienne.

« Tu n'es plus du mauvais côté de la barrière. »

Lui, si. Pourtant, quelque chose me disait que c'était un choix de sa part.

Sachant que j'aurais dû lui lâcher la main, je m'en voulais de ne pas avoir la force de le faire. Son geste paraissait innocent, mais Paige ne l'aurait sans doute pas vu de cet œil. Et je n'aurais pas pu lui en vouloir.

Rider me serra la main un peu plus fort.

— Qu'est-ce que tu penses du discours que l'on doit écrire ? me demanda-t-il pour changer de sujet. Ton sujet, c'est les trois branches du gouvernement, c'est ça ?

Je hochai la tête. Je lui avais parlé de l'accord qu'avaient passé Carl et Santos et il avait trouvé que c'était une bonne idée. Tout le monde disait la même chose, sans doute parce qu'ils ne me croyaient pas capable de le faire.

Santos n'avait pas voulu nous laisser choisir le thème de notre première prise de parole. Ce n'était pas évident. Le sujet de Rider

portait sur les différents styles de peinture. Je baissai les yeux vers nos mains liées.

— Ça ne… devrait pas… être trop difficile.

— Non. (Il me lâcha la main, mais fit glisser ses doigts le long de ma paume. J'en frissonnai.) Tu vas y arriver.

Vu que j'avais deux semaines pour me préparer et que je n'allais pas parler devant toute la classe, j'étais persuadée d'y arriver, moi aussi.

— Tu voudras t'entraîner ? me demanda-t-il en attrapant sa bouteille d'eau.

— Tu es sérieux ?

J'avais prévu de demander à Ainsley de m'aider car même le fait de parler devant Santos allait s'avérer difficile pour moi. Rien que d'y penser, j'avais l'estomac noué. Et il était hors de question que j'embête Keira avec ça. J'avais trop honte.

Rider hocha la tête.

— Bien sûr. On se voit quand tu veux.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

— Tu ne travailles pas ?

— Je peux m'arranger.

Quand il baissa les yeux vers mon assiette, je compris ce qu'il allait me demander avant même qu'il le fasse.

— Oui, lui dis-je. Je vais finir.

Un sourire étira ses lèvres, creusant sa fossette.

— Décidément, tu es parfaite.

Mon souffle se bloqua dans ma gorge. Je me sentais bête de réagir comme ça, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Je terminai ma part de pizza avant de boire le reste de mon lait.

— Est-ce que… Paige s'entraînera avec nous ? demandai-je.

Je trouvais que la question s'imposait, dans la mesure où elle devait faire le même exercice que nous.

Quand il me donna un léger coup sur le bras, je faillis laisser tomber ma brique de lait.

— Je ne crois pas, non.

Je levai aussitôt les yeux vers lui.

— Pourquoi ? (Rider haussa les épaules.) On ne s'est jamais vraiment parlé.

Je n'avais pas dit à Rider tout ce que Paige m'avait raconté.

— Je sais, répondit-il.

— Tu… (C'est alors que je tiltai. Je fronçai les sourcils tandis que le soulagement et l'agacement m'envahissaient.) Tu lui as fait une remarque par rapport à moi !

Rider haussa les sourcils.

— Je… Tu n'as pas le droit de faire ça, continuai-je en m'écartant.

Un courant d'air fit voler une mèche de mes cheveux, qui vint se placer devant mon visage. Rider me regarda dans les yeux. Je m'étais défendue lorsque Paige m'avait traitée d'idiote et j'avais cru que c'était pour cette raison qu'elle ne m'avait plus approchée. J'avais eu tort.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Il me dévisagea un instant.

— Je lui ai simplement expliqué que tu étais importante pour moi et qu'étant donné que je ne pensais pas te revoir un jour, je ne supporterais pas que quelqu'un vienne gâcher nos retrouvailles. Elle a compris.

— Qu'est-ce qu'elle a compris ? murmurai-je.

Rider me répondit sans me quitter des yeux.

— Elle a compris que si je devais faire un choix entre vous deux, ce n'est pas elle que je choisirais.

Un sentiment d'euphorie naquit dans mon ventre et remonta jusqu'à ma poitrine. Même si ça paraissait dingue, c'était adorable de sa part. Toutefois, je n'avais pas envie qu'il mène mes combats à ma place. Et je ne voulais pas non plus qu'il ait à choisir entre nous deux.

— Je… Je ne sais pas quoi dire. Tu ne devrais pas avoir à faire ce genre de choix. Je… Je n'ai plus besoin que tu prennes ma défense.

— Ah oui ? murmura-t-il.

— Oui ! m'écriai-je, m'attirant les regards de la table voisine.

Élever la voix n'était pas dans mes habitudes, mais j'étais en colère. Furieuse, même. J'avais cru avoir réussi à remettre Paige à sa place toute seule, mais ce n'était pas le cas.

— Je n'ai pas besoin que l'on me protège, dis-je en parlant plus bas.

Son sourire s'élargit, de plus en plus lumineux. Je ne comprenais pas pourquoi.

Je lui donnai un léger coup de poing dans le bras.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle !

Quand je pris mon élan pour le frapper de nouveau, il me saisit la main au vol.

— Souris ! s'exclama-t-il en riant. Je rêve ou tu m'as frappé ?

Je ne répondis pas à la question.

— Je n'ai pas besoin que tu… parles à ma place. J'ai besoin…

Je m'arrêtai. Il avait posé nos mains jointes contre son torse et je sentais son cœur battre très fort sous mes doigts.

Ses yeux se voilèrent légèrement.

— De quoi as-tu besoin, Mallory ?

Cette fois, si j'avais du mal à parler, c'était pour une raison totalement différente.

— J'ai besoin… de me débrouiller seule.

Rider fronça les sourcils. Il me regardait comme si je lui avais parlé dans une autre langue.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? bafouillai-je. Parce qu'il faut que j'apprenne à me débrouiller seule ! Tu ne peux pas intervenir dès qu'il m'arrive quelque chose. Tu ne pourras pas toujours me protéger.

— Mais j'en ai envie, répondit-il d'une voix rauque.

Suave.

Mon cœur martelait ma poitrine.

— Tu ne peux pas !

Il eut un sourire en coin. Ma main était toujours contre son torse.

— C'est une vieille habitude. J'ai du mal à m'en défaire.

Quand il releva les yeux vers moi, son regard me transperça.

— Tu… Tu vas devoir essayer.

— D'accord.

Il posa nos mains jointes sur son genou. De son autre main, il recoiffa une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— J'essaierai.

Je ne savais pas quoi dire de plus tandis que nous nous regardions dans les yeux. Je me demandais ce que les autres pensaient en nous voyant ainsi. Et je lui en voulais toujours. Bien sûr, cela me faisait plaisir qu'il s'inquiète, mais je n'étais pas une demoiselle en détresse qu'il devait sauver.

Du moins, j'essayais de ne plus l'être.

La Mallory que je voulais être n'était pas faible ni pathétique. Elle n'était pas le genre de fille qui avait besoin de la protection du petit ami de Paige.

— Si j'ai besoin d'aide, je te le dirai. D'accord ?

Il pencha la tête. Seigneur. Ainsi, nos lèvres étaient parfaitement alignées.

— D’accord.

— Très bien, murmurai-je.

Rider baissa lentement la main, mais continua de serrer la mienne pendant quelques secondes. Il la lâcha sans me quitter des yeux.

— Tu es différente, Mallory.

Je me redressai.

— Oui.

— C’est bien, murmura-t-il.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 15

Paige avançait dans le couloir comme sur un podium de mode. Ses pas débordaient d'assurance. Je l'enviais. Je n'avais jamais eu confiance en moi. J'ignorais ce que cela faisait. Ses cheveux étaient relevés en queue-de-cheval haute et elle était avec une fille à la peau hâlée que je n'avais jamais vue.

Les doigts serrés autour de la bandoulière de mon sac, je marchais droit devant moi tout en la gardant à l'œil. J'aurais préféré tourner à gauche et me rapprocher des casiers, mais il y avait trop de monde. Le claquement des portes résonnait dans tous les sens.

En plus, je serais passée pour une poule mouillée.

Je ne pouvais pas me comporter ainsi après avoir dit à Rider le vendredi précédent que je n'avais pas besoin qu'il me protège. À présent, nous étions lundi et il était grand temps que je me montre à la hauteur de mes paroles.

Lorsque je dépassai Paige, mon cœur se mit à bondir au rythme d'une chorégraphie digne de Riverdance. Elle ne dit rien, mais leva un bras pâle et fin pour faire un doigt d'honneur.

Pile dans ma direction.

La fille qui l'accompagnait s'esclaffa.

Au même moment, de l'autre côté, j'entendis un mot que je détestais de toutes les fibres de mon être.

— Quelle attardée, celle-là !

Le rouge me monta aux joues. Je savais que la fille ne parlait pas de Paige, mais je me forçai à ne pas réagir. Je ne regardai pas dans sa direction et je ne donnai à personne la satisfaction de croiser mon regard. Je me contentai de marcher la tête haute jusqu'à mon casier.

Sans regarder à l'intérieur, j'attrapai mes livres, espérant qu'il s'agisse des bons. Je n'avais pas l'intention de me mettre entre Paige et Rider, mais vu le doigt d'honneur qu'elle m'avait fait, c'était déjà le cas. Visiblement, ce qu'il lui avait dit ne lui avait pas fait plaisir.

Toutefois, ce n'était pas ce qui m'avait fait le plus mal.

Ce mot, ce mot horrible, avait creusé un trou de la taille d'un poing dans mon cœur. En foyer et à l'école primaire, j'avais souvent entendu ce terme. Il me suivait comme une étiquette collée sur mon front. Et au fond de moi, je croyais sans doute que c'était la vérité. C'était peut-être pour cela que je ne parlais pas, alors que je savais parfaitement que ce n'était qu'une insulte. La première fois que j'avais rencontré le Dr Taft, je lui avais posé la question. Carl était présent.

Le soir, Carl et Rosa m'avaient assuré que je ne souffrais d'aucun retard mental, mais que même si cela avait été le cas, cela n'aurait eu aucune importance. J'étais moi-même. Et ils m'aimaient comme j'étais.

Cela faisait des années que personne ne m'avait appelée ainsi.

Il était clair qu'on parlait dans mon dos. Sinon, pourquoi une fille que je ne connaissais même pas m'aurait-elle traitée de cette façon en passant dans le couloir ? Je n'avais pas envie d'accuser Paige, parce qu'elle était liée à Rider, mais je ne pensais pas que le coupable puisse être quelqu'un d'autre.

Avec un soupir, je poussai les morceaux de steak dans mon assiette. Anna et Keira comparaient leurs bracelets en or et en argent où s'enfilaient des *charms*.

Peut-être que c'était à cause de ce que j'avais entendu ce matin, je ne sais pas, mais je fis l'effort de décoller ma langue de mon palais.

— Ils sont… très jolis.

Anna échangea un regard avec Jo avant de me sourire pour dissimuler sa surprise.

— Ce sont des bracelets Alex and Ani. J'en ai plusieurs à la maison, me dit-elle. Ils sont trop beaux !

Jo tendit le bras vers moi et secoua le poignet. Elle en portait trois.

— C'est Vilma qui nous a rendues accros.

Je découpai un bout de mon steak.

— Vilma ?

— Elle a terminé le lycée l'année dernière, me répondit Keira. C'était la chef des pom-pom girls. Elle continue à la fac, maintenant.

Anna hocha la tête tout en attrapant une frite dans mon assiette.

— Elle nous a fait tellement de pub pour ces bracelets qu'elle devrait se faire payer une commission.

Je rapprochai mon assiette de la sienne et elle prit deux autres frites. Le sujet de conversation changea rapidement et je me mis à réfléchir au cours d'expression orale. Je ne me souvenais pas du sujet qui avait été attribué à Keira, mais je me demandais si elle avait besoin de s'entraîner.

Mes lèvres s'entrouvrirent et ma langue s'enroula autour des voyelles et des consonnes, mais… étais-je capable de m'entraîner devant elle ? Cela me prendrait une éternité de rassembler mon courage. Est-ce qu'elle me trouverait bizarre ? Sans doute. Et je finirais par déjeuner toute seule dans la bibliothèque ou un truc dans le genre. Résultat : je me dégonflai avant même d'avoir prononcé le moindre mot.

Soupir.

J'avais pratiquement terminé ce qui, je l'espérais, n'était pas un steak de kangourou, lorsque je sentis quelqu'un s'asseoir sur la chaise à côté de moi. En reconnaissant le parfum d'herbe, je relevai la tête.

Keira sourit.

— Salut, Jayden !

— Salut, répondit-il en posant les bras sur la table. Je m'en voulais de laisser de jolies filles toutes seules à s'ennuyer, alors je suis venu vous faire grâce de ma présence.

Jo ricana.

— On dirait que tu viens de te réveiller et d'arriver au lycée.

— Peut-être bien. (Jayden tendit la main vers mes frites sans prêter attention au regard agacé d'Anna.) Merci, ma belle.

— Vous vous connaissez ? demanda Jo en nous désignant, Jayden et moi, du bout de sa fourchette.

Avant que j'aie eu le temps de hocher la tête, il passa un bras autour de mes épaules.

— C'est ma *bae* !

Je souris.

— Ta *bae* ? (Keira soupira.) Je déteste ce mot. Tu sais ce que ça veut dire, au moins ?

— « Crotte », répondis-je sans réfléchir. En danois.

Tout à coup, j'écarquillai les yeux. Mon Dieu ! J'avais parlé sans la moindre hésitation à la cantine ! Oh, mon Dieu ! Personne ne s'était rendu compte de ma danse de la joie intérieure, mais moi, je n'arrivais pas à y croire ! J'avais parlé sans le moindre problème.

Cela méritait un bon point.

Anna gloussa.

— Je sais. Je sais. Mais je trouve quand même que c'est adorable, comme surnom.

De l'autre côté de la table, Keira leva les yeux au ciel.

— Mais ça veut dire « merde », à la fin !

— N'empêche que Mallory assure, peu importe son surnom, rétorqua Jayden en retirant son bras de mes épaules.

Je haussai les sourcils.

— Où est ton frère ? lui demanda Jo. Je veux bien être sa *bae*.

Jayden ricana.

— Pourquoi ? C'est un loser. Moi, je suis jeune et beau. Lui, il est vieux et décrépit.

J'éclatai de rire et fis passer mes cheveux derrière mon épaule. Jo, elle, fronça le nez.

— Décrépit ? répéta-t-elle. Ce n'est pas un terme que j'utiliserais pour décrire Hector.

— Tu devrais pourtant.

Jayden continua de se chamailler avec les filles pendant le reste du déjeuner. Il était vraiment… spécial. Très drôle. Et étonnamment charmant. D'ici à quelques années, il serait sans doute aussi dragueur et populaire qu'Hector. Je souriais tellement en l'écoutant que je me demandai si des rides s'étaient formées prématurément autour de mes yeux.

Et je gardai le sourire jusqu'à ce que je croise Rider dans l'escalier en me rendant au cours d'expression orale. C'était la première fois que je le voyais de la journée. Il portait un tee-shirt délavé et un jean usé. Ses cheveux étaient décoiffés. On aurait dit qu'il s'était endormi en classe.

Une expression chaleureuse illuminait son visage.

— J'allais venir te chercher.

Mon sourire s'élargit encore plus tandis que je le rejoignais sur le palier. Il se retourna pour marcher à mes côtés.

— J'ai réfléchi à la prise de parole qu'on doit travailler, dit-il. Enfin… tu veux toujours que je t'aide ?

Une pointe de nervosité me piqua le ventre. J'avais envie de m'entraîner avec Rider, mais après ce qui s'était passé durant la matinée, je savais que ce ne serait pas une bonne idée.

— Tu n'es pas obligé. Je suis sûre que… tu as mieux à faire.

— Ça me fait plaisir. (Les sourcils froncés, il rattrapa la porte qui était en train de se refermer et la tint ouverte pour moi.) Sinon, je ne te l'aurais pas proposé.

Je passai la porte tout en essayant de trouver les mots.

— Je sais, mais…

— Je veux t'aider, m'assura-t-il sans la moindre hésitation. (La sensation de nervosité remonta jusque dans ma poitrine. On grimpa les marches.) Tu ne veux pas t'entraîner ? (Il marqua une pause.) Avec moi ?

Quand on atteignit le second palier, je me tournai vers lui et lus la confusion dans ses yeux noisette. Je me mordis l'intérieur de la joue. Et mince.

— Je voulais juste m'assurer que… tu ne te sentais pas obligé de le faire.

Son sourire réapparut.

— Je suis libre jeudi.

Jeudi ? De cette semaine ? J'écarquillai les yeux. J'avais déjà écrit les grandes lignes de mon discours pendant le week-end. Je pouvais donc le faire, mais c'était bien trop tôt à mon goût.

— Au moins, tu auras eu le temps de répéter devant quelqu'un avant de parler devant M. Santos la semaine prochaine. (Il me donna un petit coup de coude.) Je peux passer après les cours.

Le jeudi, c'était parfait, car Carl et Rosa travaillaient tous les deux et il y avait très peu de chances pour qu'ils rentrent plus tôt. Je pouvais également leur demander l'autorisation d'inviter Rider à la maison. Dans tous les cas, je hochai la tête.

Une fois en cours, on se divisa en petits groupes de quatre pour s'entraîner. J'avais envie de vomir. Heureusement, j'étais avec Hector et Rider. Le problème, c'était que Paige était de la partie, elle aussi. Je ne me sentais donc pas rassurée…

De toute façon, on ne s'entraîna pas du tout.

Les garçons n'avaient encore rien préparé. Je n'avais que des grandes lignes que je ne comptais pas lire à voix haute. Paige, elle, avait quelque chose de plus abouti, du moins je le supposais, mais elle avait les yeux rivés sur son portable caché sur ses genoux et la main posée sur la jambe de Rider. Dès qu'elle croisait mon regard, elle me souriait. Son comportement n'avait plus rien à voir avec celui qu'elle avait eu le matin même.

Tandis qu'Hector écrivait quelque chose pour avoir de quoi s'entraîner, j'observais Rider et Paige. Mais surtout Rider, parce que… je ne pouvais pas m'en empêcher.

Il se mordait les lèvres pendant qu'il… *dessinait*. Il n'avait donc pas l'intention d'écrire son discours. Je me penchai vers lui. Ses sourcils étaient froncés par la concentration. Son poignet changeait régulièrement d'angle tandis qu'il traçait des traits courts et fins. En quelques secondes, Rider fit naître un bouquet de fleurs sur sa feuille. À présent, il était en train d'esquisser de toutes petites fleurs qui ressemblaient à des gypsophiles.

— Tu devrais travailler ton texte au lieu de me regarder, dit Rider sans quitter son cahier des yeux.

Les yeux sombres de Paige se posèrent sur moi d'un air agacé.

Je rougis.

— Et toi, tu devrais travailler sur ton texte tout court, rétorqua Hector en souriant. (Il désigna son propre cahier sur lequel il était en train d'écrire.) Et pitié, Mallory, arrête de le regarder. Son ego est déjà bien assez gros comme ça à cause de Paige. Ne l'encourage pas.

— *Pendejo*[1], murmura Rider dans sa barbe.

Hector tendit le bras et lui fit un doigt d'honneur.

— Dans tes rêves.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que cela signifiait.

Paige retira sa main de la jambe de Rider et appuya son coude sur la table. Elle posa ensuite son menton contre sa paume.

— Alors, Mallory ? Tu as hâte de faire ton discours, la semaine prochaine ?

Je me crispai.

Mes camarades ignoraient encore que j'allais recevoir un traitement de faveur et je redoutais le moment où ils l'apprendraient.

— Tu connais quelqu'un qui a hâte ? rétorqua Hector.

Paige haussa les épaules tout en me dévisageant.

— Alors ?

Rider releva la tête. Lorsqu'il ouvrit la bouche, je sus qu'il allait changer de conversation ou répondre à ma place. Je ne pouvais pas le laisser faire ça.

Je me fis violence pour parler.

— Je ne ferai pas… mon discours… devant la classe. (Le rouge me monta aux joues tandis que je tentais de faire sortir les mots.) Je le ferai… pendant la pause… de midi.

— Quoi ?

Elle rit.

Rider, lui, me regardait avec des yeux brillants de surprise.

La nervosité me poussait à carrer les épaules.

— Je ne suis pas… obligée de le faire… comme les autres.

— Quoi ? (Elle écarquilla les yeux et regarda les garçons l'un après l'autre.) Ce n'est pas juste !

Mon cœur se serra.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? demanda Hector en haussant les épaules. Ça ne nous concerne pas.

Paige se laissa aller en arrière sur sa chaise.

— Mais ce n'est pas normal ! On doit tous s'y coller, alors pourquoi pas elle ?

— La raison importe peu, répondit Rider sans me quitter des yeux. Hector a raison. Ça ne nous concerne pas.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais Paige tourna lentement la tête vers Rider.

— Tu dirais la même chose s'il s'agissait de Laura ou de Leon ?

Rider tourna la tête vers elle.

— Oui. Parce que ça n'aurait rien à voir avec moi et que je m'en moquerais complètement.

— Mais tu ne t'en moques pas ! rétorqua-t-elle.

J'avais envie de me cacher sous le bureau. Son ton était sans équivoque.

— Paige, souffla Rider en secouant la tête. Je ne veux pas faire ça ici.

Elle pencha sur le côté et releva le menton.

— Qu'est-ce que tu ne veux pas faire ici, *Rider* ?

— Oh, putain, marmonna Hector.

Tout à coup, M. Santos apparut à côté de nous. Le silence s'abattit sur la table tandis qu'il observait le travail de Rider. Je me crispai, m'attendant à ce qu'il se mette en colère après lui.

Pourtant, son sourire distrait ne s'envola pas lorsqu'il se pencha en avant, les yeux plissés derrière ses lunettes à monture métallique.

— Les détails et les ombrés sont incroyables. J'ai l'impression que les fleurs vont sortir de la page.

Ma mâchoire se décrocha.

Les joues un peu roses, Rider baissa le crayon qu'il tenait à la main.

— Je ne suis pas surpris. (M. Santos posa la main sur l'épaule de Rider.) Tu as toujours eu beaucoup de talent.

Je haussai les sourcils. Santos avait déjà vu les dessins de Rider ? Et pourquoi ne le réprimandait-il pas ?

Rider ne dit rien.

— Mais essaie de travailler sur ton discours pour le moment, d'accord ?

— OK, marmonna Rider en posant son crayon.

M. Santos porta ensuite son attention sur ma feuille.

— Intéressant, murmura-t-il après avoir parcouru mes notes.

Je serrai les dents. Son sourire ne faiblit pas tandis qu'il faisait un pas de plus vers moi.

Je m'humectai les lèvres et, malgré ma nervosité, forçai ma langue à se délier.

— Je… Je ne suis pas… très douée pour écrire des discours. (Je m'interrompis pour inspirer profondément.) Ni pour les dire.

Enfin ! J'avais réussi à parler à M. Santos sans que personne intervienne à ma place. Je me tins plus droite.

— La prise de parole en public est une forme d'art. Aussi la qualité d'un discours est-elle une chose très subjective, Mallory.

Les lèvres pincées, je levai les yeux vers lui. Je ne comprenais pas où il voulait en venir.

— L'important, c'est de faire de son mieux.

Santos désigna ma feuille d'un geste de la tête. Tout à coup, je me demandai s'il parlait de ma fuite lors de la première semaine de cours et de l'appel qu'il avait passé à Carl et Rosa. À ce moment-là, j'avais baissé les bras avant même d'avoir essayé.

— Je ne parle pas de réussir du premier coup ni même d'atteindre la perfection, mais c'est en faisant de son mieux qu'on finit par y arriver. Ça marche pour l'art. Ou pour la vie en général. (Il me tapota l'épaule.) Et visiblement, tu as décidé d'essayer.

Je clignai lentement les yeux.

Santos s'éloigna et retourna vers l'avant de la salle.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? murmura Paige.

Je tournai la tête vers Rider. Il avait un léger sourire aux lèvres.

— C'était profond, murmura-t-il.

Je hochai lentement la tête.

— Pourquoi est-ce qu'il ne t'a rien dit ?

— J'ai de la chance.

Je fronçai les sourcils.

— Et comment… sait-il que tu dessines ?

Hector leva les yeux de son cahier en ricanant. Il répondit avant Rider.

— Parce qu'en première, Rider a décidé que le bâtiment principal de Lands High avait besoin d'un relooking.

Rider leva les yeux au ciel.

— Il a tagué l'entrée et s'est fait choper dès le lendemain parce que cet abruti avait oublié de changer de tee-shirt, ajouta Paige. (Elle sourit en croisant mon regard. Je crois qu'elle était contente de me montrer qu'elle connaissait plus de choses que moi à son sujet.) M. Santos est sans doute le seul prof à avoir vu le côté artistique de la chose.

Je reportai mon attention sur Rider. Ses joues s'étaient à nouveau empourprées.

— Je n'ai pas eu beaucoup d'ennuis, dit-il sans me regarder. C'était un délit mineur. J'ai juste eu à nettoyer ce que j'avais fait. C'était chiant.

— Un délit mineur ? (Je le dévisageai.) C'est ça que tu appelles « pas beaucoup d'ennuis » ?

Hector s'esclaffa avant de baisser la tête vers son cahier.

— Ce n'est pas grand-chose, tu sais.

Je ne voyais pas les choses de cette façon.

Un moment passa, puis Rider regarda enfin dans ma direction. Son sourire s'était fait honteux.

— Bon, d'accord. J'ai eu des ennuis, mais ce n'était pas très grave. Si tu veux tout savoir, Santos m'a défendu. Du coup, je n'ai pas eu à payer le moindre dédommagement à l'école. C'est pour ça que je me suis retrouvé à nettoyer le mur.

— Je parie que tu ne sais pas non plus que Santos a fait exposer un dessin de Rider dans une galerie d'art en ville ? demanda Hector. Ça faisait partie du marché. Il devait dessiner quelque chose que l'on pouvait exposer, et pas seulement sur la façade d'un bâtiment.

Je me retrouvai bouche bée pour la deuxième fois de la journée.

— Quoi ?

— *Cállate*, mec. (Rider se pencha en avant d'un air mauvais.) Je ne rigole pas.

Hector, lui, rit à gorge déployée.

— Où ça ? demandai-je.

Un soupir s'échappa de la bouche de Paige.

— N'en fais pas tout un plat. Ce n'était qu'un graffiti sur de la toile.

— C'est quand même génial ! rétorquai-je sans la moindre hésitation.

Elle leva les yeux au ciel.

Rider secoua la tête et reporta son attention sur son dessin.

— Ça n'a pas la moindre importance.

Moi, je trouvais que si.

— Je suis contente pour toi.

Quelque chose dans ma voix lui fit relever la tête. Un moment passa avant qu'il reprenne la parole.

— Il est à City Arts. Ou du moins il l'était. Je ne sais pas s'il est toujours exposé.

Je voulais aller voir ça par moi-même, parce que… c'était incroyable !

Sur bien des points, Rider était toujours le même : il était gentil et son instinct le poussait à protéger les autres. Mais il y avait beaucoup de choses que j'ignorais de cette version plus âgée de lui-même.

Secouant la tête, je tentai de me concentrer de nouveau sur mon discours, mais je ne distinguais pas les mots. Je repensai à ce que Santos avait dit. Ses paroles m'avaient parlé. La vie, c'était comme prendre la parole en public. Le résultat importait peu. L'essentiel, c'était de faire de son mieux.

C'était une philosophie à laquelle je pouvais me raccrocher.

— J'ai faim, annonça Hector à la fin du cours.

— OK… répondit Rider pendant que je rangeais mon cahier dans mon sac. Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Le sourire aux lèvres, Hector me fit un clin d'œil.

— Je veux que tu me promènes et que tu me nourrisses !

Rider ricana.

— On peut aller au *Firehouse*. Je mangerais bien un hamburger et des frites.

Lorsqu'il se leva, Rider s'étira et son tee-shirt se souleva, révélant une partie de son ventre. Je fus incapable d'en détourner les yeux. Son bas-ventre était incroyablement musclé. Et dessiné.

C'était joli.

Très joli, même.

Les joues en feu, je détournai les yeux et croisai le regard entendu d'Hector. Merde. Il fallait que j'apprenne à être plus discrète. Genre, incognito. Je préférais ne pas savoir si Paige s'en était aperçue, elle aussi.

— Tu devrais venir avec nous, suggéra Hector.

Je clignai les yeux. C'est à moi qu'il parlait ?

Apparemment. Rider baissa les bras et tourna la tête vers moi. J'étais encore assise.

— Ça te dit de venir manger un bout ?

— Bien sûr ! répondit Hector à ma place. Elle n'oserait pas dire non. Qui refuserait de passer du temps en notre compagnie ?

Mon Dieu. Jayden et lui se ressemblaient tellement !

Rider eut un sourire amusé.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

Les divers scénarios possibles s'amoncelaient dans mon esprit. Je n'étais jamais allée manger à l'extérieur avec quelqu'un d'autre qu'Ainsley et ma famille. Encore moins avec un garçon, alors deux… Carl et Rosa allaient sans doute péter un câble.

Non, en fait, il n'y avait aucun doute. Carl et Rosa allaient paniquer.

Mais j'avais envie d'y aller.

Aussi, le cœur battant à toute allure, je hochai la tête.

Le sourire de Rider s'élargit.

— Super. On y va dans la même voiture ? me demanda-t-il. Puisque tu ne connais pas le resto.

— Moi, ça me va, répondit Hector. Je te ramènerai au lycée tout à l'heure.

Comme ça me paraissait plus pratique, je hochai de nouveau la tête.

— Très bien. (Rider s'interrompit. Sa joie se reflétait dans ses yeux.) Mais tu dois d'abord faire un truc.

Je haussai les sourcils.

— Il faut que tu te lèves.

Je me levai.

Paige fit de même.

— Je ne peux pas venir. Tu sais bien que je garde Penny, le lundi.

— Ah, mince. (Rider se passa la main dans les cheveux. Je me demandai qui était Penny.) Tu veux que je prenne un truc à manger pour ta sœur et toi ? Je pourrais vous l'apporter après.

Elle pencha la tête sur le côté.

— Attends… Tu comptes y aller quand même ?

Oh, non.

Je reculai tout en enfilant mon sac. Cela n'allait pas bien se terminer. Pas bien du tout.

Rider s'adressa à nous sans quitter sa copine des yeux.

— On se rejoint dehors, d'accord ?

— OK, murmura Hector. (Comme je ne bougeais pas, il me saisit par le bras.) Viens.

Je laissai Hector me guider hors de la salle de classe. On resta silencieux pendant qu'on sortait de l'enceinte du lycée. J'aurais voulu discuter de ce qui venait de se passer, mais comme d'habitude, je ne dis rien. Ce n'était pourtant pas difficile. Je savais parler. En plus, j'avais déjà parlé devant lui. J'en étais capable. C'était facile.

Serrant les poings, je me concentrai sur le dos des gens qui marchaient devant nous et fis semblant que je parlais à Carl ou à Rosa. Ou même à Rider. Les mots se débloquèrent lentement. Mais dans la douleur.

— Je ne devrais peut-être pas… vous accompagner.

Voilà.

Je l'avais dit.

Merci, mon Dieu.

S'il était surpris que je lui aie parlé, Hector ne le montra pas.

— Je ne vois pas pourquoi tu ne pourrais pas venir.

Quand on s'arrêta devant son Escort, je relevai la tête vers lui. Des petites boules remplies d'électricité se formèrent dans mon ventre. Me tenir droite devant lui et lui parler n'étaient pas faciles.

— Il y a pourtant… une grosse raison.

Un léger sourire apparut sur ses lèvres. Hector s'approcha de l'arrière de la voiture et déposa son sac sur la banquette arrière.

— Paige ?

Je hochai la tête.

Il ricana, mais moi, je ne trouvais pas ça drôle. Une fois revenu vers moi, il s'appuya contre la portière côté passager. On resta un petit moment en silence.

— Je ne crois pas que Rider ait la moindre idée de ce qu'il fait. Comme d'habitude, quoi.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que… tu veux dire ?

Hector me dévisagea un instant. Cette fois, son rire fut moins joyeux.

— Pardon, je pensais à voix haute. (Il se gratta le menton.) D'habitude, à ce moment de l'année, Rider a déjà été renvoyé au moins deux fois. Cette année, ça ne lui est pas encore arrivé.

Cette information ne me plaisait pas, mais j'étais contente d'apprendre que c'était du passé.

— Il allait aussi graffer dès qu'il ne travaillait pas, continua-t-il en regardant si Rider arrivait. Et il ne passait pas beaucoup de temps avec Paige, si tu vois ce que je veux dire.

Je ne voyais pas du tout.

— Attention, il est très respectueux avec mon *abuelita*[2], mais il a toujours été…

— Été… quoi ? demandai-je en repoussant les mèches de cheveux que le vent faisait tomber devant mon visage.

Les yeux verts d'Hector se posèrent sur moi.

— Il a toujours été là, sans être là.

Je savais ce qu'il voulait dire.

Le cœur serré, je baissai les yeux vers le goudron taché d'essence. Là, sans être là. Exister, mais ne pas vivre. Je connaissais ce sentiment. J'avais été comme ça, moi aussi, pendant des années. Et de temps en temps, cette sensation m'envahissait de nouveau et m'enserrait comme un lourd manteau. J'ignorais que Rider connaissait ce sentiment, et que d'autres avaient pu le percevoir chez lui.

Et ça… ça me rendait triste.

— Le voilà, dit Hector en se redressant.

En relevant la tête, je vis Rider qui trottinait vers nous. Il ralentit en approchant de la voiture. Paige n'était pas avec lui. Je le dévisageai pour essayer de comprendre ce qui s'était passé tandis qu'Hector montait dans la voiture. Il avait la mâchoire crispée.

Ma gorge se noua.

— Tout… va bien ?

Rider fronça les sourcils.

— Oui.

— Je devrais peut-être…

— Non. (Il fit un pas vers moi, la tête baissée.) Je sais ce que tu vas dire. Et la réponse est non. Ce qui s'est passé n'a rien à voir avec toi.

Je ne bougeai pas d'un pouce.

— Si… ça a tout à voir avec moi.

Rider détourna la tête. Il était clair qu'il serrait les dents. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il reprenne la parole.

— Tu as raison. Dans un sens, c'est vrai. Mais ça ne change rien. Hector t'a invitée et j'ai envie que tu viennes avec nous.

Hector baissa la vitre et sortit la tête de la voiture.

— Vous venez ?

Je regardai Rider. Je ne savais pas quoi faire.

S'il te plaît.

Il ne le prononça pas à haute voix. Il se contenta d'articuler les mots sans produire le moindre son.

Et ma décision fut prise.

Vingt minutes plus tard, je me retrouvai dans un petit *diner* situé à deux kilomètres à peine du lycée. À en croire l'architecture du bâtiment, le restaurant avait d'abord été une caserne de pompiers, ce qui expliquait son nom. L'endroit était assez ancien. Des photos vintage étaient accrochées au mur et les banquettes étaient en cuir rouge. L'ambiance était familiale. Je m'attendais presque à entendre la vieille dame derrière la caisse crier quelque chose à son fils en cuisine. J'ignorais si c'était une entreprise familiale ou même si la dame perchée sur son tabouret avait des enfants… c'était juste ce que je ressentais.

Et ça me plaisait.

On commanda tous plus ou moins la même chose : un hamburger et des frites. Rider et moi, on demanda un supplément de fromage. Hector, un supplément de tous les condiments possibles et imaginables. La nourriture était délicieuse, bien meilleure que la viande mystère que j'avalais à contrecœur à la cantine.

J'étais contente d'avoir accepté de les accompagner.

Pendant qu'on mangeait, j'oubliai pourquoi j'avais failli refuser. Je m'amusais à écouter les garçons se chamailler. De temps en temps,

Hector parlait en portoricain et Rider lui répondait. Quelque chose me disait qu'ils échangeaient des insultes. J'appris que « *cállate* » signifiait « la ferme ». Ils le disaient souvent.

Mon téléphone était dans mon sac. En chemin, j'avais envoyé un message à Rosa pour lui dire que j'allais manger un morceau avec des amis avant de rentrer. Ce message, un message que des millions d'ados normaux envoyaient tous les jours, était nouveau pour moi et mon insouciance m'avait fait tourner la tête. Après quoi j'avais mis mon portable sur silencieux pour ne pas me mettre à stresser si Rosa essayait de m'appeler. Il avait vibré quinze minutes plus tard. Pas besoin de consulter l'écran pour savoir que c'était elle ou Carl. Une fois rentrée à la maison, je leur dirais que j'étais en train de conduire et que je n'avais pas pu répondre.

Je m'en voulais un peu. De leur mentir, en tout cas.

Mais en toute franchise, ça ne m'empêchait pas de passer un bon moment.

Hector se laissa aller en arrière sur la banquette et tapota son ventre plat.

— Ah ! C'était exactement ce qu'il me fallait ! Je pourrais me nourrir exclusivement de hamburgers.

À côté de moi, Rider ricana.

— Tu es tout le temps fourré ici. C'est déjà le cas.

— N'importe quoi, rétorqua Hector, tout sourire, en se penchant en avant, les bras sur la table. Je ne mange pas que des hamburgers quand je viens ici.

— Ah bon ?

Il leva les yeux au ciel.

— Attends, laisse-moi réfléchir… des américains ?

Je souris.

— C'est quasiment la même chose qu'un hamburger, rétorqua Rider en posant le bras sur le dossier de notre banquette. Je te laisse une seconde chance.

Hector fronça les sourcils.

— Parfois, je mange des beignets à l'oignon.

— Ça ne compte pas. (Il me tapota l'épaule.) Pas vrai ?

Je secouai la tête.

— Traîtresse, murmura Hector en me piquant une frite.

Décidément, il ressemblait beaucoup à son frère.

Rider rit doucement.

— Tu travailles, ce soir ?

Hector secoua la tête.

— Non. Demain.

— Tu… travailles où ? demandai-je.

— Dans un endroit vraiment cool, répondit-il sans hésiter. (Quand je relevai la tête vers lui, il me sourit.) Chez McDo.

— C'est pour ça qu'on pourrait croire qu'il voit assez de hamburgers passer dans la journée.

— Ce ne sont pas les mêmes ! Je n'arrive pas à croire qu'on ait cette conversation. (Hector se tourna vers moi.) Bref. J'ai commencé à y travailler l'année dernière, parce que c'est l'endroit où ils embauchent le plus vite et le plus facilement. Les aides que reçoit mon *abuelita* ne suffisent pas à tout payer.

Je sentis les doigts de Rider effleurer mes cheveux.

— Mme Luna travaille, elle aussi. À plein temps.

— Je suis en train d'essayer de convaincre Jayden de postuler. (Hector se passa la main dans les cheveux.) Il peut commencer à travailler à quinze ans avec une dérogation. (Il s'interrompit et se tourna vers Rider.) Pour l'instant, ça ne marche pas. Il voudrait que

tout lui tombe tout cuit dans le bec. Sauf que les raccourcis… ne sont jamais une bonne chose.

Rider ne dit rien, mais j'eus l'impression que son silence était lourd de sens. Comme ils devaient rejoindre d'autres garçons pour jouer au basket, on partit peu de temps après. Hector me reconduisit à ma voiture. Il y avait encore plusieurs véhicules sur le parking. Les entraînements de foot et de pom-pom girls avaient lieu à cette heure-ci. On entendait leurs cris au loin.

Rider descendit de voiture pour me raccompagner. Il attendit que j'ouvre ma portière avant de parler.

— Merci d'être venue. C'était… C'était sympa.

Lorsque je relevai la tête vers lui, je fus surprise de voir que ses joues s'étaient empourprées. Il rougissait encore, mais cette fois je ne comprenais pas pourquoi. Je m'étais rendu compte que cela lui arrivait lorsqu'on le complimentait ou lorsqu'on regardait ses dessins. Cela le mettait mal à l'aise. Toutefois, je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle il était mal à l'aise à cet instant.

Tandis qu'il posait la main sur le haut de la portière, je jetai mon sac à l'intérieur, sur le siège passager.

— Alors, euh, merci.

Je lui souris. Hector avait sorti le bras par la fenêtre de sa voiture et tapait ses doigts contre la carrosserie.

— Merci… de m'avoir laissée vous suivre.

Il baissa la tête.

— Tu ne nous as pas suivis. Tu étais avec nous.

Mon sourire s'élargit. Cela me faisait plaisir qu'il me dise ça et… tout à coup, je me souvins de ce qu'Hector m'avait dit.

— Toi aussi.

Rider cligna lentement les yeux avant de me répondre :

— Oui, c'est vrai.

Je jetai un coup d'œil derrière lui.

— Je suis… désolée pour Paige.

— Je… (Nos regards se croisèrent et on resta un instant sans rien dire.) Moi aussi.

Comme je ne savais pas quoi dire d'autre, je m'installai derrière le volant.

— Hé ! cria Hector en tapant le côté de sa voiture. Ils vont commencer sans nous.

Rider fit mine de fermer ma portière, puis s'arrêta. Au lieu de ça il se pencha vers moi. On se regarda dans les yeux et le temps sembla s'arrêter. Quand il se remit à bouger et que ses lèvres effleurèrent mon front, s'y attardant un instant, je crus que mon cœur allait exploser.

— Je n'aurais sans doute pas dû faire ça, murmura-t-il.

Sa voix était tellement basse que je n'étais pas certaine de l'avoir bien entendu.

— À demain, Souris ! dit-il plus fort.

---

1. Imbécile. (*N.d.É.*)

2. Ma petite grand-mère. (*N.d.É.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

— Mallory, tu peux descendre, s'il te plaît ?

Le son de la voix de Carl me noua l'estomac. Il était rentré en premier à la maison et m'avait appelée à l'instant où il avait passé la porte. Je consultai mon réveil du regard. Il était presque 21 heures. J'aurais voulu faire semblant de dormir car je savais qu'il ne me réveillerait pas, mais cela aurait été lâche de ma part. C'était moi qui avais fait le choix de sortir avec Rider et Hector.

Après m'être levée du lit, je descendis les escaliers en me recoiffant. Dans ma poitrine, mon cœur battait trop fort. Je ne comptais pas mentir. Si Carl me demandait avec qui j'étais, je lui dirais la vérité. Parce que même si ça paraissait niais, ils méritaient la vérité.

Mais j'étais morte de peur.

Carl était dans la cuisine. Il était en train de sortir une bouteille de jus de fruits du frigo et il portait encore sa blouse.

— Je ne vais pas tourner autour du pot, Mallory. J'ai été surpris quand Rosa m'a envoyé un message pour me dire que tu allais manger avec des amis, après le lycée.

Croisant les bras sur ma poitrine, je le regardai prendre un verre dans le placard.

— C'est si étonnant que ça ?

Surpris par ma question, il tourna la tête vers moi.

— Si ça avait été avec Ainsley, non. Ça fait quatre ans que tu vis avec nous et c'est la seule personne avec laquelle tu te sentes à l'aise. (Il s'interrompit et se servit un verre de jus rouge rubis.) Tu n'as pas répondu quand je t'ai appelée.

— Je… j'étais en train de conduire, mentis-je. Et après, j'ai oublié. Quand je suis rentrée à la maison, j'ai fait mes devoirs.

Cette partie n'était pas un mensonge. Je le regardai refermer la bouteille. Il n'avait pas l'air de douter de mes dires.

— Tu étais avec qui ? me demanda-t-il.

J'étais tentée de lui mentir, mais en même temps je n'en avais pas envie. C'était étrange. Je me mordis l'intérieur de la joue et me préparai à l'inévitable.

— J'étais… avec Rider.

Carl tourna la tête tellement vite dans ma direction que j'eus l'impression de revoir une scène de *L'Exorciste*.

— Rider ? répéta-t-il.

Je me crispai de la tête aux pieds. J'eus du mal à hocher la tête. Ma respiration se bloqua dans ma gorge qui, elle, se nouait de plus en plus.

— Rider et un ami… Hector. On est allés au *Firehouse*.

— Le *Firehouse Grill* ? demanda-t-il en fronçant les sourcils. Ce n'est pas un quartier très bien famé, Mallory.

Je ne trouvais pas que ce soit un mauvais quartier non plus.

— On a mangé des hamburgers et… je suis rentrée. C'est tout. C'était… sympa.

Carl but une gorgée de jus tout en m'observant.

— Qui est Hector ?

Tandis que je dressais le portrait d'Hector, le mécontentement de Carl grandit.

— Il est très gentil. Il travaille chez McDonald's et il a un petit frère qui s'appelle Jayden qui est très drôle. Leur grand-mère, Mme Luna, a accueilli Rider chez elle. (Je me dandinai d'un pied sur l'autre.) On est ensemble en expression orale. Rider va m'aider…

— Il va t'aider à préparer ton discours ?

Carl paraissait dubitatif.

Je hochai la tête, avant d'ajouter :

— Oui. Il… Il sait que j'ai du mal avec ce genre de choses, et même si je n'ai pas à parler devant toute la classe, il faut que je m'entraîne. On va travailler là-dessus jeudi, après les cours.

On aurait dit qu'il avait cessé de respirer.

— Tu as accepté sans nous en parler au préalable ?

Oups.

— Je ne pensais pas que c'était important. J'ai besoin d'aide.

— Et Ainsley ne peut pas le faire ?

Re-oups.

— Rider est dans ma classe… c'est plus logique de m'entraîner avec lui.

— Et cette Keira dont tu m'as parlé ? rétorqua-t-il aussitôt. Elle n'est pas en expression orale ?

Et merde.

Il se rappelait ce détail. Évidemment. Mais moi, j'avais une raison valable de ne pas demander son aide à Keira.

— Ce serait… trop gênant pour moi. Rider sait comment… je suis.

Carl ouvrit la bouche, avant de la refermer et de poser son verre sur le plan de travail. Il comprenait ma logique.

— Cette situation ne me ravit pas. Cela fait des années que tu n'as pas vu ce garçon. Et pourtant, tu vas manger avec lui et il t'aide à étudier.

Ma gorge était sèche.

— C'est mon ami… c'est normal, non ?

— Pas pour toi.

Touchée en plein cœur, je fis un pas en arrière. Pas pour moi. Jamais pour moi. L'euphorie que j'avais ressentie après avoir envoyé un message aussi normal à Rosa m'avait quittée. Bien sûr que cela ne pouvait pas durer. Parce que les choses normales n'étaient pas pour moi.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, se reprit-il rapidement. (Il posa la main sur mon épaule.) Pardon. Je ne voulais pas te blesser. Mais tu ne le connais pas, Mallory. Tu ne le connais plus.

— Si, insistai-je. (Repoussant ma peine, je relevai la tête pour le regarder dans les yeux.) C'est… quelqu'un de bien.

— Je ne dis pas le contraire. (Carl baissa la main et soupira. Il décrocha son bipeur de sa ceinture.) Et j'espère que c'est le cas. Mais on ne connaît jamais vraiment les gens, même pas les membres de sa propre famille. Les gens te montrent seulement ce qu'ils veulent. Ne l'oublie jamais.

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Enfin, je saisissais le sens général. Après tout, M. Henry et Mlle Becky avaient trompé les services sociaux pendant des années, mais Carl… Qu'est-ce qu'il savait de tout ça ?

— J'aimerais que tu te montres prudente, Mallory, reprit-il.

Je souris.

— Promis.

Carl me dévisagea un instant avant de hocher la tête.

— Où comptez-vous étudier, jeudi ?

Je haussai les épaules.

— Ici ?

Il fronça de nouveau les sourcils.

— Je ne suis pas certain d'aimer l'idée de te savoir seule ici avec lui, dit-il. (Dieu merci, je me retins de lui dire que Rider était déjà passé à la maison lorsqu'ils avaient été absents.) En même temps, je n'aime pas l'idée de te savoir seule avec lui tout court.

Je me figeai.

— Parce que c'est lui ?

Il secoua la tête, un léger sourire aux lèvres.

— Non, ce serait le cas avec n'importe quel garçon, Mallory.

Mes joues s'empourprèrent.

— On va étudier, c'est tout. En plus, il a une copine, tu t'en souviens ?

Quand je prononçai ces mots, ma poitrine s'embrasa. L'espace d'un instant, je repensai au baiser que Rider avait déposé sur mon front avant d'avouer qu'il n'aurait pas dû faire ça.

Non, il n'aurait pas dû. Même si son geste avait été chaste, cela n'avait pas été une bonne idée.

— Je sais.

Il se pinça l'arête du nez.

Plusieurs secondes passèrent en silence. Je commençais à me sentir mal à l'aise.

— J'ai encore des devoirs, lui dis-je.

Carl baissa la main.

— Ne te couche pas trop tard. (Alors que je me retournais, il m'arrêta.) Merci de m'avoir dit la vérité.

Mon cerveau souffrit d'un léger court-circuit, parce que je lui avais menti à propos du coup de fil, mais je m'efforçai de sourire. Puis je courus jusqu'à ma chambre. Carl m'avait remerciée, mais il était clair qu'il n'était pas content de savoir que je voyais Rider. Peut-être parce que c'était un garçon, tout simplement.

J'espérais que c'était le cas. Je ne voulais pas que Carl en veuille personnellement à Rider car je ne comprenais pas ce qu'il aurait pu lui reprocher. En vérité, je ne connaissais pas très bien ce Rider. Carl avait raison sur ce point. Mais je savais qu'il n'était pas très différent du Rider que j'avais aimé enfant.

J'en étais persuadée.

Le lendemain, après le cours d'expression orale, Rider me raccompagna à ma voiture. Toutefois, il n'était pas très bavard. J'ouvris la portière arrière et posai mon sac sur la banquette. Je me demandai si son silence avait un rapport avec ce qui s'était passé entre lui et Paige et le baiser sur mon front qu'il regrettait sûrement. À moins que ce ne soit à cause de l'absence de Paige aujourd'hui.

Clés en main, je fermai la porte et lui fis face. Il s'écarta et m'ouvrit la portière. Je le remerciai dans un murmure avant de m'installer au volant.

— Au fait, me dit-il, les yeux rivés sur le bitume. Pour jeudi… (Quand il leva la tête vers moi, l'oxygène déserta mes poumons.) C'est toujours bon, Souris ?

Je répondis aussitôt malgré mon estomac noué. Je hochai la tête.

— Oui.

Un sourire étira ses lèvres.

— C'est vrai ? (Il avait l'air surpris. Je ne comprenais pas pourquoi et je n'avais pas envie de repenser à la conversation que j'avais eue avec Carl la veille.) Super. J'ai hâte d'y être.

Moi aussi. Mais ces deux petits mots restèrent bloqués dans ma gorge gonflée par l'excitation et la nervosité. Rider voulait passer du temps avec moi. Mince. C'était un code rouge. Il fallait que je parle à Ainsley tout de suite.

Le sourire aux lèvres, Rider enfonça une main dans la poche de son jean.

— Alors, d'accord.

— D'accord, réussis-je à articuler.

Il était sur le point de se retourner lorsqu'il s'arrêta. Comme la veille, il se pencha vers moi et déposa un baiser sur mon front. Cette fois encore, je ressentis la caresse de ses lèvres au plus profond de mon corps. Mon cœur se serra, tout comme mon ventre.

Quand il se redressa, il recula et tapa son cahier contre son jean.

— À demain.

Et contrairement à la veille, il ne sembla pas regretter son geste.

Lorsque je rentrai à la maison, un parfum épicé m'attira dans la cuisine. Mon ventre gargouilla et je crois que je me mis à baver en voyant les enchiladas couvertes de fromage qui refroidissaient sur le plan de travail.

Du *queso* fait maison. Mon préféré.

Posant mon sac par terre, je m'approchai de Rosa qui mettait la table. Je passai mes bras autour de sa taille et me serrai contre son dos.

Rosa se retourna en riant.

— C'est le *queso* qui te fait cet effet ?

Hochant la tête, je me dégageai et reculai. Mon ventre gargouilla de nouveau quand Carl apporta le plat sur la table. J'aurais pu tout manger à même le plat.

— Bonsoir, me dit Carl en jetant la manique qu'il avait utilisée dans un tiroir. Comment c'était, le lycée ?

— Bien.

Après m'être lavé les mains, je sortis un soda du frigo. Mon choix de boisson fit grimacer Carl, mais il ne dit rien. Tant mieux. Parce qu'il aurait dû me passer sur le corps pour me prendre ce Coca des mains.

Le sourire aux lèvres, Rosa repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Il y a aussi de la salade. N'oublie pas d'en manger.

De la salade ? Pourquoi aurais-je mangé de la salade alors qu'il y avait des enchiladas au bœuf couvertes de fromage ? Sérieux. Mon expression me trahissait sans doute car, tout à coup, le saladier se rapprocha de mon assiette.

Lorsque je m'assis à ma place, une pensée terrible me vint à l'esprit. Un repas chaud attendait-il Rider quand il rentrait de l'école ou du garage ? Hector avait dit que sa grand-mère travaillait. Les garçons devaient-ils se débrouiller seuls ?

Rosa détacha deux enchiladas et les posa sur mon assiette. Connaissait-il ce genre de repas ? Lui servait-on des plats préparés avec amour ? Ce soir-là, les enchiladas n'avaient pas le même goût que d'habitude. La conversation de Rosa et de Carl, la chaleur et la familiarité de la scène, tout me paraissait amplifié par le sentiment d'être incroyablement chanceuse. Bien sûr, je le savais depuis que Carl était entré dans ma chambre d'hôpital, mais aujourd'hui, j'avais l'impression que… je ne m'en souvenais pas assez souvent.

J'avais beaucoup de chance.

— Tu as regardé les papiers que j'ai posés dans ta chambre ce matin ? me demanda Carl.

Des papiers ? Les pensées les plus folles me traversèrent l'esprit avant que je ne me rende compte qu'il parlait des brochures des départements de biologie et de bio-ingénierie de l'université du Maryland. Comme je ne les avais pas encore lues, je secouai la tête.

Les yeux plissés, Carl attrapa son verre.

— Tu es déjà acceptée, donc tu as du temps devant toi, mais il est important que tu choisisses un domaine à étudier. Il faut que tu y réfléchisses sérieusement.

Étant donné que j'avais encore plusieurs années pour réfléchir à une spécialité, je trouvais que je m'en occupais déjà assez comme ça.

— Il faut que tu imagines déjà la ligne d'arrivée, reprit-il. Les matières que tu vas choisir maintenant décideront de ton avenir.

J'écarquillai les yeux. Cela paraissait si catégorique.

— Les deux premières années de fac sont cruciales. Ce sont elles qui te permettront d'intégrer l'université de médecine George Washington et les programmes de recherche.

Rosa sourit comme elle le faisait toujours quand elle parlait de George Washington. Elle y avait étudié. Tout comme Carl. Cela avait également été le projet de Marquette : aller à l'université du Maryland, puis entrer à George Washington.

— Intégrer une école de médecine ou de sciences ne sera pas facile. C'est pour ça qu'il faut commencer à y réfléchir bien avant la première année.

Mal à l'aise, je baissai les yeux vers mon assiette. Quand j'essayais de m'imaginer en train d'étudier la bio-ingénierie ou la chimie, cela me donnait de l'urticaire. Je savais que j'en étais capable. J'aimais croire que j'étais assez intelligente, mais… ça ne m'enthousiasmait pas.

Le silence retomba sur la table. C'est Rosa qui le brisa en premier.

— Je peux te poser une question, ma chérie ?

Je hochai de nouveau la tête.

Elle posa un bras sur la table et se pencha vers moi.

— C'est vraiment ce que tu veux faire ?

Mon cœur se serra soudain dans ma poitrine. C'était la première fois qu'ils me posaient la question. Et je ne savais pas quoi répondre, parce que je l'ignorais. Si je ne suivais pas ce plan, que me restait-il ? Qu'avais-je envie de faire de ma vie ? Je savais que je voulais aider les autres, que je voulais faire un travail qui ait du sens, parce que c'était

grâce à ce genre de personnes que j'avais eu une seconde chance et que je ne voulais pas la gâcher. Mais passer sa vie dans un laboratoire n'était pas la seule manière d'aider les gens. Il y avait aussi le métier de policier, de psychologue, d'assistant social, de professeur, de…

Assistant social.

La sensation que je ressentais au creux de mon ventre ressemblait à de l'excitation. Moi, assistante sociale ? Je clignai une fois les yeux, puis deux. Maintenant que j'y pensais, cela me paraissait logique. J'avais grandi dans le système et j'avais envie de l'améliorer. Ce serait un travail très difficile, mais qui en vaudrait la peine si je réussissais à éviter qu'un enfant endure ce que Rider et moi avions vécu, si je parvenais à lui faire comprendre qu'il était bien réel, désiré et aimé. Mes journées auraient un sens. Ma vie aussi.

— Évidemment que c'est ce qu'elle veut faire ! s'exclama Carl en riant. On n'a jamais parlé d'autre chose.

Rosa haussa un sourcil.

— Si c'était ce qu'elle voulait, elle se serait jetée sur les brochures.

Carl plissa les yeux.

Je me dandinai sur ma chaise.

— Je… Ça m'intéresse, mais j'aimerais me renseigner sur… d'autres choses.

Il ne paraissait toujours pas convaincu.

— Comme quoi, Mallory ?

Je serrai ma fourchette entre mes doigts.

— Le métier d'assistante sociale, peut-être ?

— Assistante sociale ? (Carl rit encore une fois.) Tu ne seras jamais capable de rembourser le prêt étudiant nécessaire à ce diplôme.

Je pinçai les lèvres. Rosa, elle, lui adressa un regard noir.

— Quoi ? dit-il en secouant la tête. Tu ne penses pas qu'elle est sérieuse, quand même ? De toute façon, il faut qu'on te parle de quelque chose.

Je découpai un gros morceau d'enchilada avant que la conversation abandonne les études pour s'orienter vers un sujet que j'aurais préféré éviter.

— Carl m'a dit pour demain, annonça Rosa tandis que je fourrais une énorme fourchette d'enchilada dans ma bouche. (Les yeux écarquillés, je me figeai. Le deuxième round était sur le point de commencer.) Je pense que… c'est une bonne idée.

Ah.

Je jetai un coup d'œil à Carl. Il était en train de donner des coups de fourchette dans son enchilada comme s'il la poignardait.

— Mais j'ai une faveur à te demander, poursuivit-elle en reculant sa chaise. (Je me figeai, la fourchette à mi-chemin de ma bouche.) La prochaine fois, essaie d'organiser ça un soir où l'on est à la maison.

Seigneur.

Rosa me sourit. Carl continua de massacrer sa nourriture. Je terminai de porter la fourchette à ma bouche. Bon. Le deuxième round avait été évité de justesse.

Après le repas, je débarrassai la table et rangeai les restes au frigo. Ils seraient encore meilleurs le lendemain, quand je… oh, mon Dieu. Quand Rider serait à la maison ! Je ramassai mon sac et me dirigeai vers l'escalier. Carl et Rosa s'étaient installés dans le salon. J'entendais le générique de leur émission télé. Une fois dans ma chambre, j'ouvris mon ordinateur portable et cliquai sur l'icône de ma messagerie instantanée. Ainsley était connectée.

Je lui envoyai un message.

`Tu es là ?`

Une bulle apparut, suivie de sa réponse.

Toujours.

Je m'assis sur mon lit et posai mon ordinateur portable sur mes genoux.

J'ai besoin d'un conseil.

Je suis ton sensei.

Rider vient à la maison après les cours demain pour m'aider à préparer mon discours et je ne sais pas si je devrais prévoir des sodas et des trucs à manger. (J'hésitai.) Ou d'autres choses.

La bulle réapparut aussitôt.

Attends une minute. Comment ça, Rider vient chez toi demain ?

Je souris car je pouvais imaginer sa tête.

Oui.

Carl et Rosa sont au courant ?

Ma joie s'évapora et mon estomac se noua.

Oui.

Je m'arrêtai un instant.

Carl n’est pas très content, mais Rosa, ça va.

Mallory Dodge !!! Je suis fière de toi ! Tu n’es plus une rebelle. LOL.

Mes doigts volèrent sur le clavier.

Est-ce que je dois prévoir de quoi boire et manger ?

Il y a toujours ce qu’il faut chez vous, alors, je dirais oui.

Ainsley avait raison. Il y avait tout ce qu’il fallait. Ma question était bête. Mais tandis que je relisais son message, je me demandai soudain si c’était une bonne idée de l’amener ici. Peut-être qu’étudier chez moi était trop… intime et pas forcément l’idée la plus intelligente.

Même si Paige s’était mal comportée avec moi, je comprenais pourquoi elle l’avait fait. Et la visite de Rider n’allait qu’empirer les choses.

Je réfléchis aux options qui se présentaient à moi. On aurait pu aller à la bibliothèque. Ils avaient de petites salles privatives. Et au moins, cela aurait résolu le problème des boissons et de la nourriture. Je ne serais pas non plus tentée de me remaquiller. C’était sans doute mieux ainsi. Je n’étais pas très douée pour le maquillage, et de toute façon ma peau n’aimait pas ça. Ainsley, en revanche, aurait pu donner quelques conseils à certaines Youtubeuses beauté.

Satisfaite de ma décision, je me détendis.

Je crois que je vais lui proposer d'aller à la bibliothèque.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Euh… Pourquoi ?

Je pense que c'est mieux, écrivis-je au bout de quelques secondes. Sa copine ne serait pas contente de savoir qu'il est chez moi.

On s'en fout de sa copine !

Ainsley !!!

Je rigole, répondit-elle. Mais si c'était un problème, il n'aurait pas accepté en premier lieu.

Ce n'était pas faux.

C'est plus simple d'aller à la bibliothèque.

La bulle réapparut.

Tu es bizarre, mais je t'aime quand même. Bon, j'ai une question à te poser. Une question très sérieuse.

Je haussai les sourcils.

Vas-y.

Est-ce que tu aimes Rider ? Est-ce que tu es amoureuse de lui ?

Mon cœur se serra, mais cette fois pour une raison tout à fait différente. Étais-je amoureuse de Rider ? Ma réaction me trahissait, je le savais, mais le dire à voix haute, ou l'écrire en l'occurrence, rendrait la chose réelle. Après, je ne pourrais plus revenir en arrière.

Et je ne pouvais pas faire ça.

J'aimais Rider. Je l'aimais vraiment, pas de la même façon que lorsque nous étions enfants. Parfois, j'avais l'impression d'avoir toujours douze ans, mais mes sentiments étaient bien plus puissants qu'à cet âge. Et j'avais conscience qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Rider avait une copine et cela ne changerait pas de sitôt. Je devais me faire une raison. Je ne pouvais pas faire autrement. Mes sentiments naissants, je devais les garder pour moi.

Personne ne devait apprendre leur existence.

Je soupirai doucement.

Je ne répondis pas. Ainsley, si.

C'est bien ce que je pensais.

J'attendais qu'elle développe, mais elle n'en fit rien. Alors, j'écrivis à mon tour.

Tu es toujours là ?

Une minute ou deux s'écoulèrent, puis la bulle apparut.

Pardon. Ma mère voulait s'assurer que je n'étais pas en train de donner rendez-vous à un mec de trente ans sur Facebook.

Comme je savais qu'elle ne plaisantait pas, j'éclatai de rire.
Un nouveau message d'Ainsley s'afficha.

Envoie-moi un SMS pour me dire comment ça s'est passé, demain. J'aurai besoin d'une distraction dans la salle d'attente du docteur.

Fronçant les sourcils, je lui répondis aussitôt.

Quel docteur ?

Maman m'emmène chez l'ophtalmo pour me faire faire de nouvelles lunettes.

Tu n'en as pas déjà eu de nouvelles l'année dernière ?

Si, mais elles ne sont plus à ma vue. J'ai des yeux de merde, tu sais ? Et puis j'ai aussi besoin de lunettes de soleil. La lumière me tuuuue. Bref. Tout ça pour dire que je vais m'ennuyer. J'attendrai donc tes messages.

Je tendis les jambes.

Je ne suis pas sûre que ce sera très intéressant.

Moi, je crois que si.

Elle ajouta un smiley.

J’en suis certaine, même.

Après lui avoir dit au revoir, je posai mon portable sur le côté et me levai pour aller chercher mon sac. J’en sortis mon téléphone. Tout en me mordant les lèvres, j’envoyai un message à Rider pour lui parler de la bibliothèque.

Je plaçai ensuite mon téléphone sur ma table de chevet et attrapai mon manuel d’histoire pour étudier. Il était presque 21 heures lorsque mon téléphone bipa. C’était un message de Rider.

Pas de problème, m’avait-il répondu.

Je me demandais s’il le pensait vraiment.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17

Je crus que la journée de jeudi ne se terminerait jamais. Les heures passaient lentement et j'étais une véritable boule de nerfs. Quand je sortis du cours précédant celui d'expression orale, Rider ne m'attendait pas devant la porte. Les scénarios les plus catastrophiques me passèrent par la tête.

Et si Rider n'était pas venu à l'école ? Et s'il n'avait pas envie de m'aider avec mon discours ? S'il m'avait posé un lapin ? Et si sa relation avec Paige était sa priorité ? Tout me paraissait probable.

Je me dépêchai d'entrer en classe et de m'asseoir au fond de la salle. Mes yeux étaient rivés sur la porte.

Lorsque Paige entra, je faillis ne pas la reconnaître. Elle portait un bas de survêtement noir et un tee-shirt trop large, et ses cheveux étaient coiffés en queue-de-cheval, mais elle n'était pas aussi classe que d'habitude. À mesure qu'elle s'approchait, je vis que ses yeux étaient gonflés.

Elle s'assit et laissa tomber son sac par terre. Puis elle tourna la tête vers moi.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

Le rouge aux joues, je reportai mon attention sur l'avant de la salle.

— Sale garce, marmonna-t-elle.

Je frissonnai. Une repartie se forma sur mes lèvres, mais s'évanouit aussitôt. Je m'efforçai de respirer par le nez.

Le suivant à arriver fut Hector. Il entra d'un pas vif, en souriant à Keira qui lui parlait. La facilité avec laquelle elle riait avec lui me serra le cœur. Bon sang. Moi aussi, je voulais y arriver.

Ma gorge se noua. J'essayai de me convaincre que si Rider ne venait pas, ce ne serait pas personnel… mais je savais parfaitement que je le prendrais personnellement. Au moment où j'allais m'effondrer, tête la première, sur mon bureau, Rider entra dans la pièce, son cahier à la main et un léger sourire aux lèvres. Évidemment. Il ne m'avait pas laissée tomber.

Je me détendis. Il fallait que j'arrête de stresser.

— Salut, dit Hector en lui faisant un signe de la tête quand il passa devant lui.

Rider murmura sa réponse avant de s'asseoir. Il se pencha vers Paige et lui parla d'une voix trop basse pour que je l'entende. Je la vis secouer la tête. Il posa la main sur son bras. La surprise m'envahit quand elle se dégagea violemment. Elle posa son manuel sur le bureau avec force et je crus entendre Rider soupirer.

Alors, il se tourna vers moi.

— Salut, Souris.

— Salut, répondis-je doucement.

Et ce furent les seuls mots que l'on échangea de tout le cours. Cela ne présageait rien de bon. Après, tandis que je rangeais mes affaires et que Rider m'attendait, je sentis la nervosité m'envahir.

— On y va directement ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête. Paige était déjà partie. Il haussa les sourcils mais ne dit rien et on sortit en saluant Hector et Keira. Heureusement que c'était moi qui conduisais, cela m'obligeait à me concentrer sur la route et non pas sur la panique que je ressentais.

La bibliothèque était située à une vingtaine de minutes du lycée, mais on était à peine sortis du parking que je serrais déjà le volant de toutes mes forces.

Bien entendu, Rider s'en rendit compte.

— Tu vas bien ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête, avant de m'éclaircir la voix. Je voulais l'interroger au sujet de Paige, mais ma gorge était bloquée. C'était stupide. Je n'avais jamais eu de problème pour lui parler et voilà qu'aujourd'hui je me perdais dans mes pensées. Il fallait à tout prix que je réussisse à faire fonctionner mes cordes vocales.

— Tout… tout va bien… avec Paige ?

Ce fut douloureux, mais j'étais contente d'y être parvenue.

Un moment passa.

— Pas vraiment.

— Tu… Tu veux en parler ? demandai-je.

— Non.

— OK, murmurai-je.

— On peut discuter de tout sauf de ça, ajouta-t-il. D'accord ?

Je resserrai ma prise sur le volant et vérifiai que le feu était toujours rouge. Même si j'étais curieuse de ce qui s'était passé avec Paige, je pouvais m'abstenir de l'interroger. Il y avait tellement de choses que j'ignorais encore à son sujet.

— Comment… as-tu… ? (Les yeux rivés sur le feu rouge, je jurai dans ma tête jusqu'à ce que ma langue se délie. J'étais tellement nerveuse que j'avais l'impression d'être revenue deux ans en arrière.) Comment as-tu trouvé ton travail au garage ?

Il ne répondit pas tout de suite. Sans doute parce que ma question sortait de nulle part.

Le rouge me monta aux joues.

— Je… je me posais la question, alors je me suis dit que je te demanderais. Pardon.

— Non, non. Ne t'excuse pas. (Je le regardai en coin. Il avait les yeux rivés sur le pare-brise.) Le garage Razorback se trouve à quelques mètres de l'endroit où je vis. Je croisais souvent le patron, Drew. On discutait de tout et de rien. De temps en temps, je passais à son garage parce qu'il avait un matériel absolument génial. Bref. Il y a un an, on m'a attrapé en train de taguer… rien à voir avec l'incident au lycée.

— Tu te fais… souvent attraper, fis-je remarquer en prenant à droite.

— Euh, oui. Apparemment. Bref. Drew en a entendu parler et quand on s'est revus, il m'a demandé de lui montrer mes dessins. Je l'ai fait. Ça lui a plu. Il les a trouvés plutôt cool. Tu connais le reste de l'histoire.

Je ralentis et m'arrêtai à un nouveau feu.

— C'est… incroyable.

— J'ai eu de la chance, répondit-il en souriant. Drew me paie bien.

— Parce que tu es doué, lui dis-je.

Sa fossette apparut.

— Je pourrais, euh, te montrer ce que je fais au garage, si tu veux. Enfin, ce n'est pas très intéressant et tu as sans doute d'autres choses à faire, mais…

— Avec plaisir.

Mon cœur s'emballa.

Son sourire se fit encore plus éclatant.

— Tu… économises, du coup ? lui demandai-je.

— Non. Je dépense tout en alcool et en filles.

Je le regardai de travers.

Rider ricana.

— Oui, j'économise. J'ai dix-huit ans et je termine le lycée en mai. Il faut que je pense à mon avenir et que je trouve un appartement. Même si je sais que Mme Luna ne me mettra pas dehors, elle ne recevra plus d'argent pour moi et elle devra accueillir quelqu'un d'autre.

On arriva à la bibliothèque. Je cherchai une place pour me garer.

— Tu ne veux pas aller à la fac ?

— Ce n'est pas prévu.

— Pourquoi ? (Je ne comprenais pas.) Tu es… intelligent. La fac, ce sera du gâteau pour toi.

Il eut l'air mal à l'aise.

— Je ne sais pas. Ça coûte beaucoup d'argent, Souris, et je ne suis pas si riche que ça.

— Il y a des bourses et des aides. (Je me garai à l'arrière et coupai le moteur avant de me tourner de nouveau vers lui.) Tu t'es renseigné ?

Un muscle se crispa au niveau de sa mâchoire.

— Oui, je sais, mais… ça ne colle pas avec ma vision de l'avenir. Tu imagines ? Les gens tomberaient à la renverse s'ils apprenaient que j'allais à la fac.

Je fronçai les sourcils.

— Pas moi.

Il jeta un coup d'œil dans ma direction, puis détacha sa ceinture. Son sourire s'élargit.

— Tu as beaucoup changé, mais certaines choses sont restées les mêmes.

Je ne savais pas si c'était une bonne ou une mauvaise chose.

Rider tendit le bras vers moi pour me détacher.

— Tu ne m'as jamais vu de la même façon que les autres, m'expliqua-t-il.

À présent, j'étais perdue.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu me prends… je ne sais pas. Pour quelqu'un que je ne suis pas. (Il se pencha entre les deux sièges pour attraper mon sac à l'arrière.) Un héros.

Pardon ?

Atterrée, je le regardai ouvrir sa portière et sortir avec mon sac. Je me secouai et retirai les clés du contact pour le suivre.

— Je ne te prends pas pour un héros !

Rider me dévisagea longuement.

— Tu es la seule personne qui pense que je pourrais aller à la fac.

Je dus accélérer pour réussir à suivre ses longues enjambées.

— C'est idiot.

Son expression se fit blasée tandis qu'il ouvrait la porte.

— Ça n'a pas d'importance.

— Si, au contraire. (Je m'arrêtai dans l'entrée et me tournai vers lui. Il s'était figé, la main tendue vers la porte suivante.) Tu pourrais aller à la fac si tu le voulais. C'est évident !

Les lèvres pincées, il leva les yeux vers le plafond. J'eus l'impression qu'une éternité s'était écoulée quand il murmura :

— Ah.

C'était tout ce qu'il avait à dire ?

Rider entra dans la bibliothèque et au bout d'un moment, je le suivis. Il se dirigea directement vers l'accueil. On avait de la chance : il restait une salle libre. Pendant qu'on avançait à travers les hautes rangées de livres, je respirai profondément. J'adorais l'odeur du papier. Et avec elle, un souvenir me revint en mémoire.

J'étais allongée sur le côté, les genoux remontés vers ma poitrine. Les larmes avaient séché sur mes joues. La soirée avait été affreuse. Les amis de M. Henry étaient venus lui rendre visite et ils ne partiraient pas avant un long moment. La chambre était glaciale et sombre et ma couverture trop fine. Je coinçai mes mains entre mes genoux pour les réchauffer.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et quelqu'un entra. Je soupirai de soulagement. Rider s'approcha du lit. Je me poussai vers le mur. Le matelas trembla sous son poids. Quelques secondes plus tard, une légère lumière jaune apparut. La petite lampe torche n'attirerait pas l'attention des adultes.

Rider remonta ses genoux, lui aussi, et les pressa contre les miens, puis il prit une grande inspiration.

— « Il était une fois, un lapin tout en velours qui avait une allure magnifique[1]*. »*

Lorsque je relevai les yeux vers Rider, l'espace d'un instant, je revis celui qu'il était auparavant.

— Tu te souviens que tu me faisais la lecture ?

Il hocha la tête et un sourire naquit sur ses lèvres.

— Bien sûr.

On entra dans la salle privée en silence. À l'intérieur, il faisait frais. J'étais contente d'avoir mis un tee-shirt à manches longues.

Rider alluma la lumière, puis posa mon sac sur la table.

— Alors, dis-moi : pourquoi tu as décidé de venir à la bibliothèque ? me demanda-t-il avant que je puisse le relancer sur l'histoire de la fac.

La question qu'Ainsley m'avait posée la veille remonta à la surface, mais je la repoussai. J'aurais pu lui dire que c'était à cause de Paige, mais je doutais que ça lui fasse plaisir.

— Je me suis dit… que ce serait plus pratique.

Il hocha la tête.

Je l'observai un instant, puis m'approchai de mon sac pour l'ouvrir. Le bruit de la fermeture Éclair résonna dans la pièce aux murs blancs et froids. Il n'y avait rien d'autre qu'une table et quatre chaises. Et un stylo noir oublié au centre de la table.

Rider s'assit et posa le bras sur le dossier de la chaise à côté de la sienne. Quand il se tourna vers moi, un sourire taquin ornait ses lèvres. Nos regards se rencontrèrent et mon cœur s'emballa. Son sourire s'élargit. Les battements de mon cœur accélérèrent de plus belle.

— Pourquoi est-ce que tu… me regardes comme ça ?

À l'instant où la question franchit mes lèvres, je voulus la ravaler. C'était une question stupide.

Sa fossette se creusa.

— J'aime bien te regarder.

Je haussai les sourcils.

Il rit.

— Dit comme ça, ça fait vieux pervers, hein ? Ce que je veux dire, c'est que… Non, c'est vrai. J'aime te regarder. Désolé si ça fait pervers.

Le sourire aux lèvres, je secouai la tête.

— Non… c'est juste que…

— Quoi ? me pressa-t-il.

Qu'aurais-je pu lui dire ? Que je ne comprenais pas pourquoi il aimait me regarder ? Qu'il y avait des filles bien plus intéressantes, là dehors ? C'était pathétique de ma part. Je savais que je n'étais pas la fille la plus moche de la terre. J'étais… je crois, plutôt jolie. Mais j'étais également réaliste et mon physique n'était pas celui de Paige, Keira ou même Ainsley.

Je secouai la tête et m'efforçai de me concentrer sur autre chose.

— Tu veux… commencer ? lui proposai-je en sortant mon cahier.

Je l'ouvris et sortis la feuille que j'avais pliée à l'intérieur.

— J'aimerais bien, rétorqua-t-il avec un grand sourire, mais je n'ai encore rien écrit.

Je restai bouche bée.

— Quoi ?

— Je vais le faire, fit-il en battant l'air avec la main. Commence.

— Tu n'as fait que dessiner en cours ? Tu n'as pas travaillé du…

— Je le ferai, Souris. Fais-moi confiance. (Il leva la main et tendit son auriculaire vers moi.) Je te le promets.

Je soupirai.

— Pas besoin.

Rider se contenta de sourire et de se laisser aller en arrière, les bras croisés. Je baissai la tête sur mon discours. Les mots étaient flous, comme si mes yeux me jouaient des tours. Mon pouls s'emballa. Ma respiration se bloqua dans ma gorge.

— Tu peux le faire, dit-il d'une voix douce.

Je fermai brièvement les yeux. Oui. Je pouvais le faire.

— Le gouvernement des États-Unis… est composé de… trois branches…

Je parvins à aller jusqu'au bout.

Ce ne fut pas facile et j'étais à peu près sûre que j'avais dépassé les trois minutes. Je butais tellement sur les mots que mon temps se rapprochait sans doute davantage des dix minutes. Sans parler du fait que mes yeux allaient plus vite que mes lèvres. Cela n'aidait pas. Je recommençai assise, sur le conseil de Rider, puis encore une fois debout. Je le répétai tant de fois que je le connaissais presque par cœur.

Pendant ce temps, Rider m'écouta avec patience. Il méritait d'être canonisé. Car, franchement, je ne pensais pas que m'entendre massacrer un discours informatif une dizaine de fois était très

agréable. Si on l'enregistrait, Satan pourrait s'en servir pour torturer des âmes en enfer.

— Ça… ça m'énerve de devoir réfléchir avant de prononcer le moindre mot. (Je m'assis et posai la feuille sur la table. Mes bras retombèrent sur mes genoux.) J'ai honte. Les gens vont se moquer de moi.

— Les gens sont des abrutis, Souris. Tu le sais. (Il s'interrompit et repoussa doucement mes cheveux derrière mon épaule.) Tu n'as pas à avoir honte.

Je jetai un coup d'œil dans sa direction. À son regard sérieux et ses lèvres pincées, il était clair qu'il pensait ce qu'il disait. Mais il avait tort.

— J'ai… honte.

— Il faut que tu arrêtes de te voir à travers le regard des autres. (Il se tourna vers moi et plongea les yeux dans les miens. Sa jambe effleura la mienne.) C'est un état d'esprit. Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent. Ils peuvent penser ce qu'ils veulent, du moment que tu apprends à t'en moquer.

Eh bien…

C'était très profond et mature.

— On croirait entendre le Dr Taft, lui dis-je.

Surpris, il haussa les sourcils.

— Qui ça ?

— C'était…

Oh. Attendez une minute. Rider ignorait que j'avais vu un thérapeute.

Il pencha la tête sur le côté.

— Quoi ?

Oh, non. J'aurais dû réfléchir avant de parler. Au fond de moi, je savais que suivre une psychothérapie n'était pas honteux. Avec une

enfance comme la mienne, la nôtre, c'était même quasiment un passage obligé. Pourtant, aller voir un psy était parfois mal vu. Tout comme mon mutisme.

Et Rider ? Il avait l'air de s'en être sorti sans trop de séquelles, mais était-ce vraiment le cas ? Il ne voyait pas de psychologue, il parlait normalement, mais allait-il bien, au fond de lui ? Il n'arrêtait pas de sécher les cours, et d'après lui, personne ne s'en souciait. Rider y croyait dur comme fer. N'avait-il donc aucun espoir ?

— Souris ? (Il tira légèrement sur une mèche de mes cheveux.) C'est qui, le Dr Taft ?

Je reportai les yeux sur mon discours. Pourquoi est-ce que je réfléchissais autant ? Rider n'allait pas arrêter d'être mon ami à cause de ça. Je pris une légère inspiration.

— Le Dr Taft était… mon psychothérapeute. Je l'ai vu pendant trois ans. J'ai arrêté il y a quelque temps parce que… je me sentais prête.

— Oh. Cool.

Cool ? D'accord. Combien de fois avait-il entendu une fille de dix-sept ans lui dire qu'elle avait suivi une thérapie ? Je jetai un coup d'œil dans sa direction. Il me dévisageait. Son expression était chaleureuse.

— C'est vrai ?

Rider haussa les épaules.

— Ça ne m'étonne pas. Tu as vu… des trucs terribles. On t'a fait des choses affreuses. Non, en fait, je suis rassuré que tu aies pu en parler à quelqu'un.

Je l'examinai un instant.

— Tu… le penses vraiment ?

Il hocha la tête.

— Et toi ? demandai-je. (Il cligna les yeux comme s'il ne comprenait pas ma question.) Tu as grandi… avec moi. Tu as vu des trucs terribles, toi aussi.

— Je vais très bien, répondit-il en détournant le regard.

J'observai son profil.

— J'étais là, Rider. Je me souviens de…

— Je vais très bien, répéta-t-il en me regardant, cette fois, dans les yeux. Je te le promets.

Les lèvres pincées, je secouai lentement la tête.

— Tu m'as dit que tu repensais souvent… à cette nuit-là.

Rider se crispa avant de soupirer.

— Parfois, murmura-t-il avant de parler normalement. Mais je pense surtout à ce qui t'est arrivé.

Mon ventre se serra. Heureusement, je n'avais rien avalé depuis le déjeuner.

— Rider…

— J'aurais dû être là, dit-il. (Ses yeux s'assombrirent.) J'aurais dû trouver un moyen de retourner dans la maison. Je savais que ce fils de pute allait finir par s'en prendre à ta poupée.

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais les mots ne vinrent pas. J'adorais Lapine. Parce que Rider me l'avait rapportée le jour où Mlle Becky l'avait emmené au centre commercial, mais pas seulement. Pendant des années, cette poupée avait été ma seule possession. Ce n'était pas une poupée d'occasion. Elle n'avait appartenu à personne d'autre que moi et je n'avais pas eu à la partager. Elle était à moi et elle était magnifique.

Elle l'avait été, en tout cas.

À l'âge de douze ans, j'avais arrêté de trimballer Lapine partout avec moi. J'étais devenue trop grande pour ça. Mais M. Henry et

Mlle Becky savaient à quel point cette poupée comptait pour moi. Ce soir-là, M. Henry me l'avait confisquée et… ça s'était mal terminé.

Rider se passa la main dans les cheveux puis la posa contre sa nuque.

— Si je ne lui avais pas répondu ce soir-là, rien de tout ça ne se serait produit. Tu n'aurais pas été seule avec lui. Tu n'aurais pas vu ce que tu as vu. (Baissant la main, il rejeta la tête en arrière.) C'est l'un de mes plus grands regrets.

— Quoi ? coassai-je. Mais ce n'était pas… ta faute !

Rien n'avait été la faute de Rider.

— Il a jeté ta poupée au feu ! grommela-t-il.

Et dans un élan de désespoir et de bêtise, j'avais essayé de la sauver. Si je n'avais pas vu ce que j'avais vu ce soir-là, j'aurais peut-être réagi différemment. Mais l'idée de perdre Lapine avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Quand j'avais vu la seule chose que je possédais, le cadeau de Rider, jetée au feu, j'avais paniqué. J'avais dépassé M. Henry en courant et plongé la main dans le feu. Je me rappelais vaguement le rire de M. Henry, puis les cris terrifiants et une odeur pestilentielle.

Les cris étaient les miens.

Rider ne dit rien. Il se contenta de prendre ma main gauche dans la sienne. Ses doigts étaient froids contre les miens. Il fit remonter ma manche jusqu'à mon coude, puis tourna mon bras, comme il l'avait fait ce jour-là, sur le parking.

— Je n'arrive pas à croire que tu n'aies aucune cicatrice. (Il passa son pouce sur mon poignet et j'en eus le souffle coupé. Un frisson descendit le long de ma colonne vertébrale.) La peau est plus rose que sur le reste du bras, c'est tout. C'est incroyable.

J'avais la bouche sèche. Son pouce remonta sur ma peau jusqu'à mon coude.

— J'aurais voulu que rien de tout ça ne se produise. (Il déglutit.) Alors, je ne t'aurais pas… (Il s'interrompit et me sourit.) Ça s'est bien terminé, en tout cas. Comme quoi, parfois, de bonnes choses peuvent ressortir des situations les plus merdiques.

— Ce n'était pas ta faute, insistai-je parce que je le pensais. Tu ne pouvais pas me surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je n'étais pas sous ta responsabilité.

Son regard soutint le mien. Il semblait réfléchir à ce qu'il voulait dire.

— Bref, dit-il pour conclure. Ça n'a pas d'importance. Tout ce que je veux dire, c'est que tu n'as pas à avoir honte. La façon dont tu parles ne fait pas tout. Si des gens t'embêtent, ils ne méritent pas ton attention. C'est toi qui décides de l'importance que tu donnes à leurs paroles.

— Et s'ils continuent malgré tout ? demandai-je.

Rider eut un sourire en coin.

— Alors, je les frapperai. (Je haussai les sourcils.) Je suis sérieux.

Je ris à gorge déployée. Quand je reportai mon attention sur Rider, je m'aperçus qu'il me regardait intensément.

— Quoi ? lui demandai-je tandis que mon sourire disparaissait lentement.

Il eut un léger hochement de tête.

— Rien. (Il marqua une pause.) C'est juste que je ne t'avais plus entendue rire comme ça depuis… très longtemps. Ça te va bien.

Je souris de nouveau.

— Très bien, même, ajouta-t-il en me regardant dans les yeux. (Son pouce dessinait toujours de petits cercles sur mon bras.) J'espère que ça t'arrivera souvent maintenant.

1. *Le Lapin de velours*, livre écrit par Margery Williams en 1922. (*N.d.T.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 18

J'avais conscience que ce n'était pas réel.

Dans les confins de mon esprit, je savais que ce que je voyais, ce que j'entendais n'avait pas vraiment lieu. Je le savais, mais j'étais incapable de m'en détacher. Tout avait commencé avec des voix. Fortes. Violentes. Explosives. Comme une bombe chargée de terreur.

Les mains plaquées sur les oreilles, je reculai jusqu'à toucher le mur. J'aurais voulu fermer les yeux, mais je ne pouvais pas. On aurait dit que mes paupières étaient bloquées, retenues par des épingles. Je ne pensais même plus à la douleur que j'avais ressentie au niveau du visage.

Les joues empourprées et les yeux injectés de sang, M. Henry tirait Rider par le bras sur le linoléum sale et déchiré. À présent, Rider était presque aussi grand que M. Henry, mais l'homme pesait bien cinquante kilos de plus que lui et il criait si fort que je ne comprenais pas ce qu'il disait. Rider se débattait. Il couvrait son nez avec sa main. Du sang coulait entre ses doigts. Mon ventre se serra.

M. Henry ouvrit violemment la porte de derrière. Un air glacial s'engouffra à l'intérieur et fit tomber de minuscules flocons de neige sur le sol jaunâtre. Les pans de la moustiquaire déchirée battaient au vent.

— J'ai assez supporté tes conneries, le morveux. Tu trouves que c'est pas juste ? On verra si tu dis la même chose après avoir passé deux heures dehors.

En un clin d'œil, M. Henry jeta Rider à l'extérieur, sur le perron couvert de neige. Il ne portait qu'un jean et un tee-shirt. Il faisait bien trop froid.

La porte se referma dans un grand bruit. Il était trop tard.

Quand M. Henry se tourna vers moi, la panique fit battre mon cœur encore plus fort.

Dehors, Rider tapait des poings contre la porte. Je reculai. Plus rien ne se dressait entre le regard trouble de M. Henry et moi.

— Dégage, merdeuse ! hurla-t-il en postillonnant. Sinon tu vas vite le regretter.

Je me retournai et courus hors de la cuisine. Une fois dans ma cachette, je me blottis contre le mur et passai mes doigts sur mon nez. J'avais mal, mais il n'y avait pas beaucoup de sang sur ma main quand je la baissai.

Réveille-toi. Je t'en prie. Réveille-toi.

Le cœur battant à vive allure, j'écoutai M. Henry marcher d'un pas lourd vers le salon. Quelques secondes plus tard, la télévision s'alluma, assourdissante. Il comptait vraiment laisser Rider dehors. Seigneur. Dans la neige et le froid, il ne résisterait pas longtemps. Je devais faire quelque chose.

Au bout de quelques minutes, je sortis de ma cachette et montai l'escalier en faisant le moins de bruit possible, puis empruntai le couloir.

Ne va pas dans cette chambre. Ne va pas dans la chambre !

Je poussai la porte. Une douce lumière jaune vacillait. Mlle Becky était allongée sur le lit. Après avoir murmuré son nom, je m'approchai du lit et la touchai. Sa peau était bizarre. Il y avait quelque chose de pas normal. Je le savais. Au fond de moi, je le compris. Un cri remonta le long de ma gorge.

Ne fais pas de bruit.

Des hurlements. Des hurlements résonnaient. Et je ne pouvais rien y faire. Ces cris, c'étaient les miens. Je reculai pour sortir de la chambre. En bas, M. Henry hurla, lui aussi, tandis que je dévalais les marches de l'escalier. Il fallait que je retrouve Rider et que nous nous échappions. Mon cœur battait à tout rompre. Je savais ce qui allait se passer et je ne voulais pas le voir, mais je l'avais déjà vu.

Réveille-toi. Je t'en prie. Réveille-toi.

Au moment où j'atteignis la porte de la cuisine, M. Henry apparut, criant et crachant en même temps. Je n'arrivais pas à prononcer le moindre mot. Il m'attrapa par le bras et me tira dans le salon. Le feu crépitait dans la cheminée. Sans me lâcher, il se pencha pour attraper quelque chose derrière son fauteuil.

Ce n'est qu'un rêve. Seulement un rêve. Réveille-toi.

Lorsqu'il se redressa, il tenait Lapine dans son poing. J'aurais reconnu cette poupée entre mille. Il me l'avait confisquée trois mois plus tôt parce que je n'avais pas bien refermé la bouteille de lait. Je savais où elle était cachée, mais je n'étais pas assez idiote pour aller la chercher moi-même.

Il libéra mon bras, mais pressa la poupée contre mon visage. Je reculai vivement et me heurtai à la table basse.

Réveille-toi. Réveille-toi.

M. Henry jura.

— Vous me faites chier avec vos conneries ! Il a fallu qu'on me refile un je sais tout et une attardée !

Serrant la poupée dans son poing, il avança vers la cheminée d'un pas rageur.

J'écarquillai les yeux et…

— Mallory !

Je me redressai d'un bond en haletant. Je n'étais pas seule. Il y avait des mains posées sur mes bras. Un cri rauque m'échappa et je

me débattis.

— Tout va bien, dit la voix. (Je reconnus enfin Carl.) Tout va bien, Mallory. Tu as encore fait un cauchemar.

— Noir, réussis-je à articuler en m'adossant à la tête de lit. Il fait…

Ma lampe de chevet s'alluma, illuminant légèrement la chambre. Carl était assis au bord de mon lit. Ses cheveux étaient en pagaille, son tee-shirt froissé et il avait encore les yeux ensommeillés.

Ma poitrine me faisait souffrir.

— Tout va bien, Mallory, répéta Carl en passant une main dans mes cheveux humides. Ce n'était qu'un cauchemar. Tout va bien. Tu es en sécurité.

En sécurité.

Je fermai les yeux. J'étais en sécurité, mais par le passé… je ne l'avais pas été. Et ces épisodes de ma vie me hanteraient à tout jamais.

Carl s'éloigna un instant avant de revenir avec une bouteille d'eau fraîche. Il me la tendit.

— Bois lentement.

Les doigts tremblants, je défis le bouchon et portai le goulot à mes lèvres. Je pris une petite gorgée puis une autre qui rafraîchirent ma gorge sèche.

Carl attendit que je baisse la bouteille pour reprendre la parole.

— Nous sommes inquiets, Mallory.

Ma respiration se bloqua dans ma gorge. Il n'y allait pas par quatre chemins. Il ne l'avait jamais fait.

— Avant la rentrée, cela faisait presque deux ans que tu n'avais pas fait de cauchemars, mais maintenant tu en fais régulièrement, me dit-il en me dévisageant. Nous sommes inquiets.

— Pourquoi ?

Il pencha la tête sur le côté.

— Pour toi. À cause du lycée, du retour de Rider dans ta vie… peut-être que ça fait trop de choses à la fois, Mallory. Tu…

— Ce n'est pas trop, le coupai-je. J'ai juste…

— Tu as encore fait un cauchemar, répéta-t-il comme si je ne le savais pas déjà. On se fait du souci, c'est tout. On ne veut pas que tu perdes pied.

Que je perde pied, comme si j'étais une faible créature que le stress suffisait à faire plier. Un accès de colère naquit dans ma poitrine. C'était étrange. Je n'avais pas l'habitude de ressentir ce genre de choses envers Carl.

— Je vais bien, dis-je d'une voix forcée. Je ne perdrai pas pied. C'était juste… un cauchemar. Ce n'est pas grave. Ça n'a rien à voir avec le lycée ni Rider.

— En ce qui concerne Rider, je n'en suis pas si sûr. (Quand j'ouvris la bouche, il leva la main pour m'empêcher de parler.) Mais seulement parce qu'il est normal que son retour dans ta vie fasse… fasse remonter des souvenirs souvent effrayants à la surface.

Ses paroles étaient sensées, mais je secouai la tête.

— Je vais bien.

Carl me regarda un long moment, avant de hocher la tête et de soupirer.

— D'accord. (Il se leva.) Mais n'oublie pas que tu peux te confier à nous.

À quel sujet ? Je l'ignorais, mais je hochai tout de même la tête. Il me dévisagea une dernière fois avant de sortir de la chambre et de refermer doucement la porte derrière lui. J'avais assuré à Carl que j'allais bien, mais je savais qu'il ne me croyait pas.

En vérité, je n'étais pas certaine d'y croire moi-même.

Le vendredi, Rider ne vint pas au lycée.

Paige non plus. Lorsque je les imaginai ensemble, des nœuds se formèrent dans mon estomac. C'était la première fois qu'il manquait l'école depuis un long moment.

À la fin de la journée, je rassemblai mes affaires sans quitter Hector des yeux. Lui demander des nouvelles de Rider aurait été simple et efficace. J'étais persuadée qu'il savait pourquoi il n'était pas là. Les doigts serrés autour de mon sac, je me forçai à parler.

— Hector ?

Il se tourna aussitôt vers moi avec un sourire aux lèvres.

— Salut !

Je fis le tour de mon bureau.

— Est-ce que Rider… va bien ? Il n'est pas venu aujourd'hui, lui dis-je, même si c'était évident. J'ai compris qu'il était… avec Paige… mais je voulais m'assurer… qu'il allait bien.

Son sourire s'élargit tandis qu'il jetait un coup d'œil au siège vide.

— Il n'est pas avec Paige. Pas aujourd'hui. (Ses yeux verts se posèrent de nouveau sur moi.) Enfin, je ne crois pas.

— Oh.

Je me mordis l'intérieur de la joue. Il regarda derrière lui avant de soupirer.

— Ils n'y sont pas allés de main morte hier soir. Du coup, ça ne m'étonne pas qu'elle ne soit pas venue non plus, mais…

Derrière son épaule, je vis M. Santos s'approcher de nous.

— Mais quoi ?

— Mais il a trop forcé, hier soir. (Hector passa son sac à son épaule.) Il ne pouvait pas réussir à se réveiller ce matin.

— Trop forcé ? répétai-je bêtement avant de comprendre.

Rider avait bu.

— Il faut que j'y aille. Je travaille, me dit Hector. À plus tard, *bebé* ?

Sous le choc, je hochai la tête, mais restai plantée là un long moment. Rider s'était disputé avec Paige, puis s'était saoulé. L'estomac noué, j'avançai vers l'avant de la classe.

— Mallory ? Je peux te parler un instant ? me demanda M. Santos. (Je m'arrêtai près de la porte et il vint me rejoindre.) Ça t'irait, mercredi, pour ton discours ?

Les pensées ailleurs, j'acquiesçai d'un mouvement de tête.

— Super. (Il me tapota le bras.) J'ai hâte d'entendre ça.

Après avoir quitté la classe, je m'arrêtai à mon casier pour récupérer les livres et cahiers dont j'aurais besoin durant le week-end. J'avais la tête ailleurs. Et la sensation de brûlure que j'éprouvais au fond de moi ressemblait beaucoup à de la culpabilité.

Le soir, je passai un long moment à regarder mon téléphone portable, les doigts en suspens au-dessus de l'écran. Ainsley m'avait conseillé d'envoyer un message à Rider… avant de me faire promettre qu'on se verrait le lendemain.

Envoyer un message à Rider.

Ce n'était pas si simple.

Enfin, si. Cela l'était pour M. et Mme Tout-le-monde.

Mais pour moi, c'était un pas de géant. Je n'avais jamais fait le premier pas avec lui, ou avec un garçon tout court. Comme d'habitude, je réfléchissais trop. Rider était mon ami. Prendre de ses nouvelles était normal.

La frustration me donnait chaud et me mettait mal à l'aise. Les yeux rivés sur mon téléphone, j'appuyai sur le prénom de Rider et ouvris un nouveau message.

`Ça va ?`

Je l'effaçai aussitôt. À la place, j'écrivis :

Tout va bien ?

C'était moins personnel. Je cliquai sur « Envoyer », puis jetai mon téléphone au pied de mon lit.

Quand Rider me répondit, il était presque 22 heures.

Oui. On se voit lundi.

Le soulagement m'envahit, mais tant de pensées se bousculaient dans mon esprit que j'eus du mal à m'endormir. Au moins, je ne fis pas le moindre cauchemar. Ce qui était une bonne chose, car je ne voulais pas que Carl et Rosa paniquent et me retirent de l'école.

S'ils pensaient que c'était mieux pour moi, ils n'hésiteraient pas à le faire.

*
* *

Les banderoles pour le bal de l'automne étaient apparues durant le week-end dans tous les couloirs de Lands High. Elles étaient partout. Il y avait aussi des posters accrochés aux murs et sur les casiers. Le bal aurait lieu le dernier week-end d'octobre, soit deux semaines plus tard.

J'avais du mal à croire que cela faisait déjà deux mois que j'avais intégré le lycée. Le temps passait vite et très lentement à la fois.

Rider réapparut le lundi, en même temps que Paige. Il vint me chercher à la porte de ma classe pour m'accompagner en expression orale. Je ne lui demandai pas ce qui s'était passé entre Paige et lui et ne mentionnai pas ce qu'Hector m'avait dit. Il n'en parla pas de lui-même. En revanche, je remarquai que Paige était arrivée quelques secondes seulement avant que la cloche ne sonne. Elle regarda Rider qui ne lui accorda pas la moindre attention. Je ne savais pas ce qui se passait.

Puis quelqu'un fit un discours. Le premier d'une longue série. Et je me rappelai le sérieux de la situation. La classe tout entière allait passer au tableau cette semaine. Moi-même, je ferais mon discours le mercredi, à l'heure du déjeuner.

La panique grandit en moi comme une mauvaise herbe envahissant mes veines. Tout le monde allait savoir que je… que je n'étais pas comme eux. Pendant que je regardais les autres se lever et parler, je tentai de me concentrer sur ce que je pouvais contrôler. Je me souvins aussi de ce que Rider m'avait dit à la bibliothèque.

Les autres auraient toujours des remarques désobligeantes.

Tout ce que je pouvais faire, c'était m'appliquer pour réciter mon discours devant M. Santos. Je le répétai donc devant Carl et Rosa à la moindre occasion, et toute seule. Rider, lui, n'avait toujours rien écrit. Son retard ne semblait pas le perturber. Chaque fois que je le lui faisais remarquer, il changeait de sujet et disait :

— Quand tu auras réussi, je t'emmènerai au garage.

Je grimaçais, mais j'étais curieuse de découvrir l'endroit où il travaillait. J'avais envie de voir ce qu'il faisait. Et même si c'était mal de ma part, j'avais envie de le voir, lui. Par contre, je n'étais pas une gerbille. Je n'avais pas besoin qu'on me récompense.

À moins que la récompense ne soit du *queso* fait maison. Dans ce cas-là, aucun problème.

Le mardi, le bal de l'automne était sur toutes les lèvres. La moitié du lycée trépignait d'impatience. L'autre s'en moquait. La table à laquelle j'étais assise faisait partie du premier groupe. Pour être franche, je n'avais pas pensé une seule fois au bal avant de voir les bannières. Son existence m'était complètement passée au-dessus de la tête. Pas parce que ce n'était pas un événement agréable ou que les bals de lycée ne me plaisaient pas. C'était simplement le genre de choses auquel je n'avais pas encore eu l'occasion de participer.

Maintenant que je pouvais, une partie de moi pensait que ça pouvait être sympa. Ce serait une expérience.

Malheureusement, je n'avais pas de robe.

Ni de cavalier.

— Tu le fais quand, ton discours ? me demanda Keira à la cantine.

Elle était censée passer le mercredi, pendant le cours, comme une personne normale.

C'était la première fois que l'on me posait la question. Je n'avais pas envie de répondre, mais cela aurait été bizarre et j'étais bien assez étrange comme ça.

— Demain, lui dis-je, les yeux rivés sur mon assiette. Demain… pendant la pause de midi.

Keira ne réagit pas tout de suite. J'osai lever les yeux vers elle. Elle avait les sourcils froncés.

— Tu passes seulement devant M. Santos ?

Je hochai la tête en espérant qu'elle ne réagirait pas comme Paige.

— Super, fit-elle en attrapant sa serviette. (Jo et Anna s'installèrent en face de nous.) Parler en public, ça me rend toujours très nerveuse.

— C'est vrai ? m'exclamai-je, surprise.

— Oui.

— Mon Dieu. J'espère que tu ne vomiras pas, dit Jo en posant son menton sur sa main. Tu as vu *Pitch Perfect* ?

Je hochai la tête.

— Elle a fait la même chose qu'Aubrey lorsqu'elle a dû présenter son exposé en cours de sciences, il y a deux ans, m'expliqua-t-elle.

Keira grimaça.

— J'ai réussi à atteindre les toilettes.

— C'était quand même dégueu, rétorqua Jo en plantant sa fourchette dans ses nouilles qui baignaient dans la sauce.

J’avais du mal à y croire.

— Mais… tu es pom-pom girl !

Keira observa les autres personnes présentes, avant de reporter son attention sur moi.

— Et ?

Mes joues s’empourprèrent.

— Tu as l’habitude d’être devant des tas de gens…

— Peut-être, mais je ne suis jamais seule, dit-elle en rejetant ses longs cheveux bouclés derrière son épaule. C’est plus facile à plusieurs et ce n’est pas pareil que de se tenir devant toute la classe et de parler d’un sujet que tu connais à peine.

— C’est vrai, murmura Anna qui examinait son plâtre.

Je n’arrivais pas à imaginer que Keira puisse être nerveuse. Pourtant, comme moi, elle n’avait pas touché à son assiette. Même si elle parlait sans cesse, sans bafouiller, il lui arrivait d’avoir le trac.

— Tu as vraiment… vomi ? lui demandai-je.

Jo éclata de rire et ce fut communicatif. Ceux aux tables attenantes se tournèrent vers nous.

— C’est le moins qu’on puisse dire !

— Ce n’était pas si terrible que ça, insista Keira en adressant un regard noir à Jo. Bref. (Elle reporta son attention sur moi.) Je stresse rapidement, moi aussi, alors on va passer un marché.

— Un marché ? murmurai-je.

Tout à coup, je compris à quel point j’avais de la chance d’avoir Keira et ses amies, *mes* amies. Je m’étais trompée à leur sujet. Je m’en étais rendu compte pendant les semaines que j’avais passées avec elles et j’avais honte de m’être fiée aux stéréotypes sur les pom-pom girls.

Elle hocha la tête.

— Si tu vois que je vais être malade, apporte-moi la poubelle pour que je puisse vomir. Et si toi tu es malade pendant que tu parles à M. Santos, dis-le-moi. Je promets de ne pas rire.

J'entrouvris les lèvres.

— Marché conclu ? me demanda-t-elle.

Un éclat de rire m'échappa. C'était le marché le plus étrange que j'avais jamais passé.

— Marché conclu.

Mercredi matin, le jour de mon discours, je me réveillai avec l'estomac noué, une boule dans la gorge et un mal de tête.

Rosa m'avait préparé un bol de céréales, mais l'idée d'y toucher me donnait la nausée. Elle ne dit rien quand je sortis le lait du frigo. Pas plus quand elle vit que je ne mangerais pas mes céréales. Elle se contenta de me prendre dans ses bras et de m'assurer :

— Tu vas réussir, Mallory. Je le sais.

Ces mots me réchauffèrent le cœur toute la journée.

Cahier à la main, je me dirigeai vers la salle d'expression orale. Mon pouls était bien trop rapide, mais j'essayais de ne pas y prêter attention. Lorsque je tournai au bout du couloir, je me figeai.

En me voyant, Rider s'écarta du mur et me fit un sourire en coin. Il enfonça les mains dans les poches de son jean.

— Salut, Souris !

— Qu'est-ce que… tu fais ici ? lui demandai-je. Tu as cours.

Son sourire s'élargit, faisant apparaître sa fossette.

— Et… ?

Perplexe, je vins me poster devant lui.

Il pencha la tête sur le côté.

— Il fallait que je vienne te voir. Pour te dire que ça va bien se passer, que tu en es capable.

Mon cœur se gonfla si vite dans ma poitrine que je crus que j'allais me mettre à flotter jusqu'au plafond. Il voulait être ici avec moi. Pas pour me protéger, mais parce qu'il était mon ami et qu'il se souciait de moi. Je mourais d'envie de le prendre dans mes bras.

Mes yeux se posèrent sur ses lèvres pulpeuses.

Qu'est-ce que ça ferait de les… je m'empêchai d'aller plus loin. Je devais me concentrer. Ses paroles me firent l'effet d'un remontant. Il avait raison. Je pouvais le faire.

Je lui souris, avant de me tourner vers la porte et de l'ouvrir. M. Santos était assis à son bureau. Un sachet en papier était ouvert et un fort parfum de soupe à la tomate flottait dans l'air. Il s'essuya les mains et se leva tandis que je refermais la porte derrière moi.

— Excuse-moi. Je me suis dit que j'avais le temps de manger un morceau. (Il sourit et repoussa sa chaise.) Je suis sûr que tu as faim, toi aussi. Alors commence dès que tu seras prête.

Après avoir posé mon sac sur une chaise, je m'avançai sur l'estrade avec mon cahier. J'avais le ventre noué. Je savais déjà que je ne mangerais pas.

M. Santos s'assit à un bureau d'élève et posa les mains dessus.

— Prends ton temps.

Même une éternité ?

Les mains tremblantes, j'ouvris le cahier où j'avais glissé mon discours imprimé. Le papier était immaculé. Pourtant, les mots se troublaient devant moi. Mes genoux s'entrechoquaient. Il n'y avait qu'une personne devant moi. On était loin de la classe entière.

Tu peux le faire.

Je redressai les épaules et pris une grande inspiration. Ce n'était pas difficile. Je pouvais y arriver. Il fallait que je le fasse. Le papier tremblait, comme des os secs qui s'entrechoquaient.

Je peux le faire. Je peux le faire.

Encore une fois, les mots devinrent flous, comme si ma vue me trahissait. Mon cœur martelait ma poitrine avec une telle force que j'avais les jambes flageolantes. Mes mains tremblaient.

Je peux le faire. Je peux le faire.

— Le gouvernement des États-Unis d'Amérique… se divise en trois branches. Le pouvoir… le…

Je m'interrompis. J'avais sauté une ligne. Prise de panique, je relevai la tête. M. Santos attendait patiemment que je continue.

Il hocha la tête.

Je recommençai du début.

— Le gou… gouvernement des États-Unis d'Amérique se divise en trois branches : le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. (Je m'obligeai à poursuivre sans m'arrêter.) Le pouvoir législatif…

C'était nul.

Seigneur. Mon discours était vraiment nul.

J'avais l'impression que des milliers d'orateurs se retournaient dans leur tombe. Pourtant, je réussis à aller jusqu'au bout. Je terminai même quelques secondes avant le temps réglementaire. J'avais fini mon discours. Mon tout premier discours.

Je l'avais fait.

Sans vomir.

Keira allait être fière de moi.

M. Santos sourit et se leva de sa chaise.

— C'était très bien, Mallory. Tu as eu un peu de mal au début, mais tu as réussi à te reprendre rapidement. Et tu as l'air d'avoir fait beaucoup de recherches.

Lorsque je lui remis la version papier, mes mains tremblaient toujours.

— Merci…

— Tu auras ta note en même temps que les autres, me dit-il. (Je hochai la tête.) Bravo. Tu as récité ton premier discours.

Je retournai auprès de mon sac et fourrai mon cahier dedans. Mon premier discours. J'avais réussi. M. Santos avait été mon seul public, mais j'étais quand même allée jusqu'au bout.

Rider m'attendait devant la salle de classe. Quand je sortis, il rangea son téléphone et se tourna vers moi.

— Alors ?

Mes lèvres se retroussèrent.

— Je l'ai fait !

Son sourire illumina le couloir tout entier.

— Je n'en ai pas douté un seul instant.

— C'est vrai ?

Ses yeux plongèrent dans les miens. Son regard était doux. Une sensation de joie m'envahit de nouveau et cette fois, je la laissai me hisser jusqu'au plafond.

Je venais d'accomplir l'impossible.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 19

— Tu veux aller manger quelque chose ? me demanda Rider tandis qu'on s'éloignait dans les couloirs. Tu as encore le temps.

Mon ventre était toujours noué, mais maintenant que l'épreuve était passée, je me sentais capable d'avaler une part de pizza.

Je hochai la tête.

— Super.

Au fur et à mesure que l'on s'approchait de la cantine et que le bruit des conversations et des rires grandissait, je m'aperçus qu'il n'était plus aussi effrayant à mes oreilles. Mes pas me semblaient plus légers. J'étais…

— Monsieur Stark, dit soudain une voix grave. Pourquoi ne suis-je pas surpris de vous trouver ici alors que je suis persuadé, à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, que vous devriez être en classe ?

Je me figeai et me retournai. Rider fit de même. Notre proviseur, M. Washington, se tenait devant une porte ouverte, les bras croisés sur le torse. La lumière se reflétait sur son crâne chauve.

Oups.

— Vous n'êtes pas sûr à cent pour cent ? répliqua Rider, à ma grande surprise. Vous ne pensez pas que ce serait la moindre des choses ?

Le proviseur sourit.

— Très malin, monsieur Stark. Dommage que vous ne soyez pas aussi brillant quand il s'agit de vos études. Mais ce serait trop demander, n'est-ce pas ?

Un muscle se crispa sur la mâchoire de Rider.

— Sans doute.

Le sourire forcé du proviseur s'évanouit.

— Allez en classe, monsieur Stark.

L'espace d'un instant, je crus que Rider n'allait pas lui obéir. Il eut un sourire arrogant, puis s'écarta de moi.

— À tout à l'heure, Souris.

— Avec un peu de chance, vous ne vous reverrez pas dans les couloirs alors que vous êtes censé être en classe, intervint M. Washington.

Rider rit dans sa barbe avant de se retourner.

— Je ne sais pas, monsieur. C'est peut-être trop demander.

Le proviseur prit une grande inspiration, comme pour s'armer de patience, puis reporta son attention sur moi. Il plissa les yeux.

— Vous ne devriez pas passer du temps avec ce genre de garçon, me conseilla-t-il.

Ses prétendues bonnes intentions me firent mal au cœur. Même si Carl et Rosa lui avaient parlé de moi, il ne savait sans doute pas qui j'étais.

— La voie qu'il est en train d'emprunter n'est pas pour vous. Vous feriez mieux de continuer votre chemin sans lui.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, le proviseur s'éloigna dans le couloir en direction des bureaux. L'enthousiasme que j'avais ressenti après avoir terminé mon discours s'envola quand je repensai à la façon dont il avait traité Rider.

Aucune attente.

Aucun respect.

Keira récita son discours en classe sans vomir. Ma bonne humeur revint petit à petit. La mauvaise rencontre que nous avions faite au déjeuner me semblait bien lointaine. Je réussis même à écouter Paige parler des cinq premiers présidents des États-Unis sans rancœur.

Elle était redevenue elle-même. Ou presque. Les pulls trop grands avaient disparu et elle avait recommencé à se coiffer normalement. Elle portait un jean moulant et un pull bleu et elle avait lissé ses cheveux. Comme elle ne m'avait pas adressé la parole depuis des jours, je ne fus pas surprise qu'elle ne m'accorde pas le moindre regard en se rasseyant.

Ces derniers temps, j'avais été trop occupée pour réfléchir à Paige et Rider, mais je m'étais rendu compte qu'ils ne se touchaient plus. Ils parlaient et se souriaient, parfois. Enfin, Paige souriait à Rider. Je ne voyais pas sa réaction.

Lorsque la cloche retentit, j'entendis Paige demander à Rider de l'appeler. Elle quitta la salle et Keira s'approcha de mon bureau.

— Comment ça s'est passé à midi ? Tu n'as pas vomi ?

— Assez bien… je crois. Et non. Pas de vomi à signaler. (Je m'interrompis et me pinçai la cuisse.) Tu as été géniale.

— Je sais ! s'exclama-t-elle. Mon Dieu. Je suis tellement contente d'en être débarrassée !

Rider se leva et ramassa mon livre et mon cahier. Il haussa les sourcils.

— Un discours terminé. Des milliers à venir.

Rabat-joie.

Keira s'esclaffa.

— Oui, mais en attendant, on n'a pas dégueulé ! (Elle tapa dans ses mains.) Vive nous !

Un sourire étira mes lèvres.

— Pendant quelques secondes, j'ai cru que ça allait m'arriver, reprit-elle en observant Rider récupérer mon sac par terre. Mais j'ai réussi à me retenir.

— On t'en est reconnaissants, la taquina Rider.

Il rangea mes affaires dans mon sac.

— Je n'en doute pas, rétorqua-t-elle. Et toi, alors ? Je suis sûre que tu vas être parfait.

— Sans doute, répondit-il.

Je me levai et tendis la main vers mon sac. Quand nos doigts se touchèrent, un violent frisson me parcourut et je m'écartai. En levant les yeux, je croisai les siens. Le rouge aux joues, il tourna la tête et se concentra sur la tâche visiblement essentielle de trouver la place idéale pour mon livre à l'intérieur de mon sac. Mon cœur s'emballa encore plus.

— Euh, d'accord… murmura Keira en observant Rider avec un sourire. (Elle se mit à reculer.) À demain !

Rider lui adressa un bref hochement de tête tout en refermant mon sac.

Moi, je lui fis un geste de la main.

— Tu es prête ? demanda-t-il.

J'acquiesçai, puis je le suivis en direction de la porte. Toutefois, avant qu'on ait eu le temps de sortir, M. Santos apparut devant nous.

— Rider, dit-il en retirant ses lunettes. Je peux te parler un instant ?

Il me jeta un coup d'œil avant de reporter son attention sur le professeur.

— Oui.

M. Santos me sourit, puis posa la main sur l'épaule de Rider pour le guider jusqu'au tableau. Même si je me tenais devant la porte et

qu'il y avait beaucoup de bruit dans le couloir, j'entendais ce qu'ils disaient.

— Tu es prêt pour ton discours ? lui demanda M. Santos.

— Bien sûr, répondit-il.

Le professeur paraissait sceptique.

— Tu en es certain ?

Rider esquissa un sourire en coin, mais ne répondit pas.

— Jusqu'à maintenant, je t'ai laissé beaucoup de liberté. Je sais que tu t'ennuies facilement et que tu préfères créer des choses avec tes mains, mais il faut que tu prennes ce cours au sérieux.

Rider demeura silencieux. Moi, j'étais de plus en plus mal à l'aise.

— Tu sais que je suis là, si tu as besoin de parler, dit M. Santos. (Le sourire disparut des lèvres de Rider et il se crispa.) Ne gâche pas ton talent, d'accord ?

Rider ne répondit pas, mais le professeur le laissa partir. Je n'arrivais pas à détourner le regard tandis qu'il revenait vers moi. Pourquoi Rider avait-il besoin de se confier à Santos ? Que savait-il que j'ignorais ?

Je connaissais la réponse à cette question.

Tout.

On sortit dans le couloir bondé.

— Tout… va bien ?

— Ouais. Oui. (Quand il baissa les yeux vers moi, il était déjà plus détendu.) Regarde-toi…

— Quoi ?

Rider me prit la main. Un frisson remonta le long de mon bras. Il se remit alors à avancer, sans me lâcher.

— Tu avais un grand sourire pendant tout le cours. Je voudrais tout le temps te voir comme ça.

— Je… Je suis contente d'avoir réussi… même si mon discours était nul.

— Je suis sûr qu'il était très bien.

Je pensais le contraire. M. Santos sans doute aussi, mais il était trop gentil et patient pour le dire. Mes yeux se posèrent sur nos mains jointes. C'était… nouveau, et au fond de moi, au creux de mon cœur, je savais que j'aimais la sensation et le poids de sa main dans la mienne. Mais c'était mal. Deux amis pouvaient marcher main dans la main, mais au lycée, les gens ne le verraient pas ainsi.

Évitant son regard, je libérai ma main et croisai mes bras sur ma poitrine.

— Tu dois passer à ton casier ? me demanda-t-il au bout d'un moment.

J'y réfléchis avant de secouer la tête. Dehors, le ciel était couvert.

Ce n'est qu'en arrivant à ma voiture que je m'autorisai à le regarder.

Il s'était adossé à la portière côté passager et son expression était indéchiffrable.

— Je voulais te demander un truc, tout à l'heure. J'aimerais t'emmener au garage, au Razorback. (Il écarta les cheveux qui tombaient sur son front.) Si tu as envie de voir mon travail, bien sûr… Qu'est-ce que tu fais, samedi ?

Mon cœur battait très fort, comme si un tueur armé d'une tronçonneuse me pourchassait.

— Euh…

Je m'interrompis avant de faire l'erreur de crier « rien » de toutes mes forces, car ce n'était pas vrai. Ainsley voulait qu'on se voie samedi et même si cela n'avait pas été le cas, il y avait Paige.

Rider haussa un sourcil.

Je sentis mes joues s'empourprer. Je me demandais à quoi il pensait.

— Je suis censée manger avec Ainsley à midi et après… on va passer du temps ensemble

Pendant quelques secondes, il resta silencieux, puis il fourra ses mains dans les poches de son jean.

— Parfait. (Il releva les yeux vers moi, puis derrière moi. En me retournant, je vis que la voiture d'Hector approchait.) Ça me fera plaisir de la rencontrer.

Attendez une minute.

Quoi ?

Il voulait rencontrer Ainsley ?

Rider se mordit la lèvre inférieure.

— Je suis carrément en train de m'incruster.

Il avait vraiment envie de rencontrer ma meilleure amie ?

Il pencha la tête sur le côté.

— Si tu ne réagis pas, ça va devenir gênant.

Me rendant compte que je n'avais toujours rien dit, je clignai les yeux. La voiture d'Hector s'arrêta à quelques mètres de la mienne. Était-ce bien prudent ? Je cherchais à me rappeler les règles que je ne connaissais pas. Ce ne serait pas la première fois que l'on se verrait en dehors du lycée. On était déjà allés dans un *diner* et à la bibliothèque. Il était également venu chez moi, mais ça ne comptait pas. Après tout, les amis, ça passait du temps ensemble.

Toutefois, je savais que je ne voyais pas Rider comme un simple ami. Il l'ignorait, mais moi, j'en avais conscience.

J'étais complètement perdue.

— On peut… passer du temps ensemble ? demandai-je.

Il fronça les sourcils.

— Évidemment.

Il n'avait pas l'air d'avoir compris ma question, mais je voulais qu'il rencontre Ainsley. Elle était très importante pour moi. Alors, je pris ma décision.

— Ça… me ferait très plaisir.

La réaction de Rider ne se fit pas attendre. Un grand sourire s'épanouit sur ses lèvres. J'en eus le souffle coupé. Rider allait rencontrer Ainsley. Cette idée m'emplissait de joie, mais je ne savais pas quoi faire de tous ces sentiments.

L'excitation me parcourut. Passer du temps avec des amis, c'était normal. Quelque chose que les autres faisaient tous les jours, parce qu'ils avaient une vie. Pour moi, c'était une première. Une grande première. Car il s'agissait de ma meilleure amie et du garçon… du garçon qui avait été mon meilleur ami et pour lequel je ressentais à présent des sentiments plus profonds et plus compliqués.

Cela me paraissait être une étape importante.

— Génial, dit-il en se redressant. Maintenant que j'ai ton approbation, je m'en veux moins de m'incruster.

— Yo ! fit Hector en tendant le bras hors de la voiture. Tu es prêt, mec ? Je suis pressé !

— Ouais. J'arrive.

Rider me rendit mon sac et se pencha vers moi. Tout à coup, je fus incapable de respirer. Ses lèvres effleurèrent ma joue et de petits frissons descendirent le long de mon dos.

— Je t'envoie un message tout à l'heure pour parler de samedi.

Je crois que j'acquiesçai. Je n'en étais pas tout à fait sûre. Je m'étais peut-être contentée de rester plantée là et de le dévisager. Son sourire lumineux m'étreignit le cœur et me toucha au plus profond de mon âme. Je le regardai monter dans la voiture et fis signe à Hector. Quand ils disparurent, je m'assis derrière le volant de ma Honda.

Sans mettre le contact.

À quoi est-ce que je pensais ? Qu'est-ce que je ressentais ?

Cela n'avait aucune importance.

Tandis que j'observais le parking se vider petit à petit, je compris une chose essentielle, pourtant évidente. J'étais si excitée à l'idée de samedi que j'en avais oublié M. Henry et Mlle Becky, les appels de Carl et Rosa au lycée, mon discours et même mes difficultés à parler. J'avais tout oublié.

Parce que ce n'était pas important.

Ce qui était important, c'était de vivre.

Le soir même, ce fut soirée crème glacée. Ou du moins c'est ce que m'annonça Rosa quand elle débarqua dans ma chambre avec deux bols remplis à ras bord.

C'était de la glace au chocolat.

Noyée sous des litres de sirop au chocolat.

On fêtait la réussite de mon discours.

Comme Carl travaillait tard, on n'était que toutes les deux. Cela me faisait bizarre de la voir en jogging et tee-shirt. J'avais trop l'habitude de la voir en blouse d'hôpital.

Rosa s'assit à côté de moi et me tendit un bol.

— J'espère que tu as encore de la place pour le dessert.

Je souris.

— J'ai toujours de la place… pour le dessert.

Elle me rendit mon sourire.

— Tu es sûre qu'on n'est pas de la même famille ?

Je ris et pris une cuillère de cette merveille sucrée. Rosa, elle, observa ma chambre. Son regard se posa aussitôt sur ma commode.

— C'est ta dernière sculpture en date ?

Je hochai la tête.

— C'est un… hibou.

Elle se leva et s'en approcha sans lâcher son bol. Après avoir soulevé le savon travaillé, elle tourna la tête vers moi. Ses yeux sombres étincelaient.

— C'est magnifique, Mallory.

— Merci.

— Tes sculptures sont toujours très jolies, mais les détails de celle-ci… (Elle le reposa avec précaution.) Ils sont incroyables. (Elle revint vers le lit et s'assit.) Tu devrais vraiment essayer sur du bois. Carl a les outils adéquats dans le garage.

Je n'étais pas très fan de ce genre d'outils, trop dangereux.

Rosa avala une cuillerée de glace.

— Carl veut nous emmener dîner, samedi, pour fêter ça de manière plus officielle.

Tout à coup, la glace eut un goût amer.

— Je suis censée voir… Ainsley, samedi.

Et elle était super excitée à l'idée de rencontrer Rider. La messagerie instantanée avait failli exploser lorsque je lui avais appris la bonne nouvelle. Elle était sans doute encore en train de m'envoyer des « Oh, mon Dieu » pendant que je m'empiffrais de glace.

— Oh, c'est vrai ! (Une autre bouchée.) Dimanche, alors ?

Je hochai la tête, mais j'avais l'estomac noué.

— Euh, Rider… (La bouche sèche, je regardai Rosa relever la tête.) Il aimerait rencontrer Ainsley, samedi.

Elle en lâcha sa cuillère.

— Ah oui ?

Je hochai la tête.

— J'ai envie… qu'ils se rencontrent. (Je sentis mon visage se crisper. Comme elle ne répondait pas, je commençai à m'inquiéter.) Ça ne te dérange pas ?

Elle haussa les épaules.

— Non. Je ne crois pas.

Elle ne croyait pas ?

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? me demanda-t-elle.

— Ainsley et moi, on était censées déjeuner toutes les deux, mais Rider… se joindra à nous. Après, le soir, on ira au cinéma rien que toutes les deux.

— Ça fait une longue journée. (Elle glissa sa cuillère le long des parois de son bol.) Tu n'auras pas de devoirs à faire ?

Je secouai la tête avant de poser mon bol sur la table de chevet. Mon estomac devait ressembler à un bretzel.

— Carl ne va pas apprécier que tu passes ton temps libre avec Rider, me dit-elle. (Je crois que je ne respirais plus.) Il était pareil avec Marquette, ajouta-t-elle avec un sourire triste. Personnellement, je trouve que c'est une bonne idée que tes deux amis se rencontrent parce qu'ils sont importants pour toi. Et… je crois qu'il faudrait qu'on le rencontre, nous aussi.

Oh, non.

— Le mieux serait qu'on fasse ça avant samedi. Ça permettrait d'apaiser les doutes de Carl. Et les miens aussi. (Elle me regarda dans les yeux.) Voici le marché que je te propose. Si tu veux voir Ainsley et Rider ce week-end, Rider doit venir dîner ici vendredi. On fera en sorte d'être à la maison tous les deux.

Oh, mon Dieu !

Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu !

— D'accord ? me pressa-t-elle.

Je hochai la tête.

— D'accord.

Qu'aurais-je pu dire d'autre ? Je n'avais même pas la moindre idée de la façon dont allait réagir Rider. À présent, je regrettais d'avoir été honnête avec elle.

Un bruit résonna dans la poche de son jogging. Rosa en sortit son bipeur. Je n'avais vu que Carl et Rosa s'en servir. C'était étrange de se dire que des médecins utilisaient encore des appareils obsolètes. Elle attrapa son portable et appela l'hôpital.

— *Dios*, murmura-t-elle en se levant. On peut remettre cette conversation à plus tard ? me demanda-t-elle en fronçant les sourcils. Je suis désolée, mais une victime d'arme à feu va arriver à l'hôpital. Apparemment, elle est très jeune.

Je hochai la tête.

— Pas… de problème.

Rosa m'embrassa sur le front, puis sortit de ma chambre et partit de la maison en moins de deux minutes. J'espérais que son opération se passerait bien. Perdre des patients était toujours difficile, et dans cette ville cela arrivait trop souvent.

Dès que la porte d'entrée se referma, j'attrapai mon téléphone et composai un message qui me stressa presque autant que le discours que j'avais fait à midi.

`Carl et Rosa aimeraient te rencontrer, vendredi soir, au dîner.`

Voilà. Il n'y avait pas d'autre moyen de l'annoncer. Alors, j'appuyai sur « Envoyer ».

Lorsque je descendis mon bol dans la cuisine, je trouvai le sien sur le plan de travail. Je rinçai les deux, puis les plaçai dans le lave-vaisselle et remontai à l'étage. À mon retour, j'avais un message de Rider.

`Ça me va. Dis-moi juste à quelle heure.`

Oh, bon sang.

Ça lui allait ? Un sourire étira mes lèvres tandis que je lui répondais « OK ». Je quittai ma chambre pour me laver le visage. Quand je revins, le message qu'il m'avait laissé me gonfla le cœur.

`J'ai hâte.`

Moi, je ne savais qu'en penser.

Au beau milieu de la nuit, j'entendis Rosa rentrer. J'avançai sans bruit vers l'escalier pour l'écouter parler à Carl de son patient. Il avait treize ans et avait reçu deux coups de feu. Le premier dans la poitrine, l'autre dans le dos. Rosa avait fait de son mieux, mais sa colonne vertébrale avait été touchée. Elle avait ensuite disparu dans la bibliothèque avec une bouteille de vin. Je savais qu'elle y resterait jusqu'au petit matin. La perte d'un patient la touchait toujours en plein cœur et même si celui-ci n'était pas mort, son sort n'en était pas moins tragique.

Treize ans. Et il ne marcherait plus jamais.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 20

Regarder Rider faire son discours, c'était un peu comme regarder ma série préférée. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui allait se passer, mais je savais que ça allait me plaire. Rider arriva en classe à la dernière minute, puis nous parla des différentes formes d'art qui existaient comme s'il avait fait ça toute sa vie. Il était doué et avec son sourire, il paraissait presque nonchalant. En tout cas, il semblait heureux d'être là. Rider en connaissait un rayon sur l'art, et pour lui, se tenir devant la classe et capter l'attention de tous était un jeu d'enfant.

Enfin, de presque tous.

Pendant qu'il parlait, Paige jouait sur son portable, caché sur ses genoux. Ce jour-là, ils ne s'étaient pas parlé. Je me demandais si elle savait que Rider venait dîner chez moi ce soir.

Je ne le saurais pas avant le lendemain.

Pour l'instant, il fallait qu'on survive à la soirée.

Rider ne semblait pas perturbé par l'idée de dîner avec Carl et Rosa. Moi, en revanche, j'avais du mal à penser à autre chose. En arrivant à la maison, je pris une douche pour me défaire de toute cette énergie parasite.

Je ne savais pas comment ça allait se passer.

Mais un parfum exquis régnait dans la maison.

Rosa faisait cuire un rôti à petit feu, et même si j'étais très nerveuse, je mourais d'envie de n'en faire qu'une bouchée.

Ce n'était sans doute pas conseillé.

Après avoir séché mes cheveux, je ne remis pas les vêtements que j'avais portés à l'école. Je ne savais pas si c'était bizarre de ma part, mais j'avais l'impression que cette soirée était… spéciale. Trois des quatre personnes les plus importantes de ma vie allaient enfin se rencontrer. J'enfilai un jean et un pull à manches courtes blanc cassé qu'Ainsley m'avait offert pour mon anniversaire l'année précédente. Il était moulant au niveau de la poitrine et de la taille, puis devenait évasé sur les hanches. Je tournai sur moi-même pour me regarder dans le miroir.

Les lèvres pincées, je fis glisser mes doigts le long de mes flancs et de mes hanches. La pensée qui me traversa me fit rougir. En fait, ce n'était pas vraiment une pensée. C'était plus une… image ou une sensation de Rider faisant la même chose. Avec ses mains. Sur moi. Un frisson me parcourut.

C'était mal. Très mal.

Rider était un ami. Il n'avait pas d'autre place dans ma vie.

Je me détournai du miroir et baissai les mains. Après avoir respiré profondément, je sortis de ma chambre et descendis au rez-de-chaussée. En jetant un coup d'œil à l'horloge accrochée dans l'entrée, je sentis mon cœur s'emballer. Rider n'allait pas tarder à arriver.

Dans la cuisine, Rosa était en train de dresser la table pour quatre personnes. Pour Rider. Seigneur. Quand je relevai la tête vers elle, elle me sourit. Ses cheveux noirs étaient attachés en queue-de-cheval. Derrière nous, un minuteur bipa.

— Tu peux sortir le plat du four ? Fais attention. C'est chaud.

Contente de pouvoir m'occuper, j'attrapai une manique dans le tiroir et sortis le plat rempli de légumes du four.

— Tu es nerveuse ? me demanda-t-elle en s'approchant des placards.

Je hochai la tête en souriant.

— Ce n'est pas la peine. (Elle sortit les verres.) C'est un moment très excitant pour nous tous.

Oui, elle avait raison.

Lorsque les verres furent posés sur la table, j'eus soudain une révélation. Rider et moi… nous n'avions jamais partagé ce genre de repas. Pas une seule fois. Nous mangions ensemble, bien sûr, mais toujours par terre ou…

— J'aimerais te poser une question avant que Carl descende. (Elle posa les mains sur mes épaules. Elle souriait, mais son regard était sérieux.) Qu'est-ce que tu ressens pour Rider ?

J'écarquillai les yeux. J'aurais pu répondre à cette question de mille façons. Pourtant, la première chose qui me vint à l'esprit fut ce que j'avais ressenti devant mon miroir.

— C'est bien ce que je pensais.

Je relevai la tête.

— Je…

— Ne dis rien. (Elle posa la main sur ma joue.) Tout va bien.

— Il a une copine, lui rappelai-je.

— Ma puce… ça ne t'empêche pas d'avoir des sentiments pour lui.

Oh.

— Tu grandis. (Elle leva les yeux vers le plafond.) Je ne suis pas sûre d'être prête à revivre ça.

Hmm…

— Mais je vais bien être obligée, pas vrai ?

Euh…

Rosa me regarda dans les yeux.

— Je vais…

— Qu'est-ce que vous faites ? s'exclama Carl en traversant le salon pour nous rejoindre. Vous complotez dans mon dos ?

— On se raconte des histoires de filles. (Elle posa la main sur mon épaule. Je venais d'échapper à une conversation sans doute très gênante.) Tu n'as pas intérêt à soulever ce couvercle…

Carl se figea devant le plan de travail où refroidissait le plat. Il prit son air le plus innocent.

— Je n'oserais pas…

— Bien sûr. On te connaît, tu sais ? Pas vrai, Mallory ?

Je hochai la tête. On le connaissait bien.

Quand la sonnette retentit, je sursautai et jetai un coup d'œil à l'heure. Rider avait cinq minutes d'avance.

Carl se tourna vers la porte.

— J'y vais ! m'écriai-je en le dépassant.

Me précipitant vers la porte, je l'ouvris sans même regarder de qui il s'agissait. Mais c'était bien lui.

Rider se tenait sur notre perron et il… il s'était changé, lui aussi.

Le soulagement m'envahit, bientôt suivi par de la gêne parce qu'il… il était canon. Je n'aurais pas dû le remarquer, mais c'était plus fort que moi. Il portait une chemise grise avec un jean foncé. Mon regard resta bloqué sur ses mains.

Il eut un sourire en coin.

— Je peux entrer ?

Je clignai les yeux.

Son sourire s'élargit.

— Souris ?

— Oh. Oui. (Je m'écartai.) Bien sûr.

Lorsqu'il passa devant moi, Rider me détailla de la tête aux pieds. L'arôme de son parfum parvenait jusqu'à moi. On se regarda un

instant dans les yeux, puis il se tourna vers le salon. Ses joues s'étaient empourprées.

— Ça sent très bon.

— C'est… un rôti. (Tout à coup, je n'avais plus faim. Mon regard se posa sur ses lèvres avant de se défiler.) Euh, Rosa est… Elle cuisine très bien.

Troublée, je l'emmenai dans la cuisine en passant à travers le salon. À mi-chemin, Rider s'arrêta devant le vaisselier.

— Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-il.

Je me retournai et suivis son regard. Alors j'écarquillai les yeux. Il était en train d'examiner les savons sculptés qu'il n'avait sans doute pas remarqués la première fois où il était venu ici.

— Euh…

Il se pencha, la tête sur le côté.

— Ce sont des pains de savon ?

— Oui, murmurai-je.

— Waouh, souffla-t-il tandis que ses yeux se posaient sur un cœur et un soleil que j'avais faits plusieurs années auparavant. C'est Carl ou Rosa qui fait ça ?

Je secouai la tête.

— Non. Euh… C'est moi.

— Quoi ? (Surpris, il se redressa et se tourna vers moi.) Toi ? Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé ?

Mon visage me brûlait.

— Personne ne le sait… à part Carl et Rosa.

Il m'observa un instant avant de reporter son attention sur la vitrine.

— C'est incroyable, Mallory.

Je haussai une épaule.

— Ce ne sont que des savons.

— Des savons que tu as sculptés pour représenter des choses, me dit-il. Moi, j'en suis incapable.

— Mais tu sais graffer et dessiner et…

— Mais je ne peux pas faire ça, insista Rider. Ces sculptures demandent autant de technique que le graff.

J'en doutais. Et l'attention qu'il me portait me mettait mal à l'aise. Je fis un geste vers la cuisine.

— Tu es prêt ?

Il me dévisagea encore un moment avant de hocher la tête.

Carl et Rosa nous attendaient, assis à table.

— Voici… Voici Rider, leur dis-je en jouant avec mes mains. Et je te présente… Carl et Rosa.

Rosa ouvrit de grands yeux.

Carl, lui, examina les bottes élimées de Rider et remonta jusqu'à ses cheveux bruns en bataille. Il fronça les sourcils.

À ce moment-là, je compris que la soirée n'allait pas être une partie de plaisir.

On servit la nourriture…

Puis vinrent les questions.

Les deux étaient liées. À l'instant où l'on s'assit, Carl se mit à interroger Rider. Prise au dépourvu, je fus incapable de faire autre chose que couper mon rôti et manger un morceau de pomme de terre.

Rider n'avait pas avalé grand-chose. Sans doute parce qu'il devait répondre à Carl. Quand il y eut une pause dans l'inquisition espagnole, Rider se tourna vers moi.

— Tu ne manges pas ?

Je hochai la tête et plantai ma fourchette dans une pomme de terre. Rider s'assura que je la mangeais bien. Je résistai à l'envie de lever les yeux au ciel car je savais pourquoi il agissait ainsi. À la

cantine aussi, il vérifiait que je mangeais. C'était difficile d'oublier des années passées à se nourrir de restes. J'avalai une deuxième pomme de terre pendant que Rider prenait une cuillerée de petits pois.

Lorsque je découpai mon rôti, je relevai la tête. Carl et Rosa nous observaient. De l'extérieur, notre échange avait dû paraître étrange. Je rougis.

— Alors, comme ça, tu travailles dans un genre de garage ? demanda Carl après s'être raclé la gorge. (Un carré de rôti parfaitement cuit était accroché à sa fourchette.) À mi-temps ?

Je fermai les yeux.

— Oui, monsieur. Au garage Razorback. Le propriétaire fait appel à moi pour customiser les carrosseries, répondit Rider avec patience.

Il en avait fait preuve tout le long de ce… supplice.

Il répondait aux moindres questions de Carl. Combien de temps était-il resté en foyer ? Dans quel quartier vivait-il ? Quelle était sa matière préférée ? Sans surprise, Rider avait répondu « les arts plastiques ». Les questions ne s'arrêtaient pas, à tel point que Rosa ne pouvait pas placer un mot.

J'avais honte.

Mais surtout, j'étais déçue.

— Dans quoi travaille le couple qui t'a accueilli ? demanda Carl.

Mes doigts se crispèrent sur ma fourchette et je me forçai à respirer par le nez. Il allait trop loin.

Toutefois, Rider ne se démonta pas.

— Je suis chez une dame seule. Le mari de Mme Luna est décédé avant mon arrivée. Elle travaille pour la compagnie des téléphones.

— Et que comptes-tu faire après le lycée ? continua Carl sans faiblir. Tu ne feras plus partie du système. Et je suppose que tu n'as pas l'intention de rester chez Mme Luna. Tu iras à la fac ?

— Pour l'instant, ce n'est pas dans mes projets, répondit Rider en poussant ses petits pois dans son assiette. Ça coûte beaucoup d'argent et Mme Luna en a déjà assez fait pour moi. Je ne peux pas lui demander de financer mes études.

— Il existe des bourses et des aides, lui fit remarquer Carl en découpant sa part de rôti. J'ai cru comprendre que tu étais bon élève.

— Il l'est, intervins-je. Et il a également beaucoup de talent. Ses… Ses dessins sont exposés en ville.

Rider me fit un sourire éclatant.

— C'est vrai ? s'enquit Rosa d'une voix douce. Dans une galerie d'art ?

Pendant que Rider répondait à sa question, je priai pour que Carl arrête avec l'interrogatoire en règle.

Soudain, Rider se tourna vers moi et me demanda pour la deuxième fois :

— Tu ne manges pas ?

La moitié de ma délicieuse assiette était intacte. J'étais bien trop frustrée pour mettre tout ça dans ma bouche sans recracher le tout sur la table.

Il me donna un léger coup de coude et murmura :

— Mange.

Avec un soupir, j'attrapai ma fourchette et la plantai dans ma viande.

— Content ?

Sa fossette apparut.

— Très.

À ce moment-là, l'air renfrogné de Carl se dissipa. Très légèrement. Quand il demanda ce que nous avions prévu de faire le lendemain, c'est moi qui répondis, mais ses questions étaient

clairement destinées à Rider. Trente minutes après la fin du dîner, j'avais envie d'envoyer la table valser.

Cela faisait très longtemps que je n'avais pas ressenti ce genre de pulsion.

— Mallory m'a dit que tu avais une petite amie, dit Carl. (Je faillis m'étouffer.) Ça ne la dérange pas que tu viennes dîner ici ?

Aussi perplexe que moi, Rosa se tourna vers son mari. J'allais ouvrir la bouche pour lui dire que cela ne le regardait pas, quand Rider me prit au dépourvu.

— Je n'ai pas de petite amie, monsieur.

Je reculai vivement et tournai la tête vers lui.

— Quoi ?

— Euh, j'en avais une… (Le rouge aux joues, Rider me regarda dans les yeux.) Paige et moi… on s'est séparés.

L'estomac noué, je le dévisageai. Des milliers de pensées tournoyaient dans mon esprit. Je n'aurais pas pu être plus choquée. Il ne m'avait rien dit. En même temps, je ne lui avais pas posé de questions non plus, mais… pourquoi me l'avait-il caché ?

— Visiblement, c'est une surprise pour tout le monde, dit Carl d'une voix atone.

Il continua de parler et Rider de répondre à ses questions, mais je ne les écoutais plus. Je contemplais le profil de Rider. Il y avait eu des signes : ils ne se parlaient presque plus ; Paige avait arrêté de me défier ; et Hector m'avait dit que Rider n'était pas venu en classe parce que Paige et lui s'étaient disputés. Peut-être n'avait-il pas bu comme je l'avais conclu ? Peut-être avait-il été triste, tout simplement ?

Paige en avait sans doute eu marre de notre amitié. Rider m'avait prévenue que s'il devait choisir entre elle et moi… oh, mon Dieu ! J'espérais que ça n'avait rien à voir avec notre relation. Je ne voulais

pas être le genre de personne qui débarquait dans la vie des gens et la mettait… sens dessus dessous.

Lorsqu'on débarrassa la table, j'étais encore sous le choc.

— Merci pour ce repas, dit Rider aux Rivas sans se départir de sa politesse habituelle. C'était délicieux.

Reprenant mes esprits, je me levai à mon tour.

— Tu veux que… je te raccompagne ?

Il secoua la tête et remit sa chaise en place.

— Ça a été un plaisir de te rencontrer, dit Rosa en se levant. Reviens quand tu veux.

Elle le prit brièvement dans ses bras.

Carl, lui, se contenta d'un signe de la tête. Après avoir contourné la table, Rider s'arrêta devant lui et lui tendit la main.

— Merci, monsieur.

Carl afficha un sourire crispé, mais lui serra quand même la main. Sans un mot, je raccompagnai Rider dehors. Les lampadaires étaient allumés et leur lumière se répandait sur le trottoir.

— Tu es sûr que tu… ne veux pas que je te ramène ? lui demandai-je.

Il hocha la tête, puis s'arrêta sur les marches et se tourna vers moi. Quand nos regards se croisèrent, une chaleur entêtante m'envahit.

— J'ai passé une bonne soirée.

Je haussai un sourcil dubitatif.

— Ah bon ?

Il rit et fourra les mains dans les poches de son jean.

— Oui. Ils sont plutôt cool.

— Carl n'a pas été… très gentil avec toi. Il t'a posé des tas de questions plutôt… indiscrètes. (La colère bouillait toujours en moi, juste sous la surface.) Je suis désolée.

— Tu n'as pas à t'excuser, Souris.

Je croisai les bras. Ce soir, j'avais l'impression que les rôles s'étaient inversés. Pour une fois, c'était moi qui prenais sa défense. C'était étrange, comme sentiment.

— Je… je me sens obligée de le faire.

Il haussa les épaules.

— Il veut te protéger, c'est tout. Je suis content que tu aies des personnes qui tiennent à toi dans ta vie. (Il marqua une pause.) Ne t'en fais pas pour moi. Tout va bien.

Non, tout n'allait pas bien. Le comportement de Carl n'avait pas été correct.

— Il en faut plus pour me faire peur, dit-il au bout d'un moment.

Mettant ma colère contre Carl de côté, je lui posai la question qui me démangeait :

— Vous vous êtes vraiment séparés, Paige et toi ?

Rider hocha la tête.

— Oui. La semaine dernière. Jeudi soir.

Je secouai lentement la tête.

— Tu… ne m'as rien dit.

— Je n'avais pas vraiment envie d'en parler, me répondit-il sans détourner les yeux. Paige et moi, on est amis depuis que j'ai emménagé avec Hector et Jayden. Aujourd'hui… je ne suis pas certain que ce soit encore le cas.

— Je suis désolée.

Je le pensais. Malgré mes sentiments pour lui et la façon dont mon corps réagissait quand il était à proximité, j'étais désolée qu'il souffre.

Il sourit doucement.

— Moi aussi. Mais cette relation… elle ne me convenait plus. Plus maintenant.

Cela répondait à ma question de savoir qui avait quitté l'autre. Je jetai un coup d'œil derrière moi. Je me demandai pourquoi ça ne lui convenait plus. J'aurais voulu l'interroger à ce sujet, mais je n'en avais pas le courage.

— La semaine dernière… c'est pour ça que tu n'es pas venu en cours ?

Il fronça les sourcils.

— C'était difficile, Souris. Je ne voulais pas la faire souffrir, mais je sais que je l'ai fait. Ce n'était pas mon intention. (Il respira profondément.) On en parlera davantage demain, d'accord ?

Demain.

— D'accord, soufflai-je.

Il me dévisagea un long moment, puis son regard descendit jusqu'à mon épaule. En quelques secondes, il sembla prendre une décision car il remonta les marches pour se poster juste devant moi.

— Tes sculptures en savon sont très jolies. J'espère en voir d'autres, me dit-il avant de se pencher pour m'embrasser sur la joue.

J'en eus le souffle coupé.

L'air sérieux, Rider s'écarta.

— À demain, Mallory.

Ma joue picotait tandis que je le regardais se retourner et se diriger vers le trottoir. Quand il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que j'étais toujours là, il me sourit, puis reprit sa route. Je restai figée jusqu'à ce qu'il disparaisse au loin. Alors je m'autorisai à répéter ce qu'il m'avait dit dans ma tête avant de me préparer à l'inévitable.

Le choc de la séparation de Paige et Rider et l'excitation à l'idée que Rider s'intéresse à mes savons sculptés se dissipèrent et la colère et la frustration remontèrent à la surface.

Quand je retournai dans la cuisine, Carl était adossé au plan de travail et Rosa finissait de remplir le lave-vaisselle. Pour une fois, je n'eus pas à réfléchir à ce que je voulais dire. Les mots étaient là, déjà prêts.

Je m'arrêtai devant l'îlot.

— Tu n'as pas été très aimable avec Rider.

Carl se tourna vers moi. Son visage était dénué d'émotion.

— Pardon ?

— Tu n'as pas été très aimable avec Rider, répétai-je. Tu l'as traité comme… un suspect sur une scène de crime.

Rosa entrouvrit les lèvres.

Hébété, Carl se redressa.

— Mallory…

— Rider ne vit pas comme nous, lui dis-je. (Ma gorge et mes yeux me brûlaient.) La dame qui l'a accueilli n'est pas médecin et il ne croit pas être capable d'aller à la fac. Ça ne fait pas de lui… une mauvaise personne.

— Nous n'avons pas dit ça, intervint Rosa en faisant un pas vers moi. (Elle avait l'air sincère.) Et si nous t'avons donné cette impression…

— Oui ! (Je continuais de parler à Carl. Ma voix tremblait.) Tu n'as pas arrêté de le questionner. Et même s'il répondait chaque fois, ce n'était jamais suffisant.

Il plissa les yeux.

— Si tu tiens à parler de Rider, parlons du fait qu'il n'a pas de petite amie.

— Il en avait une. Ils se sont séparés.

— Comme par hasard, marmonna Carl.

— Tu vois ! (Je levai les mains au ciel.) Tu agis comme si… je t'avais menti. Ou que Rider avait menti. Je veux qu'il fasse partie de

ma vie… de nos vies. J'étais tellement excitée à l'idée que vous le rencontriez enfin ce soir ! (Ma lèvre inférieure tremblait.) Il… Il m'a sauvé la vie tellement de fois et j'ai cru… j'ai cru que tu le respecterais un peu plus.

— Mallory, dit Carl.

Lorsque je me retournai, je fis quelque chose que je n'avais jamais fait. Je montai dans ma chambre sans attendre qu'il termine de parler. La discussion était close.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

La lampe de bureau dans la bibliothèque était restée allumée et diffusait une lumière jaune et douce autour d'elle. La pièce sentait légèrement la pêche. Je fis courir mes doigts sur les tranches des livres, avant de m'arrêter au centre de la rangée et de baisser la main. Après la nuit désastreuse que j'avais passée suite à un dîner encore plus terrible, mes pas m'avaient conduite jusqu'ici.

Je m'étais réveillée tôt et m'étais promenée dans la maison pendant que Carl et Rosa dormaient encore. J'étais incapable de me rendormir, trop excitée à l'idée de voir Rider et Ainsley, plus tard dans la journée. Mais aussi trop troublée d'avoir appris que Rider et Paige n'étaient plus ensemble.

Lorsque j'avais tout raconté à Ainsley, elle m'avait fait part de ses lumières. Pour elle, la réaction de Carl était normale. La première fois qu'elle avait emmené Todd à la maison, elle avait cru que son père allait le mettre à la porte.

J'en doutais.

Elle s'était ensuite penchée sur le cas de Paige et Rider. Elle était convaincue que leur séparation signifiait quelque chose pour moi. En vérité, je ne m'autorisais même pas à y réfléchir. Parce que je ne savais pas comment réagir.

Je repensai au livre que Rider m'avait lu quand nous étions petits. Une histoire qui m'avait fait pleurer, mais qui m'avait donné l'espoir

qu'un jour, nous aussi, nous serions réels. Que nous serions aimés.

Pendant toute mon enfance, je n'avais pas eu l'impression d'être réelle. Personne ne se souciait de Rider et moi. Personne ne s'inquiétait pour nous. Nous étions oubliés, abandonnés à notre propre sort.

Aujourd'hui, je vivais avec deux personnes qui pensaient à moi, qui me défendaient et se faisaient du souci. J'aurais dû être reconnaissante envers eux, comme Rider me l'avait fait remarquer la veille. Mais pour l'instant, je ne ressentais que de la colère.

Carl et Rosa savaient qui était Rider et tout ce qu'il avait fait pour moi en grandissant. J'aurais cru que ça aurait suffi à Carl, mais au lieu de se montrer amical avec lui, il avait été sceptique, méfiant… méprisant même.

Je n'arrivais toujours pas à croire que j'avais parlé ainsi à Carl. Quand j'y repensais, mon cœur battait encore un peu trop fort et j'avais la nausée. Il m'en voulait sans doute. Pour avoir dit toutes ces choses. J'aurais voulu… J'aurais voulu être parfaite pour lui, pour eux deux, mais hier soir je ne l'avais pas été.

La veille, j'avais réussi à les éviter. Aujourd'hui, le plan était le même.

Avec un soupir, je continuai de longer les étagères. Les deux bibliothèques du milieu étaient remplies de cadres photo : celles d'un bébé gracieux qui se transformait petit à petit en une belle jeune femme aux longs cheveux noirs et aux yeux marron étincelants.

En examinant les photos de Marquette, je ne pus m'empêcher de penser à quel point sa disparition avait été injuste. Tout comme le sort du patient de Rosa qui ne remarcherait plus jamais. Quant aux choses dont Rider avait été témoin ou qu'il avait subies… ce n'était pas juste non plus. Ce n'était pas juste que je…

Je fermai les yeux et chassai mes pensées. Si j'empruntais cette voie, je n'en sortirais pas indemne. Il y avait des choses auxquelles je n'avais pas envie de songer.

Lorsque je rouvris les paupières, Marquette me regardait. Cette photo avait été prise quelques mois avant sa mort. Elle était à la plage et portait un joli petit bikini noir que je n'aurais jamais osé acheter. Des lunettes rose vif dissimulaient ses yeux et elle arborait un grand sourire. Le sable blanc étincelait sous ses pieds. L'océan brillait derrière elle.

Marquette avait eu un petit ami. Ils avaient commencé à sortir ensemble en première. Je ne connaissais pas son nom. Je savais simplement qu'il existait parce que Carl et Rosa l'avaient parfois évoqué au détour d'une conversation. Marquette avait de nombreux amis. Elle était populaire. Intelligente. Et sur ses photos, elle avait l'air d'être gentille. En fait, elle ressemblait à Keira.

Je repensai à ce garçon qui ne remarcherait plus jamais. À quoi ressemblait sa vie ? Peu importait qu'il soit désagréable et peu aimé ou, au contraire, qu'il soit le garçon le plus populaire de son école… il n'avait pas mérité un tel sort.

Lorsque je reculai, une pensée familière me traversa l'esprit. C'était une idée terrible, mais je ne pouvais m'en empêcher. Si Marquette avait vécu, aurais-je habité ici, moi aussi ? Carl et Rosa m'auraient-ils accueillie chez eux ? M'auraient-ils offert toutes ces opportunités qui faisaient défaut à tant d'enfants ?

Je ne connaissais pas la réponse à ces questions et ça me perturbait, mais je savais deux choses.

Sa vie s'était arrêtée trop tôt.

Et l'on m'avait donné une seconde chance.

Je continuai d'observer sa photo. J'avais une seconde chance alors que la majorité des gens n'en avait qu'une. Je ne pouvais pas passer à

côté.

Qu'avait dit M. Santos à propos de la vie dans son cours d'expression orale ? Que l'essentiel était d'essayer ? Eh bien, c'était ce que j'allais faire.

J'allais essayer.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Ainsley quand je m'approchai du banc sur lequel elle était assise. (Elle se leva d'un bond et remonta ses lunettes de soleil sur son nez.) Tu es super mignonne !

Je ralentis et regardai mes vêtements avec soulagement. M'habiller pour l'occasion s'était révélé stressant. J'avais fini par choisir un legging noir, un chemisier blanc en dentelle et un gilet bleu pâle. J'avais gardé mes cheveux détachés et les avais lissés avec le fer de Rosa. Par chance, j'avais réussi à ne pas me brûler. En revanche, je m'étais lavé le visage trois fois avant de trouver le maquillage *nude* idéal sur YouTube. Cela m'avait pris une demi-heure.

Ainsley m'attrapa par le bras et me tira vers le café qu'elle avait choisi.

— Bon. Tu as cinq minutes d'avance. Il ne va pas tarder à arriver. Je vais m'évanouir !

Je souris. Elle, elle allait s'évanouir ? Et moi, alors ? J'étais à deux doigts du malaise.

Elle rentra dans le restaurant en premier. Comme il n'y avait pas beaucoup de monde, un serveur nous plaça rapidement à une table de quatre. Ainsley s'assit en face de moi, ce qui signifiait que la chaise à côté de moi était libre. Mon cœur bondit dans ma poitrine.

Lorsqu'elle remonta ses lunettes sur sa tête, elle jeta un coup d'œil en direction de la devanture vitrée du restaurant et grimaça. Une lumière vive se déversait dans la salle. Elle déplaça légèrement sa chaise pour ne pas être éblouie.

— Tes yeux… te font… encore mal ? lui demandai-je.

Ainsley soupira.

— Ouais. Je ne sais pas ce qui leur arrive. L'ophtalmo chez qui je suis allée pour mes nouvelles lunettes a dit à ma mère qu'il fallait que je consulte un spécialiste.

L'inquiétude me grignota l'estomac.

— Pour… quoi ?

Elle haussa une épaule.

— Il a remarqué un truc bizarre dans mes yeux. Il pense qu'un spécialiste de la rétine devrait m'ausculter. Mais apparemment, ce n'est pas grave.

À mon avis, on ne demandait pas l'avis d'un spécialiste pour rien…

— Il a dit que tu avais un problème ?

Elle secoua la tête.

— Pas vraiment. Il n'a rien dit de plus.

— Quand est… ton rendez-vous ? lui demandai-je.

La serveuse apparut et nous servit trois verres d'eau.

— Dans deux semaines. Mais assez parlé de moi ! Tu as le trac ? me demanda-t-elle en attrapant le menu.

Je hochai la tête. Pourtant, je n'étais pas certaine qu'Ainsley m'ait dit toute la vérité sur son état de santé.

— Oui.

— Tu sais à quoi ça ressemble ? (Elle serra le menu contre sa poitrine.) À un rencard !

Mon ventre se noua. Je secouai la tête.

— Si, si, insista-t-elle. C'est comme un rendez-vous. Un rendez-vous d'essai.

Un rendez-vous d'essai ? Cela existait réellement ? J'allais lui poser la question, mais elle reprit la parole.

— OK. Examinons les faits. Depuis que vous vous êtes revus, il a saisi toutes les occasions possibles pour te voir, pas vrai ? Il a séché les cours pour déjeuner avec toi. Quand tu as paniqué et quitté la salle de classe, il t'a suivie pour s'assurer que tu allais bien, puis t'a montré ses graffs. Il t'a aidée avec ton discours et il a même accepté de rencontrer Carl et Rosa. Conclusion : il s'intéresse à toi.

Cela aurait pu signifier simplement qu'il voulait faire partie de ma vie, mais avant que j'aie eu le temps de le lui faire remarquer, je l'aperçus au loin. Rider venait d'arriver. Il examinait les tables du restaurant à notre recherche.

Je me crispai. Quand son regard croisa le mien, un sourire apparut lentement sur ses lèvres. Il ne portait pas le même style de vêtements que la veille. Il avait retrouvé sa tenue habituelle : jean usé, tee-shirt noir à manches longues et vieilles baskets. Pourtant, j'étais incapable de réfléchir.

Non, en fait, ce n'était pas vrai. J'arrivais à réfléchir, mais les pensées qui envahissaient mon esprit étaient loin d'être sages. J'imaginais ses lèvres légèrement retroussées sur des parties de mon corps… autres que mon front ou ma joue. Je pensais à ses mains, à leur puissance et à la sensation de ses paumes calleuses sur ma peau. Je pensais… à des tas de choses. Des choses qui ne me paraissaient plus si honteuses depuis que je savais qu'il était célibataire.

En voyant que je ne bougeais plus, Ainsley regarda derrière elle.

— Oh, mon Dieu ! murmura-t-elle. C'est lui ?

— Oui, murmurai-je.

C'était lui.

Quand elle se tourna de nouveau vers moi, ses yeux bleus étaient écarquillés.

— Waouh. Mallory !

J'étais incapable de lui répondre. Toute mon attention était rivée sur Rider. Il traversa la salle dans notre direction en dégageant une assurance folle. Une vieille dame qui déjeunait avec son mari releva la tête vers lui et lui sourit, puis son regard le suivit.

Jusqu'à notre table. Je crois que j'avais arrêté de respirer. Il fit le tour et vint s'asseoir à côté de moi.

— Désolé, dit-il en me regardant. J'ai quelques minutes de retard.

Ah bon ?

— C'est Hector qui m'a emmené, poursuivit-il. Il est dans les parages. Il ne voulait pas s'incruster.

Rider l'avait-il invité ? Dans ce cas-là, était-ce tout de même un rendez-vous d'essai ? Est-ce que ça existait vraiment ? Et est-ce que ça avait la moindre importance ?

Ainsley se pencha en avant en souriant à Rider.

— Salut ! Moi, c'est Ainsley.

Rider lui rendit son sourire et pencha la tête sur le côté.

— Rider.

— Je sais, dit-elle. Tu es exactement comme je l'imaginais.

Je lui adressai un regard noir, mais il n'y prêta pas la moindre attention.

— Je suis contente de te rencontrer enfin. J'ai tellement entendu parler de toi !

— C'est vrai ? (Surpris, il se tourna vers moi.) Qu'est-ce que tu lui as raconté, Souris ?

J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais aucun son ne franchit mes lèvres. Il eut un sourire en coin. Sa fossette se creusa. Oh, Seigneur.

— Mallory m'a dit que tu étais un garçon formidable, dit Ainsley. (Je n'étais pas certaine de le lui avoir dit si clairement.) Et que vous aviez grandi ensemble. Meilleurs amis, c'est ça ?

— Oui, murmura-t-il tout en continuant de me regarder avec ce satané sourire. Nous étions les meilleurs amis du monde. (Il s'interrompit et reporta enfin son attention sur Ainsley.) Mais je crois que l'on m'a remplacé.

— Effectivement, répliqua-t-elle. Heureusement pour toi, je suis partageuse.

Il ricana.

— Je vois ça.

Mon cœur battait très fort. Je savais que je devais dire quelque chose, n'importe quoi.

— Tu… es déjà venu ici ?

Ce n'était pas très original.

Rider secoua la tête. Visiblement, mon manque d'originalité ne le perturbait pas.

— Non. (Il jeta un coup d'œil au menu.) Mais les hamburgers ont l'air bon.

Tout à coup, je pensai au *Firehouse*. Le petit *diner* lui ressemblait davantage. L'ambiance était détendue et les meubles usés. Ce restaurant, en revanche, avec ses nappes blanches éclatantes… était le genre d'établissement que nous fréquentions avec Ainsley. Avant de rencontrer Carl et Rosa, je n'aurais jamais mis les pieds dans ce genre d'endroit.

Rider se sentait-il mal à l'aise ? S'en préoccupait-il ? Ou me faisais-je du souci pour rien ?

Sans doute la dernière option.

— Leurs hamburgers sont délicieux, lui dit Ainsley. Leur houmous aussi.

— De l'houmous ? s'esclaffa Rider. Ce n'est pas mon style. Je préfère la viande.

— Tu as déjà goûté ? lui demanda-t-elle. Sur de la viande ?

Je grimaçai.

— Non. (Il rit encore une fois.) Je n'ai jamais essayé.

— Tu devrais, répondit-elle.

— Tu ne devrais pas, intervins-je.

Lorsque la serveuse revint vers nous, Rider commanda un hamburger sans houmous. Moi aussi. Je pris également un Coca. Ainsley choisit l'entrée à base d'houmous qu'elle mangerait toute seule.

Entre Rider et Ainsley, la conversation coulait toute seule. Elle lui posa des questions sur le lycée et lui sur les études à distance. Quand on termina de manger, ils se parlaient comme s'ils se connaissaient depuis des années. Je faisais un commentaire de temps à autre, mais restai plutôt silencieuse. Ce n'était pas surprenant. Je me détendis, tout en restant attentive aux moindres gestes de Rider et aux regards qu'il lançait dans ma direction.

— Vous faites quelque chose, cet après-midi ? demanda-t-il en posant le bras sur le dossier de ma chaise. Vous allez au cinéma ?

— En fait, je ne peux pas aller au ciné. Je dois… Mes parents ont prévu quelque chose ce soir. Du coup, Mallory est libre comme l'air, dit Ainsley d'une voix rapide.

Je me figeai. Quoi ? Elle ne m'avait pas parlé de ce changement de plan.

Rider nous regarda l'une après l'autre.

— Je croyais que vous étiez censées passer la journée ensemble ?

— Non, répondit aussitôt Ainsley. Seulement quelques heures. Elle est à toi pour le reste de la journée. Et si tu veux tout savoir, son couvre-feu est à 23 heures.

J'écarquillai les yeux. Mon Dieu. Qu'était-il en train de se passer ? Quand je l'interrogeai du regard, elle se contenta de me sourire d'un air innocent. J'aurais préféré qu'elle me prévienne.

Sourire aux lèvres, Rider souleva son verre.

— Ça me va. (Il tapota mon épaule.) Tu veux aller au garage ?

La raucité de sa voix fit s'emballer mon cœur. Ainsley avait les yeux rivés sur son assiette vide. Avant que j'aie eu le temps de lui répondre, la sonnerie d'un téléphone retentit.

Rider sortit son portable de sa poche. Il examina l'écran avant de se lever.

— Je reviens.

Dès que Rider s'éloigna, Ainsley se pencha vers moi.

— Mall ! Il est canon !

Le rouge aux joues, je soulevai mon verre. Rider était canon avec un C majuscule. Il n'y avait aucun doute là-dessus, mais il était bien plus que ça. Sous son physique avantageux se dissimulait… quelqu'un de bien. Un cœur d'or.

— Tu ne plaisantais pas lorsque tu me l'as décrit. (Tout sourire, Ainsley se laissa aller en arrière sur sa chaise.) Tu vas aller avec lui ? Tu es un peu obligée… je t'ai forcé la main. Mais je l'ai seulement fait parce que je savais que tu en avais envie ! Il faut te pousser dans la bonne direction.

Clignant les yeux, je faillis laisser tomber mon verre.

— Mais… j'étais censée passer la journée avec toi.

— On s'est vues. Même si je n'ai pas réussi à te convaincre de goûter l'houmous… maintenant, tu as l'occasion de passer du temps avec quelqu'un d'autre. Quelqu'un de très charmant.

Mon ventre se serra. La sensation n'était pas désagréable et elle commençait à devenir familière.

— Mais…

— Rosa et Carl pensent que tu es avec moi. Du moment que tu rentres chez toi avant ton couvre-feu, ils ne le sauront jamais. Ce n'est pas comme s'ils parlaient avec mes parents. (Son sourire se fit

conspirateur.) En plus, ils ne sont même pas à la maison, ce soir. Ils ont décidé de prendre du temps pour eux ou un truc dans le genre. (Elle fronça le nez.) Du coup, il n'y a aucun problème.

En relevant la tête pour regarder Rider, la sensation s'accentua. Mon esprit partit en roue libre. Je n'arrivais pas à croire que j'y songeais sérieusement. Oui, j'avais quitté l'enceinte du lycée sans que Rosa et Carl le sachent et Rider était venu à la maison quand ils n'étaient pas là, mais ça… c'était différent. J'avais l'impression de franchir une ligne invisible. Les Rivas pensaient que j'étais avec Ainsley… mais je ne serais pas avec elle.

Je serais avec Rider.

Tout un samedi après-midi et peut-être même le soir. Le rendez-vous d'essai commençait à ressembler à un rendez-vous tout court.

C'était un sacré pas en avant.

S'ils le découvraient, ils diraient que c'était la faute de Rider, qu'il avait une mauvaise influence. Mais Rider ne savait pas que je mentais à qui que ce soit. En réalité, je n'étais même pas sûre que Carl et Rosa m'auraient interdit de le voir… mais il était hors de question que je leur demande l'autorisation.

Était-ce mal de ma part ? Je n'allais pas non plus le demander. Car c'était une question stupide.

Rider baissa son téléphone et le glissa dans sa poche. Étais-je seulement capable de passer du temps seule avec lui ? J'attrapai vivement mon verre et en pris une grande gorgée. Pourquoi est-ce que je paniquais ? Rider et moi, on avait grandi ensemble. Bien sûr, on ne s'était pas vus pendant des années, mais on était toujours amis et il sortait à peine d'une relation amoureuse. Ce n'était pas un rendez-vous d'essai.

Tout irait bien.

— Tu… Tu crois que je devrais accepter ?

Les yeux bleus d'Ainsley s'arrondirent sous le coup de la surprise.

— Oui ! Oh, mon Dieu ! Oui ! (Elle me tapa sur le bras.) C'est l'occasion parfaite de passer du temps seule avec lui.

Je fronçai les sourcils.

— On passe déjà beaucoup de temps ensemble.

Elle me dévisagea un instant avant de lever les yeux au ciel.

— Ça n'a rien à voir, Mallory. Cette fois, vous vous voyez un samedi !

Je haussai les sourcils.

Elle secoua la tête, puis souleva son verre.

— Crois-moi. C'est différent.

J'allais devoir la croire sur parole.

— Il te plaît et pour ta gouverne… je crois que tu lui plais aussi, mais les mecs, c'est un peu idiot, parfois. Alors il va sans doute faire semblant de ne pas être intéressé.

J'ouvris la bouche.

— C'est ce que Todd a fait avec moi. Il a attendu que l'on soit seuls pour faire le premier pas.

Rider allait-il faire la même chose ? Le champ des possibilités me gonflait le cœur et me nouait l'estomac.

Ainsley, elle, sautillait presque sur son siège.

— Je sais que c'est tout nouveau pour toi, mais respire un bon coup et amuse-toi. Peut-être qu'il ne se contentera pas de te tenir la main, cette fois.

Seigneur. Cela faisait trop de choses d'un coup. Je n'aurais jamais dû lui dire que Rider m'avait pris la main. Il me fallait l'avis d'un adulte.

— Écoute, me dit-elle en baissant la voix. (Elle posa la main sur la mienne.) Accepte seulement si tu te sens à l'aise. Si tu en as envie. Sinon, ce n'est pas grave. Je sais que tu l'aimes plus qu'un simple ami,

c'est tout. La façon dont tu le regardes te… (Elle s'arrêta et regarda derrière elle.) … trahit. Oh, waouh. Qui c'est, lui ?

Les sourcils froncés, je suivis son regard. Rider n'était plus seul. Hector se tenait à côté de lui à l'entrée du café. L'inquiétude m'envahit. Vu la façon dont la mâchoire de Rider s'était crispée, je doutais que le sujet de leur conversation fût joyeux.

Je regardai par la fenêtre pour voir si Jayden était là, lui aussi, mais ce n'était pas le cas. En y réfléchissant, je ne l'avais pas croisé au lycée depuis plusieurs jours.

— Tu le connais ? demanda Ainsley.

Je reposai mon verre sur la table avant de hocher la tête.

— Il s'appelle… Hector. C'est un ami de Rider.

Un sourire étira lentement ses lèvres.

— Il est trop mignon.

Au même moment, Hector rit à quelque chose que Rider lui avait dit. Son rire rauque parvint jusqu'à nous et fit tourner plusieurs têtes à l'intérieur du restaurant. Hector était mignon. Je n'en doutais pas, mais c'était Rider qui retenait mon attention. Il sourit doucement, puis ses lèvres bougèrent. Hector jeta un coup d'œil dans notre direction.

Il eut l'air surpris, mais il se reprit rapidement et sourit en dévisageant Ainsley.

— Il me plaît, murmura-t-elle. Il a une copine ?

Je haussai les épaules et me demandai si elle, elle avait toujours un copain. J'ignorais si Hector avait quelqu'un de sérieux dans sa vie. Je l'avais vu avec plusieurs filles au lycée, mais je ne pensais pas qu'il sortait avec l'une d'entre elles.

Rider et Hector vinrent nous rejoindre. Rider reprit sa place à côté de moi tandis qu'Hector s'asseyait près d'Ainsley.

— *Esa chica está bien caliente*[1], dit Hector en riant.

Rider secoua la tête. Ainsley, elle, se crispa. Elle parlait couramment l'espagnol, et même si Hector était portoricain, elle devait quand même comprendre le sens général de ses paroles. Visiblement, ça ne lui plaisait pas beaucoup.

— *Me gustaría llevarla a mi casa y comérmela*[2].

Ainsley pencha la tête sur le côté et recoiffa ses longs cheveux blonds derrière son épaule.

— *¡ Gracias ! Pero no hay ni una parte de mí que tú te vas a comer*[3].

Les yeux d'Hector s'arrondirent.

Rider éclata de rire.

— Oh, merde. C'est génial !

— Quoi ? dit Ainsley en battant des cils à l'intention d'Hector. Tu crois qu'une fille blanche n'est pas capable d'apprendre une autre langue et que ça te donne le droit de parler de moi comme si je n'étais pas là ? (Son sourire était forcé.) Va te faire voir.

— Toi, au moins… (Hector s'adossa à son siège et secoua lentement la tête sans la quitter des yeux.) Tu es… cash.

— Je ne te le fais pas dire. (Ses yeux bleus lançaient des éclairs. Si elle avait trouvé Hector mignon à un moment donné, ce n'était plus du tout le cas.) Et toi, tu es un *mal criado*[4].

Hector fronça les sourcils.

— J'aime vraiment ton amie, Souris, dit Rider en me faisant un clin d'œil. Elle vient plus ou moins de le traiter de connard sans la moindre classe… et je suis d'accord avec elle.

Oh, Seigneur.

Ainsley jeta un regard dédaigneux au tee-shirt usé d'Hector.

— En même temps, vu son style…

— *¡ Qué carajo*[5] *!*… marmonna Hector. *Nena*[6], tu ne me connais pas.

Elle haussa une épaule.

— Et je n'en ai pas envie.

Oh. Waouh. Cela avait dégénéré plus vite que je ne le pensais. Rider, lui, les regardait comme si c'était un spectacle. Il ne lui manquait que le pop-corn.

Ainsley se tourna vers moi. Elle avait les joues un peu rouges.

— Tu vas avec Rider ? me demanda-t-elle à voix basse.

— Vous allez où ? s'enquit Hector sans la quitter des yeux.

Elle ne lui répondit pas et mon ventre se serra de nouveau.

— Je pensais l'emmener au garage, dit Rider.

Hector sourit.

— Ça me paraît bien. (Son expression se fit moqueuse et Rider lui adressa un doigt d'honneur.) Tu ne vas pas chez Ramón ce soir ? Il y a une grosse fête.

Rider me regarda dans les yeux. J'en eus le souffle coupé.

— Pas si Mallory m'accompagne au garage.

— Tu peux l'emmener avec toi, dit-il avant de se tourner vers Ainsley d'un air suffisant. Je t'inviterais bien, *mami*, mais ce n'est sans doute pas assez classe pour toi.

— Si tu es de la partie, sans doute, répondit-elle d'un ton sec. Je ne suis pas intéressée de toute façon.

À partir de là, ils se mirent à se disputer en espagnol, mais je n'écoutais rien de ce qu'ils se disaient. Une fête ? C'était pathétique, mais je n'étais jamais allée à une fête. Ou à quoi que ce soit qui s'en rapprochait. Mon cœur cognait contre ma poitrine comme un oiseau en cage. J'essuyai mes paumes moites sur mes cuisses.

Qu'est-ce que j'allais faire ? M'accrocher à Rider comme une pieuvre ? Les gens s'attendaient à ce que je parle et boive… La seule fois où j'avais bu de l'alcool, j'avais neuf ans et j'avais tout recraché aussitôt. Aujourd'hui, j'étais à peine capable de parler devant plusieurs personnes, alors dans une fête…

Rider me regardait toujours. Je devais avoir l'air au bord de la crise de nerfs. Je sentais, en tout cas, que tout mon sang avait déserté mon visage.

— Non, je n'ai pas envie d'aller faire la fête, dit-il quand les deux cessèrent de se chamailler. Tu ne m'en veux pas, Mallory ?

Quelque part, je savais qu'il faisait ça pour moi. Voir ses amis était sans doute plus drôle que m'apprendre à peindre à la bombe, mais le soulagement qui se répandit dans mes veines avait un doux goût sucré.

J'avançais à petits pas. À mon rythme. Me rendre à une soirée équivalait à sauter d'un pont sans élastique. Déglutissant, je hochai la tête.

— Non, non.

— Super, murmura-t-il en s'adossant à son siège. Alors on va au garage.

Comme je ne voulais pas lui montrer mon excitation, je baissai la tête. Toutefois, je fus incapable d'empêcher mes lèvres de se retrousser. Mon sourire était sans doute trop large et trop éclatant, mais j'étais heureuse. Nerveuse, bien sûr, mais surtout heureuse.

Peu importait comment se passerait la soirée. Pour moi, c'était une première.

---

1. Cette fille est vraiment *hot*. (*N.d.É.*)

2. J'aimerais la ramener chez moi et la manger toute crue. (*N.d.É.*)

3. Merci ! Mais je ne compte pas te donner quoi que ce soit à te mettre sous la dent. (*N.d.É.*)

4. Un rustre. (*N.d.É.*)

5. Je m'en tape. (*N.d.É.*)

6. Petite. (*N.d.É.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22

C'est Rider qui conduisit ma voiture jusqu'au garage Razorback. Il connaissait le chemin et j'étais beaucoup trop nerveuse pour prendre le volant. On sortit du parking sans parler.

Il me fallut un certain temps avant de trouver un sujet de conversation.

— Tu… Tu as aimé le café ? lui demandai-je. Je sais que c'est… différent.

À l'instant où je prononçai ces mots, je grimaçai. Je n'étais vraiment pas douée. Qu'est-ce que j'allais faire ensuite ? Parler de la pluie et du beau temps ?

Pff.

Rider se mordit la lèvre inférieure avant de jeter un coup d'œil dans ma direction.

— C'était sympa. Qu'est-ce que tu veux dire, par « différent » ?

— Je me disais juste… qu'avant… je ne serais jamais entrée dans ce genre d'établissement. (Je m'interrompis. Je ne savais pas où je voulais en venir.) Toi non plus.

Il fit glisser sa main sur le volant, prenant un virage avec aisance.

— Si je comprends bien, tu es en train de me demander si je suis à l'aise dans ce genre d'endroit ?

J'ouvris la bouche pour répondre, mais ma voix se bloqua dans ma gorge. Comme d'habitude. Le rouge me monta aux joues. Il avait

raison : c'était le fond de ma pensée.

— Souris.

Je secouai la tête et jouai avec ma ceinture de sécurité.

— Je ne voulais pas dire ça comme ça.

Il resta silencieux un instant.

— Non ?

Je ne savais pas quoi répondre.

— Moi, ça me paraît légitime, comme question, continua-t-il. Après tout, on ne vit plus du tout de la même façon.

Je le regardai en coin. Il avait les yeux rivés sur la circulation, devant lui. L'une de ses mains était posée sur le volant et l'autre sur sa cuisse. D'instinct, j'aurais préféré ne rien dire, mais je savais que si je me taisais, Rider allait changer de sujet. Il fallait donc que je prenne mon courage à deux mains. Je ne pouvais pas passer ma vie à me contenter d'écouter les autres.

Je pris une grande inspiration et fixai les yeux sur le camion rouge devant nous.

— Non, mais… je n'y pense jamais. C'est pour ça que je n'ai pas réfléchi avant de choisir… ce café.

— Je suis aussi à l'aise dans ce genre d'endroit qu'ailleurs, répondit-il au bout d'un moment.

Sa voix était posée et ne trahissait aucune émotion.

J'étais vraiment une idiote.

— Je t'ai… sûrement blessé. Désolée.

— Non, pas du tout, me répondit-il en plissant les yeux. Je te promets.

Les lèvres pincées, je hochai la tête. Rider et moi avions partagé énormément de choses, mais parfois j'avais l'impression qu'un fossé nous séparait. Je pouvais continuer à y réfléchir ou je pouvais faire tout mon possible pour le combler.

Après avoir détendu ma prise sur la ceinture, je posai les mains sur mes genoux.

— En cours… hier, j'ai eu l'impression que… vous vous connaissiez, M. Santos et toi.

— Il m'a aidé lorsqu'on m'a attrapé en train de graffer les murs du lycée, répondit-il. Je croyais te l'avoir dit.

— J'ai eu l'impression qu'il… y avait plus que ça. (Je tournai la tête vers lui.) Il a fait… exposer ton œuvre.

Rider ne répondit pas tout de suite.

— Il garde un œil sur moi depuis cet incident. Il est comme ça. Il est observateur. (Il haussa les épaules.) Il m'a toujours demandé comment j'allais. Il ne voit pas les choses comme les autres.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ses doigts pianotaient sur le volant.

— Quand il regarde les élèves, il ne voit pas seulement le quartier dans lequel on vit ou des conneries dans le genre. (La voiture s'arrêta à un feu rouge. Il en profita pour me regarder.) Il essaie de me convaincre d'étudier les arts. Il m'a même conseillé de me renseigner sur l'Institut des Arts du Maryland. (Il secoua la tête en riant.) Il a de l'espoir !

L'Institut des Arts du Maryland était une école d'art très connue de la ville. L'une des meilleures.

— Si M. Santos pense que tu as… le talent nécessaire pour y entrer, pourquoi n'essaies-tu pas ?

Il haussa les sourcils.

— Je suis à peu près certain qu'un semestre là-bas coûte plus cher qu'une voiture neuve.

— Il y a bien des aides, non ?

Il ne répondit pas.

Pourtant, je refusai de baisser les bras. Je le poussai dans ses retranchements comme l'avait fait Carl la veille. Rider avait du talent.

— Sinon, il y a d'autres écoles… moins chères. Et plus faciles à intégrer.

— Je sais, répondit-il simplement.

Je fronçai les sourcils tout en le dévisageant.

— Quand tu étais plus jeune, tu n'arrêtais pas de parler de la fac. Alors que moi… je n'y pensais même pas.

Ses doigts se crispèrent sur le volant.

— J'étais un gamin, Souris.

— Et alors ?

— C'est différent, maintenant.

— Les choses se sont améliorées, rétorquai-je. Pas vrai ?

Il ralentit et emprunta une route étroite.

— Tu as remarqué que lorsque tu parles avec passion, tu butes moins sur les mots ?

Je m'en étais rendu compte et, quelque part, j'étais contente qu'il l'ait remarqué. Mais ce n'était pas le sujet de la conversation.

— Les choses se sont améliorées. Pas vrai ? répétai-je.

— Oui, Souris, répondit-il avec un soupir.

Je plissai les yeux.

— Quand tu le dis comme ça, je ne suis pas sûre de te croire. (Je l'examinai. Autant lui poser d'autres questions.) Qu'est-ce qui s'est passé… entre Paige et toi ?

— Pourquoi tu me demandes tout ça ? répliqua-t-il en se garant devant le garage.

— Parce que je tiens à toi, lâchai-je.

Toutefois, il avait raison. Je me comportais comme Carl l'avait fait la veille. Ma seule consolation, c'était que moi, j'avais de bonnes intentions.

Rider tourna la tête vers moi pour me regarder dans les yeux. Je ne regrettais pas mes paroles, parce que c'était la vérité. Je tenais à lui. J'avais toujours tenu à lui. Sans détourner le regard, il coupa le moteur et sortit les clés du contact. Les mains posées sur les genoux, il me dévisagea.

— Ce n'était pas juste pour Paige, dit-il. Cette relation.

— Pourquoi ?

Il continua de m'observer un moment, puis ses lèvres se retroussèrent.

— Je crois qu'on n'aurait jamais dû se mettre ensemble. On aurait mieux fait de rester amis et… (Ses yeux se posèrent sur le bâtiment gris.) Je tenais à elle. Je tiens toujours à elle. Et au début, je croyais que… mes sentiments étaient plus forts que ça, tu vois ? Mais ce n'est pas le cas. (Il prit une profonde inspiration.) Je crois que je l'ai compris depuis longtemps. Je crois aussi que j'avais réussi à me convaincre que c'était pareil pour Paige. Je ne regrette pas notre relation, mais j'aurais dû y mettre fin beaucoup plus tôt. À cause de ça, je l'ai blessée et je m'en veux. Elle est importante pour moi…

Il secoua la tête.

— Après avoir terminé de travailler avec toi à la bibliothèque, je suis passé la voir. Et je l'ai quittée, comme j'aurais dû le faire depuis longtemps. Ce soir-là, j'ai bu. Un peu trop.

Il s'interrompit et défit ma ceinture de sécurité. Ses doigts frôlèrent mon flanc.

— Être en couple avec elle, ce n'était plus possible. (La ceinture remonta le long de mon épaule.) J'avais l'impression de lui donner de faux espoirs. Encore plus maintenant.

— Maintenant ?

— Oui, dit-il en me regardant dans les yeux. Encore plus maintenant.

Je hoquetai de surprise et, l'espace d'un instant, le temps sembla ralentir.

— On y va ? me demanda-t-il au bout d'un moment.

Refermant la bouche, je hochai la tête. J'ouvris ma portière et attendis que Rider me rejoigne. Un camion passa devant nous. La musique de sa radio était tellement forte qu'on l'entendit descendre tout au long de la rue. Pendant qu'on traversait la route, j'observai le quartier qui nous entourait. Ce n'était pas si mal que ça. Il y avait beaucoup de petits magasins et un peu plus loin, des maisons en brique.

— Tu vis par ici ? lui demandai-je.

Rider hocha la tête. On s'arrêta devant une porte grise sans fenêtre.

— Oui, à quelques centaines de mètres. (Il sortit une clé de sa poche et déverrouilla la porte.) C'est la pagaille, désolé.

— Pas de problème.

C'était un garage. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit bien rangé.

Après avoir ouvert la porte, il entra et la tint pour me laisser passer. Aussitôt des effluves puissants me montèrent au nez, un mélange de peinture, d'huile de vidange et d'essence. Ça sentait le dur labeur.

Lorsqu'il appuya sur un interrupteur fixé au mur, un bourdonnement résonna dans la pièce et des néons s'allumèrent à quelques mètres les uns des autres. La lumière se fit de plus en plus forte.

Rider avança, les mains dans les poches.

— Tu me suis ?

Je croisai les bras avant de lui emboîter le pas. On contourna une voiture suspendue dont les roues avaient été retirées.

Il y avait des établis et des caisses à outils un peu partout. Des flaques d'huile et d'essence parsemaient le sol en béton. Plus nous avancions dans le bâtiment long et large, plus nous croisions de voitures bâchées. Ici, l'odeur de peinture était très forte. Et il faisait plus sombre.

Lorsque Rider tourna la tête vers moi, une douce lumière jaune dansait sur ses joues. Il s'était arrêté près d'une voiture bâchée.

— Je n'ai pas d'horaires fixes. Drew m'appelle quand il a du travail à me confier. Ces derniers mois, j'ai eu de la chance. J'ai eu pas mal de choses à faire.

Il tendit les bras pour attraper une chaîne. Les muscles de son dos roulèrent sous son tee-shirt. Face à ce spectacle, je sentis une chaleur entêtante s'engouffrer dans mes veines.

La lumière inonda l'espace. La première chose que je remarquai fut une toile accrochée au mur. Elle était couverte de peinture. Comme si l'on avait jeté dessus des centaines de couleurs différentes sans se soucier de créer des motifs.

Rider suivit mon regard.

— C'est pour tester les couleurs. Parfois, il faut que je les mélange avant de les mettre dans le pulvérisateur.

— Le pulvérisateur ?

Hochant la tête, il se tourna vers l'établi. Plusieurs bonbonnes munies de pistolets étaient posées dessus. Il s'en approcha et en attrapa une.

— La peinture se met ici, dit-il en désignant le dessus du pulvérisateur. On attache un tuyau à l'arrière qui est branché au compresseur d'air. (Il rit, mais sa voix sonnait un peu faux. Il reposa le tout sur la table de travail.) Enfin, je ne vais pas te faire un cours.

— Pourquoi pas ? dis-je en me rapprochant. Ça m'intéresse.

Rider rit encore et s'éloigna de la table. Il me dépassa puis s'arrêta devant une voiture couverte d'une bâche.

— Je travaille sur cette voiture depuis une semaine. (Il la découvrit.) Elle est presque terminée.

J'en restai bouche bée.

J'ignorais de quelle voiture il s'agissait. C'était une biplace, sans doute un coupé… mais ça n'avait pas la moindre importance. C'était le motif qui ornait le capot et le garde-boue qui avait attiré mon attention.

Il s'agissait du drapeau américain. Dit comme ça, ça ne paraissait pas extraordinaire, mais les détails étaient à couper le souffle. Aucune ligne rouge ne dégorgeait sur les blanches. Les étoiles étincelaient sur leur fond bleu marine. Et le drapeau en lui-même n'était pas statique. Il semblait onduler comme si l'on avait drapé le capot d'un véritable pan de tissu. En le regardant, on avait l'impression que la voiture bougeait.

Comment pouvait-on obtenir un tel rendu avec de la peinture ?

— Le proprio voulait un truc bien américain, dit-il en passant la main sur le garde-boue. On s'est mis d'accord sur le drapeau.

Admirative, je posai la main sur mon cœur en secouant la tête. Je n'arrivais pas à y croire. J'avais vu ses graffitis sur les murs de l'entrepôt et je les avais trouvés magnifiques, mais ça… c'était d'un tout autre niveau.

— C'est incroyable.

— Tu trouves ?

— Évidemment. (Je le regardai avec de grands yeux.) Tu t'en rends compte, au moins ?

Rider haussa les épaules avant de reporter son attention sur la voiture.

— C'est juste un drapeau.

— Il a l'air réel !

Ma voix était montée dans les aigus, mais ça m'était égal. Rider était parti de rien. *Rien du tout*. Il avait grandi dans l'obscurité et la violence. Pourtant il avait gardé son talent. Les épreuves qu'il avait vécues n'avaient pas étouffé sa créativité.

— J'ai l'impression que si j'essayais, je pourrais le soulever.

— Euh. (Il marqua une pause.) Merci.

— Tu gardes des souvenirs de tes travaux ?

Il secoua la tête.

— Pas vraiment.

— Tu devrais prendre des photos, insistai-je. De tout ce que tu fais.

Il baissa la tête.

— J'en ai quelques-unes à la maison, mais pas grand-chose. C'est Drew qui les prend. Pour les mettre sur son site Internet.

— Un portfolio ! m'exclamai-je, enthousiaste. C'est ce qu'il te faut !

Ses lèvres se retroussèrent et il se pencha en avant pour ramasser la bâche. Je le regardai couvrir la voiture en faisant le tour pour tendre le tissu.

— Je… J'aimerais voir d'autres graffitis que tu as faits.

— Je t'en montrerai. Je rassemblerai les photos que j'ai, répondit-il en tirant la bâche sur le coffre du coupé.

Avec un sourire, je croisai les bras sur ma poitrine. Pendant que je le regardais revenir vers moi, je compris quelque chose : Rider ne se constituerait pas de portfolio. Il n'avait pas la moindre idée de son talent… Mais cela ne voulait pas dire que je ne pouvais pas l'aider.

— Tu veux essayer ? me demanda-t-il.

J'écarquillai les yeux.

— Essayer de peindre une voiture ?

Les yeux noisette de Rider s'illuminèrent tandis qu'il riait.

— Non. Pas une voiture, Souris. (Il me désigna la toile accrochée au mur.) Là-dessus.

Je me tournai pour examiner la toile. Plusieurs endroits étaient restés blancs. Surtout sur la partie basse.

Rider s'approcha de l'établi, ouvrit un tiroir et en sortit deux masques blancs.

— Les émanations peuvent être assez violentes, m'expliqua-t-il en revenant vers moi. Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Je hochai la tête en souriant.

Son sourire à lui s'élargit et il passa l'élastique d'un masque autour de mon cou. Sans me quitter des yeux, il fit passer mes cheveux au-dessus de l'élastique, puis il hésita. Ses lèvres s'entrouvrirent, comme s'il voulait me dire quelque chose, mais il changea d'avis. Il enfila son propre masque sans le mettre encore sur sa bouche et se dirigea vers un grand placard en plastique près de l'établi. Il l'ouvrit et en sortit des bombes de peinture plus traditionnelles.

— Je me disais qu'on pouvait commencer avec ça, m'expliqua-t-il d'un ton léger avant de me tendre une bombe avec un capuchon rouge. Cette couleur te va bien.

Le visage en feu, je saisis la bombe. Rider me guida jusqu'à la toile en secouant son propre choix de peinture. Je fis de même, mais moi, je devais avoir l'air ridicule.

— Et si on commençait avec une lettre ? La lettre M. (Il remonta le masque sur ses lèvres. Quand il reprit la parole, sa voix était étouffée.) Comme ça.

Quand il se retourna vers moi, il coinça sa bombe sous son bras et m'aida à mettre mon masque. Ses doigts s'attardèrent le long de l'élastique et me donnèrent des frissons.

— Voilà.

Il retira le capuchon de sa bombe qui tomba par terre dans un léger claquement. L'air enjoué, il tomba à genoux et en quelques mouvements de poignet traça un R en peinture noire.

— À toi.

Le manque de confiance en moi me pétrifiait. Je ne savais pas ce que je faisais. Écrire avec de la peinture ne devait pas être difficile, mais la simple idée d'essayer me terrifiait. Pourquoi ? Parce que j'avais peur d'échouer ? Comment est-ce que j'aurais pu rater une lettre ? C'était peu probable. Et même si je me couvrais de ridicule, Rider ne se moquerait pas. Alors je ne devais pas non plus m'en soucier.

Malheureusement, j'avais peur d'essayer.

Un frisson descendit le long de mon bras et, tout à coup, j'arrêtai de réfléchir et de paniquer. Je retirai le capuchon de ma bombe et avançai. À genoux, je traçai un grand M rouge.

Voilà.

Ce n'était pas la mer à boire.

Mon M, même s'il était moche, n'avait tué personne. Je relevai la tête vers Rider. Je ne pouvais pas voir ses lèvres, mais j'étais à peu près sûre qu'il souriait.

— Alors… (Il ajouta un I à côté de son R.) Tu te renseignes sur les facs ?

Je hochai la tête en traçant un A, puis me forçai à répondre.

— Oui. Je voudrais aller… à College Park, mais je…

— Quoi ?

Les sourcils froncés, je me concentrai sur ce que j'étais en train de faire.

— Carl et Rosa veulent que je m'oriente vers… la bio-ingénierie. Marquette, leur fille, allait être médecin, comme eux.

Rider resta silencieux un instant. Il travaillait un peu au-dessus de moi, sur ma gauche.

— C'est ce que toi tu veux ?

— Je…

Je m'interrompis et baissai la bombe pour regarder les trois premières lettres de mon prénom. Je connaissais déjà la réponse, mais Carl s'était moqué de mon idée de devenir assistante sociale et l'avait rejetée en bloc. Je ne voulais pas que Rider fasse la même chose.

— Je… ne sais pas. (Je tournai la tête vers lui.) Tu crois que ce n'est pas ce que je veux ?

Il me regarda dans les yeux.

— Je ne connais pas la réponse à cette question, Souris. Tu n'es plus la même qu'il y a quatre ans.

Parfois, j'avais l'impression d'être exactement la même, au contraire.

Il appuya de nouveau sur sa bombe et une forte odeur de peinture se répandit dans l'air.

— Trouve quelque chose qui te passionne et fonce.

La recherche ne me passionnait pas. En revanche, j'avais le sentiment que le travail social me plairait. Je n'avais simplement pas envie de décevoir Carl et Rosa et si je décidais de faire ce choix de carrière, ce serait le cas. J'étais coincée.

Rider me parla des peintures qu'il avait faites, des motifs qu'on lui avait commandés. Je ris lorsqu'il me confia qu'un jour, il avait dû représenter un clown sur un van. C'était assez dérangeant, comme concept. Après avoir écrit nos prénoms, on coloria les lettres. Rider s'amusa à les remplir avec des motifs. J'essayai, mais ça ressemblait davantage à des taches de sang.

En même temps, je réfléchissais à ce qui me passionnait. Ce pour quoi j'avais l'impression d'être faite. Lorsque je terminai de colorier le Y, je n'avais toujours pas de réponse. Tous mes intérêts étaient superficiels. J'aimais lire. J'aimais sculpter des savons. J'aimais regarder *Project Runway*[1]. Mais ce n'étaient pas des passions.

Je n'avais pas envie d'écrire comme Ainsley. Sculpter des savons était seulement un passe-temps original, un truc que je faisais pour me détendre. Et j'aurais été incapable de créer le patron d'un simple tee-shirt blanc…

La vérité, c'était que j'étais… fade. Comme les parties de la toile qui n'avaient pas encore été peintes. J'aimais certaines choses, d'autres avaient réussi à capter mon attention au fil du temps, mais en règle générale, j'étais vide.

Depuis quatre ans, je me délestais lentement de mes bagages émotionnels, des traumatismes et de mes peurs, mais les épreuves de mon passé ne m'avaient pas seulement rendue silencieuse et mise en retrait. Elles m'avaient empêchée de vivre. N'était-ce pas à cela que servaient les passions ? À se sentir vivant ? À cause de mes peurs, je n'en avais pas.

Étonnamment, cette épiphanie m'ôta un poids des épaules. Je n'étais pas triste. J'étais simplement une toile blanche et ce n'était pas une mauvaise chose, décidai-je, parce que cela signifiait que je pouvais… devenir ce que je voulais.

Il n'y avait pas de limites.

Il suffisait que je le décide.

En attendant, mon prénom ressemblait à un chamallow sanguinolent.

Je souris derrière mon masque.

— J'aime bien, dit Rider en retirant son masque. (Il retourna vers l'établi et y déposa sa bombe et son masque.) Qu'est-ce que tu en

penses ?

Je retirai mon masque à mon tour pour lui sourire.

— Moi aussi. (J'observai nos prénoms.) Merci de m'avoir emmenée ici. Je suis sûre que tu te serais plus amusé… à la fête…

— Pas du tout. Je suis bien mieux ici, avec toi, me répondit-il en se tournant vers moi. Je te le promets.

Je haussai les sourcils. Je n'étais pas certaine de le croire.

Il attrapa un torchon.

— Montre-moi tes mains.

Je lui obéis. Deux de mes doigts étaient tachés de peinture rouge, comme les siens de temps à autre. Il me prit la main et la frotta doucement pour la nettoyer.

— Je suis sérieux, Mallory. Je suis content que tu sois ici avec moi. Cette fête ne m'intéresse pas.

Pendant que je le regardais nettoyer mes mains avec soin, je pris la décision de lui faire confiance. De le croire sur parole. Après avoir écarté le chiffon, il inspecta mes mains.

— Tu ne vois pas ce que je vois.

— Quoi ?

Les sourcils froncés, il frotta de nouveau mon index, puis jeta le chiffon derrière lui et souleva la bombe de peinture rouge.

— Tout à l'heure, tu disais que tu tenais à moi, me dit-il. (Surprise, je le regardai retourner vers la toile.) Je sais que tu tiens à moi, Mallory.

Il secoua la bombe. Mon cœur battait la chamade.

— Et moi aussi, je tiens à toi. (Il s'agenouilla et hésita un instant avant d'appuyer sur le spray.) Il manque quelque chose.

Comme je ne savais pas du tout où il voulait en venir, j'attendis qu'il se relève et fasse un pas en arrière, sur le côté, pour voir ce qu'il

avait fait. Un hoquet de surprise m'échappa. Rider avait tracé un cœur entre nos prénoms. Je le voyais. Ce n'était pas un rêve.



Quand il se tourna vers moi, il m'adressa un sourire gêné. Presque enfantin.

— C'est peut-être un peu trop niais ?

Mon cœur battait si fort que j'avais l'impression que j'allais faire un infarctus.

— Ou trop, tout court ? (Il jeta la bombe dans une poubelle avant d'avancer lentement vers moi. Ses joues étaient très rouges.) Je m'en doutais.

Je ne savais pas quoi dire ni quoi faire.

Rider n'agissait pas comme Ainsley l'avait prédit. Il ne se faisait pas désirer. Il était honnête, et moi, je…

— Tu me plais, Mallory. Dieu sait que tu mérites bien mieux que moi, mais… (Il baissa la tête et se passa la main dans les cheveux en riant.) Bon sang. Je ne suis vraiment pas doué. On ferait mieux d'oublier…

Ces mots me firent sortir de mon état second.

— Je te plais ?

Il me regarda de nouveau dans les yeux.

— Oui. Je sais que j'étais avec Paige jusqu'à récemment et je ne vais pas mentir en te disant qu'elle n'a pas compté, mais ça n'a rien à

voir avec ce que je ressens pour toi. Ça ne s'en rapproche même pas. Et ça n'a aucun rapport avec notre passé, me dit-il. (Il parlait très vite.) Toi et moi, on se connaît depuis tellement longtemps… au départ, j'ai cru que c'était la raison pour laquelle j'étais attiré par toi. J'ai cru que c'était à cause de tout ce qu'on avait partagé. Puis le soir où je suis venu chez toi et où tu m'as soigné, j'ai pensé que c'était physique. (Le rouge me monta aux joues.) Mais même si tu me plais physiquement, il n'y a pas que ça. Et je crois que je l'ai su dès la première fois où je t'ai entendue prononcer mon nom.

À présent, mon pouls était hors de contrôle. Je plaisais à Rider. Mon Dieu. Je ne m'étais pas attendue à ça. C'était une véritable surprise. Un océan d'inconnues et de possibilités s'étendait devant moi.

— Je sais que tu mérites mieux, mais je veux devenir meilleur. Pour toi. (Il baissa la voix et vint se poster devant moi.) C'est pour ça que je dois te poser une question.

Des papillons s'étaient réveillés dans mon ventre. J'avais du mal à respirer.

Je le regardai dans les yeux.

— Quelle question ?

Il serra les dents et son torse se souleva violemment.

— Est-ce que je peux t'embrasser ?

---

1. Émission de téléréalité américaine sur la mode. (*N.d.É.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 23

Pour une fois, je n'analysai pas le moindre détail de la situation avant de prendre une décision.

Je ne réfléchis pas un instant.

J'agis.

— Oui, murmurai-je.

Rider émit un son rauque. C'était un grognement grave et masculin qui me donna des frissons. Il posa la main sur ma joue et se baissa vers moi, mais ne m'embrassa pas tout de suite.

Non.

Son souffle chaud caressa mon front tandis que ses doigts glissaient le long de ma joue pour aller se perdre dans mes cheveux. Son autre main se fraya un chemin jusqu'à mes reins et son poids me rendit dingue. Lorsqu'il la remonta dans mon dos, ce fut comme s'il laissait une traînée de flammes derrière lui. Je fermai les yeux. Ses lèvres frôlèrent ma pommette. C'était la plus douce des tortures.

Et quand elles effleurèrent les miennes, ce fut avec la légèreté d'une plume. Une fois. Deux fois. Je ressentais ce contact au plus profond de mon être. Le feu embrasa mes veines. La tension en moi grimpa en flèche.

Alors Rider m'embrassa réellement.

Un vrai baiser, tendre et magnifique, qu'il approfondit rapidement. Non, il n'était pas timide. Rider savait ce qu'il faisait, et

même si ce n'était pas mon cas, une voix dans ma tête me disait que ça n'avait pas la moindre importance. Parce que je me sentais fondre de l'intérieur.

Embrasser Rider était grandiose. Incroyable. Enivrant. J'aurais sans doute pu trouver des centaines d'autres qualificatifs. La tête me tournait, et quand il s'écarta légèrement, on haletait tous les deux. Il pressa son front contre le mien. Pendant un long moment, on resta tous les deux silencieux.

Je ne réfléchissais toujours pas. Je ne me rappelais pas comment mes mains avaient atterri sur le torse de Rider, mais je sentais son cœur battre aussi fort que le mien sous ma paume. L'esprit délicieusement vide, je respirai son parfum, un mélange d'eau de Cologne aux agrumes et d'odeur de peinture.

— Ça va ? me demanda-t-il en remontant ses doigts jusqu'à ma joue.

Hurler « oui, oh, oui ! » aurait sans doute été excessif. Alors je contins mon enthousiasme.

— Oui.

Rider sourit et ses lèvres effleurèrent encore une fois les miennes.

— Tant mieux. Parce que moi, j'ai adoré.

Je pressai mon visage contre la paume de sa main. Rien de tout cela ne paraissait réel. J'avais l'impression que je rêvais et que j'allais me réveiller d'un moment à l'autre dans un monde où il n'y avait que le passé et le présent où je me contentais de survivre. Pas cette réalité où l'on venait de me donner mon premier baiser. Pas cette réalité où je profitais de chaque seconde au lieu d'attendre qu'elle soit passée pour y repenser.

— Il faut qu'on discute, mais je veux… (Rider prit une grande inspiration et sa voix se fit plus grave, plus rauque.) J'ai envie de recommencer.

Mon cœur se gonfla. J'avais l'impression qu'il allait s'envoler. Oui, le plus sage aurait été de discuter de tout ça, mais j'en avais assez d'être sage.

— Je… J'en ai envie… moi aussi.

Rider n'hésita pas une seconde.

Il pencha légèrement la tête et captura tendrement mes lèvres. Ce deuxième baiser fut aussi merveilleux que le premier, mais au bout de quelques secondes, il se transforma. Rider s'attardait davantage sur mes lèvres, comme s'il essayait de graver leur forme dans sa mémoire. J'aurais voulu faire la même chose.

Ma main remonta jusqu'à son épaule et Rider passa un bras autour de ma taille pour me rapprocher jusqu'à ce que ma poitrine soit pressée contre son torse. Aussitôt une vague de sensations déferla en moi. Même si nous nous touchions, j'avais envie de me rapprocher davantage. J'avais besoin de réduire à néant l'espace qui nous séparait encore. Quand je sentis la pointe de sa langue contre ma bouche, je me laissai porter par mon instinct. J'entrouvris les lèvres et…

On se sépara vivement. Un grand bruit venait de résonner à l'avant du garage. Alerte, Rider tourna la tête et fronça les sourcils.

— C'est quoi, ce bordel ?

Mes lèvres me picotaient encore lorsqu'il me libéra de son étreinte.

— On va… avoir des ennuis ?

— Non. Mais il ne devrait y avoir personne ici à cette heure-ci. (Il reporta son attention sur moi. Je remarquai qu'il était tendu.) Je veux que tu restes ici, d'accord ?

— Mais…

— Je suis sûr que ce n'est rien, mais je veux quand même aller vérifier. (Il me lâcha la main.) Reste ici jusqu'à mon retour, OK ?

Je croisai les bras sur ma poitrine avant de hocher la tête. Il me dévisagea un instant, comme s'il ne me croyait pas, puis se retourna. Sur l'établi, il attrapa un long outil en métal.

Si ce n'était rien, pourquoi s'armait-il ?

Rider retourna vers l'avant de la boutique, passant devant les voitures bâchées. Il était hors de question que je reste plantée ici à l'attendre. Cette situation ne me plaisait pas. J'allais avancer lorsqu'une voix retentit dans le garage.

— Hé ! Rider ! T'es là ?

— Bon Dieu, marmonna Rider avant de parler plus fort : Jayden, c'est toi ?

Il y eut une pause.

— Ouais. T'es où ?

Rider tourna la tête vers moi et je me dépêchai de le rejoindre.

— Sa… voix est bizarre, lui dis-je.

On aurait dit que les syllabes se mélangeaient entre elles.

Hochant la tête, Rider me prit la main. Il ne lâcha pas la barre de métal.

— Où tu étais passé, Jayden ? demanda Rider en me faisant faire le tour d'une voiture qui paraissait démontée. Hector et ta grand-mère te cherchent partout. Pourquoi… ?

Je plaquai une main sur ma bouche pour étouffer mon hoquet de surprise.

Jayden nous tournait le dos. Il ne portait pas de tee-shirt et sa peau était couverte d'hématomes bleus et rouges. Quand il se tourna, Rider se crispa et me lâcha la main.

— Putain.

Jayden releva la tête. C'était encore pire de ce côté-là. L'un de ses yeux était gonflé et violet. Il ne pouvait clairement pas l'ouvrir. Et une coupure rouge vif lui barrait la lèvre inférieure.

Il fit un pas en avant.

— Mec… je suis dans la merde.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 24

Rider emmena Jayden dans une salle de pause, au fond du garage. C'était une petite pièce très éclairée qui contenait une table éraflée et un réfrigérateur qui bourdonnait comme s'il allait rendre l'âme. Rider sortit de la glace du congélateur et l'enroula dans le chiffon le plus propre qu'il trouva.

— Je suis désolé, mec, marmonna Jayden en pressant la glace contre son œil. Je ne savais pas qu'elle était avec toi. Je cherchais juste un endroit pour nettoyer tout ça et je me suis dit que tu serais là…

Il s'arrêta et tourna lentement la tête vers moi. Je fis de mon mieux pour ne pas montrer la moindre émotion face à son visage tuméfié. Avec toutes les raclées que M. Henry avait collées à Rider, j'avais de l'entraînement.

— Je suis sérieux, *bebé*. Je ne t'aurais pas entraînée dans cette galère exprès.

— Je sais, murmurai-je.

— Mais tu l'as fait, rétorqua Rider à mon grand étonnement. Tu m'as entraîné dans cette galère et elle aussi. Tu n'aurais pas dû.

Les yeux écarquillés, je dévisageai Rider.

Les muscles de sa mâchoire étaient tendus. Il baissa son téléphone.

— Hector arrive. Je te préviens. Il n'est pas content.

Je m'assis à côté de Jayden. La seule chose que je savais faire pour aider les autres, c'était de me mettre sur le côté et de ne pas les gêner.

— Tu n'étais pas obligé de l'appeler, dit Jayden en ôtant la glace. Ça n'a rien à voir avec lui. *No te preocupes*.

— Que je ne m'inquiète pas ? Tu es malade ? Tu t'es vu ? Remets cette foutue glace sur ton œil. (Rider secoua la tête.) C'est Braden qui t'a fait ça, pas vrai ?

Je reconnus le prénom du garçon que j'avais vu au lycée.

Jayden ne répondit pas.

— Je t'avais dit de ne pas l'approcher. Hector aussi. Tu disparais pendant deux jours, Dieu sait pour quoi faire, et maintenant regarde-toi !

Jayden baissa la tête et reposa la glace sur son œil.

— J'ai cru que je pourrais rembourser ce que j'avais perdu.

Quand je me tournai vers Rider, il lut dans mes yeux la question que je me posais. Je ne m'attendais pas à ce qu'il y réponde.

— Notre petit Jayden, dans toute sa splendeur…

— Mec, marmonna Jayden dans sa barbe.

— …a cru qu'il pouvait jouer les vendeurs pour Braden, continua Rider. Refiler sa merde. (Il ne fallait pas chercher bien loin pour savoir de quel genre de commerce il s'agissait.) Il l'a vendue, mais il n'a pas rendu à Braden toute la somme convenue.

— Tout le monde le fait ! argua Jayden. Même toi !

« Même toi. »

Je me figeai. Je crois que je ne respirais même plus. Mes yeux se posèrent de nouveau sur Rider. Vendre un produit en promettant de rendre l'argent des ventes et ne pas le faire, c'était du vol. Et là, on ne parlait pas de lunettes de soleil.

On parlait de drogue.

Soudain, j'eus la nausée.

Toute l'attention de Rider était concentrée sur Jayden.

— Avant, Jayden. J'ai arrêté. Un jour, j'ai fait fonctionner mes neurones et je me suis rendu compte que je ne voulais pas me faire buter dans une ruelle sombre pour quelques dollars.

Rider avait dealé de la drogue. Avant. Je ne savais pas si ça devait me rassurer. Tandis que je les observais, la seule chose que je ressentais, c'était une terreur grandissante.

— Je ne vais pas me faire buter.

À voir son expression, il était clair que Rider mourait d'envie d'infliger à Jayden.

— Ah ouais ? Et ton cousin, alors ? Si je me souviens bien, il y a laissé sa peau.

— Mec, répéta Jayden en baissant la tête.

Rider croisa les bras.

— Pourquoi tu fais ça ? Hector a dit qu'il pouvait te trouver du boulot…

— Chez McDonald's ? Gagner le minimum syndical pour sentir l'huile de friture de la veille ? (Jayden secoua la tête en grimaçant.) Tu sais que je donne cet argent à notre *abuelita* pour qu'elle arrête de faire des heures sup. (Il souleva le sachet de glace.) Elle ne peut pas continuer comme ça. Et l'État va bientôt arrêter de lui donner de l'argent pour toi.

— Je le sais, Jayden.

— Je ne veux pas qu'elle accueille un autre gamin, rien que pour payer les factures d'électricité. Ils ne sont pas tous comme toi, dit-il.

Rider ferma les yeux.

— Je le sais aussi, mais merde, tu vas finir… Tu vas finir par te faire tuer.

Mon ventre se serra. Mon souffle se bloqua dans ma gorge. Un frisson glacial descendit le long de ma colonne vertébrale. C'était…

sérieux. Plus sérieux que tous mes problèmes réunis.

— Mais non ! Tu te prends la tête pour rien, rétorqua Jayden. (Il fit mine de retirer le pain de glace, mais un regard de Rider suffit à l'en dissuader.) Tout est sous contrôle.

Rider ricana.

— Ça se voit.

Jayden détourna les yeux et se borna à regarder le frigo.

Il y eut un moment de silence. Quand Rider reprit la parole, sa voix était rauque.

— Tu es comme un frère pour moi, Jayden. Hector et toi avez toujours été là pour moi. Vous m'avez accueilli chez vous à bras ouverts. Je ne veux pas te voir endurer ça.

— Je n'endure rien du tout, grommela-t-il.

Rider poursuivit.

— Tu crois que ta grand-mère a besoin de te voir dans cet état ? D'après toi, qu'est-ce que ça va lui faire ? Tu penses vraiment qu'elle va vouloir de l'argent pour lequel tu as saigné ?

Tandis que je les écoutais, les pièces du puzzle se mirent en place dans mon esprit. Je repensai à la fois où Rider et Hector avaient suivi deux garçons plus âgés en dehors du parking du lycée. Le même soir, il avait débarqué chez moi avec une balafre au front. Puis il y avait eu les conversations à demi-mot avec Hector. Rider était impliqué dans les mêmes problèmes que Jayden.

— Ça va, dit Jayden d'un ton mordant. Il ne m'arrivera rien. Ça va.

Quand Hector entra dans le garage, l'espace d'un instant, Braden ne fut plus le plus gros problème de Jayden. Hector semblait avoir envie de le tuer. Il cria sur son frère dans un mélange de portoricain et d'anglais. Hector ne regarda même pas dans ma direction quand il

le traîna hors du garage. Personnellement, cela m'allait très bien comme ça. Et bientôt, je me retrouvai de nouveau seule avec Rider.

Il referma la porte derrière eux. Pendant un moment, il resta ainsi, me tournant le dos. Il prit une grande inspiration puis, lentement, se tourna vers moi.

— Désolé.

— Ce… n'est pas ta faute, lui répondis-je.

La mâchoire crispée, il baissa le menton.

— Peut-être, mais…

— Mais quoi ? demandai-je quand il ne termina pas sa phrase.

Il se passa la main sur le visage.

— Tu n'aurais pas dû être mêlée à ces conneries.

— Ce n'est pas comme si… tu pouvais savoir que ça arriverait, lui dis-je. (J'avais envie de m'approcher de lui et de le toucher, mais je me retins.) J'espère que… ça ira, pour Jayden.

Il ne répondit pas tout de suite.

— Ça ira s'il se ressaisit.

— C'est… si grave que ça ?

Il marqua encore une pause.

— C'est grave. C'est toujours grave, Souris. Il traîne avec les mauvaises personnes, et quand on tombe là-dedans, c'est difficile de remonter à la surface.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Avant… tu faisais ça, toi aussi ?

Rider se crispa, puis releva la tête.

— Je ne voulais pas que tu le saches.

Mon cœur se serra.

— Maintenant, je le sais, dis-je d'une voix douce.

— J'étais un idiot. Sur le papier, ça paraissait simple, tu comprends ? Tu vends, tu te fais quelques dollars…

Rider s'adossa à la porte et ferma les yeux. Il y avait une telle vulnérabilité dans son expression que, pour une fois, il paraissait son âge. Le poids de son passé semblait s'être envolé.

— Je ne me suis pas impliqué autant que Jayden. J'en suis sorti assez vite.

J'avais envie de m'asseoir.

— Comment… est-ce que tu t'en es sorti ?

— Leur cousin est mort. On lui a tiré une balle dans la tête, de dos, dit-il sans émotion. (Je grimaçai.) Dès l'instant où je l'ai appris, j'ai arrêté. J'ai eu de la chance. J'en ai toujours. Je n'ai jamais travaillé avec des gens qui se souciaient de ce que je faisais ou pas. C'est tout.

— Et… Hector ?

— Hector est le plus intelligent d'entre nous. Il n'est jamais tombé là-dedans. C'est pour ça qu'il travaille et qu'il économise tout ce qu'il peut. Il veut continuer ses études après le lycée, pour ne pas passer sa vie à faire des burgers. Jayden est un gamin, ajouta-t-il comme si, en comparaison, lui était un vieillard.

— Il a l'air de vouloir aider Mme Luna.

— Oui, mais il ne fait qu'empirer les choses. Il se sert de l'argent pour lui-même. C'est comme ça qu'il s'est attiré des ennuis, cette fois. Mais il fait aussi les courses pour Mme Luna et glisse de l'argent dans son sac quand elle a le dos tourné. (Rider soupira.) On le fait tous.

À ce moment, je sus que je ne pouvais pas lui en vouloir pour ses erreurs. Rider… Jayden… Ils étaient le produit de leur environnement. Certains réussissaient à s'en sortir. D'autres non. Rider avait raison. La chance y était pour quelque chose. La détermination aussi, mais ce n'était pas le facteur essentiel. Moi, par exemple, j'étais la plus chanceuse de tous.

Je me forçai à m'approcher de lui et à décroiser les bras.

— Mais… tu es toujours impliqué, non ? (Il ouvrit la bouche pour répondre, mais je l'en empêchai.) Le jour où Hector et toi êtes partis du lycée, après Jayden. Tu… es venu me voir et tu étais blessé. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Rider s'écarta de la porte et leva la main vers moi. Il replaça une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— Jayden avait un problème.

J'attendis qu'il continue.

Ses doigts descendirent le long de ma joue, puis de ma mâchoire avant de s'enrouler autour de ma nuque.

— Il allait retrouver Braden. On l'en a empêché.

Lorsque son pouce caressa ma gorge palpitante, un frisson me parcourut. Toutefois, je refusai de me laisser distraire.

— Tu l'en as empêché avec ton visage ?

Il réprima un sourire.

— Les petits copains de Braden n'ont pas apprécié que la cavalerie débarque.

Mon cœur se retourna.

— Qui est Braden ?

— Quelqu'un dont tu n'as pas à t'inquiéter, répondit-il aussitôt. (Je lui adressai un regard sceptique.) Je ne plaisante pas. Il n'y a aucune raison pour que tu croises son chemin.

— Mais toi, si ?

Il haussa les sourcils.

— Je préférerais éviter. Avec de la chance, Jayden aura compris la leçon.

— Et si ce n'est pas le cas ? (J'avais l'estomac noué.) Je veux savoir qui il est.

Pendant un moment, je crus qu'il n'allait pas me répondre. Il soupira.

— Braden est au lycée avec nous. Il bosse pour Jerome, qui est beaucoup plus vieux. Quand Jayden ne leur a pas donné l'argent, Braden et son gang se sont retrouvés en mauvaise posture par rapport à Jerome, parce que c'est lui qui l'a engagé. Du coup, Braden s'est fâché, et quand ce genre de personne s'énerve, elle ne le dit pas avec des mots.

Mais plutôt avec ses poings.

— Hector et toi, vous avez pris la place de Jayden ? C'est pour ça que tu étais blessé ?

— Non. On les a convaincus de donner un délai supplémentaire à Jayden, expliqua-t-il. Ça a pris du temps… et on n'a pas fait que parler.

Oh, mon Dieu. Je n'arrivais même pas à imaginer ce que cela faisait d'être dans ce genre de situation.

— Est-ce que tu vas encore… t'en mêler ? Ces gens ont l'air terrifiant. Je ne… (Je me préparai à dire la chose la plus égoïste du monde.) Je ne veux pas que tu t'impliques là-dedans.

— Parce que tu tiens à moi ?

— Évidemment. (Je plissai les yeux.) Je ne veux pas avoir à m'inquiéter pour toi.

Il s'approcha et posa son autre main sur ma taille.

— Parce que tu veux être avec moi ?

— Oui.

Ce mot était tellement facile à prononcer.

Rider sourit. Sa fossette se creusa.

— Tu veux être ma copine.

Un éclat de rire m'échappa. Cela pouvait paraître étrange de rire durant une conversation aussi sérieuse, mais la façon dont il avait prononcé cette phrase était adorable.

Le rouge lui monta aux joues.

— Je ne suis pas sûr d'apprécier que tu te moques de moi, me taquina-t-il, mais j'aime ton rire.

Mon souffle se bloqua dans ma gorge. Il aimait mon rire. M'aimait-il tout court ? Mon Dieu. Était-ce bien réel ?

— Alors ? Tu veux sortir avec moi ? me demanda-t-il avant de glousser. J'aurais sans doute dû te poser la question avant de t'embrasser, mais j'aimerais… j'aimerais essayer. Avec toi, Mallory. J'ai le sentiment qu'on nous a donné une seconde chance. En fait, j'y pense depuis que je t'ai vue pour la première fois en cours d'expression orale. On a la chance d'avoir un nouveau départ. Ce n'est pas le cas de tout le monde.

En le regardant dans les yeux, je compris qu'il était sincère et ressentait la même chose que moi. Moi aussi, je m'étais fait cette réflexion, sur cette seconde chance.

— Je ne veux pas passer à côté.

— Moi non plus.

Lentement, je posai la main sur son torse. Carl et Rosa ne seraient pas contents. Paige non plus. Peut-être que c'était de la folie, mais je voulais tout ça. Je le voulais, lui.

— Oui.

Un énorme sourire se dessina sur ses lèvres et il fit mine de parler, mais se ravisa. Sans un mot, il baissa la tête et m'embrassa. C'était mon troisième baiser et il était aussi parfait et extraordinaire que le premier et le deuxième.

Lorsque ses lèvres quittèrent les miennes, il m'attira à lui et passa ses bras autour de ma taille. Je lui rendis son étreinte avec autant de force. Quand je posai la tête contre son cœur, je mis de côté toutes mes inquiétudes au sujet de Jayden. Je me concentrai uniquement sur Rider, sur ce qui était en train de se passer et ce que cela signifiait.

Parce que c'était le début… de quelque chose de grand.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 25

Assise au pied de mon lit, Ainsley serrait le bol de pop-corn contre sa poitrine. Il ne restait plus que des graines au fond, mais elle aimait chercher celles qui avaient seulement explosé à moitié. Je me demandais comment elle faisait pour ne pas se casser les dents dessus.

On était dimanche soir. Cela ne faisait pas encore vingt-quatre heures que Rider et moi nous étions embrassés, que Jayden nous avait interrompus et que nous étions passés du statut d'amis retrouvés à… plus qu'amis.

Petit ami.

Petite amie.

Même si j'avais été présente pendant toute la scène, je n'arrivais toujours pas à y croire. Un rire hystérique remonta le long de ma gorge et je résistai à l'envie de cacher mon visage dans le coussin posé sur mes genoux.

— Attends une minute, dit Ainsley. (Ses yeux bleus étincelaient de joie.) Tu m'as dit beaucoup de choses. À peu près tout, mais il faut que je vérifie un truc. Il a vraiment dessiné un cœur entre vos prénoms ?

Je hochai la tête.

— C'est vrai ? Oh, mon Dieu, Mall ! C'est cucul, mais, en même temps, c'est tellement mignon que je lui pardonne.

Moi aussi, je trouvais ça adorable.

— Je t'avais dit qu'il s'intéressait à toi, reprit-elle en attrapant un maïs à moitié éclaté pour le croquer. Mais il ne s'est pas comporté comme les mecs le font d'habitude. Il n'a pas fait semblant d'être indifférent. Il a été sincère. On dirait un conte de fées !

Je haussai les épaules.

— Je t'assure ! insista-t-elle. (Elle s'interrompit pour mâcher.) Vous avez grandi ensemble et il était un peu ton chevalier servant. Puis on vous a séparés et vous vous êtes retrouvés. Ça n'arrive jamais dans la vraie vie !

— Non, tu as raison, mais… (Je serrai le coussin contre ma poitrine.) Je ne sais pas… quoi en penser.

— Dis-toi que c'est incroyable. Et c'est tout. (Elle lissa une mèche de cheveux derrière son oreille.) Ne te prends pas la tête.

La réalité se rappela à moi.

— Mais Paige…

— Ils sont séparés depuis une semaine. Ce n'est pas comme s'il l'avait quittée à cause de toi. (Elle fit la grimace.) Bon, d'accord. C'est aussi à cause de toi, mais tu ne l'as pas fait exprès. Je doute que Paige le verra de cette façon, mais peu importe. Ce n'est pas ton problème.

Je redoutais le moment où Paige se rendrait compte que Rider et moi étions… ensemble.

— J'ai dit à Rosa ce matin que Rider et moi… on sortait ensemble. Que c'était mon petit ami. (Je rougis.) Elle n'avait pas l'air énervé, mais elle ne m'a pas paru très emballée non plus. Carl, lui, n'a rien dit, mais…

— Mais il le fera et ce sera gênant pour vous deux. Laisse-leur le temps d'encaisser, me conseilla-t-elle sagement. C'est ta première relation amoureuse.

— C'est juste que… Je ne sais pas. J'ai l'impression… qu'il y a autre chose.

Ainsley me dévisagea un instant.

— Arrête de stresser pour Carl et Rosa.

— Je…

— Ne me dis pas le contraire. Tu stresses pour tout. (Elle sourit et je refermai la bouche.) Parfois, tu réfléchis tellement que tu… que tu en oublies de vivre.

Je haussai les sourcils.

Elle baissa la tête vers le bol de pop-corn.

— Ne le prends pas mal, mais il t'arrive de passer à côté de certaines choses parce que tu t'inquiètes de ce que les gens vont penser de toi ou de tes choix.

J'aurais voulu la contredire, mais je savais que c'était la vérité.

— Tu as raison.

Elle avait raison sur toute la ligne. Je m'inquiétais constamment de ce que pensaient Carl et Rosa, Ainsley et même Rider, Keira, Jo, M. Santos… La liste était sans fin.

— Je sais ! s'exclama-t-elle gaiement avant de redevenir sérieuse. C'est triste, cette histoire avec Jayden.

C'était Ainsley tout craché de sauter du coq à l'âne ainsi. Je triturai les coutures de mon pantalon.

— Il était… dans un sale état.

— Je n'ai pas l'impression que Rider soit très impliqué.

Elle posa le bol sur le côté, près de son sac de cours. Elle était venue me voir sous prétexte de passer l'après-midi à étudier. Nous n'avions pas encore ouvert le moindre cahier.

— Mais c'est quand même triste… et ça fait peur, ajouta-t-elle.

Contrairement à elle, je ne doutais pas de l'implication de Rider dans cette affaire. Cela ne me regardait pas, bien sûr, mais j'étais

persuadée que si les choses empiraient pour Jayden, Rider n'hésiterait pas à s'en mêler. C'était son caractère. Il fallait qu'il joue les héros, même si pour ça il devait se mettre en danger.

Mon ventre se serra.

J'aimais beaucoup Jayden, moi aussi. Il s'était toujours montré gentil avec moi, même quand il ne savait pas encore qui j'étais. Malheureusement, j'ignorais comment l'aider et si c'était même en mon pouvoir.

— Parle-moi d'Hector. Je veux tout savoir sur lui.

Je penchai la tête sur le côté.

— Je croyais que tu ne l'aimais pas ?

— Ce n'est pas pour ça que je ne veux pas en savoir plus ! répondit Ainsley en souriant.

Je lui rendis son sourire.

— Je ne sais pas grand-chose de lui. Il… travaille à mi-temps chez McDonald's et il est… gentil.

— Gentil ? (Elle éclata de rire.) Si tu savais ce qu'il a osé dire devant moi… C'est un sale pervers.

Je la dévisageai.

— Mais il est canon, ajouta-t-elle avec un sourire coquin. Il faut l'admettre.

Je hochai la tête.

— Et Todd ? Ça va ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Il m'ennuie. Il se la pète. Je n'ai pas envie de parler de lui. Il y a des sujets bien plus intéressants. (Ainsley jeta un coup d'œil à la porte fermée. Carl et Rosa étaient au rez-de-chaussée.) Donc, tu sors avec Rider maintenant. Tu es sa copine… et le bal de l'automne arrive bientôt ! Ce sera ton premier bal !

Je grimaçai.

— On… n'en a pas discuté.

— Maintenant, tu peux le faire !

— Je ne sais pas, répondis-je.

Elle haussa les sourcils.

— Tu devrais au moins lui demander s'il veut y aller. Ce serait normal, dit-elle en baissant la voix.

Je hochai la tête. Cela me plaisait.

— J'ai envie d'être normale.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, puis grimaça.

— Euh, attends. La normalité, c'est subjectif. Tu es normale, Mall.

Je plissai le nez.

— Quoi ? Tu ne parles pas beaucoup et il t'arrive de faire des crises de panique, c'est ça ? Et à cause de ça, tu ne serais pas normale ? Il y a des tas de gens qui ont ce genre de problèmes. (Elle leva les mains au ciel.) OK, tu as grandi en famille d'accueil… dans une famille horrible, mais malheureusement, ça arrive. Ce n'est pas pour ça que tu es plus bizarre qu'une autre.

J'allais la contredire, mais je m'arrêtai. Ainsley avait raison. Je n'avais pas eu une enfance ordinaire et je parlais peu, mais ça ne me rendait pas moins humaine.

Ainsley était au courant de beaucoup de choses au sujet de mon enfance. Elle savait que la vie avait été difficile pour Rider et moi. Elle savait également que j'avais été brûlée. Mais j'avais passé certains détails sous silence. J'en avais uniquement parlé au Dr Taft. Carl et Rosa étaient seulement au courant parce qu'ils avaient lu les rapports de police et mon dossier.

Mon regard balaya la pièce, s'arrêtant un instant sur le savon en forme de hibou avant de se poser sur mon bureau parfaitement rangé et le bord de ma fenêtre aménagé en coin lecture. Cette chambre

était tellement différente de celle que j'avais occupée dans l'autre maison… Elle était propre, lumineuse et aérée. Je m'y sentais bien.

La bouche sèche, je reportai mon attention sur Ainsley. Pour la première fois, je ressentis le besoin de lui dire tout ce que je ne lui avais jamais raconté. Cette nécessité soudaine me brûlait la poitrine et le ventre.

Je forçai ma langue à se décoller de mon palais.

— Je… J'ai un problème avec le bruit en général et j'ai du mal à parler.

Le rouge me monta aux joues et je baissai les yeux vers mon coussin. C'était difficile de lui expliquer pourquoi je serais sans doute incapable de me rendre au bal.

— Je ne devais pas faire le moindre bruit, parce que M. Henry n'aimait pas ça. Il n'aimait pas grand-chose, mais être silencieuse m'a permis d'éviter… les ennuis.

Ainsley se figea, mais ne dit rien.

Je pris une grande inspiration avant de poursuivre.

— Rider me disait toujours… de « ne pas faire de bruit »… Comme ça, M. Henry ne me trouvait pas quand il avait bu… ou quand j'avais fait une bêtise. Parfois, il se mettait en colère parce que j'avais mangé des biscuits… ou parce que j'avais fait trop de bruit en montant l'escalier. Il n'aimait pas que je parle. Et je… Je crois… Non, je *sais* que c'est pour ça que je n'aime pas parler et que je n'aime pas le bruit. Le thérapeute qui m'a suivie m'a dit que je souffrais d'un syndrome post-traumatique et de… conditionnement. (Je me sentais plus à l'aise à présent.) Bref. La nuit où… j'ai été brûlée. Il s'est passé autre chose.

Comme Ainsley ne savait pas comment j'avais été brûlée, je le lui expliquai. Les mots avaient du mal à sortir, mais j'y parvins. Malgré le bourdonnement de la télé en fond, la pièce était tellement silencieuse

qu'on aurait pu entendre une mouche voler. Je lui parlai de Lapine et de mon amour pour cette poupée que Rider avait volée pour moi. Je lui expliquai que plusieurs semaines auparavant, M. Henry s'était emporté pour une broutille et me l'avait confisquée, tout en la laissant à portée pour me narguer. Je lui dis également que M. Henry avait flanqué Rider dehors, dans le froid, parce que celui-ci avait osé lui demander s'il y avait quelque chose à dîner.

— Il… a jeté la poupée dans la cheminée, lui dis-je en passant mes mains sur le coussin. Je n'ai pas réfléchi. J'ai tendu la main… pour la rattraper. C'est comme ça que je me suis brûlé les bras.

— Oh, mon Dieu, murmura-t-elle.

— Je sais que ça paraît idiot, mais Lapine était… la seule chose qui était à moi. Elle n'avait jamais appartenu à personne d'autre. Alors j'ai paniqué. (Je secouai la tête.) Mais avant ça… j'ai essayé de réveiller Mlle Becky. Elle aimait beaucoup Rider. Alors je me suis dit qu'elle pourrait intervenir.

— Elle n'a rien fait ?

Sa voix était très calme.

Ma gorge me brûlait tellement que j'avais du mal à déglutir.

— Je suis allée… dans sa chambre, alors que je n'en avais pas le droit. Mlle Becky buvait beaucoup. Quand j'étais plus jeune, je croyais qu'elle était malade. Je… suis entrée dans sa chambre. Elle était allongée sur son lit…

Ma respiration se bloqua dans ma gorge tandis que je revoyais la scène dans mon esprit. *Des bouteilles vides partout. Mlle Becky sur son lit. Sa poitrine menue qui ne bouge pas. Sa peau d'une couleur étrange, cireuse*.

— J'ai cru… qu'elle dormait. Elle dormait beaucoup. Je l'ai appelée, mais comme elle ne répondait pas, je me suis approchée. J'ai essayé de la secouer. (Perdue dans mes souvenirs, j'entendis à peine

le hoquet d'horreur d'Ainsley.) Elle ne dormait pas. Elle était… morte dans la journée. Plus tard, j'ai appris qu'elle avait fait une overdose. Un mélange de médicaments et d'alcool. M. Henry ne s'en était pas aperçu. Je suppose qu'elle perdait… souvent connaissance. Il ne s'est pas inquiété.

— Oh, mon Dieu ! répéta Ainsley.

— Je rêve souvent de cette nuit-là, ces derniers temps. Du moment où je l'ai touchée. Je ne sais pas pourquoi. Ça faisait longtemps que je n'y avais plus pensé. Et ça… me perturbe.

— Ça perturberait tout le monde, Mall. Seigneur, ça me traumatiserait de voir un cadavre à l'autre bout de la pièce, alors aussi proche… (Elle replaça ses cheveux blonds derrière son oreille.) Qu'est-ce qui s'est passé après que tu t'es brûlée ?

— Je… J'ai crié. Je crois. Je ne… me souviens pas trop. J'ai recollé les morceaux plus tard, avec ce qu'on m'a raconté. Rider m'a entendue et… est allé chez les voisins. Il a dû frapper à plusieurs portes avant que quelqu'un lui réponde. Ils ont appelé la police. (Je trouvai le courage de continuer.) Lorsque la police a débarqué, M. Henry a ouvert la porte comme si tout allait bien. Il était vraiment fou. Il a terminé en prison pour ce qu'il nous a fait, à Rider et moi. Mais je doute qu'il y soit encore. Je n'y pense jamais, lui dis-je, et c'était la stricte vérité. Je ne sais pas pourquoi, mais… je n'y pense pas.

Lorsque je relevai la tête, Ainsley se jeta sur moi et m'entoura de ses bras avec une telle force que je faillis tomber en arrière. Je n'étais tellement pas habituée à ce genre de marque d'affection que je me crispai. En règle générale, je n'aimais pas qu'on me touche. Mais je me repris rapidement. Son étreinte était chaleureuse. Différente de celles de Carl et de Rosa, ou même de Rider, mais tout aussi agréable.

Je la serrai dans mes bras à mon tour. Je ne savais pas pourquoi j'avais décidé de me confier à elle aujourd'hui, mais j'étais contente de l'avoir fait. Des larmes me piquaient les yeux. Pas des larmes de tristesse, mais de soulagement. J'avais l'impression qu'un poids s'était envolé de mes épaules.

Ainsley s'écarta. Ses yeux brillaient.

— Merci d'avoir partagé ça avec moi.

Je ne savais pas quoi dire et, pour une fois, ça ne me dérangeait pas. Parce que je n'avais rien à ajouter et c'était très bien ainsi.

Le lundi matin, mon cœur battait si vite que j'avais l'impression qu'il allait sortir de ma poitrine et se mettre à courir autour de moi. Aujourd'hui était un lundi comme les autres, pourtant il était également très différent. C'était le premier jour d'école depuis que Rider et moi nous étions mis ensemble et je ne savais pas à quoi m'attendre. Je doutais que les choses changent de manière radicale. Ce n'était pas comme si je portais un badge qui disait « petite amie de Rider Stark », mais marcher jusqu'à mon casier me paraissait différent, et pas seulement parce que Jayden n'était pas là.

Pendant le déjeuner, je m'inquiétai pour lui. Sa peau était couverte d'hématomes et de sang. Je savais d'expérience que, parfois, les os ne se cassaient pas facilement, comme s'ils étaient en titane. Mais à d'autres moments, ils se révélaient aussi fragiles que des brindilles. Jayden avait-il quelque chose de cassé ? Son nez n'était pas beau à voir.

Je grignotai ma salade du bout des lèvres jusqu'à la fin du repas. Je n'aimais même pas la salade, mais le reste était bien pire.

Quand on sortit de la cantine, Keira resta à mes côtés pendant que Jo et Anna ouvraient la marche.

— Au fait, dit-elle en faisant traîner la dernière syllabe, il y a une fête chez Peter ce week-end. Ce sera sympa. C'est une sorte de

tradition. Il organise toujours un truc le week-end avant le bal de l'automne et son match. Je voulais juste te dire que tu es invitée et que j'espère que tu viendras.

Je faillis trébucher.

Anna se tourna vers nous.

— Évidemment qu'elle viendra ! Pas vrai, Mallory ?

Je hochai la tête. J'avais peur de gâcher l'instant en parlant. Parce que c'était un grand moment : c'était la première fois qu'on m'invitait à une fête. À une vraie fête.

— Génial, dit Keira en me donnant un léger coup de hanche. Tu peux emmener qui tu veux avec toi. Il n'y a pas de limites.

Je me surpris à hocher la tête. En temps normal, cette invitation m'aurait fait paniquer, mais en vérité, mon estomac s'était noué pour une raison tout à fait différente. Ce sentiment m'accompagna pendant le cours de maths où je n'écoutai pas un mot de ce que racontait le professeur. Lorsque la sonnerie retentit, je me mordis les lèvres pour m'empêcher de sourire comme une folle… en vain. Je glissai mes affaires dans mon sac, puis sortis de la salle de classe, le sourire aux lèvres.

Rider m'attendait.

Il s'écarta des casiers qui faisaient face à la porte et déplia son long corps. Se frayant un chemin à travers la foule, il avança vers moi avec son cahier usé sous le bras gauche. Je me figeai dans mon élan et levai la tête pour le regarder. Mon sourire s'agrandit. Ses cheveux étaient un peu ondulés, comme s'il avait passé la main dedans des dizaines de fois, et retombaient négligemment sur son front.

— Salut, lui dis-je en premier.

Il passa un bras sur mes épaules et se pencha vers moi. Nous étions entourés de tas de personnes, pourtant quand il pressa ses lèvres contre ma joue, j'eus l'impression que nous étions seuls au

monde. Il y avait quelque chose de doux et de familier dans ce sentiment.

Il me serra l'épaule.

— Salut.

Mon sourire s'élargit.

— Prête ? murmura-t-il.

Je n'aurais pas pu l'être davantage.

Il fit glisser son bras le long du mien et me prit la main. Ce n'était pas la première fois qu'il le faisait, mais à présent, le geste me paraissait plus intime. Un frisson me parcourut quand il caressa ma paume avec son pouce.

Ça, il ne l'avait encore jamais fait.

Quand on arriva devant la salle d'expression orale, Rider me lâcha et j'avançai devant lui jusqu'à ma place. J'avais posé mon sac par terre et j'étais en train de m'asseoir quand Rider m'embrassa sur la joue.

Le visage en feu, je me tournai vers lui.

Il affichait un sourire satisfait.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. Ta joue m'appelait.

Mon sourire s'agrandit et je m'installai à mon bureau. J'aurais voulu lui dire merci, mais c'était sans doute étrange de le remercier pour ça. De toute façon, je n'arrivais plus à réfléchir de façon cohérente.

Rider souriait tellement que sa fossette était apparue.

Alors je compris que mon silence n'était pas dérangeant. À cet instant, tout était parfait.

Quand la seconde sonnerie retentit, je reportai mon attention sur l'avant de la classe. Au même moment, Paige passa la porte. Mon sourire s'effaça lentement. Ses longues jambes la portèrent jusqu'au fond de la salle.

— Salut, dit-elle à Rider.

Celui-ci lui fit un signe de la tête.

— Salut.

Elle ne m'adressa pas la parole, mais ce n'était pas inhabituel. Tandis que le cours commençait, je me demandai si elle était au courant pour Rider et moi. Mon ventre se serra. Même si je n'étais pas fan de Paige, je me sentais mal pour… elle, parce qu'elle avait l'air de vraiment l'aimer et d'en souffrir. Des couples se séparaient tous les jours. Ce n'était pas facile pour autant. Je ne savais pas comment gérer ces sentiments.

M. Santos nous annonça que notre discours suivant serait un discours persuasif. Je m'attendais à ce que quelqu'un fasse remarquer que je n'étais pas passée au tableau pour le précédent, mais visiblement personne ne s'en était rendu compte… ou alors ils s'en moquaient. J'espérais que ça continuerait comme ça.

À la fin du cours, je rassemblai mes affaires pendant qu'Hector se levait et se tournait vers nous. Derrière lui, je vis Keira s'approcher également. Il allait prendre la parole, mais Paige le prit de court.

— On peut discuter ?

Je n'avais pas à la regarder pour savoir que la question était destinée à Rider. Les lèvres pincées, je me concentrai sur la fermeture Éclair de mon sac. Mon cœur s'emballa. Rider allait-il lui parler ? Était-ce normal ? Avais-je mon mot à dire ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Rider au bout d'un moment.

Je relevai la tête. Il se tenait à côté de mon bureau.

Paige se rapprocha tandis qu'Hector se tournait vers Keira. Il lui fit de grands yeux. Celle-ci s'arrêta net.

— Je pensais qu'on pourrait discuter dans un endroit plus tranquille. Peut-être ce soir ? demanda Paige.

— Je travaille, répondit Rider.

Je me levai et passai l'anse de mon sac à mon épaule.

Paige s'humecta les lèvres.

— Après, alors ?

Rider détourna les yeux et se frotta le torse.

— Paige…

— Quoi ? Tu ne peux même plus me parler ? Je croyais qu'on était toujours amis. (Elle croisa les bras.) Les amis, ça discute.

Il ouvrit la bouche, puis la referma. Quelques secondes s'écoulèrent en silence.

— On est amis, Paige. Tu le sais bien.

— Hé, fit Hector en avançant vers elle. Viens avec moi.

Elle ricana.

— Je ne crois pas, non.

— Tu devrais, insista Hector. Crois-moi, tu ne veux pas faire ça ici.

— Faire quoi ? Je veux juste parler à Rider.

— Ce n'est pas grave. (Les mots m'échappèrent et tout le monde se tourna vers moi. Je déglutis.) Euh, ce n'est pas grave… si vous avez besoin de parler. Je vais… à ma voiture.

— Non, attends, dit Rider en me prenant la main.

Le regard de Paige se posa sur nos doigts entrelacés. Ses lèvres roses s'entrouvrirent et elle haussa les sourcils.

— C'est une blague ? (La question était destinée à Rider.) Tu… tu m'as quittée pour elle ?

Oh, Seigneur.

Keira grimaça et s'approcha de nous. Hector ferma les yeux.

— Je n'ai jamais dit le contraire, murmura Rider d'une voix tellement faible que je faillis ne pas l'entendre.

Il serra ma main plus fort.

Quand Paige décroisa les bras, je me crispai. L'espace d'un instant, je l'imaginai faire le tour du bureau pour venir nous étrangler, Rider

et moi. Puis elle eut un sourire moqueur et un éclat de rire rauque s'échappa de ses lèvres.

— Bref. Peu importe. Ce n'est pas comme si je ne l'avais pas vu venir dès le début.

J'aurais voulu me cacher, mais ça aurait fait de moi une lâche de la pire espèce. Alors je m'efforçai de me tenir bien droite.

— Je ne sais pas quoi te dire, reprit Rider.

— Pas de problème. Moi, je sais. (Paige releva la tête.) Ne viens pas pleurer quand elle t'aura laissé tomber. Parce que ça arrivera un jour.

Je plissai les yeux et pris la parole sans m'en rendre compte.

— Ça n'arrivera pas.

Paige me regarda et rit encore.

— Si tu le dis. Toi et moi, on sait très bien comment ça va se finir. (Elle me fit un signe de la main avant de se retourner.) Allez, salut.

Pétrifiée, je suivis Paige des yeux jusqu'à la porte. Hector pivota lentement vers nous.

— Eh ben… souffla-t-il. C'était gênant à regarder.

— Je ne te le fais pas dire, murmura Keira.

— Alors imaginez-vous à ma place, dit Rider en soupirant. (Il m'attira contre lui.) Ça va ?

— Oui. (Je clignai les yeux.) Pourquoi… est-ce que ça n'irait pas ?

Rider haussa les épaules. J'allais lui retourner la question, quand les paroles de Paige me revinrent en mémoire. Alors un grand froid m'envahit. Elle avait paru sûre d'elle.

Comme si elle savait que mon histoire avec Rider ne durerait pas.

Comme si, pour nous, l'éternité n'existait pas.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 26

— Salut, *bebé* !

On était mardi et j'étais en train de chercher mes affaires dans mon casier. La voix provenait de derrière moi. Je la reconnus tout de suite et tournai la tête.

Jayden se tenait là, avec un œil au beurre noir et un hématome sur la joue. Je glissai mon manuel d'histoire dans mon sac avec mon classeur.

— Comment… tu te sens ?

— Merveilleusement bien ? (Mon air sceptique le fit rire.) Bon, d'accord, pas si bien que ça.

Je lui souris avant de refermer la porte de mon casier.

— Je voulais encore m'excuser pour samedi. (Les yeux injectés de sang de Jayden me quittèrent pour fixer le sol.) Je ne savais pas que tu étais avec Rider.

— Ce n'est pas… grave. (Je me retournai complètement vers lui.) Tu es sûr que ça va ?

— Oui, oui. (Il fourra les mains dans les poches de son jean trop large.) Alors comme ça, Rider et toi, vous êtes ensemble, maintenant ?

Je me mordis la lèvre inférieure avant de hocher la tête. Rider avait travaillé au garage hier soir, pour terminer la voiture qu'il m'avait montrée.

— On… se voit ce soir, après les cours.

— C'est génial. (Il sourit. Ça avait l'air douloureux.) Rider est quelqu'un de bien.

On avança dans le couloir côte à côte.

— Il s'inquiète pour toi.

— Comme d'habitude. (Il marqua une pause.) Je… euh. Je les admire, tu sais ? Hector et Rider. Ils croient que je ne les écoute pas, mais ce n'est pas vrai. J'entends tout ce qu'ils me disent. J'ai un nouveau plan. (Quand on atteignit les portes, il releva la tête. Son regard s'était fait distant. Quelque chose clochait.) En fait, je dois aller de l'autre côté. Je voulais juste m'excuser. À plus tard, *cariño*[1].

Jayden partit, disparaissant derrière des lycéens plus grands, avant que j'aie eu le temps de répondre. Je l'observai s'éloigner un moment avant de passer les portes. J'espérais qu'il ne faisait pas qu'écouter Hector et Rider et qu'il mettait leurs conseils en application.

— Clés ? demanda Rider lorsqu'on retourna à ma voiture après les cours.

Curieuse, je les sortis de mon sac et les lui tendis.

Je jetai mon sac à l'arrière et Rider fit de même avec son cahier.

— On va où ?

— C'est une surprise, répondit-il en ouvrant la portière côté conducteur.

Un grand sourire, sans doute un peu idiot, apparut sur mon visage tandis que je faisais le tour. Cette relation était quelque chose de très nouveau pour moi et je ne savais pas à quoi m'attendre, mais une surprise, c'était forcément positif.

Une fois à l'intérieur, Rider alluma le contact avant de se tourner vers moi. Ses cheveux tombaient sur son front et il souriait.

— Tu dois rentrer à quelle heure, ce soir ?

— Vingt heures, répondis-je, sachant que Carl et Rosa étaient tous les deux à l'hôpital.

— Parfait, dit-il en reculant. (Ses doigts effleurèrent le volant et on sortit du parking.) J'économise pour me payer une voiture. J'aime bien celle-ci. Mais elle est sans doute trop chère pour moi.

Je tendis les jambes et le regardai. Alors la beauté de la réalité me frappa. Nous étions vraiment ici, tous les deux. Ce n'était pas un rêve. Au bout d'un moment, je réussis à me reprendre. Plus ou moins.

— Quel genre… de voiture voudrais-tu acheter ?

Il haussa une épaule.

— Je ne sais pas encore. Peut-être un pick-up. Pas quelque chose de trop gros. Drew me tient au courant des mises en vente. Les plus vieux sont dans mon budget.

J'y réfléchis un instant.

— Ça me plaît bien.

— Quoi ? Les pick-up ?

— Oui, mais surtout que tu fasses des projets, lui expliquai-je sans le quitter des yeux.

Il rit doucement.

— Je ne sais pas comment le prendre.

Je lui souris. C'était difficile à expliquer. Rider n'avait aucun espoir pour lui-même et pour le futur. Pourtant, pour une fois, il se projetait. On parlait seulement de l'achat d'une voiture, mais pour lui, c'était un grand pas en avant.

Pendant qu'il conduisait et que l'on discutait, j'avais du mal à détourner le regard. Enfin, Rider parlait. Moi, j'écoutais. C'était étrange. Rien n'avait pas changé depuis la semaine précédente, pourtant tout était différent. Chaque fois qu'il jetait un coup d'œil vers moi, l'intensité de son regard me le rappelait. Il était plus chaleureux, plus profond.

— Keira m'a invitée… à une fête, samedi, lui dis-je en me rappelant la conversation que nous avions eue la veille.

Avec tout ce qui s'était passé avec Paige, j'avais failli oublier.

— Chez Peter ?

Je hochai la tête.

— Oui. Tu y es déjà allé ?

Il secoua la tête.

— Tu penses t'y rendre ?

— Je ne sais pas, lui répondis-je franchement.

J'en avais parlé à Ainsley la veille par messagerie instantanée, et pour elle, c'était une merveilleuse idée. Elle s'était même invitée toute seule.

— Tu… m'accompagnerais ?

— Si tu en as envie. (Il me sourit.) Ses fêtes sont assez grosses. Il y aura beaucoup de monde.

Mon estomac se noua.

— Je pense… que ça peut être sympa.

— Sans doute. (Il y eut un moment de silence.) Comment Carl et Rosa vont réagir ?

L'idée me donna envie de rire.

— Je… ne sais pas. Je ne crois pas qu'ils seront contre. Après tout, ils me poussent à… voir du monde.

— Hmm hmm, fit-il.

Je n'étais pas certaine de comprendre ce que cela signifiait. Avant que j'aie eu le temps de lui poser la question, il reprit la parole.

— D'ailleurs, en parlant de voir du monde, tu as pensé au bal de l'automne ?

— Je… (Ma langue était soudain trop lourde. Il me fallut quelques secondes avant de pouvoir la bouger de nouveau.) J'ai vu

les banderoles, la semaine dernière, mais je… ne sais pas. D'un côté, j'ai envie d'y aller, mais…

Mais ça faisait beaucoup en même temps. Tellement de choses avaient changé. Pour la majorité des gens, ce n'était qu'un bal… mais pour moi, c'était un bal où l'on serait au coude à coude et où la musique hurlerait dans les enceintes. Je fronçai les sourcils. La fête de Peter serait sans doute pareille, mais avec moins d'invités. Tout à coup, j'eus les mains moites. Je les essuyai sur mes cuisses.

Une partie de moi était excitée à l'idée de choisir une robe et de voir Rider en costume. Rien que pour ça, ça en valait la peine. Mais tout était nouveau : le lycée, cette relation… Aller à une fête, c'était une chose. Un bal, c'en était une autre.

— Je… je ne sais pas. Je ne suis jamais allée à un bal. Certains… programmes d'études à distance en organisent, mais je n'y suis jamais allée.

Il attendit patiemment que je termine avant de prendre la parole.

— Et si on oubliait le bal de l'automne pour mieux se préparer à celui de fin d'année ?

Le bal de fin d'année ?

Mon Dieu. Cela me paraissait tellement loin. Mais surtout, ça voulait dire que malgré les doutes que Paige avait semés dans mon esprit, Rider faisait des projets avec moi. Des projets à long terme. Je fus incapable de réprimer mon sourire.

— On… On peut faire ça, répondis-je.

Il posa la main sur la mienne et la serra.

— Parfait.

Souriant comme une folle, je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Surprise, je clignai les yeux. Je reconnaissais cette rue. Nous y étions passés le week-end précédent. C'était celle du garage. Quand on le dépassa, mon cœur s'emballa.

— Tu… m'emmènes chez toi ?

Son regard se fit taquin.

— Mince, ma surprise est découverte.

Mon cœur remonta le long de ma gorge.

— Même si ce n'est sans doute pas une grande surprise. Je veux dire, c'est juste ma… c'est juste une maison. Rien de bien excitant, ajouta-t-il en s'arrêtant à un feu rouge. Il n'y a personne à cette heure-ci. Hector travaille et Mme Luna ne rentre pas avant 19 heures. Je ne sais pas où est Jayden, mais il doit être en train de faire un truc qui me donnera envie de le frapper plus tard.

Le trac m'envahit. J'allais voir sa maison, peut-être même sa chambre. C'était très personnel, mais au moins, j'allais pouvoir vérifier s'il vivait dans un foyer chaleureux. Au fond de moi, je savais que tout se passait bien avec la grand-mère de Jayden et d'Hector, mais le savoir et le voir, ce n'était pas pareil. Je voulais m'assurer que lorsqu'il quittait le lycée, quand il n'était pas avec moi, il était dans un environnement sain.

C'était le genre de choses dont la majorité des gens ne se souciait pas. Moi, si. Rider aussi. Parce que nous savions qu'avoir un toit sur la tête ne signifiait pas être en sécurité.

Parfois, c'était même l'endroit le plus dangereux.

Comme les places de parking étaient réservées aux résidents, on se gara rapidement. Il n'eut même pas à faire un créneau. Quand on sortit de la voiture, l'air s'était refroidi. Je tirai sur les manches de mon pull. J'allais bientôt devoir sortir ma veste.

Rider récupéra mon sac sur la banquette arrière et le passa à son épaule.

— C'est là-bas, dit-il en me prenant la main.

Dans ma poitrine, mon cœur fit une petite danse de la joie. Ensemble, on descendit la rue. Le vent faisait voler mes cheveux

devant mon visage. La rue était plutôt jolie, bordée d'arbres nus. Cela ne sentait pas mauvais comme devant le foyer qui m'avait hébergé ou la maison de M. Henry. C'était… normal. Pas d'odeur d'urine, de pots d'échappement ou d'égout.

Rider me guida jusqu'aux marches en ciment craquelées d'une vieille maison mitoyenne. Avec ses briques rouges, ses volets verts et ses fenêtres en saillie, elle était typique de la région. Sur la porte était accrochée une couronne automnale orange et rouge avec de petites citrouilles en plastique.

Tandis qu'il sortait sa clé, l'espoir m'envahit. C'était bon signe, très bon signe, même. La couronne n'était pas un gage de sûreté, mais les fenêtres étaient toutes intactes et quelqu'un, sans doute Mme Luna, tenait suffisamment à sa maison pour la décorer pour la saison.

Rider me lâcha la main et ouvrit la porte. Il me la tint pour me laisser passer. Quand j'entrai, un parfum de pomme et de cannelle me parvint. Mes yeux se posèrent partout à la fois.

Cette maison ressemblait beaucoup à celle de Carl et Rosa, mais elle était plus vieille et plus petite. En face de la porte, un escalier menait à l'étage. Sur les deux premières marches étaient posées des baskets, contre le mur, et il y avait une vieille table couverte de courrier à côté de la porte.

Rider me dépassa.

— Tu veux boire quelque chose ?

Je hochai la tête et le suivis à travers une arche jusque dans le salon. La table basse était jonchée de magazines. Une télé de taille moyenne reposait sur un meuble en face d'un canapé et d'un fauteuil qui avaient l'air confortable. Des photos de Jayden et d'Hector recouvraient le moindre centimètre carré du mur derrière le canapé. Il y avait également plusieurs clichés d'un homme âgé qui me faisait penser à Hector. Je devinai qu'il s'agissait de M. Luna.

La pièce suivante se révéla être une petite salle à manger, puis on pénétra dans une cuisine étonnamment grande. L'électroménager avait sans doute le même âge que la maison. En revanche, les placards en bois sombre et le plan de travail étaient impeccables.

— On a du Coca. Ça te va ? me demanda Rider en tournant la tête vers moi. Je crois que le lait n'est plus bon.

— Un Coca, c'est très bien.

Je le regardai ouvrir le frigo et, mon Dieu, j'étais à deux doigts de me mettre à pleurer. Le réfrigérateur était rempli de Tupperware de restes, d'œufs, de cannettes de soda, de viande et même d'un ou deux légumes.

Les apparences pouvaient être trompeuses. J'avais assez d'expérience pour le savoir. Parfois, un sol propre et un frigo plein n'étaient rien d'autre qu'une façade.

Mais l'espoir continuait de grandir en moi.

Rider sortit deux cannettes du frigo.

— Ça te dit de monter dans ma chambre ? (Ses joues s'empourprèrent.) Sinon, on a aménagé le grenier…

C'était adorable de sa part de me demander mon avis et encore plus de rougir en le faisant. Je hochai la tête. Moi aussi, je me sentais gênée.

— Ta chambre… c'est très bien.

Il réprima un sourire et me tendit mon Coca.

L'étage était tout aussi cosy et chaleureux que le rez-de-chaussée. On dépassa deux portes fermées et une salle de bains. La chambre de Rider était l'avant-dernière. Il l'ouvrit et alluma la lumière.

Une petite fenêtre laissait entrer les derniers rayons du soleil. La pièce était étonnamment bien rangée. Voire un peu trop. Les yeux grands ouverts, j'en inspectai le moindre recoin. Le lit double avait

été fait… ou n'avait pas été défait. Un petit bureau complètement vide était collé à une commode.

Rider alla poser son soda sur la table basse et mon sac au pied de son lit. Il n'y avait rien au mur. Pas de poster ni de photos. Dans le coin de la chambre, j'aperçus une bibliothèque. Je m'en approchai tout en jouant avec la languette de ma cannette. Je m'agenouillai pour lire les titres sur les tranches. Il y avait la collection complète de *Harry Potter* et des thrillers dont je connaissais les auteurs.

— Ce sont tes livres ?

Rider s'assit sur le lit.

— Pour la plupart. Les Harry Potter étaient déjà là quand je suis arrivé. (Il eut un sourire en coin.) Mais je les ai lus.

Le sourire aux lèvres, je reportai mon attention sur les livres. Il y avait quelques Stephen King que je n'avais pas lus. En fait, je n'avais lu aucun de ses romans. Je n'étais pas une grande fan d'horreur. L'un des titres attira soudain mon regard. C'était un petit livre carré. En le reconnaissant, je retirai vivement la main.

Oh, mon Dieu !

Reprenant mes esprits, je le sortis et me levai. Après avoir posé mon Coca sur le bureau, je me tournai vers le lit.

Quand Rider vit ce que je tenais à la main, il sourit. Mais son visage devint flou. Je clignai les yeux pour repousser mes larmes.

— Oh, merde, grommela-t-il en se levant. Tu pleures toujours en voyant ce bouquin !

Un rire enroué m'échappa.

— Non. Pas vraiment.

J'examinai la couverture. C'était un vieil exemplaire qui ressemblait trait pour trait à celui que nous partagions plus jeunes. La couverture était jaunie et l'illustration représentant un petit enfant

serrant un lapin en peluche dans ses bras s'effaçait. Une odeur de vieux, de renfermé s'échappait de ses pages.

— C'est… ?

— Oui.

Lentement, je relevai la tête et le regardai dans les yeux.

— C'était ton livre préféré, dit-il au bout d'un moment. Même si je ne comprends pas pourquoi, étant donné qu'il t'a toujours fait pleurer.

Ma lèvre inférieure se mit à trembler.

— C'est une histoire triste.

— Le lapin devient réel à la fin. (Il rit, mais sa voix était rauque.) Je te l'ai répété des centaines de fois.

— Mais il était vieux et mal en point… (La gorge nouée, je m'approchai du lit et m'assis à côté de Rider. J'observai encore une fois la vieille couverture.) Le lapin voulait seulement… être réel et aimé.

Le dernier mot ne fut qu'un murmure. Je regardai de nouveau Rider dans les yeux. Enfant, je m'étais reconnue dans ce pauvre petit lapin. J'étais alors trop jeune pour le comprendre réellement, mais moi aussi, je voulais être réelle, être aimée. Dans la maison où j'avais grandi, je n'avais été ni l'une ni l'autre.

— Je l'ai emporté avec moi quand on m'a retiré de cette maison et je… je l'ai gardé.

Mon souffle se bloqua dans ma gorge.

— Je… Je ne sais pas quoi dire.

— Je n'ai jamais cessé de penser à toi, murmura-t-il. Pas une seule journée, Mallory. Ce livre… je ne sais pas, c'était la seule chose qui me reliait à toi.

Oh, mon Dieu ! Mon cœur se serra et je sentis des frissons descendre le long de mon bras. Le livre me glissa des doigts et tomba

sur la moquette. Rider tenta de le rattraper en même temps que moi. On se figea, penchés en avant, le visage à quelques centimètres l'un de l'autre. Il ramassa le livre avant moi et on se redressa sans se lâcher des yeux.

Il avait gardé un livre qu'il détestait, j'en étais quasiment certaine, parce qu'il lui faisait penser à moi. Mon cœur était à deux doigts d'exploser. Peindre un cœur entre nos deux prénoms était adorable, mais ça… ? C'était inestimable.

— Quand tu es partie, dit-il en posant le livre sur le côté, c'est tout ce qu'il me restait de toi.

Mes lèvres s'entrouvrirent et je ne pris pas le temps de réfléchir. Je me jetai sur Rider. C'était sans doute gênant et maladroit, mais je m'en moquais. Lorsque je passai les bras autour de son cou, il noua les siens autour de ma taille. Je ne dis rien. Ce n'était pas la peine. Je me contentai d'enfouir mon visage dans le creux de son épaule et le serrai contre moi autant qu'il me serrait contre lui.

Nous avions été séparés.

Mais nous avions toujours été liés.

J'ignore combien de temps l'on resta ainsi, mais au bout d'un moment, l'atmosphère changea et on se retrouva allongés sur le lit. Rider était sur le dos et j'avais la tête posée sur son épaule. Nous n'étions pas collés l'un à l'autre, mais le simple fait de me trouver dans cette position avec lui faisait battre mon cœur plus vite.

Rider était ici. Il me suffisait de tendre la main pour le toucher. Où je voulais. J'en avais envie. Mais mes mains restèrent sagement posées dans l'espace entre nous. Rider, lui, avait une main sur ma taille et l'autre sur son ventre.

Le vieil exemplaire du *Lapin de velours* reposait entre nous.

On parla beaucoup. Je lui dis que je m'étais confiée à Ainsley le dimanche précédent.

— Ça a dû être difficile. (Son pouce remonta le long de ma taille.) Je suis fier de toi.

Le sourire aux lèvres, je me lovai contre son flanc, puis lui parlai de Jayden. J'étais persuadée que ce dernier commençait enfin à écouter ce qu'Hector et Rider avaient à dire. Petit à petit, nous nous rapprochions. Seul le livre nous séparait encore. Rider n'avait pas essayé de me toucher davantage, alors que j'en avais envie.

Et en même temps, je n'en avais pas envie.

Ce n'était pas logique, mais pour être honnête, j'avais du mal à gérer… toutes ces émotions. Je voulais apprendre, mais je ne savais pas par où commencer. Relevant la tête, je regardai ses lèvres bouger tandis qu'il parlait à voix basse de la fois où il avait été attrapé en train de taguer un mur du lycée. C'était un pari.

Je l'écoutais, mais en même temps le mouvement de ses lèvres m'hypnotisait. Je me souvenais de leur goût. Le soir, allongée dans mon lit, je ne pensais qu'à ça, et ce souvenir me donnait chaud.

Je voulais recommencer.

Était-ce trop tôt pour s'embrasser encore ? Il ne m'avait plus embrassée de cette façon depuis la première fois. Bien sûr, on s'était seulement vus au lycée depuis et il m'avait embrassée sur la joue plusieurs fois, mais… je voulais plus.

Il s'était tu et ses paupières étaient closes.

Je me redressai sur mon coude. Ses yeux s'ouvrirent tandis que mes cheveux glissaient devant mon visage.

Rider m'observa un instant avant de lever la main. Il hésita, puis arrangea mes cheveux derrière mon oreille.

— Souris ? murmura-t-il.

J'étais à deux doigts de tomber dans les pommes. Cela aurait été sexy…

— J'aimerais… (Quand je m'humectai les lèvres, son regard se posa sur ma bouche.) J'aimerais…

Le silence retomba.

— Tu veux m'embrasser ? me demanda-t-il, le regard voilé. C'est ça ?

Gênée, je mourais d'envie de me cacher. Toutefois, je repoussai ce sentiment qui n'avait pas lieu d'être. Rider savait forcément que je n'avais pas d'expérience en la matière… ce qui ne devait pas être son cas.

— Oui, hoquetai-je.

— Si tu en as envie, fais-le. Quand tu veux. (Sa voix s'était faite rauque.) Tu n'as pas à me demander la permission. Jamais.

C'était bon à savoir.

— D'accord.

Il ne bougea pas.

— Je… ne sais pas quoi faire.

Il me regarda dans les yeux, puis glissa la main jusque sur ma nuque.

— Je vais te montrer.

Le cœur en émoi, je hochai la tête.

Appuyant légèrement sur ma nuque, il me guida vers lui. Quand nos lèvres se rencontrèrent, une étincelle s'alluma dans mes veines. Lentement, il bougea contre moi et je l'imitai.

Au bout de quelques instants, je me rendis compte qu'en penchant la tête sur le côté, la pression était plus forte. Et ça me plaisait. Ça me plaisait beaucoup. À Rider aussi, apparemment, car ses doigts s'enfoncèrent légèrement dans ma peau. Je me redressai et posai la main sur son torse pour garder l'équilibre.

Ses lèvres s'ouvrirent sous les miennes. Je sentis le bout de sa langue tout contre moi. Mon pouls était hors de contrôle. J'avais la

tête qui tournait. Et quand nos langues se rencontrèrent, je me laissai emporter par les sensations. Le baiser était plus profond. Rider avait un goût de soda et d'autre chose, quelque chose de délicieux que je n'arrivais pas à nommer mais que je voulais goûter encore et encore.

Je ne sais pas combien de temps on s'embrassa ainsi. Quelques secondes ? Plusieurs minutes ? Lorsqu'on se sépara, j'avais le visage en feu et le ventre serré.

Mon Dieu.

J'ouvris lentement les yeux. Ce que je ressentais, cette chaleur qui se répandait dans mes muscles et les palpitations qui s'étaient réveillées dans certaines parties de mon anatomie, c'était aussi grisant qu'effrayant. C'était beau et confus à la fois.

Rider souffla doucement. Je reposai la tête sur son épaule. Son torse se soulevait avec force comme s'il avait couru un cent mètres. Le mien aussi. On resta allongés en silence, les mains jointes sur son ventre.

— Donc, oui… (Il s'éclaircit la gorge.) Tu peux faire ça quand tu veux. Ne te gêne pas.

Je fermai les yeux en gloussant. Message reçu cinq sur cinq.

Lorsqu'il fut l'heure pour moi de partir, Rider me tapota la hanche. Je ramassai mes affaires et jetai un dernier coup d'œil au *Lapin de velours* avant de quitter la chambre.

J'étais sur un petit nuage.

— Je peux venir avec toi, dit Rider quand on arriva au rez-de-chaussée. Je prendrai le…

— Ce n'est pas la peine.

C'était gentil à lui de me le proposer, mais je ne voulais pas qu'il fasse tout ce trajet pour moi. Je tendis la main vers lui pour qu'il me rende mes clés.

— Je connais le chemin.

Il eut un sourire en coin.

— Je sais.

Tandis que je le dévisageais, il déposa mes clés sur ma paume. Puis il baissa la tête et m'embrassa. Bien trop brièvement à mon goût.

— Je te ramène à ta voiture ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête. Nous traversions le salon lorsque la porte d'entrée s'ouvrit. Une dame d'âge mûr entra avec un petit sac bleu dans une main et un grand sac noir dans l'autre. Ses cheveux noirs parsemés de gris étaient attachés en queue-de-cheval basse. Il s'agissait sans doute de Mme Luna, mais je m'étais attendue à une dame plus âgée. Lorsque la porte se referma derrière elle, elle se tourna dans notre direction. Je me figeai.

Elle aussi. Ses yeux s'arrondirent sous le coup de la surprise. Elle nous observa tous les deux, l'un après l'autre.

— Bonsoir, madame Luna, dit Rider en se plaçant légèrement devant moi. C'est Mallory. Elle est venue après les cours.

Mme Luna cligna les yeux une fois, puis deux.

— Mallory ? répéta-t-elle. (Son regard affûté se posa de nouveau sur moi.) *La* Mallory ?

Oh, mon Dieu !

— Oui, c'est elle, répondit-il.

— Oh. (La dame secoua la tête, puis entra dans le salon.) C'est un plaisir de te rencontrer. Je ne savais pas que tu venais à la maison. Sinon, j'aurais fait en sorte de rentrer de bonne heure. (Elle plissa les yeux en direction de Rider.) Tu aurais pu me le dire, jeune homme. J'aurais préparé mes…

— Pas la peine de préparer quoi que ce soit, répondit Rider. Mallory rentre chez elle.

Mme Luna posa le sac noir sur le fauteuil. Elle observa Rider tandis que je l'examinais. Des mots naquirent dans mon esprit.

J'essayai de les attraper. Malheureusement, ils m'échappèrent et le silence se prolongea.

Elle retira sa veste et la posa sur le dossier du fauteuil.

— Dans ce cas, j'espère te revoir bientôt. Pour dîner, cette fois. Je suis connue pour mon *arroz con gandules*. (Son sourire était chaleureux.) Ça te plaira, tu verras !

— C'est juste du jambon, du riz au safran et des petits pois, m'expliqua Rider en souriant. Mais c'est super bon. (Je hochai la tête.) Et puis vous la reverrez. (Rider me donna un léger coup d'épaule.) Pas vrai ?

Je hochai encore une fois la tête.

Il posa la main contre mes reins.

— Bon, Mallory doit y aller.

Le rouge aux joues, je sentis la frustration m'envahir. Cette fois, ma réaction fut différente. Cela me poussa à parler.

— Ça m'a fait plaisir… de vous rencontrer.

Le fait d'avoir buté sur les mots me fit rougir davantage, mais j'étais fière de moi.

Mme Luna acquiesça d'un signe de la tête, puis s'écarta du passage. Au même moment, la porte d'entrée s'ouvrit sur Jayden. Lorsqu'il nous vit dans le salon, un sourire sincère étira ses lèvres. Son œil au beurre noir commençait à disparaître. Je me demandai ce que Mme Luna en avait pensé en le voyant.

— Salut ! Je te manquais trop, alors tu m'as suivi jusqu'à la maison ? me demanda-t-il en retirant ses baskets et en les plaçant près de la porte. Tu restes dîner ?

— Non, Mallory doit rentrer, répéta Rider.

— Dommage. (Jayden s'approcha de sa grand-mère.) Donne-moi ça, lui dit-il en saisissant le sac qu'elle tenait toujours. C'est moi qui fais la cuisine ce soir.

Rider haussa les sourcils.

— C'est vrai ? (Mme Luna sourit à Jayden.) Tu es tellement gentil ! s'exclama-t-elle en suivant Jayden dans la cuisine. Que ferais-je sans toi, *mi nene hermoso*[2] ?

— Tu serais perdue, la taquina-t-il en passant un bras autour de sa taille. Comme Mallory.

Je souris avant de sortir avec Rider. La nuit tombait rapidement. La lumière terne des lampadaires éclairait le trottoir. Rider me prit la main.

— Je peux te poser une question indiscrète ? lui demandai-je.

— Bien sûr, répondit-il.

— Où sont… les parents d'Hector et de Jayden ?

— Leur père était le fils de Mme Luna. Il est mort d'un cancer quand ils étaient petits. Apparemment, leur mère ne l'a pas supporté… à moins qu'elle n'ait toujours été comme ça, je ne sais pas. Elle se drogue. Elle vient leur rendre visite une fois par an. Aux dernières nouvelles, elle habitait à Washington.

— C'est… triste.

J'aurais voulu trouver quelque chose de plus éloquent à dire.

— Ouais, murmura Rider. (On s'arrêta devant ma voiture.) Tu es sûre que tu ne veux pas que je vienne avec toi ?

Je hochai la tête et levai les yeux vers lui pour le dévisager.

— Je peux… te poser une autre question ?

Rider me fit un sourire éclatant.

— Autant que tu voudras.

— Tu es heureux ici ?

— Ici ? Chez Mme Luna, tu veux dire ? (Quand je hochai la tête, il posa les mains sur mes épaules et se baissa pour me regarder directement dans les yeux.) Je suis aussi heureux que je peux l'être.

J’ai un toit sur la tête et de la nourriture sur la table. Après le lycée, mon seul but est de continuer à avoir ces deux choses.

— Mais… une maison, ça devrait être plus que ça, lui dis-je. La vie aussi.

Ses lèvres effleurèrent ma joue.

— J’en ai conscience, mais tout le monde n’a pas cette chance. Tu le sais.

---

1. Chérie. (*N.d.É.*)

2. Mon joli petit. (*N.d.É.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27

Le mercredi soir, Carl et Rosa étaient assis à table et me dévisageaient, bouche bée. Le morceau de brocoli que je venais d'avaler semblait avoir développé des racines qui s'enfonçaient dans mon ventre.

L'estomac noué, je les observai échanger un regard. Comme d'habitude, la façon dont ils communiquaient silencieusement me fascinait. C'était devenu une seconde nature pour eux.

S'éclaircissant la voix, Carl reposa sa fourchette sur la table.

— Tu es invitée à une fête ?

Je hochai lentement la tête.

— Je… vous ai parlé de Keira. C'est elle qui m'a invitée.

— Et cette soirée a lieu chez un garçon ? demanda-t-il.

J'aurais peut-être mieux fait de ne pas mentionner ce détail.

— C'est… un ami.

Cette partie n'était pas tout à fait vraie, mais ce n'était pas un mensonge non plus. On se connaissait.

— Un ami ? (La voix de Rosa, normalement si posée, était montée dans les aigus.) Autre que Rider ?

— Je suis… amie avec des garçons, vous savez, signalai-je en pensant à Hector et Jayden. (Elle cligna les yeux.) Ainsley vient avec moi.

Ce qui était la vérité. Ainsley m'accompagnait. Je l'avais même dit à Keira à midi à la cantine, et elle avait hâte de rencontrer mon amie.

— J'aimerais… vraiment y aller.

Silence.

Ils recommencèrent à parler par télépathie.

Gênée, je baissai les yeux vers ma côte de porc à moitié entamée. Si Rosa et Carl m'autorisaient à sortir samedi soir, j'irais d'abord chercher Ainsley, puis Rider. On irait ensemble à la soirée.

Une vraie soirée.

Mon estomac se noua davantage.

Carl prit une gorgée d'eau avant de reprendre la parole.

— Les parents de ce garçon seront présents ?

Je n'en avais pas la moindre idée. Sûrement pas, mais je ne comptais pas le leur dire.

— Je crois, oui.

Ils échangèrent un regard. Je n'avais sans doute pas été assez convaincante.

— Nous aimerions parler à ses parents, dit Carl.

J'écarquillai les yeux.

— Quoi ? Non, j'aurais… trop honte.

— Mallory…

— Aucun parent ne va le faire, insistai-je, horrifiée à l'idée qu'ils les briefent comme ils l'avaient fait avec les profs derrière mon dos. Si vous voulez à tout prix leur parler, alors… je n'irai pas. Je voulais juste…

— Je pense que ça ira, intervint Rosa. (Carl se tourna vivement vers elle.) Je suis sérieuse, dit-elle en le regardant dans les yeux. Je trouve ça merveilleux que tu aies été invitée et que tu aies envie d'y aller. Nous n'avons pas besoin de parler à qui que ce soit.

Je faillis tomber de ma chaise.

Carl haussa les sourcils.

Rosa me regarda longuement.

— Je crois que tu es prête.

Je me levai d'un bond pour la prendre dans mes bras.

— Et je pense que c'est une bonne chose, reprit-elle sans détourner les yeux. (Elle souriait. Je savais qu'elle le pensait vraiment.) Mais tu as un couvre-feu, Mallory. À 23 heures. Pas cinq minutes de plus.

Les lèvres pincées, je hochai la tête.

— Une fois là-bas, tu devras te comporter de manière… responsable, me dit-elle. (Carl ferma les yeux.) Sois prudente avec Rider.

Je rougis en pensant à tout ce que je pouvais faire avec lui.

— Pas d'alcool ni de drogue, ajouta-t-elle.

— Bien sûr, répondis-je aussitôt.

De toute façon, je n'avais pas la moindre intention de consommer des substances illicites lors de ma première fête. J'étais déjà assez ridicule comme ça. Pas besoin d'être en plus bourrée ou shootée.

Carl rouvrit les yeux, mais il semblait à deux doigts de la crise cardiaque.

— Nous te faisons confiance, Mallory, dit Rosa en souriant et j'avais envie de sourire, moi aussi. La confiance, c'est quelque chose de très important. Ne nous déçois pas.

— Je ne vous décevrai pas, promis-je. (Quand je m'autorisai enfin à sourire, je me tournai vers Carl. On aurait dit qu'il avait pris vingt ans d'un coup.) Merci.

— Ne me remercie pas, répondit-il. C'est la décision de Rosa.

— Chut, souffla-t-elle avant de me faire un clin d'œil.

Mon sourire s'élargit. J'avais hâte d'annoncer à Ainsley et Rider qu'on allait à la fête, mais… en même temps… une boule de stress

s'était formée dans mon ventre. Je ne m'étais pas attendue à ce que Rosa et Carl acceptent et une partie de moi espérait même qu'ils changeraient d'avis.

*
* *

Le sourire aux lèvres, je fermai mon sac. On était vendredi, juste avant le déjeuner. Rider avait fait un détour par mon casier pour venir m'embrasser.

Ma bouche continuait de me picoter alors qu'il était déjà parti en classe. Les marques d'affection en public me gênaient, mais en posant mes livres de la matinée, je m'étais rendu compte que les choses qui m'avaient inquiétée au début de l'année (être en retard en cours, ne pas trouver de place à la cantine, n'avoir personne à qui parler…) n'étaient plus que de lointains souvenirs.

À présent, je me souciais du contrôle de maths de la semaine suivante et de ce que j'allais porter à la fête de samedi. Je passai mon sac allégé à mon épaule et me retournai. En apercevant Paige arriver vers moi avec une amie, je me crispai. Paige me vit également. Elle en perdit son sourire.

Merde.

Je décidai d'avancer en faisant comme si elle n'existait pas. Elle ralentit, puis s'arrêta juste devant moi.

La tension se répandit dans mes épaules.

— Je te rejoins, dit-elle à son amie sans me quitter des yeux. Il faut qu'on parle.

Les lèvres pincées, j'inspirai par le nez. J'avais su que ce jour viendrait, mais comme elle ne m'avait pas parlé depuis longtemps, j'avais espéré qu'elle était passée à autre chose. J'avais été idiote.

Elle croisa les bras tout en m'observant. Pas de sac. Je me demandai si elle était censée être en classe.

— Tu es contente de toi ? Tu reviens dans sa vie et *bam !* tu redeviens le centre de l'univers pour lui. La pauvre petite Souris avait besoin de lui alors il n'a pas hésité à m'éjecter.

Je n'étais pas le centre de l'univers de Rider.

Je n'étais plus une pauvre petite Souris.

Et l'« éjecter » avait été difficile pour lui. Ne m'avait-il pas dit à quel point il détestait lui faire du mal ?

Toutefois, rien de tout cela ne franchit mes lèvres. Ma gorge était nouée et m'empêchait de parler.

Paige rit doucement avant de secouer la tête.

— Tu sais quoi ? Je n'arrive pas à croire qu'il m'ait quittée pour ça. (Elle rit encore.) Peu importe. Si tu savais comme j'ai envie de te mettre une raclée…

Mon ventre se serra.

— Je pourrais. Au pire, je serais expulsée quelques jours. Ce ne serait pas la première fois. Mais je ne le ferai pas. Tu sais pourquoi ?

Je n'en avais pas la moindre idée, mais j'étais rassurée.

— Parce que Rider ne m'adresserait plus jamais la parole. Il ne me… (Sa voix se brisa et un voile apparut devant ses yeux.) Il ne me le pardonnerait jamais. Il m'a peut-être éjectée de sa vie, mais je tiens toujours à lui. Je ne lui ferai pas ça.

C'étaient… des larmes, dans ses yeux.

Oh, mon Dieu !

— Mais tu sais quoi ? s'exclama-t-elle. Tu es trop bien pour lui, maintenant.

Ma gorge se débloqua. Je ne pensai même plus à ses larmes.

— Je ne suis pas trop bien pour lui.

La surprise transforma le visage de Paige.

— Je ne suis pas au-dessus de lui, continuai-je. Et il n'est pas en dessous de moi ou de qui que ce soit.

— Non, tu n'as pas compris, reprit-elle en baissant la voix. Tu connaissais Rider. Tu le *connaissais*. Il y a des années. Un jour ou l'autre, quand tu seras assise dans ta jolie petite maison dans ton petit quartier parfait ou peut-être quand tu seras à la fac et que Rider cherchera un endroit où dormir, tu te rendras compte que la seule chose que vous avez en commun, c'est votre passé. Et alors, tu lui briseras le cœur.

Je fis un pas en avant. C'était ce qu'elle avait voulu me dire en cours d'expression orale, lorsqu'elle m'avait dit que je finirais par le quitter.

— Tu as… tort.

Elle cligna les yeux.

— Je ne lui ferais… jamais ça, lui jurai-je. Je ne pourrais jamais lui faire du mal.

— Ah bon ? (Elle haussa les sourcils.) Pourtant, c'est exactement ce que tu fais.

Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire. Au loin, j'entendis la seconde sonnerie résonner, mais on ne bougea pas.

— Il a culpabilisé pendant des années à cause de toi, cracha-t-elle, rouge de colère. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui t'était arrivé et il s'en voulait.

— Je…

— Et maintenant, tu es de retour et tu lui fais croire qu'il a encore besoin de te protéger. Tu crois que tu es la seule à avoir eu une vie difficile ?

Je ne le pensais pas une seconde.

— Réfléchis, *Souris*. Je m'occupe de ma petite sœur depuis sa naissance parce que mon père est un soûlard et que ma mère a dû prendre deux boulots pour remplir nos assiettes. D'après toi, qu'est-ce qui se passe quand mon père est bourré ? continua-t-elle. Je me

transforme en punching-ball pour ne pas qu'il s'en prenne à Penny. Est-ce que je me plains ? Est-ce que je demande à quelqu'un de s'occuper de moi ?

Oh, mon Dieu !

— Toi, tu n'as jamais su te débrouiller seule et ça n'a pas changé. Putain, tu ne peux même pas faire un pauvre discours devant la classe ! (Elle appuyait là où ça faisait mal avec un calme terrifiant.) D'après toi, pourquoi est-ce que personne ne t'a fait la moindre remarque ? En temps normal, on t'aurait bouffée toute crue, mais pas toi, non. Parce que tu as Rider. Ils savent qu'ils n'ont pas intérêt à te dire quoi que ce soit. Mais Rider ne sera pas toujours là. Un jour, tu ne pourras pas faire face et il ne sera pas là pour t'aider. Tu t'effondreras et il ramassera les morceaux. Et il s'en voudra à mort. C'est comme ça que ça fonctionne. Ça a toujours fonctionné comme ça entre vous.

Rendue muette par son discours, je fis un pas en arrière.

— Même maintenant, murmura-t-elle. Tu n'arrives pas à te défendre. Tu sais quoi ? Tu as raison. Tu n'es pas trop bien pour lui. Il mérite mieux.

Sur ces mots débordant de vérité, Paige s'éloigna, me laissant seule au milieu du couloir désert.

Samedi matin, je me réveillai tôt et allai chercher mon matériel de sculpture. En quelques heures, je réussis à modeler plusieurs savons. Ma chambre sentait le propre. Après déjeuner, je façonnai des ailes maintenues ensemble par un espace pas plus gros que mon pouce.

Je n'avais pas bien dormi la veille.

Des cauchemars m'avaient réveillée toutes les deux heures et cela n'avait rien à voir avec la fête de ce soir. Mon stress à ce sujet n'était plus ma préoccupation première.

Non, c'étaient les paroles de Paige qui me hantaient.

Elles avaient été méchantes et emplies de haine, mais… non dénuées d'une certaine vérité. J'avais beaucoup changé, mais j'étais toujours… Souris. Je n'étais pas capable de prononcer un discours devant la classe. J'avais laissé Paige me traîner dans la boue sans rien dire. Je ne m'étais pas défendue.

Ni hier.

Ni lorsque Carl s'était moqué de mon envie de devenir assistante sociale.

Ni lorsque Rosa et Carl avaient passé un accord avec M. Santos.

Paige et moi avions plus de choses en commun que je ne l'aurais cru. Elle avait connu une enfance difficile et vivait toujours dans un foyer compliqué, mais elle n'était pas comme moi. Elle, elle prenait les choses en main. Moi, je me cachais.

J'avais fait beaucoup de progrès, mais je me sentais toujours aussi… fragile. Comme du verre. Si je tombais, je me briserais et Rider… il ramasserait les morceaux et se sentirait coupable de ne pas avoir été là. Je le savais. Paige avait raison. C'était ce qui nous liait.

Mais ce n'était pas la seule chose qui nous liait. Je refusais que ce soit le cas.

Lorsqu'il fut l'heure de se préparer pour la fête de Peter, j'avais presque achevé de sculpter un papillon. Je n'en avais jamais fait. Il manquait encore quelques détails, aussi le posai-je délicatement sur mon bureau avant de me tourner vers mon armoire.

Aller à cette soirée était un grand pas en avant. Toutefois, une ombre venait ternir mon enthousiasme. J'enfilai la robe que j'avais choisie le soir où Rosa et Carl m'avaient donné leur feu vert. Elle était bleu roi avec des manches trois quarts. J'enfilai également des collants noirs et des ballerines. Ce n'était pas un look très recherché, mais je me trouvais mignonne.

Je m'examinai un instant dans le miroir. Aussitôt, les paroles de Paige me revinrent en mémoire. Je repensai au cours d'expression orale. Personne ne m'avait fait la moindre remarque. Alors, un souvenir remonta à la surface.

— Tu peux sortir, maintenant, dit Rider, accroupi devant la porte du placard.

La pièce était à peine éclairée derrière lui, mais il n'était rien d'autre qu'une ombre parmi les ombres.

Serrant Lapine contre mon torse, je secouai la tête. Les larmes avaient séché sur mes joues. Je ne voulais plus jamais sortir.

— Tout va bien, Souris. Je te le jure. (Rider leva les bras.) Il est parti. Il n'y a plus que Mlle Becky et nous. Tu peux sortir.

Je baissai la poupée. Si M. Henry était parti, tout allait bien. Je me mis à genoux et rampai vers la sortie. Dès que j'atteignis la porte, Rider m'attrapa par la main, puis m'aida à me redresser. Lorsque je levai les yeux, je vis son visage. Sa lèvre inférieure était coupée et la plaie était rouge vif. C'était une blessure récente. Faite par les poings de M. Henry. Je m'étais cachée pendant que Rider détournait son attention.

— Tu es en sécurité, à présent, dit Rider. Je suis là. Tu es en sécurité, Souris. Et je sais que tu ne me crois pas vraiment, mais je te protégerai toujours. (Il passa la main sur ses lèvres.) Je te le jure.

Toujours.

Rider avait promis d'être toujours présent pour moi.

Mais pour moi, il y avait deux types d'éternité.

La bonne.

Et la mauvaise.

J'avais appris très tôt que la bonne était un mensonge. Elle finissait par s'envoler. Peu importait comment on s'y raccrochait. Au bout d'un moment, elle nous glissait entre les doigts.

La mauvaise, en revanche, nous hantait comme une ombre, ou un fantôme. Elle était toujours là, en toile de fond.

Fermant les yeux, je m'efforçai de respirer malgré la douleur qui brûlait ma poitrine. Je ne devais pas penser à ce genre de choses. Des larmes me piquaient les yeux, mais je ne pouvais pas pleurer. Je n'avais pas pleuré depuis le jour où j'avais quitté cette maison.

Bon sang. Je n'avais vraiment pas pleuré depuis cette nuit-là. Cette prise de conscience me retourna l'estomac. J'avais l'impression d'avoir un nid de serpents dans le ventre. Mes conduits lacrymaux fonctionnaient très bien, mais… ma tête était bloquée. Tout était bloqué. Il fallait que je me… débloque.

Dès ce soir.

Je réfléchis à tout ça en me rendant chez Ainsley. Elle vivait à Otterbein, dans une maison historique près du port intérieur. Je n'avais pas la moindre idée du prix de l'immobilier dans le quartier, mais ça devait coûter cher.

— Tu peux… t'asseoir devant, lui dis-je en la voyant s'installer à l'arrière.

Comme d'habitude, elle était magnifique. Elle portait un jean noir moulant avec une blouse légère qui tombait sur une épaule.

— Ce siège est réservé à M. sexy, rétorqua-t-elle en attachant sa ceinture. (Elle attrapa mon siège et se pencha en avant.) Et puis j'aime bien l'idée d'être à l'arrière. Tu es comme mon chauffeur.

Je ricanai.

— Dans… une vieille Civic ?

— Ça n'a pas d'importance. (Elle donna un petit coup dans le siège.) Je dois t'avouer que je suis surprise que Carl et Rosa aient accepté.

— Moi aussi, admis-je.

Avant que je sorte, ils m'avaient répété les règles à respecter. Carl n'avait pas l'air ravi de me voir partir.

Comme il y avait beaucoup de circulation, on mit un temps fou à aller chercher Rider. Quand il monta dans la voiture, il sourit à Ainsley avant de m'embrasser sur la joue.

— Souris… (Il recula et me détailla de la tête aux pieds. Même si j'étais assise, j'avais l'impression qu'il voyait tout.) Tu es magnifique.

Je rougis.

— J'en veux un ! Tu n'as pas un copain qui te ressemble ? demanda Ainsley.

Je réprimai un sourire. Je devinai que cela n'allait pas très bien entre Todd et elle.

Rider se retourna pendant que je redémarrais.

— Si. Il s'appelle Hector.

Cette fois, je souris franchement.

— Quoi ? Hector ? C'est un salaud ! répondit-elle en s'asseyant normalement. (Elle marqua une pause.) Il sera là, ce soir ?

— Non, il travaille. (Rider se retourna et tendit la main vers moi pour faire courir ses doigts le long de mon bras.) Tu es vraiment très belle.

Je souriais tellement que j'avais mal aux joues.

— Tu es très beau, toi aussi.

— Elle veut dire que tu es super sexy, rectifia Ainsley derrière moi.

Rider était toujours très sexy, mais ce soir il l'était encore plus avec son jean foncé et sa chemise blanche élimée. Je ne sais pas pourquoi j'aimais autant cette chemise. Peut-être parce que le tissu était tellement fin que lorsqu'il me prendrait dans ses bras, je sentirais la chaleur de sa peau contre moi. Ou peut-être parce que les manches retroussées dévoilaient ses avant-bras hâlés et musclés.

Ou peut-être tout simplement parce que c'était lui.

Oui.

C'était Rider qui me faisait cet effet. Pas la chemise.

La fête de Peter avait lieu dans la maison de ses grands-parents qui étaient partis en Floride au mois de septembre. Par rapport à la maison des Rivas, celle-ci se situait de l'autre côté de la ville, où il y avait plus de terrain et d'espace. Keira nous avait prévenus que le frère aîné de Peter ferait office de chaperon, mais à vingt et un ans, il n'était pas vraiment un adulte.

— Waouh, murmura Ainsley lorsque l'allée bordée d'arbres s'éclaircit et laissa apparaître la maison.

C'était une ferme. Une ferme ancienne et gigantesque. Il y avait des voitures partout, garées plus ou moins les unes à côté des autres. Face à cette mer de véhicules et aux personnes qui entouraient le bâtiment blanc et rouge, je sentis mon ventre se serrer.

Il y avait… beaucoup de monde.

— Il vaut peut-être mieux se garer ici, me conseilla Rider. Le long de la route. À une certaine distance des autres. Au cas où quelqu'un…

Oh, mon Dieu. Il y avait trop de monde.

Des gouttes de sueur s'étaient formées sur mon front. Mon cœur battait à mes tempes. J'avais trop chaud. Sans regarder, je tâtonnai le long de la portière jusqu'à trouver le bouton de la vitre. Quand elle descendit, l'air frais s'engouffra dans la voiture. Mais ce n'était pas tout. J'avais la bouche sèche. De l'acide me brûlait l'estomac. L'odeur du feu de bois me donnait l'impression d'étouffer. Les basses de la musique et le bourdonnement des conversations et des rires résonnaient dans mes oreilles.

Je sursautai. Quelqu'un venait de me toucher l'épaule. Je me tournai vers Rider. Ses lèvres bougeaient, mais je ne l'entendais pas. Je ne percevais que le bruit extérieur, les rires, les voix trop fortes. Je

m'efforçai de me concentrer sur ce qui se passait à l'intérieur de la voiture.

— Mallory ? dit-il.

Je déglutis.

— Quoi ?

Les sourcils froncés, il me dévisagea un instant.

— Je t'ai perdue pendant un moment.

— Ça va ? me demanda Ainsley qui se tenait à mon siège. Tu es très pâle.

— C'est vrai, confirma Rider en posant la main sur ma joue. Mince. Tu es toute moite.

Je le regardai dans les yeux.

— C'est… intimidant.

L'inquiétude durcit ses traits. Il se pencha en avant.

— On n'est pas obligés d'y aller.

— C'est vrai, acquiesça Ainsley à l'arrière. (Elle posa la main sur mon bras.) En fait, je préférerais faire autre chose. Ce n'est qu'une stupide soirée dans une ferme. Je te parie qu'ils n'ont même pas de chevaux ou de vaches. Ça, ce serait cool.

Sans me quitter des yeux, Rider hocha la tête.

— Ainsley a raison. Ce n'est qu'une fête débile.

Mais c'était important.

J'étais censée m'améliorer.

Si je partais, je n'aurais même pas essayé.

— Je ne veux pas… être comme ça, murmurai-je en détournant le regard.

Étonnamment, je ne regrettai pas d'avoir dit ces mots. Une sensation étrange m'envahit. Cela ressemblait presque à du… soulagement. Pourtant, ce n'était pas logique. Pas vrai ?

— Je n'aime pas celle que je suis.

Je me tournai de nouveau vers Rider. L'inquiétude se lisait dans ses yeux noisette et ses lèvres pincées. Les larmes me montèrent aux yeux. C'était humiliant d'avouer une chose aussi intime, mais à présent, je n'étais plus la seule à le savoir. Ce n'était plus un secret.

— Ne t'en fais pas. Ce ne sera pas toujours comme ça, dit Rider en passant son pouce sur ma mâchoire. (Je fermai les yeux. J'avais envie de le croire. J'en avais besoin. Quand il reprit la parole, ce fut avec une voix très douce.) Rien ne dure pour toujours, Souris.

Nous n'étions pas allés à la fête.

Nous étions allés au cinéma.

Je n'avais même pas conduit. Rider avait pris le volant. Puis il avait ramené Ainsley et, après l'avoir convaincu que j'allais mieux, je l'avais déposé à son tour. Ce soir, j'étais allée au cinéma pour la première fois avec un garçon et je n'en avais même pas profité, trop occupée à ressasser le fiasco total de cette soirée.

J'étais certaine que Carl et Rosa avaient attendu que je rentre pour se coucher, mais ils ne m'avaient pas sauté dessus lorsque j'avais franchi la porte et monté l'escalier sur la pointe des pieds. Cinq minutes après avoir fermé la porte de ma chambre derrière moi, mon téléphone sonna. C'était la première fois que Rider m'appelait.

— Tu es rentrée, Souris ? me demanda-t-il.

— Oui.

Je pressai le téléphone contre mon oreille.

Il marqua une pause.

— Il faut que je te dise quelque chose et j'ai besoin que tu m'écoutes attentivement, d'accord ?

Mon ventre se serra. Je m'assis au bord du lit, les jambes repliées sous moi. Je ne m'étais pas encore changée. J'avais seulement retiré mon gilet qui sentait le pop-corn. Mentalement, je me préparai (ou du moins tentai de me préparer) à ce que Rider m'annonce que notre

relation était terminée. Des milliers de possibilités passèrent dans mon esprit avant qu'il reprenne la parole.

— Ce soir, tu as dit quelque chose qui m'a perturbé, me lança-t-il. (J'entendis une porte se fermer à l'autre bout du fil.) Tu as dit que tu ne t'aimais pas.

Mes yeux se posèrent sur le papillon inachevé sur mon bureau. J'ouvris la bouche, mais aucun mot n'en sortit.

— Ça m'a fait mal d'entendre ça, Souris. Je n'aime pas savoir que tu ressens une chose pareille, reprit-il. (Je fermai les yeux. La douleur était toujours là, me brûlant la gorge.) Il y a tellement de choses dont tu devrais être fière. Tu es intelligente. Tu l'as toujours été. Tu as prévu d'aller à la fac et peut-être un jour d'étudier la médecine.

Je fermai les yeux car je… je n'étais pas certaine d'en avoir envie. Et cette idée me donnait l'impression de dériver au large sans ancre pour me retenir.

— Tu es gentille, poursuivit-il, et je me cachai le visage d'une main. Tu es une personne adorable qui a un beau futur devant elle. Sans compter que tu embrasses très bien. Par contre, tu es nulle en tag. Désolé.

Un rire étranglé m'échappa.

— Mais ça peut s'arranger, ajouta Rider. Tes sculptures en savon sont incroyables, Mallory. Tu as beaucoup de talent. C'est juste que tu ne parles pas beaucoup, Souris. C'est tout. Tu es timide. Tu n'as aucune raison de ne pas t'aimer… parce que tu es merveilleuse. Tu es parfaite comme tu es.

— Ce n'est pas ça, bredouillai-je.

— Quoi ?

Je pris une grande inspiration et… les mots se déversèrent hors de ma bouche.

— Ce n'est pas seulement une histoire de parler ou non. Je fais un blocage.

— Tu ne fais pas de blocage, Mallory.

— Si. (Je me levai et me mis à faire les cent pas.) Et je n'arrive pas à le dépasser.

Ma voix se brisa. Je parlai plus vite, débitant davantage de mots en une minute que je ne le faisais d'habitude en cinq heures.

— Ce soir, c'était une première pour moi. Ça aurait dû être amusant, quelque chose de mémorable. Mais je ne me suis pas amusée. Je ne l'ai même pas vécu. Pas vraiment. Je suis nulle.

— Mallory…

— Toi et moi, on a toujours fonctionné comme ça. J'ai besoin d'aide. Tu… es là. Je m'effondre. Tu recolles les morceaux. Je n'essaie même pas de faire en sorte que ça change.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? s'exclama-t-il. C'est des conneries.

Je secouai la tête.

— Tu essaies de changer, insista-t-il. Tu vas au lycée, tu t'es fait des amis, tu parles aux gens. Ce n'est qu'un accident de parcours. C'est tout.

C'était bien plus que ça.

— J'ai peur de tout, admis-je à voix basse. De tout. Ma plus grande peur, c'est de rester comme ça pour toujours.

Il jura.

— Tout ça à cause de ce connard et de la façon dont il t'a traitée…

— Il t'a traité de la même façon et tu n'as pas fini comme moi.

— Je ne suis pas parfait, Souris. Personne ne l'est. Et je déteste t'entendre dire des choses pareilles parce que je… (À travers le

téléphone, son soupir me parut très las.) Je ne sais pas comment t'aider.

Moi non plus.

Peut-être… que ça ne s'arrangerait pas. Rider m'avait dit que rien ne durait pour toujours. Mais certaines cicatrices étaient trop profondes pour disparaître réellement.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 28

Mercredi soir, Ainsley m'envoya un message sur mon ordinateur.

`Tu es là, belle inconnue ?`

Je répondis aussitôt par l'affirmative. Depuis la soirée ratée, je lui avais à peine parlé, trop enfermée dans ma bulle pour réagir aux messages de plus en plus énervés qu'elle m'avait envoyés. Depuis ce soir-là, je me sentais encore moins bien dans ma peau. Je mourais d'envie de me débarrasser de tout ce qui m'entravait, mais je ne savais pas par quoi commencer.

Ce sentiment m'avait suivie tout au long de la semaine. Je ne me souvenais même pas de ce qui avait été dit en classe. Lundi, Keira m'avait interrogée au sujet de la fête et j'avais menti. Je lui avais dit que j'avais été malade. Je savais que Rider était inquiet. Nous avions passé quelques heures ensemble après les cours aujourd'hui, mais j'avais l'impression d'avoir fait plusieurs pas en arrière. Je réfléchissais à tout ce que je faisais et disais. Aussi étais-je restée silencieuse durant quasiment toute notre promenade sur le port. Rider avait l'air d'avoir peur que je ne m'effondre devant lui. Quand il était parti travailler, il m'avait pris la main et m'avait embrassée sur la joue.

En rentrant à la maison, j'étais montée directement dans ma chambre pour sculpter un nouveau pain de savon. Rien de ce que je

créais ne me plaisait. Les pétales de ma rose n'étaient pas harmonieux ; j'avais cassé l'oreille du lapin sur lequel je travaillais et mon chat semblait sortir tout droit d'un film de Tim Burton, en beaucoup moins intéressant.

Je n'étais pas concentrée. J'étais incapable de me concentrer. Ainsley arriverait peut-être à me faire penser à autre chose. Un nouveau message instantané apparut sur mon écran.

Je peux te parler ? Je sais que tu détestes le téléphone, mais j'aimerais t'appeler.

Les sourcils froncés, je me redressai. Si Ainsley tenait à m'appeler, il s'était sans doute passé quelque chose et c'était plus grave que mon silence radio.

Bien sûr, répondis-je.

Mon téléphone sonna quelques secondes plus tard.

— Je sais que tu n'aimes pas ça, me dit-elle à voix basse. Mais tu es ma meilleure amie et je… (Sa voix se brisa et je sentis mon cœur se serrer.) Je suis en train de flipper.

— C'est… Todd ? lui demandai-je en posant mon ordinateur sur le coussin à côté de moi.

Elle eut un rire sans joie.

— Non. J'aurais préféré.

Je passai un bras sur ma taille.

— Qu'est-ce qui… se passe ?

Ainsley prit une grande inspiration que j'entendis à travers le combiné.

— Tu te souviens que je devais aller voir un spécialiste pour mes yeux ? Un spécialiste de la rétine ? Parce que mon ophtalmo avait vu

un truc anormal ?

— Oui, je… m'en souviens.

— Eh bien, j'y suis allée cet après-midi et je… je ne comprends pas. Je croyais qu'il allait me dire que j'avais une vue de merde ou que j'avais un grain de beauté dans l'œil. D'ailleurs, tu savais que c'était possible ?

— Non, je ne le savais pas. (Je me mordis la lèvre inférieure.) Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Des manips ont dilaté mes yeux et en ont vérifié la pression. Elle est plus haute que la normale, mais ce n'est pas très grave. Après ils ont pris des photos. Tu sais, quand on te demande de regarder un X sur un écran ? Puis ils ont fait une série de tests. Des radios, je crois. Ils m'ont injecté de l'iode et m'ont éclairé les yeux pour pouvoir prendre d'autres photos. C'était super bizarre. Pendant une seconde, j'ai tout vu en rouge et bleu. À la fin, le spécialiste est arrivé et m'a examinée.

Ainsley s'éclaircit la voix avant de continuer.

— Il était assis sur un petit tabouret. Il a retiré son casque qui le faisait ressembler à un mineur et il a dit qu'il… pensait que je souffrais de rétinite pigmentaire, mais qu'il fallait que je fasse un test de vision périphérique pour en être certain à cent pour cent. Il m'a également appris que mes yeux étaient gonflés. Alors, je lui ai dit : « OK, qu'est-ce qu'on doit faire ? »

— OK…

Ma main s'était resserrée sur mon portable.

— Pour le gonflement, il m'a répondu qu'il allait me prescrire des gouttes. Un genre de stéroïdes. À ce que j'ai compris, c'est assez sérieux. Il a appelé ça « œdème maculaire »… ou un truc dans le genre. Si une veine venait à se déchirer, ça pourrait être très grave.

Oh, Seigneur.

— Mais avec les… gouttes, ça ira ?

— Oui. (Sa voix me parut lasse.) Je lui ai demandé comment il comptait soigner la rétinite machin chose et il a répondu qu'il ne pouvait rien faire. Qu'il n'y avait pas de remède. J'étais là : OK, pas de problème, j'ai toujours eu une vue pourrie… Mais il me regardait comme s'il avait pitié de moi. Je ne comprenais pas.

J'avais un mauvais pressentiment.

— C'est là qu'il m'a annoncé que j'allais sans doute perdre la vue.

— Ainsley, hoquetai-je, choquée.

— Ils ne savent pas quand, exactement, mais ça finira par arriver. Ils doivent me faire d'autres tests, mais le spécialiste m'a déjà prévenue que mon champ visuel allait commencer à rétrécir et… (Elle s'interrompit.) Non. Il ne faut pas que je panique.

— Tu… as le droit de paniquer après une annonce pareille, lui assurai-je. (S'il y avait une situation où elle pouvait paniquer, c'était bien celle-là.) Ils sont sûrs du diagnostic ?

— Je pense, Mall. Même l'assistante médicale avait l'air de vouloir se lever pour me faire un câlin. J'étais assise là et je n'arrivais pas à réagir. Puis je suis rentrée chez moi et… je n'arrive toujours pas à y croire. Est-ce qu'en me réveillant demain, je serai aveugle ? Est-ce qu'il me reste seulement quelques semaines ou plusieurs années ? Je ne sais pas quoi penser. Il y a quelques heures, ma vie était encore normale.

Je posai la main contre mon cœur.

— Ainsley, je… je suis vraiment désolée. Je ne sais pas quoi dire.

Pour une fois, ce n'était pas à cause de mon blocage. Je ne savais vraiment pas quoi dire. C'était très grave. Sa vie allait changer du tout au tout.

— J'espère… J'espère qu'ils se trompent.

— Moi aussi, murmura-t-elle. Il reste encore une chance. Ils doivent me faire passer un examen de la vision périphérique et ils ont également parlé d'une sorte de test génétique, mais personne dans ma famille n'est aveugle. Je ne sais pas.

— Est-ce que… je peux faire quelque chose ?

— Me trouver de nouveaux yeux ?

Elle rit et l'espace d'un instant, je retrouvai la Ainsley que je connaissais si bien.

Lorsqu'on se dit « bonne nuit » une demi-heure plus tard, j'étais toujours anxieuse. Je laissai tomber mon portable sur mon lit à côté de moi et observai mon ordinateur. Je le fermai et le poussai du coussin. Il glissa jusqu'au centre du matelas et fut arrêté par mon sac de cours.

— Mon Dieu, murmurai-je en fermant les yeux.

Je me levai et me dirigeai vers la porte avant de me figer. Où comptais-je aller, au juste ?

Ainsley perdait la vue.

Comment était-ce possible ? Comment une journée ordinaire pouvait-elle se terminer avec une annonce aussi terrible ?

Je ne savais pas quoi penser.

Je me rassis au bord du lit et secouai lentement la tête. J'ignorais ce qu'Ainsley vivait ou ressentait. La vue, même basse, était quelque chose que l'on considérait comme acquis. Personne n'imaginait vivre sans, sans connaître la couleur rouge ou la teinte que prenait le ciel à la tombée du jour. À sa place, j'aurais été plongée dans une détresse absolue. Je me serais roulée en boule dans un coin et…

Non. Je ne sais pas comment j'aurais réagi.

Car je n'étais pas sur le point de perdre la vue. Du moins pas que je sache.

Je posai les mains sur mes genoux.

Si tout allait bien, je ne perdrais jamais l'usage de mes jambes en me faisant tirer dans le dos. Je ne connaîtrais plus jamais la terrible sensation de me coucher avec le ventre vide. Les gens ne me traitaient plus comme une moins-que-rien. Carl et Rosa se souciaient de moi. J'avais des amis géniaux et l'une d'entre eux traversait une épreuve qui changerait sa vie pour toujours. J'avais Rider. Et tout ça grâce à la seconde chance qui m'avait été accordée.

De nombreuses personnes n'avaient pas droit à ce privilège.

J'avais de la chance.

Ma vie avait été difficile. Le passé faisait partie de moi et avait forgé celle que j'étais devenue, mais il ne me définissait plus. J'avais un avenir, un avenir merveilleux où je ne serais plus une… une victime. Toutefois, quand je me perdais dans mes pensées ou quand je laissais ce que m'avait fait M. Henry influencer mes décisions, je n'avançais pas.

Je ne me saisissais pas de tout ce que j'avais.

Il fallait… que cela change.

Et cette seule prise de conscience prouvait que j'étais déjà en train d'évoluer.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 29

Avec un sourire, Rider observa la porte ouverte de ma chambre. Il était assis sur le bord de la fenêtre. Je m'étais installée sur mon lit avec mon cahier d'expression orale devant moi. Nous étions censés travailler sur notre prochain discours dans lequel il fallait parler d'une personne importante à nos yeux. J'avais fait mon discours persuasif pendant l'heure du déjeuner la semaine précédente. Même si j'avais eu du mal à le prononcer, il n'avait pas été difficile à écrire. Le nouveau, en revanche, me donnait du fil à retordre.

Plusieurs personnes étaient importantes pour moi. J'étais incapable d'en choisir une seule.

Il y a plusieurs personnes importantes dans ma vie. Des personnes qui m'ont aidée à devenir qui je suis.

Je m'arrêtai en soupirant. Il était évident que je devais parler de Carl ou de Rosa, mais mettre sur papier les raisons pour lesquelles ils étaient importants pour moi était moins évident que je ne l'avais imaginé. Je ne voulais pas entrer dans les détails… même si M. Santos était sans doute déjà au courant.

Rider déchira une page de son cahier, la froissa, puis l'envoya dans ma direction. J'ignorais qui il avait choisi comme sujet pour son discours. Lorsque je lui avais posé la question, il m'avait répondu « Peter Griffin de *Family Guy* ». J'espérais qu'il n'était pas sérieux. Je doutais que M. Santos apprécie la plaisanterie.

Je souris en voyant la boule de papier atterrir sur les feuilles que je venais de remettre en place avec soin. Avant même de l'avoir dépliée, je savais qu'il s'agissait d'un dessin. Nous étudiions ensemble depuis un mois et c'était devenu une habitude.

J'étudiais.

Il dessinait.

Je lui disais de faire ses devoirs.

Il me déconcentrait de la plus délicieuse des façons.

Durant les semaines qui avaient suivi la fête de Peter, les choses avaient… changé, tout en restant plus ou moins les mêmes. Les examens qu'avait passés Ainsley avaient confirmé le diagnostic du spécialiste. Elle perdait sa vision périphérique, déjà près de trente pour cent sans même s'en rendre compte. Le médecin lui avait dit qu'elle verrait encore pendant plusieurs années et qu'avec les progrès dans ce domaine, il y avait de grandes chances pour qu'un traitement soit découvert entre-temps.

De grandes chances.

Ainsley n'aimait pas en parler. J'aurais préféré qu'elle se confie à moi car je savais plus que quiconque que garder le silence était rarement bénéfique. Parfois, il fallait que ça sorte, tout simplement.

Carl n'était toujours pas un grand fan de Rider, alors qu'il dînait avec nous au moins une fois par semaine. Seul point positif : il avait arrêté de l'assommer de questions. À présent, il se contentait de manger tandis que Rosa faisait la conversation. Pour moi, cela allait dans le bon sens.

Quant à ma relation avec Rider, c'était encore mieux que ce que j'avais imaginé.

Tout était… nouveau et excitant. Amusant, même. J'avais pris une initiative, deux semaines auparavant, et il ne s'était pas mis en colère.

En tant qu'élèves de terminale, on devait rencontrer un conseiller d'orientation pour discuter de nos projets et de la fac. J'avais profité d'être dans son bureau pour prendre un dossier d'inscription pour le test d'admission aux universités. Pas pour moi. Je l'avais déjà passé. Celui-ci était pour Rider. Le même jour, après l'école, j'avais fait un détour par un magasin d'art et avais acheté un carnet à dessin. J'avais offert le tout à Rider le soir même, après dîner. Il était resté un long moment sans réagir et j'avais cru avoir fait un faux pas. Puis il m'avait souri et m'avait remerciée.

Mon but était de lui montrer qu'il avait le choix et qu'il devait se montrer fier de son travail. S'il voulait aller à la fac, il y avait des moyens d'y arriver.

Le lendemain, il m'avait emmenée dans la galerie où était exposé son tableau. Et comme le jour où il m'avait montré ses graffs, j'avais été transportée. Ce tableau, d'un mètre cinquante de haut et presque autant de large, me rappelait ce premier dessin qu'il m'avait montré. Il représentait un garçon, mais cette fois il n'avait pas les yeux levés vers le ciel. Il regardait droit devant lui, fixait les gens qui passaient comme pour les supplier de le voir réellement. Savoir qu'il l'avait peint à la bombe m'émerveillait toujours autant.

Comme la première fois, j'avais eu du mal à détourner les yeux et, même après avoir quitté la galerie d'art, je n'avais pas réussi à me défaire du… désespoir ancré dans la toile. De ce regard qui signifiait clairement qu'il n'attendait rien de la vie.

Cette sensation était encore là, avec moi, tandis que je ramassais la boule de papier que Rider m'avait envoyée.

Le premier dessin qu'il m'avait fait pendant qu'on étudiait avait été la ligne d'horizon de Baltimore. Je l'avais poussé à le mettre dans son portfolio. Le rouge aux joues, il s'était exécuté. C'était mignon. Il

y en avait deux autres sur mon lit qu'il aurait pu conserver également : un golden retriever endormi et un cheval.

Je dépliai la feuille de papier avec précaution et restai bouche bée. Je relevai les yeux vers lui.

— Tu as fait ça en cinq minutes ?

Il haussa les épaules tout en jouant avec son stylo.

— Dix.

— Dix minutes ? C'est incroyable !

Impressionnée, je levai la feuille pour l'examiner. Pendant que j'avais peiné à écrire une phrase sur mon cahier, Rider avait réussi à me dessiner, moi.

Il avait capturé mon chignon coiffé décoiffé et reproduit mon profil à la perfection, alors que j'étais penchée sur mes devoirs. Concentrée, je fronçais les sourcils et me mordais la lèvre. Il avait même dessiné mes taches de rousseur sous mon œil droit. Et tous ces détails avaient été tracés au stylo bleu. C'était moi, mais ça ne me ressemblait pas. Cette fille était bien plus âgée, plus mature. La courbe de ses épaules était plus gracieuse. C'était sans doute étrange, mais en regardant ce dessin, j'avais l'impression de voir une autre version de moi-même. Meilleure.

Me voyait-il ainsi ?

Un papillon était perché sur mon épaule. Je me demandai pourquoi il l'avait ajouté avant de poser les yeux sur mon bureau. Le papillon que j'avais commencé à sculpter plus d'un mois plus tôt était resté là, inachevé.

Sur son dessin, il était terminé.

Je posai la feuille sur mon cahier et essayai de la défroisser. Celui-ci n'irait pas rejoindre son portfolio. Je comptais le garder pour toujours.

— Il te plaît ? me demanda-t-il.

— Je l'adore.

Il rit doucement. Lorsque je me tournai vers lui, son stylo volait de nouveau sur les pages de son cahier.

— Tu as commencé à écrire ton discours ?

— Bien sûr.

— Menteur.

— Peut-être.

— Rider, soupirai-je.

Il releva les yeux vers moi.

— Ce ne sera pas long à écrire. Et puis je préfère largement passer mon temps comme ça.

— Pourquoi ?

— Parce que mes dessins te font sourire, répondit-il avec fierté. Le discours n'a pas le même effet.

C'était… adorable. J'avais envie de le prendre dans mes bras, et de l'embrasser, aussi.

— Si tu travailles sur ton discours, je sourirai aussi.

Il haussa les sourcils et referma son cahier.

— Je connais autre chose qui te fera sourire.

— Quoi ? Tu comptes commencer à faire tes devoirs ?

— Pas du tout. (Il jeta un coup d'œil vers la porte ouverte puis se leva.) Je pensais plutôt à m'asseoir à côté de toi.

Ce mec me connaissait trop bien.

Il fit un pas en avant.

— Ou à te prendre la main.

Je me redressai pour l'observer.

— Et je crois que… (Il s'assit sur le lit et se tourna vers moi.) Je crois que si je t'embrasse, ça te fera sourire.

Bon sang. J'avais perdu le contrôle de cette conversation, mais j'aimais la direction qu'elle prenait. Le coin de mes lèvres se releva

irrésistiblement.

— Je crois que tu as raison.

— Je sais, mais… (Il posa la main sur la mienne et parla moins fort.) Si Rosa débarque et me surprend en train d'essayer de te faire sourire de cette façon, ça risque de mal se terminer.

— Et Carl ? Tu n'as pas peur qu'il entre ?

Il secoua la tête.

— Rosa m'effraie davantage.

Je m'esclaffai avant de le pousser légèrement.

— Quoi ? Elle fait peur ! Elle est terrifiante, insista-t-il. Je suis sûre qu'elle connaît des techniques de ninja.

— Des techniques de ninja ? (Je ris encore.) Ce n'est pas faux… Elle fait du karaté.

— C'est rassurant… (Il se pencha en avant et m'embrassa sur la joue.) On devrait se préparer.

Une soudaine tension s'empara de mon estomac. Ce soir, c'était : fête, deuxième essai. La soirée en question serait très différente de celle de Peter, beaucoup moins grande. Quelques personnes se réunissaient chez un ami d'Hector et Rider avec lequel ils jouaient au basket-ball. Ainsley ne venait pas avec nous et j'étais nerveuse. Et si cette fois encore je n'étais pas capable d'y aller ? Et si je n'arrivais pas à parler aux gens ? Et si j'étais tellement inquiète de faire un pas de travers que je n'en faisais aucun ?

Rider pencha la tête sur le côté pour me dévisager.

— On n'est pas obligés d'y aller. On peut rester ici. Ou aller voir un film.

Rester ici me tentait beaucoup. Un film encore plus, mais cela n'aurait mené à rien. Je secouai la tête.

— Non. Je veux y aller.

— Souris…

— Je suis sérieuse. (Je baissai la tête et ramassai son dessin avant de refermer mon cahier. Je me levai et me dirigeai vers mon bureau.) Je veux aller à cette fête.

— Ce n'est pas vraiment une fête, dit-il. Juste une soirée entre amis. Ce n'est pas grave si on la rate. Il y en aura d'autres.

J'ouvris le tiroir de mon bureau et y cherchai mon rouleau d'adhésif.

— On y va.

Il marqua une pause.

— Oui, chef.

Avec un sourire en coin, j'affichai le dessin au mur, au-dessus de mon bureau.

— Tu m'attends ici ?

Il avait les yeux rivés sur son dessin.

— Je ne vais nulle part.

J'attrapai ma trousse de maquillage avant de sortir. Il fallait que j'aille dans la salle de bains avant de changer d'avis. Je défis mon chignon, puis me coiffai. Je retouchai rapidement mon maquillage : rouge à lèvres, blush et mascara. Ma robe pull et mes collants fins feraient l'affaire.

Rider m'attendait, comme il me l'avait dit. Lorsque j'entrai, son regard me fit frissonner.

— J'adore quand tu as les cheveux lâchés.

Mon cœur s'emballa. Je le suppliai de se calmer.

— Merci.

Rider se leva. En trois pas, il se retrouva devant moi et saisit une mèche de mes cheveux.

— Leur couleur est tellement belle, maintenant. Attention, je ne dis pas que l'orange n'était pas mignon…

Je levai les yeux au ciel.

— L'orange n'était pas mignon.

Il ne fit pas cas de ma remarque.

— Je ne sais même pas quelles couleurs je devrais mélanger pour reproduire cette teinte. Il va falloir que je m'entraîne.

Puis il baissa la tête et embrassa mes taches de rousseur, sous mon œil.

J'allais lui rendre son baiser, sur les lèvres, lorsque la voix de Carl résonna dans la maison. Ce n'était sans doute pas une bonne idée.

— Allons-y.

Avant de sortir, j'attrapai mon téléphone et mon sac. Puis on descendit l'escalier jusqu'à la cuisine où je récupérai mes clés que j'avais laissées sur le plan de travail.

— Vous sortez ?

On se tourna vers Carl.

— Oui.

Les yeux rivés sur Rider, il croisa les bras.

— Et vous allez où, comme ça ?

Je répondis à sa place.

— Chez un ami.

— Je croyais que vous deviez faire vos devoirs ? dit-il d'un air suspicieux.

— On a terminé.

Ce n'était pas un mensonge.

Il n'eut pas l'air de nous croire, mais avant qu'il ait eu le temps de reprendre la parole, Rosa fit son apparition.

— Vous sortez sans veste ?

— On ne va pas rester dehors très longtemps.

J'observai Rider en coin. Il ne portait qu'un tee-shirt à manches longues. Moi, au moins, j'avais une robe en laine.

Il enfouit ses mains dans les poches de son jean.

— Merci encore pour le sandwich, madame Rivas.

Rider avait remercié Rosa tellement de fois pour le sandwich jambon fromage qu'elle nous avait préparé que je commençais à croire qu'il avait réellement peur d'elle.

Carl dévisagea froidement Rider.

— Il faut qu'elle soit rentrée à 20 heures.

— Quoi ? (J'écarquillai les yeux et resserrai ma prise sur mes clés.) Mon couvre-feu a toujours été à 23 heures !

Rosa fit un pas en avant et posa la main sur l'épaule de Carl.

— Fais en sorte qu'elle rentre à 23 heures.

— Elle sera là à 20 heures, affirma Rider.

J'en restai bouche bée, mais il ne me laissa pas le temps de parler.

— Je le promets.

Carl avait les lèvres pincées. Je m'attendais à ce qu'il remercie Rider, mais il se contenta de hocher brièvement la tête. La colère me démangeait. Rosa essayait d'être gentille avec lui. Carl, lui, ne faisait aucun effort.

J'enroulai mes doigts autour de ceux de Rider. Quand je vis que cela agaçait Carl, je serrai sa main encore plus fort. Je restai silencieuse jusqu'à ce qu'on sorte, dans la lumière vive du soleil.

— Je suis désolée pour Carl, lui dis-je. Il est… protecteur, c'est tout.

— Ce n'est pas grave. (Quand on arriva devant ma voiture, il me lâcha la main. Moi, je savais que c'était grave.) Je comprends.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que tu comprends ?

Il haussa les épaules et me prit les clés des mains.

— Tout.

Le grand bâtiment délabré qui s'étendait en face de la rangée de vieilles maisons me faisait penser à l'usine abandonnée où m'avait

amenée Rider. Des planches de bois barraient les fenêtres et les briques rouges délavées disparaissaient sous les graffitis. Je savais que Rider n'en était pas l'auteur car ils n'étaient pas aussi beaux que les siens, mais le mélange de couleurs et d'ombre était intéressant.

Rider se gara sur un parking en partie fermé par de hauts grillages. La moitié avait été arrachée et empilée sur le côté. Quand on sortit de voiture, le trottoir menaça de s'effondrer sous nos pieds.

— Ma voiture ne risque rien ici ? demandai-je.

Je n'étais jamais venue dans ce quartier. Je savais seulement que ce n'était pas loin d'où il habitait.

Rider secoua la tête tandis que je rangeais mes clés dans mon sac.

— Personne n'y touchera.

Ce n'était pas ce qui m'inquiétait. J'avais plutôt peur que la fourrière l'embarque à cause des panneaux « défense d'entrer » accrochés partout.

Rider me prit la main et on traversa la rue étroite.

— On va chez Rico. Ce n'est pas l'endroit le plus génial du monde, mais au moins on ne dérangera pas Mme Luna quand elle rentrera du travail.

En montant les larges marches du perron, j'eus soudain la bouche sèche. Rider ne frappa pas. Il ouvrit directement la porte et entra. Des rires résonnaient dans le hall d'entrée plongé dans le noir et une odeur de fumée planait dans l'air.

— Hé, mon pote ! s'exclama un mec plus âgé. (Il était assis dans un fauteuil, une grande bouteille à la main.) Comment ça va ?

— Ça va, répondit Rider en me serrant la main.

Le salon était bondé. J'observai tout le monde pendant que Rider me présentait. Je reconnus Rico, mais c'était la première fois que je voyais les autres.

— Je vous présente…

— Mallory, termina une voix familière à sa place.

Paige.

Je me crispai. Rider se tourna vers elle.

— Salut, lui dit-il en acceptant le verre qu'elle lui tendait. (Évidemment, elle n'en avait pas pour moi.) Merci.

— De rien. (Ses yeux se posèrent sur moi.) Sympa, ta robe.

J'avais le sentiment que ce n'était pas un compliment. Comme d'habitude, elle était super jolie. Elle portait un jean noir moulant et un débardeur argenté. Elle n'avait pas froid ? En même temps, le diable ne devait jamais avoir froid, lui non plus.

— Merci, murmurai-je.

C'étaient les premiers mots qu'elle m'adressait depuis qu'elle m'avait parlé dans le couloir et qu'elle m'avait prédit que j'allais briser le cœur de Rider. Je savais qu'ils discutaient de temps en temps. Cela ne me dérangeait pas, du moment qu'on ne me demandait pas de participer.

Paige haussa un sourcil, puis nous dépassa en roulant des hanches. Elle s'assit sur le canapé entre deux garçons plus âgés qui firent un signe de tête à Rider. Le jeu vidéo auquel ils jouaient semblait accaparer toute leur attention. Leurs doigts volaient sur les manettes.

— Il y a des trucs à boire dans la cuisine, dit Rico. Si elle veut quelque chose.

— Cool.

Rider me guida jusqu'à une cuisine étroite. Des bouteilles de bière vides étaient empilées à côté d'une poubelle trop pleine. Il posa le verre que lui avait donné Paige sur le plan de travail, puis s'approcha du frigo. Lorsqu'il en ouvrit la porte, une forte odeur s'en échappa.

— Il y a du Mountain Dew. Ça te va ?

Je hochai la tête.

— Paige vient souvent ici ?

Il haussa les épaules et me tendit une cannette avant d'en prendre une autre pour lui.

— De temps en temps. Rico est un ami de sa famille.

— Tu ne bois pas… ce que Paige t'a donné ?

— Non.

Je savais que c'était idiot et puéril de ma part, mais ça me faisait plaisir. Rider posa ses doigts sur ma nuque et baissa la tête. Quand il reprit la parole, son souffle chaud dansa sur mes lèvres.

— Comment tu te sens ?

— Ça va, murmurai-je. On vient d'arriver.

— Je préfère vérifier. (Il pencha légèrement la tête sur le côté et je frissonnai.) Je te poserai la question de temps en temps, d'accord ? Et quand tu voudras partir, tu n'auras qu'à me le dire.

— D'accord.

Il m'embrassa avec douceur avant de s'écarter. Le rouge aux joues, je le suivis vers le salon. Il s'arrêta devant la porte.

— Où est Hector ?

— En haut, répondit Rico en prenant une gorgée de sa bouteille.

Rider tourna la tête vers moi.

— Tu veux aller voir ce qu'il fait ?

— OK, répondis-je.

J'essayai de parler plus fort, mais seul un murmure m'échappa.

Rider sourit quand même et ouvrit le chemin. En haut, il faisait plus frais. Rider semblait savoir où il allait car il avança tout droit vers la deuxième porte et frappa.

— Ouais ? répondit quelqu'un à l'intérieur.

— C'est moi. Tu es occupé ? Mallory est là, elle aussi.

— Attends une seconde.

Un grincement résonna, suivi par un rire féminin. Je haussai les sourcils tandis que Rider grimaçait.

— Hé, on peut revenir, dit-il en me souriant. On ne voudrait pas…

La porte s'ouvrit sur Hector, qui remettait son tee-shirt en place. On avait clairement interrompu quelque chose.

— Mais non. Ce n'est pas grave. Entrez.

— Tu es sûr ?

Hector hocha la tête et ouvrit la porte en grand. Une fille à la peau sombre était assise au bord d'un futon. En nous voyant entrer, elle nous fit un signe de la main en souriant.

Une bougie brûlait sur la commode. Son parfum me rappelait celui des biscuits sablés. Je me demandais à qui appartenait cette chambre. Et en même temps, ça ne ressemblait pas vraiment à une chambre.

— Tu connais Rider ? demanda Hector à la fille. (Elle hocha la tête.) Super. Euh, Sheila, je te présente Mallory.

Elle sourit.

— Salut.

— Salut, lui répondis-je à voix basse.

Hector se laissa tomber sur une poire rouge sombre pendant qu'on s'installait sur le futon avec Sheila.

— Vous êtes arrivés quand ? demanda-t-il.

— À l'instant, répondit Rider.

Hector me regarda avant de reprendre la parole.

— Les autres sont toujours en bas ?

Rider hocha la tête.

— Rico et ses potes jouent à *Assassin's Creed*. Ça rigole pas.

Hector ricana et attrapa un verre vide sur une petite table.

— Comme d'habitude. Vous pensez rester un moment ?

— Peut-être. (Il me fit du genou.) On va peut-être aller au ciné. On ne sait pas encore.

— Ça me paraît bien. Tu as vu le match, tout à l'heure ? demanda Hector.

Pendant que les garçons discutaient d'un match de basket, j'observai Sheila. Elle avait la tête baissée vers son téléphone. Je crois qu'elle regardait Facebook.

J'aurais pu dire des tas de choses différentes, poser une multitude de questions. Mes options étaient sans limites. Pourtant, ma langue me paraissait très lourde dans ma bouche. J'étais à deux doigts de baisser les bras, mais je me secouai. Il fallait que je parle. Je ne devais pas agir comme d'habitude et me refermer sur moi-même.

Alors je forçai mes lèvres et ma langue à bouger.

— Tu… vas à Lands High ?

Voilà. Je l'avais fait. Je réprimai un sourire qui m'aurait fait passer pour une psychopathe.

Sheila leva les yeux vers moi.

— Non, répondit-elle en souriant. Je suis à l'université d'Howard. Je suis juste rentrée pour le week-end.

— Oh. (Surprise, je jetai un coup d'œil en direction d'Hector. Ni lui ni Rider ne nous prêtaient la moindre attention.) Euh, qu'est-ce que… tu étudies ?

Elle croisa ses longues jambes.

— L'éducation. Je suis en première année.

— C'est… génial. Tu as… toujours voulu faire ça ?

— Plus ou moins, répondit-elle. (Je l'enviais. Moi, je n'étais toujours pas sûre. Ou peut-être l'étais-je… mais je savais que Carl et Rosa n'approuvaient pas mon choix.) Et toi ? Tu comptes aller à la fac ?

Je hochai la tête et posai ma cannette par terre.

— À l'université du Maryland. Mais je ne sais pas encore… ce que je vais étudier.

— Tu trouveras. J'ai des amis qui n'ont aucune idée de ce qu'ils feront plus tard. (Son téléphone bipa.) Vous êtes tous dans le même lycée ?

Je hochai la tête. Notre conversation s'interrompit un instant. J'en profitai pour écouter de quoi parlaient les garçons. Ils étaient passés du basket au foot. Alors je perdis la notion du temps. Une heure s'était peut-être écoulée lorsque Hector se leva. Sheila l'imita.

— On redescend, annonça Hector en se dirigeant vers la porte.

— On arrive tout de suite.

Avant de fermer la porte, Hector nous adressa un sourire malicieux.

— Oui, oui. Prenez votre temps.

Je me tournai vers Rider.

— Pourquoi… ?

Je fus incapable de terminer ma question. Rider m'embrassait. De façon très tendre et bien trop rapide.

— Je suis fier de toi, chuchota-t-il contre mes lèvres.

Je souris parce que je savais de quoi il parlait. La conversation que j'avais eue avec Sheila était un grand pas. J'étais hors de mon élément, pourtant je n'étais pas restée paralysée dans mon coin sans rien dire.

Posant les mains sur son torse, je souris contre ses lèvres.

— Elle avait l'air d'être gentille.

— C'est vrai… (Il m'embrassa au coin des lèvres.) Je suis quasiment sûr qu'on les a interrompus.

Je gloussai.

— Oui, moi aussi.

— On est de très mauvais amis. (Il posa la main sur ma joue.) Mais tu sais quoi ?

— Quoi ?

— On est seuls et je compte bien en profiter. (Il s'interrompit. Dans mon ventre, c'étaient les montagnes russes.) Qu'est-ce que tu en dis ?

Je glissai la main jusqu'à son genou.

— J'en dis… J'en dis que ça me plaît beaucoup.

— Bien.

Alors Rider m'embrassa. C'était un baiser lent et tendre qui me réchauffa de l'intérieur. J'ignore combien de temps il dura, mais au bout d'un moment, il changea et s'approfondit. Sa langue glissa contre la mienne. Je… Il ne m'avait jamais embrassée de cette façon. Je n'avais jamais rien ressenti de tel.

Tout à coup, il grogna et je sentis mon cœur s'emballer dans ma poitrine. Je me retrouvai sur le dos avec Rider allongé contre moi, sur le futon. Sa main descendit le long de mon bras. Il n'y avait plus que lui et moi. Je ne pensais plus à la pièce dans laquelle nous nous trouvions ni aux personnes qui étaient au rez-de-chaussée. Je ne pensais plus qu'aux sensations qu'il faisait naître en moi, à la façon dont il m'embrassait et me touchait, comme si j'étais une chose précieuse, inestimable.

Mes mains bougeaient toutes seules. Je le touchais comme je ne l'avais jamais fait. Lorsque je tirai sur son tee-shirt, Rider réagit aussitôt. Il se redressa et ôta son vêtement dans un mouvement fluide.

Quand je le vis torse nu, l'oxygène me manqua. Il était… Waouh. C'était le premier homme que je voyais ainsi en dehors de la télé ou du cinéma. Carl ne comptait pas. Ç'aurait été trop bizarre.

— Tu peux me toucher, si tu veux, me proposa-t-il.

J’en avais envie.

Me mordant l’intérieur de la joue, je posai la main au milieu de son torse. Ses poils me chatouillèrent la paume. Je sentais son cœur battre sous ma peau. Lentement, je fis glisser mes doigts le long de ses abdos musclés. Quand j’atteignis la ceinture de son jean, il sursauta. J’écartai la main et le regardai de nouveau dans les yeux.

— Continue. Ça va, dit-il d’une voix rauque. Ça va même très bien.

Alors je recommençai à le toucher. Je caressai son ventre en me tenant éloignée de son jean. J’adorais la sensation de sa peau contre la mienne. Ses muscles avaient l’air si puissants.

Rider s’allongea sur le côté et posa la main sur ma hanche. Quand il m’embrassa, j’en oubliai de poursuivre mon exploration. Je me perdis dans ses baisers et dans la manière dont mon corps y répondait. Les muscles de mon bas-ventre se contractaient. Ma tête tournait. Sa main quitta ma nuque pour s’aventurer vers ma poitrine. Je me cambrai et respirai plus fort. Puis il descendit plus bas et passa les doigts sous ma robe.

Ils effleurèrent mes cuisses avant de se glisser entre elles. Mon corps tout entier était en feu. Une tension grandissait en moi. J’avais chaud et je ne comprenais pas ce qui se passait. Un sentiment de malaise me prit à l’estomac. J’attrapai Rider par le bras.

La température baissa un peu.

Je rouvris les yeux.

— Rider, soufflai-je.

Il m’embrassa encore une fois. L’espace d’un instant, je me perdis dans ce baiser, dans ses caresses. C’était agréable, mais…

Mon Dieu. Je n’étais pas prête.

— Est-ce qu’on peut… ralentir ? murmurai-je en serrant son poignet plus fort.

Sa main se figea aussitôt et il releva la tête.

— Oui. Bien sûr.

Il s'éclaircit la voix et s'écarta.

Sentant les larmes affluer, je fermai les yeux. Seigneur. Je ne savais pas pourquoi je n'étais pas prête ni même si j'aurais dû l'être. Je n'y connaissais rien. Et maintenant, j'avais peur que…

— Je t'ai fait mal ?

Je rouvris vivement les paupières.

— Quoi ?

Il me dévisageait avec beaucoup de sérieux.

— J'ai fait quelque chose de mal ?

J'étais incapable de lui répondre. Il n'avait rien fait de mal. Bien au contraire.

— Si c'est le cas, il faut que je le sache. Je te promets de…

— Tu ne m'as pas fait mal, lui dis-je. C'est juste que… Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Il baissa la tête.

— Je… Je n'ai pas beaucoup d'expérience. (En voyant ses joues s'empourprer, j'écarquillai les yeux.) Enfin… j'ai fait des trucs, mais pas grand-chose. Je n'ai jamais… couché avec une fille.

Pendant un long moment, je fus incapable de dire quoi que ce soit. Je me contentai de le regarder.

— Tu es vierge ?

Il eut un sourire en coin.

— Oui. Ça a l'air de te surprendre.

— Je suis surprise. Je croyais… je ne sais pas. Tu étais avec… Paige. Alors, je me suis dit que vous l'aviez fait.

— Eh bien non, répondit-il en me prenant la main. Tu me regardes comme si tu pensais que ce n'était pas possible.

On aurait dit qu'il lisait dans mes pensées.

— On a failli, mais… je n'ai jamais eu envie d'aller plus loin.

Il haussa les épaules.

— Je ne l'ai jamais fait, moi non plus, lâchai-je. C'est évident, je sais, étant donné que tu es… le premier garçon à m'avoir embrassée, mais oui… Je n'ai pas la moindre idée de ce que je raconte. Alors je me vais me taire.

Rider rit doucement.

— Mais non. J'adore t'entendre parler.

— Tu es bien le seul à aimer que je parte dans mes délires. (J'enroulai mes doigts autour des siens.) Tu as envie… d'aller plus loin avec moi ?

Il releva la tête et ses yeux noisette plongèrent dans les miens.

— Oui. Évidemment. Un jour.

Le rouge aux joues, je murmurai :

— Moi… Moi aussi. Un jour.

Sa fossette se creusa.

— Alors on est sur la même longueur d'ondes.

— Oui. (Je l'embrassai.) Je suis désolée de m'être arrêtée. C'était bien, mais…

— Mallory, ne t'excuse pas. (Rider s'assit et m'entraîna avec lui.) On fera ce que tu veux, à la vitesse que tu veux et on s'arrêtera toujours quand tu me le diras. D'accord ? Tu n'as pas à t'excuser et ce sera toujours comme ça.

Mon Dieu.

Rider n'était pas l'homme parfait, mais il s'en approchait. En fait, on pouvait dire qu'il était parfaitement imparfait.

Je lui souris, submergée par une bouffée de bonheur.

— On devrait redescendre, tu ne crois pas ? demanda-t-il. (Quand je hochai la tête, il ramassa son tee-shirt à manches longues et

m'adressa un sourire taquin.) Désolé, je suis obligé de me couvrir. Je sais que c'est injuste.

Je ris pendant qu'il l'enfilait.

— Oui, c'est vrai.

Il sortit son téléphone de sa poche.

— Merde. Je n'ai presque plus de batterie.

— J'ai le mien.

— Cool. On pourra regarder ce qu'il y a au ciné, comme ça.

Je pris la main qu'il me tendait. L'euphorie que je ressentais me suivit jusqu'au rez-de-chaussée.

Une fois dans le salon, Rider s'assit sur une chaise en plastique à côté du canapé et m'attira sur ses genoux, passant ses bras autour de ma taille. Je ne vis ni Sheila ni Rico. C'est à ce moment que je me rendis compte qu'on avait oublié nos verres à l'étage.

— C'est pas trop tôt, commenta Paige en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Rider resserra sa prise sur moi pendant qu'Hector ricanait.

— *Métete en tus asuntos*[1].

Paige lui adressa un regard noir.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit et Jayden apparut. En nous voyant, son sourire s'élargit.

— Hé ! Je ne savais pas que vous seriez ici ! (Il s'approcha.) C'est génial.

— Salut, lui dis-je en souriant.

Ses blessures au visage avaient fini par s'estomper. À présent, il était le même que celui que j'avais rencontré à la rentrée.

— On ne va pas tarder, dit Rider. On va peut-être aller au ciné.

Jayden s'adossa au mur et observa la pièce.

— Je comprends. Maintenant que je suis là, tu as peur que Mallory te quitte pour moi. C'est pas ma faute si je suis un homme,

un vrai. (Il fit un clin d'œil à Rider, qui secoua la tête.) Bon, d'accord, allez-y ! Mais aucun film ne sera aussi intéressant que le Jayden Show. En plus c'est gratuit.

Rider ricana.

— N'importe quoi.

— Rico est là ? demanda Jayden.

— Je l'ai vu tout à l'heure, mais je ne sais pas où il est parti.

Il hocha lentement la tête et fourra les mains dans ses poches.

— Vous allez voir quoi, comme film ?

— Je ne sais pas, répondis-je comme Rider restait silencieux. (J'eus soudain une idée.) Tu veux venir avec nous ?

Jayden cligna les yeux, comme s'il était surpris.

— Oh, c'est gentil, mais je ne suis pas capable de rester assis tranquille devant un film.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi ?

— Il n'arrête pas de parler, répondit Paige à sa place. Sans rire. Il parle du début à la fin.

— C'est vrai, acquiesça un mec assis à côté d'elle.

Je souris.

— Ils ont raison. J'adore faire des commentaires, ajouta Jayden. Ça ne plaît pas à tout le monde.

— Je ne comprends pas pourquoi, ironisa Rider.

— Moi, au contraire, je pense que j'apporte un petit plus à l'expérience, dit Jayden.

Paige ricana.

— Je ne crois pas que ce soit le bon terme.

— Ma seule présence illumine la pièce, rétorqua-t-il.

Hector haussa les sourcils.

— Ta présence fait beaucoup de choses, mais illuminer la pièce, je ne crois pas.

Jayden sourit à son frère.

— Tu sais ce qu'on dit.

— Quoi ?

Hector attendit. Jayden lui fit un clin d'œil.

— Le malheur des uns fait le bonheur des autres.

Hector secoua la tête.

— Je ne vois pas le rapport.

— C'est parce que je suis trop subtil pour toi, répliqua Jayden.

Son frère leva les yeux au ciel.

— Si tu le dis. Tu as rempli le dossier que je t'ai donné ?

Jayden hocha la tête.

— Oui, Papa. Je l'ai posé sur la table basse à la maison pour que tu puisses le rapporter demain.

— Un dossier ? demandai-je, pleine d'espoir.

— Hector ne supporte pas d'être séparé de moi. Je vais travailler avec lui chez McDo, répondit Jayden. Il faut d'abord que j'obtienne une dérogation.

— Ouais, dit Hector en riant. C'est pour ça que je veux que tu travailles avec moi.

Contente d'apprendre qu'il avait écouté son frère, je souris à Jayden.

— C'est génial. (Il me regarda.) Vraiment, insistai-je.

— Oui… (Le rouge aux joues, Jayden baissa la tête.) Il faut bien commencer quelque part, tu vois ?

— C'est un bon… début, lui dis-je, et je le pensais.

On resta avec eux une petite heure. Grâce à la présence de Jayden, ma nervosité avait disparu. Il se moquait constamment de lui-même et enchaînait les blagues tout en jouant avec son téléphone.

Il n'arrêtait pas d'envoyer et de recevoir des messages. Quand on dit au revoir à tout le monde et sortit, il en avait au moins envoyé cinquante. Jayden nous suivit dehors sans quitter son portable des yeux.

Rider passa son bras sur mes épaules et on descendit la rue.

— Tu sais ce que tu veux voir comme… attention !

Il me tira en arrière tandis qu'une voiture qui semblait apparue de nulle part dévalait la rue à toute allure. Des crissements de pneus retentirent et je vis la vitre, côté passager, se baisser.

Des pétards explosèrent. Le genre qui se déclenchait et éclatait quand ils tombaient par terre.

Sauf que ce n'étaient pas des pétards. Ce bruit. C'était…

Je tombai par terre et tout l'oxygène quitta mes poumons. Un poids me cloua au sol. Quand je compris ce qui se passait, la terreur m'envahit.

C'étaient des coups de feu.

---

1. Mêle-toi de tes affaires. (*N.d.É.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 30

La voiture repartit en trombe en faisant voler des gravillons. Plusieurs me touchèrent à la joue. Je m'étais sans doute égratigné les paumes en tombant, mais je ne ressentais pas la douleur. Je relevai lentement la tête.

— Rider ? murmurai-je.

— Je suis là. (Il bougea au-dessus de moi et dit autre chose, mais avec mon cœur qui battait à mes tempes, je l'entendais à peine.) Tu vas bien ?

— Oui.

L'adrénaline coulait dans mes veines, m'empêchant de réfléchir. Quand je tournai la tête, je vis quelqu'un allongé par terre.

— Oh, mon Dieu…

Rider se releva aussitôt.

— Non. Non !

Il traversa le parking en courant.

Moi, je restai paralysée. Je n'arrivais pas à croire ce que je voyais. Ce n'était pas possible. Mon pouls s'affola. Mon ventre se noua douloureusement. Non, c'était un cauchemar. Ce n'était pas réel. Ce genre de choses n'arrivait jamais à la vue de tous, en plein jour. Elles n'arrivaient pas devant moi. Et pas à quelqu'un que je connaissais. Je…

Cela ne servait à rien de penser à ça. Parce que c'était bel et bien la réalité.

Jayden.

Jayden était allongé sur le flanc.

Et un liquide sombre se répandait sur le sol autour de lui.

— Oh, merde. Oh, merde. (Rider tomba à genoux à côté de lui.) Putain. Jayden ? Non. Putain. *Non !*

Sa voix se brisa sur ce dernier mot, puis il le cria encore et encore, avec tellement de force qu'on l'entendait malgré le tumulte.

— Non !

Avec des bras tremblants, je me mis à genoux et me relevai. J'avançai d'un pas chancelant. Mes lèvres remuaient, mais aucun son n'en sortait.

Rider releva la tête vers moi. Ses yeux étaient écarquillés. Quand il leva les mains, je vis qu'elles étaient rouges et poisseuses. Je plaquai ma paume contre ma bouche avant de me retourner. L'horreur de la situation me frappa alors de plein fouet, avec la force d'un trente-six tonnes. Des milliers de pensées m'assaillirent. Tout autour, les gens sortaient de leurs maisons et se rassemblaient. Quelqu'un pleurait. Des cris déchiraient l'air froid de l'automne. Le temps semblait avoir accéléré et ralenti à la fois.

Il fallait que j'appelle les secours. On avait besoin d'aide. Je savais quoi faire. Au moment où j'attrapai mon téléphone, j'entendis les sirènes hurler. Les secours étaient en route. Je me retournai. À présent, Jayden était allongé sur le dos. Je savais qu'il n'avait pas bougé tout seul, parce que je voyais ses yeux. J'avais déjà vu des yeux comme ça, une fois.

Ils étaient vides. Sans vie.

Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu !

Rider avait les doigts posés contre la gorge de Jayden et secouait la tête. Leurs silhouettes étaient floues. Je me forçai à contourner les jambes immobiles de Jayden et m'agenouillai, *non*, me laissai tomber, à côté de Rider. Je posai une main tremblante sur son bras. Il sursauta avant de lever les yeux vers moi.

Quelqu'un cria et le groupe amassé autour de nous le laissa passer. Rider se redressa d'un bond en voyant Hector. Celui-ci se figea.

Il fit un pas en arrière avant de se baisser vivement et de poser ses mains sur ses genoux.

— Non. Non. Non. Ce n'est pas mon… Non.

Alors qu'il allait se précipiter vers Jayden, Rider l'en empêcha en l'attrapant par la taille.

— Crois-moi, tu ne veux pas voir ça. Tu ne…

— C'est mon frère ? (Il se débattit. Sa voix paraissait aussi fragile que du cristal.) Est-ce que c'est mon frère ?

Rider réussit à le retenir tandis qu'Hector continuait de crier la même question en boucle. Chaque fois, j'avais l'impression de réentendre les coups de feu.

— Non. Non. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas Jayden. Ce n'est pas lui. Ce n'est pas lui par terre !

Mon cœur se replia sur lui-même. Le hurlement des sirènes se rapprocha, assourdissant. On n'entendit plus que la voix brisée d'Hector, le son du désespoir absolu.

Rouge. Bleu. Rouge. Bleu.

Plusieurs heures après, je voyais encore les lumières clignotantes devant mes yeux, qu'ils soient ouverts ou fermés. Je voyais également la vague d'uniformes bleus qui s'était déversée dans la rue et le parking.

Tout n'avait été qu'un tourbillon de questions et de visages. Je ne me rappelais pas combien de temps s'était écoulé. La police m'avait posé des questions auxquelles je n'avais pas de réponses. Puis deux hommes en costume m'avaient demandé les mêmes choses. J'avais été séparée de Rider, d'abord par les secouristes et ensuite par la police. La foule avait grossi, et j'avais mis un temps fou à retourner à ma voiture et à retrouver mon sac. J'avais voulu appeler Rider, mais mes mains tremblaient trop.

Au bout d'un moment, il m'avait trouvée. J'avais gémi en le voyant et il avait tendu les mains vers moi, au-dessus de mon visage, sans vraiment me toucher.

— Je dois rester avec Hector, m'avait-il dit. Rentre chez toi.

— Mais…

— S'il te plaît. Ne reste pas ici. Je t'en prie, implora-t-il. (Son visage était très pâle.) Va-t'en. Rentre chez toi et restes-y. D'accord ? Je t'appellerai dès que je pourrai.

Mon cœur battait à tout rompre.

— Je ne veux pas te laisser seul. Pas maintenant… (Je jetai un coup d'œil sur ma gauche. Une bâche jaune avait été posée par terre.) Je…

— Ne regarde pas. Mon Dieu, c'est déjà trop tard, mais ne regarde pas. (Il se déplaça de façon à me bloquer la vue.) Je t'en prie, Mallory. Va-t'en.

Je n'en avais pas la moindre envie mais, pour la première fois, Rider me suppliait. Même quand M. Henry l'avait frappé, il n'avait jamais rien dit. Alors je hochai la tête. Rider captura mes lèvres en un baiser brutal qui avait un goût de colère et de peur. Lorsqu'il s'éloigna, j'eus envie de le suivre.

Toutefois, je montai dans ma voiture et rentrai chez moi comme il me l'avait demandé. Dans un état second, je me garai et attrapai mon

sac. J'avais du mal à marcher. J'avais l'impression d'avancer dans des sables mouvants. Quand j'entrai dans la maison, les bruits du quotidien me donnèrent les larmes aux yeux.

Carl était dans son bureau, à ma gauche, en train de parler au téléphone. Il riait. Il était vivant. Dans la cuisine, de l'eau coulait dans l'évier.

— Mallory ? demanda Rosa. Tu n'as pas répondu à mon message. Rider mange avec nous ?

Un rire rauque à peine audible s'échappa de ma gorge. Rosa faisait des efforts. Vraiment. Mais Rider ne dînerait pas avec nous. Je ne répondis pas et me traînai jusqu'à l'escalier. J'entendis Rosa m'appeler encore, mais je ne m'arrêtai pas.

Une fois dans ma chambre, j'avançai jusqu'au centre de la pièce et me retournai légèrement. Je ne voyais pas vraiment ce qui m'entourait. Je m'assis au bord du lit et m'efforçai de respirer profondément, avec calme, tout en frottant mes paumes contre mes cuisses.

Puis j'enfouis mon visage entre mes mains. Je couvris mes yeux et ouvris la bouche. Je criai, mais aucun son ne franchit mes lèvres. Ce fut quand même douloureux, comme si l'on m'arrachait la gorge.

Je n'arrivais pas à croire ce qu'il venait de se passer. Je revoyais Jayden s'approchant de mon casier le deuxième jour de classe. Il avait tiré sur la tresse de Paige et l'avait comparée à Katniss. Il m'avait parlé comme si j'étais une vieille connaissance. J'entendais son rire qui avait résonné hors de la voiture, le premier jour, et si je me concentrais, je pouvais encore sentir l'odeur d'herbe qui le suivait partout.

Je ne le verrais plus. Je ne l'entendrais plus. Je ne sentirais plus son odeur.

Plus jamais.

Je ne comprenais pas.

Il m'avait dit qu'il avait de nouveaux projets. Il avait enfin commencé à écouter son frère et Rider.

— Oh, mon Dieu ! murmurai-je.

— Mallory ? (La voix de Rosa s'était rapprochée. Elle était au sommet de l'escalier.) Tu ne m'as pas répondu. (Elle apparut devant la porte et écarquilla les yeux.) Mallory ! (Elle se précipita dans la pièce.) Seigneur ! Que s'est-il passé ?

Je la dévisageai un instant avant de baisser les yeux. Alors je retirai vivement mes mains de mes genoux. Mes collants étaient rouges de sang.

— Oh, mon Dieu !…

Je m'étais sans doute agenouillée dans… J'eus un haut-le-cœur.

— Mallory. (Ses doigts froids se posèrent sur mon menton et elle me força à relever la tête.) Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que tu as au visage ? Tu vas bien ?

Quelque part dans mon esprit, je savais que Rosa n'avait jamais eu l'air aussi affolé. Elle était toujours très calme et posée. Elle contrôlait la situation. Mais pas aujourd'hui. Elle n'arrêtait pas de coiffer mes cheveux en arrière et sa voix tremblait.

— Parle-moi, ma chérie. (Elle s'agenouilla devant moi et me prit les mains. Quand elle les retourna, elle vit que mes paumes étaient rouges et éraflées.) Raconte-moi ce qui s'est passé.

Je secouai la tête. La douleur physique ne m'atteignait pas.

— Je… Jayden est mort.

— Quoi ? (Elle cligna les yeux. Je me rappelai alors qu'elle ne connaissait pas Jayden. Même pas de nom.) Qu'est-ce que tu dis ?

Quand je la regardai dans les yeux, je fus incapable de retenir le flot de paroles qui m'assaillit.

— Ils lui ont tiré dessus. Il traversait le parking et une voiture est arrivée et ils… ils lui ont tiré dessus. Comme ça. Il est tombé d'un coup. (Je secouai la tête.) Je ne comprends pas. Ils ont débarqué et ils lui ont tiré dessus. Il n'a… Il n'avait que quinze ans, Rosa. Il n'avait…

— Oh, mon Dieu. (Elle me caressa les bras et resta silencieuse un instant.) Comment est-ce arrivé ? me demanda-t-elle en désignant mes mains.

— Rider. Il… m'a plaquée au sol. (J'observai mes paumes égratignées.) Je me suis blessée en tombant. (J'avais du mal à déglutir.) Des gravillons volaient dans tous les sens.

— Tu étais avec Rider ? Il est où, maintenant ?

Je secouai la tête.

— Avec Hector. C'est… le frère de Jayden.

Avec douceur, Rosa m'aida à me lever.

— Reprends depuis le début. Je veux tout savoir.

Pendant que je parlais, je la voyais se crisper. Elle me conduisit dans la salle de bains et me fit asseoir. En silence, elle nettoya mes mains et mes joues, comme je m'étais occupée de Rider lorsqu'il était venu ici. Les personnes qui l'avaient blessé étaient sans doute les mêmes qui avaient… tué Jayden.

L'antiseptique me brûla, mais je ne bougeai pas. Au bout d'un moment, Carl passa la tête par la porte de la salle de bains, mais Rosa le chassa. Lorsqu'elle eut terminé de me soigner, elle rassembla les morceaux de coton et les jeta dans la poubelle.

Elle s'agenouilla de nouveau devant moi.

— Tu devrais prendre une douche. Laisse tes collants dans le couloir. Je les jetterai.

Je hochai la tête.

Elle me dévisagea avant de me prendre dans ses bras.

— Je suis désolée pour ton ami et que tu aies eu à vivre ça. (Elle recula, mais posa les mains sur mes épaules.) Je suis vraiment désolée. Mais je suis heureuse que tu sois en vie.

Mes lèvres se mirent à trembler.

Rosa continua de me regarder dans les yeux avant de se lever et, pour la première fois depuis que je la connaissais, j'entendis sa voix se fêler.

— C'est… C'est pour ça que Carl ne voulait pas que tu fréquentes Rider. C'est pour ça.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 31

Les paroles de Rosa continuèrent à résonner dans mon esprit pendant que je me douchais et m'habillais. Le bas de jogging m'irritait le genou gauche, mais je n'y prêtais pas la moindre attention. Je retournai dans ma chambre, sortis mon portable de mon sac et tentai d'appeler Rider.

Pas de réponse.

Je lui envoyai un message.

Ça va ?

J'attendis. Pas de réponse. Je coiffai mes cheveux humides en arrière. Je n'aurais jamais dû laisser Rider. J'aurais dû rester avec lui. Avec Hector. Je n'aurais rien pu faire pour les aider, mais au moins j'aurais été présente.

J'étais partie.

J'avais obéi bien sagement. Comme d'habitude. Je ne savais pas si j'avais fait le bon choix. Quand je baissai les yeux vers mon portable, je faillis appeler Ainsley, mais je me retins. Je ne savais pas comment lui annoncer ce qui s'était passé, surtout avec ce qu'elle vivait en ce moment.

Je m'assis sur mon lit et ne bougeai plus. Pendant des minutes. Des heures. Dehors, le ciel s'assombrit. Je m'allongeai, mon portable posé à côté de moi. Étonnamment, mon esprit était vide. Ma tête

bourdonnait comme lorsque je prenais froid. Je dus m'endormir car lorsque je rouvris les yeux, la lumière du soleil perçait à travers les volets. De minuscules particules de poussière dansaient dans ses rayons. La bouche sèche, je me redressai. La porte était fermée, alors que je l'avais laissée ouverte la veille. Je ne me rappelai pas tout de suite d'où venait cette sensation atroce qui me creusait le ventre.

Jayden.

Je sursautai et cherchai mon téléphone des yeux sur mon lit. Quand je le retrouvai, je tapai aussitôt sur l'écran pour le déverrouiller. Je n'avais aucun message ni aucun appel.

Les yeux rivés sur mon portable, j'essayai de me convaincre que Rider ne m'avait pas contactée parce qu'il était avec Hector. Me rassurer n'était pas sa priorité. Je le comprenais, mais la peur me retournait l'estomac. J'avais mal au cœur. Rider allait bien. Je le savais. Pourtant, ma peur se transformait petit à petit en terreur.

Je me levai d'un bond et me précipitai dans la salle de bains. À peine la porte fermée, je me laissai tomber devant les toilettes pour vomir. En vain. Rien ne remontait. J'essayai quand même jusqu'à me faire mal aux côtes. Puis je restai assise là, à respirer fort.

Lentement, avec difficulté, je me levai et attrapai ma brosse à dents. Après avoir ouvert le robinet, je me lavai les dents et me nettoyai le visage. Je tressaillis en sentant l'eau chaude contre ma peau. Lorsque je relevai la tête, je vis mon reflet. J'avais des petites blessures sur les joues, comme des éclaboussures. Des demi-cercles noirs étaient apparus sous mes yeux. Mes cheveux étaient encore humides et partaient dans toutes les directions. Je retournai dans ma chambre. J'avais l'impression de marcher au ralenti.

Rien ne me paraissait… réel. Je m'emparai de nouveau de mon téléphone.

— Mallory ? m'appela Carl depuis le rez-de-chaussée. Tu peux descendre ?

Serrant mon portable dans ma main, je me dépêchai de descendre les marches. Ils étaient assis tous les deux à la table de la cuisine. Je ralentis. Ils n'avaient pas l'air d'avoir beaucoup dormi, eux non plus. La chemise grise de Carl était froissée et des cheveux s'échappaient de la queue-de-cheval de Rosa, effleurant son visage.

— Tu devrais t'asseoir, me conseilla Carl d'une voix douce.

Deux tasses à café étaient posées devant eux. Leur parfum embaumait l'air.

Comme je devinais que ce n'était pas une conversation qui allait me plaire, je restai debout.

Carl regarda Rosa avant de reprendre la parole.

— Comment te sens-tu ?

Je trouvais… Je trouvais que c'était une question stupide.

— Je sais que ce que tu as vécu est traumatisant. Rosa et moi aurions préféré que tu ne revives jamais une telle expérience.

Revivre ?

Alors, je compris. Comment avais-je pu oublier ? Il parlait de Mlle Becky. Mais à part les yeux vitreux, les deux événements n'avaient rien à voir. Je l'avais trouvée allongée sur son lit, froide, déjà morte depuis longtemps. Je ne connaissais pas les détails, mais comparée à celle de Jayden, sa mort avait été paisible. Les deux situations étaient diamétralement opposées.

— Et nous savons que c'est un moment difficile, continua Carl. (Je clignai les yeux. Avait-il dit des choses que je n'avais pas entendues ?) Mais cette conversation ne peut pas attendre.

— Quoi ? (Je les regardai l'un après l'autre avant de poser mon téléphone sur l'îlot central.) De quoi vous parlez ?

— Rider. (Rosa souleva sa tasse de café.) Il faut qu'on discute de Rider.

Je haussai les sourcils.

— Pourquoi ?

— Il me semble que c'est plutôt évident, répondit Carl d'un ton tendre mais ferme. Ce qui s'est passé hier…

— … n'a rien à voir avec Rider, l'interrompis-je.

La surprise passa sur le visage de Carl avant de disparaître si vite que j'aurais pu l'avoir imaginée.

— Je ne suis pas d'accord.

— Moi non plus, dit Rosa. Tu ne te serais jamais trouvée dans ce quartier si tu n'avais pas été avec Rider.

— Qu'est-ce qui ne va pas, avec ce quartier ? leur demandai-je. (Carl haussa les sourcils.) Oui, je sais, ce n'est pas le plus sûr. Ce n'est pas la Pointe ou le coin où vit Ainsley, mais ce n'est pas le pire non plus.

— Ce n'est pas un bon quartier, Mallory. (Carl serra sa tasse.) Je sais que tu ne connais pas beaucoup la ville, mais nous, si. Nous…

— J'ai vu et vécu les pires choses que cette foutue ville avait à offrir. Ça n'a rien à voir avec le quartier.

La colère m'envahit, aveuglante comme le soleil. Je m'aperçus vaguement que je n'avais pas hésité une seule fois en parlant. J'étais trop… énervée pour m'en soucier.

— Mallory, me prévint Rosa. Surveille ton langage.

— Mon langage ? J'ai vu quelqu'un se faire… (Ma voix se brisa.) J'ai vu un ami se faire tuer hier, et vous, vous blâmez Rider ?

— On ne blâme pas Rider, répondit Carl. Simplement, nous pensons que ton amitié avec lui n'est pas une bonne chose.

— Je ne suis pas son amie. (Je serrai les poings.) Rider est mon copain !

Carl jura dans sa barbe et se pinça l'arête du nez.

— Mallory…

— Quoi ? Vous savez qu'on sort ensemble.

— Oui, mais…

Ne sachant que dire, il se tourna vers Rosa.

— Écoute, ma chérie, loin de nous l'idée de juger qui que ce soit, mais tu ne devrais pas être amie avec des gens comme Rider. (Elle posa sa tasse sur le côté.) C'est tout ce qu'on essaie de te dire.

Bouche bée, je la dévisageai un instant.

— « Des gens comme Rider » ?

— Sans avenir. Et qui se moquent de ne pas en avoir. (Le ton de Carl s'était durci. Je grimaçai. Était-ce ce qu'ils pensaient de Rider ?) Des gens qui t'emmènent dans un quartier où on tire à vue sur des gamins de quinze ans.

Je n'arrivais pas à croire ce que j'entendais.

— Carl, souffla Rosa en posant la main sur son bras.

— Non. Nous te faisons confiance, mais pas à lui. Nous avons fait preuve de tolérance parce que nous savions à quel point il était important pour toi, mais cette fois, nous avons atteint nos limites. (Il avait les joues rouges.) Hier, tu aurais pu être blessée, ou pire. C'est inacceptable. Je refuse de revivre ça.

— Ce n'est pas sa faute ! criai-je.

Rosa cligna les yeux, visiblement surprise. En quatre ans, je n'avais jamais élevé la voix et ne leur avais jamais répondu.

— Nous savons que ce n'est pas sa faute, Mallory, mais ça ne change rien à ce qui est arrivé.

— D'accord. Parlons de M. Stark. (Les yeux de Carl étincelaient de fureur.) Que compte-t-il faire après le lycée ? S'il a son diplôme, bien sûr. Taguer des voitures pour le restant de ses jours ?

Le rouge me monta aux joues.

— Qu'est-ce qu'il y aurait de mal à ça ? Il est très doué. Et il est intelligent.

Je mourais d'envie d'attraper quelque chose pour le jeter par terre. Pas à cause des paroles que j'entendais, mais parce que Rider donnait cette impression à tout le monde. L'impression qu'il s'en moquait. Alors que c'était tout le contraire. Maintenant, j'étais en colère contre Carl et Rosa, mais aussi contre lui.

— Rider a un avenir.

— Il traîne avec des gens qui…

Rosa resserra sa prise sur son bras pour l'empêcher de finir sa phrase. Carl avait l'air de vouloir lever les bras en l'air.

— Je n'essaie pas de t'énerver, Mallory, mais il n'est pas assez…

— Ne termine pas cette phrase. (Avec une main tremblante, je pointai un doigt dans leur direction.) Hier, il a tout fait pour me protéger et il était présent pour moi bien longtemps avant que vous ne découvriez mon existence. Il s'est toujours occupé de moi et parce qu'il ne pense pas être fait pour la fac, vous croyez qu'il n'est pas assez bien pour moi ?

— Mallory. (Carl écarquilla les yeux.) Je sais que Rider a été présent pour toi. Je sais ce qu'il a fait pour toi. Je ne l'oublie pas, mais ça ne change pas ce qui s'est passé hier. On ne parle pas de votre passé commun ni même de la fac. Je connais les gens avec qui il traîne. Je sais comment ça va se terminer.

Il était hors de question que je lui laisse avoir le dernier mot. J'avais l'impression que les vannes s'étaient ouvertes. Les émotions que j'avais gardées en moi ces dernières semaines, ces dernières années, toute ma vie, se déversaient d'un seul coup. Des larmes me brûlaient les yeux.

— Rider est quelqu'un de bien. Hector aussi. Jayden… l'était aussi. Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas d'argent ou qu'ils ne vivent

pas dans une maison comme la nôtre qu'ils sont mauvais.

— Nous le savons, dit Rosa en se levant. Carl et moi n'avons pas grandi dans l'opulence. Nous te l'avons déjà dit. Ça n'a rien à voir.

— Alors quel est le problème ?

— Il n'est pas assez bien pour toi, insista Carl.

— Pourquoi ? (Ma voix était aiguë à mes propres oreilles.) Parce que je ne suis pas d'accord avec tout ce que vous dites ? Ce serait lui, le responsable ?

— Tu as vu quelqu'un se faire tirer dessus et mourir parce que tu étais avec lui !

La voix de Carl était tranchante comme une lame.

— Ce n'est pas sa faute !

— Tu es plus intelligente que ça, Mallory. Plus maligne, argua-t-il. Tu as une vie toute tracée qui t'attend. Ne la jette pas par la fenêtre. Ne fais pas ça. Ce serait une grave erreur.

Je me crispai. Je ne considérais pas Rider comme une erreur, mais bon sang : j'étais vouée à faire des erreurs. Cela allait arriver tôt ou tard. Je n'étais pas parfaite.

Je n'étais pas parfaite.

Au fond de moi, je venais de prendre conscience d'une chose. Rosa et Carl savaient que j'étais humaine. Ils avaient conscience que j'allais faire des erreurs. Que je devais en faire. Il fallait que j'arrête de vouloir être parfaite. Je ne pouvais pas continuer comme ça. Forte de cette résolution, je carrai les épaules.

— Si c'est une erreur, alors… j'assumerai.

Détournant les yeux, Carl se passa une main sur le visage.

— Nous n'aurions jamais eu cette conversation avec Marquette.

Je reculai vivement, comme s'il m'avait frappée. La douleur attisa ma colère, comme le vent soufflant sur des flammes. Durant les

quatre ans que j'avais passés chez eux, dans leur vie, c'était la première fois que je les entendais dire ça.

— Carl, hoqueta Rosa.

— Je n'ai jamais demandé à… (Je respirai difficilement.) Je ne suis pas Marquette. Je ne le serai jamais.

Il baissa sa main, puis releva la tête vers moi. Il était blême et je voyais dans son expression qu'il regrettait ses mots.

— Mallory…

— Je ne prendrai pas les mêmes décisions qu'elle, poursuivis-je, tremblante. (Je fus incapable de stopper le flot de paroles.) Je ne veux pas passer le restant de mes jours dans un laboratoire. Je ne veux pas faire médecine. Je ne suis pas parfaite comme elle. Et je ne veux pas l'être.

Rosa posa la main sur sa poitrine.

— Ma chérie, nous…

J'en avais assez.

J'en avais assez de cette conversation et je n'avais pas besoin de mots pour le leur faire comprendre. Je n'avais pas besoin qu'on me fasse la morale. Je n'avais pas besoin de leurs grands discours. J'avais besoin de Rider, d'être présente pour lui, comme il l'avait été tant de fois pour moi par le passé. La vérité me frappa.

C'était mon tour de prendre soin de lui et de me montrer forte. D'être la personne auprès de laquelle il pouvait se montrer vulnérable. Je n'allais pas m'effondrer et attendre que les autres ramassent les morceaux.

J'en avais assez.

Me retournant vivement, je quittai la cuisine et remontai à l'étage. Une fois dans ma chambre, je claquai la porte et retirai mon tee-shirt. J'ouvris le tiroir de ma commode, en sortis un soutien-gorge et un débardeur. Puis j'attrapai un sweat à capuche et l'enfilai. Tout en

retournant vers mon lit, je m'attachai les cheveux. Je fourrai mon portable dans mon sac que je passai à l'épaule. Je sortis de ma chambre en cherchant mes clés.

Je descendis les marches deux à deux. Lorsque j'arrivai dans l'entrée, Rosa surgit de nulle part.

— Il ne le pensait pas.

— Ça n'a pas d'importance, dis-je en me dirigeant vers la porte.

Elle me suivit.

— Où vas-tu ?

— Dehors, répondis-je, le cœur battant à vive allure.

— Mallory…

Après avoir ouvert la porte, je me retournai vers elle.

— Il a besoin de moi. Hector et Jayden sont comme des frères pour lui. (Un courant d'air froid m'enveloppa et s'engouffra dans la maison.) Je dois y aller.

— Tu ne peux pas…

— Je dois y aller, répétai-je en serrant la poignée. (Carl apparut derrière elle.) J'y vais.

Et je m'exécutai.

Je quittai la maison en sachant que Carl et Rosa n'approuvaient pas et que j'allais avoir des ennuis.

En sachant que je les décevais.

Que je les avais déjà déçus.

Quand j'essayai encore une fois d'appeler Rider, je tombai sur le répondeur. Je tentai de lui envoyer un message, mais je ne reçus pas l'accusé de réception. Il avait sans doute éteint son portable. J'essayai de ne pas paniquer. J'étais déjà assez bouleversée à cause de Carl et Rosa.

« Nous n'aurions jamais eu cette conversation avec Marquette. »

Mon Dieu.

Ça faisait mal. Très mal. Je n'arrivais pas à croire qu'ils voyaient Rider, ou même Hector et Jayden, de cette façon. Je ne les avais pas crus capables de ce genre de préjugés. J'étais tellement énervée et déçue que je serrais le volant jusqu'à me couper la circulation du sang.

Je n'avais pas le temps de penser à Rosa et Carl. Je m'occuperais de ce problème une fois de retour à la maison. Ils me puniraient sans doute, mais je devais le faire.

Je me rendis d'abord chez Mme Luna. Je trouvai une place de parking deux pâtés de maisons plus loin, puis remontai la rue en courant dans le vent glacial. La Ford Escort d'Hector était garée devant. Je dépassai un groupe qui portait des bombers et des casquettes ornés de têtes de mort, assis sur les marches d'une maison, et me dirigeai vers la porte d'entrée. La couronne d'automne accrochée à la porte avait été remplacée par des branches de sapin et de gui.

Une vague de colère me submergea de nouveau lorsque je repensai à ce que Rider m'avait dit au sujet du personnel du lycée. Ils aidaient les élèves ou non, en fonction de leur adresse. Je n'aurais jamais cru que Carl et Rosa feraient la même chose.

Une sirène retentit au loin tandis que je frappais à la porte. Elle me fit penser à la veille. Un frisson descendit le long de ma colonne vertébrale.

Des pas lourds résonnèrent à l'intérieur. Je me crispai. La porte s'ouvrit pour révéler un homme âgé. En me voyant, il fronça les sourcils.

— Qui es-tu ?

— Je cherche…

Un garçon apparut derrière lui. Je l'avais vu la veille. Il avait été dans la maison, mais je ne connaissais pas son nom.

— Tu es la copine de Rider, dit-il en poussant l'homme pour me laisser passer. Tu le cherches ?

Je hochai la tête.

— Il est… ici ?

— Oui. En haut. La dernière fois que je l'ai vu, il était dans le grenier. (Quand il s'écarta, je jetai un coup d'œil autour de nous et sentis ma gorge se nouer. Le salon était bondé. Je reportai mon attention sur lui.) Je suis vraiment désolée pour Jayden. Je…

Les yeux brillants, il referma la porte.

— Ils ne s'en tireront pas comme ça. Crois-moi. On ne fait pas couler le sang des miens sans en payer les conséquences, promit-il. (Je tressaillis. L'homme secoua la tête pendant que le garçon désignait l'escalier d'un geste de la main.) Tu verras, ils sont les uns sur les autres, là-haut.

Je trouvai sa remarque étrange. Je n'avais jamais mis les pieds dans le grenier, mais j'avais cru comprendre qu'il était assez grand. Sans un mot, je me détournai et gravis les marches. Je passai devant une grande femme brune qui se tamponnait les joues avec un mouchoir. Mme Luna n'était nulle part en vue et je repensai à ce que Jayden lui avait dit. Qu'elle ne pourrait pas vivre sans lui. Ma poitrine se serra.

Au premier étage, je passai devant les chambres sans regarder à l'intérieur. Je ne voulais pas tomber sur celle de Jayden. Voir ses affaires aurait été trop dur. Je dépassai la chambre de Rider.

Au bout du couloir, je poussai une porte. L'escalier étroit était à peine éclairé et une odeur musquée, un peu herbeuse, qui me rappelait Jayden s'en dégageait. Je montai en me tenant à la main courante.

La lumière du jour se frayait difficilement un chemin à travers les vitres du grenier couvertes de poussière, mais même sans lampe, je

voyais très bien.

Je voyais tout.

Les matelas et les coussins.

La table basse jonchée de bouteilles et de cannettes de soda. Il y avait le portable de Rider, sur cette table.

La télévision éteinte.

Le canapé.

Mon cœur s'arrêta, puis sombra. Sombra comme les étoiles tombent du ciel. Mes lèvres s'entrouvrirent sur un hoquet de surprise. J'avais trouvé Rider. Il dormait, la tête posée sur le dossier du canapé. Mais il n'était pas seul.

Mon sac glissa de mon épaule et tomba par terre dans un bruit sourd.

Paige était là, elle aussi, lovée contre lui, sur le canapé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 32

Le bruit que fit mon sac en touchant le sol ne les réveilla pas, mais Paige bougea dans son sommeil. Elle se colla davantage contre Rider. La voir ainsi me fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

Je n'arrivais pas à y croire.

Pour la énième fois en vingt-quatre heures, je me retrouvai ébranlée. Mon cerveau avait du mal à comprendre ce qui se passait.

J'ouvris la bouche pour parler, mais le spectacle qui se jouait devant moi m'avait rendue muette. Je baissai les yeux vers la petite table où était posé le portable de Rider. Il n'avait répondu à aucun de mes messages ou de mes appels. J'avais cru qu'il était avec Hector, et il était bien chez lui, mais Hector n'était nulle part. La sensation de malaise grandit.

Alors les paroles du garçon que j'avais croisé au rez-de-chaussée me revinrent en mémoire. « Ils sont les uns sur les autres, là-haut. » À présent, je comprenais ce qu'il avait voulu dire. Oh, mon Dieu. La douleur se répandit dans ma poitrine, bien réelle. J'avais l'impression qu'on m'arrachait le cœur.

Même si c'était affreux de ma part, je ne pensais plus à Jayden. Je pensais au moment que nous avions passé seuls, Rider et moi, avant le drame. À son étreinte. À ses baisers. À ses caresses. À ce qu'il m'avait avoué.

Et maintenant, il était là, avec elle ?

Il fallait que je sorte d'ici.

Ramassant mon sac, je me retournai à toute vitesse. Je redescendis l'escalier en grimaçant chaque fois qu'une marche grinçait. Je devais partir avant que Rider se réveille, parce que… je n'avais pas la force de lui faire face.

Je refermai la porte du grenier en silence. Je ne pensais qu'à une chose : sortir d'ici. Après ? Je ne savais pas. Je ne pouvais pas rentrer à la maison. Pas tout de suite. Je ne savais pas ce que j'allais faire. J'étais au milieu du couloir lorsqu'une porte s'ouvrit.

Hector apparut. Il se passa une main dans les cheveux et sursauta en me voyant.

— Salut, fit-il d'une voix rauque en baissant le bras. Je ne savais pas que tu étais là.

Je jetai un coup d'œil derrière moi avant de me concentrer sur Hector. Je fis de mon mieux pour lui cacher la tempête d'émotions qui faisait rage en moi.

— Je… euh… Je suis venue prendre des nouvelles de Rider… et de toi. Je suis vraiment désolée… pour Jayden.

— Moi aussi. (Ses yeux injectés de sang se fermèrent un instant.) Le pire, c'est que je ne suis pas surpris, tu sais ? Après ce qui est arrivé à mon cousin, ce n'est pas étonnant. Il était en train de se reprendre en main. Il allait travailler avec moi, mais… c'était trop tard. Il a joué avec le feu avec des gens qu'il ne faut surtout pas se mettre à dos. Mais pendant un moment, j'ai cru… Je ne sais pas ce que j'ai cru.

J'ignorais quoi lui répondre. Rien de ce que j'aurais pu dire n'aurait pu arranger la situation.

— Il… (Ses épaules s'affaissèrent.) Il ne méritait pas un tel sort. Peu importe la somme qu'il devait.

— Non, murmurai-je.

Je repensais à ce jour-là, dans le garage. Rider avait dit à Jayden *:* « Tu vas finir par te faire tuer. » Mon Dieu. Rider avait eu raison.

— Il ne méritait pas ça.

Il leva une main et passa ses doigts dans ses cheveux décoiffés.

— Je ne… Je ne pense même pas que la police les arrêtera… ceux qui ont fait ça.

— Elle le fera. (Mon cœur se serra. Je refusais de croire le contraire.) Ils seront arrêtés.

Hector hocha la tête. Cela avait l'air de lui demander beaucoup d'efforts.

— Mon *abuelita* dort. Elle… Ils l'ont mise sous sédatifs.

Je n'avais pas de mots. De toute façon, dans ces moments-là, ils étaient inutiles. Seuls les actes comptaient. C'était pour cette raison que j'étais venue voir Rider. Pour être présente pour lui.

Sauf que quelqu'un d'autre l'avait réconforté avant moi.

Alors je m'avançai et fis la seule chose que je pouvais faire. Je pris Hector dans mes bras. Au début, il se crispa, mais il finit par se détendre en soupirant et me serra contre lui.

— Merci, murmura-t-il d'une voix râpeuse.

Je hochai la tête avant de m'écarter.

Hector cligna plusieurs fois les yeux.

— Alors, euh… (Il s'éclaircit la voix.) Tu as vu Rider ?

Je faillis cesser de respirer.

— Il dort. Je… Je n'ai pas voulu le réveiller.

— Quoi ? Tu peux le réveiller. Tu es venue jusqu'ici…

— Non, c'est bon. (Je recommençai à avancer.) Je l'appellerai tout à l'heure.

— Mais…

— Ce n'est pas grave. (Je m'efforçai de lui sourire.) Je… suis de tout cœur avec toi.

Un léger sourire apparut sur ses lèvres et il hocha la tête avant de se diriger vers la porte du grenier. Moi, je me dépêchai de quitter la maison le plus vite possible sans courir.

Une fois dans ma voiture, je démarrai aussitôt. J'avais parcouru trois pâtés de maisons lorsque mon portable sonna. Je ne le regardai pas. Je me contentai de resserrer ma prise sur le volant.

Il sonna encore une fois.

Lorsqu'il s'arrêta, il bipa pour m'indiquer qu'on m'avait laissé un message. Je ne le regardai pas.

Je me concentrai sur la route.

Au bout du compte, je ne conduisis pas sans but. Trente minutes après avoir quitté la maison d'Hector, je me retrouvai devant la porte d'Ainsley. Heureusement, ce fut elle qui m'ouvrit. Elle portait un short en coton, des chaussettes hautes et un sweat à capuche bien trop grand pour elle.

Elle réussissait quand même à être adorable.

— Hé ! Qu'est-ce que tu fais… ?

En me voyant, elle se tut et m'attrapa par la main pour me tirer à l'intérieur. La douce chaleur réchauffa ma peau glacée.

— Maman ! cria-t-elle en me guidant vers l'escalier. C'est Mallory. On monte dans ma chambre.

— D'accord. (Il y eut une pause, puis le son de la télévision fut coupé.) Vous voulez du chocolat chaud ?

— « Du chocolat chaud », articula-t-elle en levant les yeux au ciel. Non, Maman. On n'a plus dix ans !

Moi, j'aurais bien aimé un chocolat chaud.

— Vous êtes sûres ? (La voix de sa mère paraissait de plus en plus proche. On était à la moitié des marches.) J'ai acheté les petits chamallows que vous aimez tant.

— Oh, mon Dieu… (Puis plus fort :) Oui, Maman. On est sûres.

— OK, répondit sa mère.

— Il nous faudrait plutôt de la tequila, marmonna Ainsley en haut de l'escalier.

Sa mère apparut en bas.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Rien du tout ! s'exclama Ainsley avec un grand sourire avant de me traîner dans sa chambre. (Elle ferma la porte derrière elle.) Bon sang. Elle a l'ouïe d'une chauve-souris, c'est dingue ! Enfin, je ne sais même pas si les chauves-souris entendent bien. Sans doute. (Elle s'éloigna de la porte.) Qu'est-ce qui se passe ? On dirait que tu as de la fièvre.

— Je n'ai pas de fièvre.

Je lâchai mon sac avant de me laisser tomber tête la première sur son lit.

Ainsley fit un pas en avant.

— Tu es sûre ? Parce que si tu es malade, je vais devoir désinfecter mes draps…

Je souris faiblement et roulai sur le côté.

— Oui, je suis sûre.

Elle se mit à courir et sauta sur le lit. Je rebondis.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il s'est forcément passé quelque chose parce que c'est la première fois que tu viens chez moi à l'improviste. (Elle écarquilla les yeux.) Oh, attends. Tu t'es disputée avec Rider ? Je vais devoir le frapper ?

Ma poitrine se serra.

— Non. Pas vraiment.

— Pas vraiment ? (Comme je ne répondais pas, elle me pinça la jambe.) Mais encore ?

Je m'assis et attrapai un coussin que je serrai contre moi.

— Je… voulais t'appeler hier, mais tu es déjà assez occupée comme ça.

Ainsley haussa les sourcils.

— Je vais peut-être devenir aveugle, Mallory. Je ne suis pas occupée.

Je n'étais pas convaincue. Elle avait beau essayer de me faire croire que le diagnostic ne lui faisait pas peur, la façon dont elle détourna le regard et plissa les lèvres prouvait le contraire.

— Parle-moi, ordonna-t-elle.

Alors je lui racontai tout ce qui s'était passé depuis la veille : Jayden, ma dispute avec Carl et Rosa, et Paige et Rider qui dormaient ensemble sur le canapé.

Comme moi, Ainsley eut du mal à cacher ses émotions. Elle n'avait jamais rencontré Jayden, pourtant ses yeux se remplirent de larmes.

— Oh, mon Dieu, il était… Je ne sais pas quoi dire. (Elle posa la main contre son cœur.) Comment va Hector ? Bon, d'accord. C'est une question bête. Comment vas-tu ? Tu as vu… OK. Autre question bête.

Elle se pencha en avant pour me frapper sur le bras.

Surprise, je reculai vivement.

— Pourquoi tu me frappes ?

— Tu aurais dû m'appeler, hier, cria-t-elle. Tu as vécu une scène extrêmement traumatisante. Tu as vu quelqu'un… Seigneur. Je n'arrive même pas à le dire. Après tout ce que tu as subi dans ton enfance, il faut encore que tu vives une chose pareille.

— Rien… Rien de ce que j'ai vécu n'est comparable à ce qui est arrivé à Jayden. (Ma gorge me brûlait.) C'est… du gâchis. Peu importe ce qu'il a fait, ou ce qu'il n'a pas fait, il ne méritait pas de mourir.

— Non, c'est vrai, acquiesça-t-elle en s'essuyant les yeux du revers de la main. Tu sais si la police a arrêté le coupable ?

Je secouai la tête.

— Aucune idée. Hector… pense qu'ils ne le feront jamais. Mais il faut qu'ils le fassent ! Tout le monde savait que… Braden et Jerome l'avaient dans le collimateur.

Ainsley frissonna.

— C'est affreux.

Ma gorge était nouée, pourtant aucune larme ne s'échappait de mes yeux. Je ne pleurais jamais. Mes canaux lacrymaux étaient défectueux.

J'étais défectueuse.

— Pauvre Jayden. (Elle croisa ses bras contre ses hanches.) Pauvre Hector. Mon Dieu. Je n'arrive même pas à imaginer ce qu'il ressent. Et je ne veux pas savoir. Tu sais quand auront lieu les funérailles ? Ou c'est trop tôt ?

— Trop tôt, je pense, répondis-je en replaçant une mèche de mes cheveux en arrière. Je n'ai pas posé la question à Hector quand je l'ai vu. Mais je le saurai. Je te tiendrai au courant.

Pendant un moment, le silence retomba. Puis Ainsley soupira.

— Bon. Maintenant, parlons de Rider.

La pression autour de mon cœur s'accentua, comme si une main de fer l'enserrait.

— Je ne sais même pas quoi te dire. (Elle secoua la tête.) C'était peut-être innocent.

Je haussai les sourcils.

Ainsley grimaça.

— Regarde les choses de façon objective. Ils étaient habillés, non ?

Oh, mon Dieu. À présent, j'imaginais Paige et Rider nus et j'avais envie de vomir.

— Oui. Ils étaient habillés.

— En même temps, ça ne veut rien dire. Quand Todd et moi on a couché ensemble la première fois, on ne s'est pas complètement déshabillés. Ils auraient très bien pu avoir remis leurs vêtements.

Je repensai à ce que Rider et moi avions fait la veille. Nous étions habillés. Plus ou moins. Tout à coup, ce qu'insinuait Ainsley me frappa en plein cœur.

— Tu crois qu'ils ont couché ensemble ?

— Hein ? Non ! Enfin… Ce serait le pire scénario. Envahi par le chagrin, il se serait tourné vers elle. (Elle me dévisagea.) Tu ne pensais pas à ça ?

— Je…

En vérité, je ne le savais pas moi-même. Après ce que Rider m'avait confié la veille, je ne pouvais pas croire qu'il ait couché avec Paige. Je soupirai.

— Je les ai vus ensemble et j'ai paniqué. C'est tout. (Je serrai le coussin plus fort contre moi.) Je venais… de le défendre devant Rosa et Carl. J'étais partie de la maison pour lui, pour être à ses côtés et… il n'avait pas besoin de moi. Il avait… (J'avais du mal à respirer.) Il avait Paige. Il ne m'a même pas répondu quand j'ai appelé ou quand je lui ai envoyé un message. Il était avec Paige, Ainsley, alors qu'hier on est allés plus loin et je…

Je refermai la bouche.

— Quoi ? me demanda-t-elle d'une voix douce.

Je ne voulais pas le dire parce que ça ne faisait qu'amplifier la douleur dans ma poitrine et parce que ça me faisait peur. J'étais terrifiée. Je savais que ce que je ressentais était fort. Mettre des mots dessus rendrait le sentiment plus réel.

— Tu es amoureuse de lui, c'est ça ? me dit-elle.

Fermant les yeux, je poussai un long soupir tremblant. La veille, l'idée de tomber amoureuse, d'être amoureuse, me paraissait aussi terrifiante qu'excitante. Aujourd'hui, c'était seulement terrifiant.

— Je crois. (J'ouvris les yeux et croisai le regard d'Ainsley.) Non. Je ne crois pas. J'en suis sûre. Je suis amoureuse de lui. Je pense que j'ai toujours été amoureuse de lui. J'aimais le petit garçon qu'il était, mais j'aime encore plus l'homme qu'il est devenu. (Mon pouls s'emballa.) Et ça me fait peur.

— Ne m'en parle pas, acquiesça-t-elle en souriant. C'est pour ça que je me moque de m'éloigner de Todd. Je ne suis pas amoureuse de lui. Je ne sais même pas ce que ça fait, mais je me doute que c'est effrayant.

Je la dévisageai un instant. Mon ventre se noua davantage.

— Je croyais qu'il ressentait la même chose.

— Ne nous emballons pas. D'accord ? On ne sait pas ce qui s'est passé. Ils dormaient ensemble sur un canapé. Ils n'étaient pas dans les bras l'un de l'autre…

— Elle était collée contre lui. (Ces quelques mots me rendirent malade, mais il fallait que je les prononce pour que les choses soient claires.) Il ne la serrait pas contre lui, mais il n'y avait pas d'espace entre eux non plus. Pas le moindre.

— Ça ne veut rien dire quand même.

Je haussai les sourcils.

— Je suis d'accord qu'il a intérêt à avoir une sacrée excuse, mais on ne sait pas ce qui s'est passé. Paige est son amie et celle d'Hector, pas vrai ? Elle connaissait Jayden ?

Je hochai la tête.

— Alors c'était peut-être innocent.

Je voulais que cela le soit. Et en même temps, une part de moi aurait préféré le contraire. C'était dingue, mais dans ce cas-là, ma vie reprendrait son cours. Je n'aurais plus à m'inquiéter de ce genre de choses. Ou de ce que Carl et Rosa pensaient de Rider. Je n'aurais plus à me battre pour lui.

Ni à me battre en général.

Je me crispai. Je n'aimais pas la direction que prenaient mes pensées.

Ainsley posa la main sur mon bras.

— Il a essayé de t'appeler depuis que tu es partie ?

Je jetai un coup d'œil à mon sac.

— Mon téléphone a sonné une ou deux fois. Je… n'ai pas regardé.

Elle me dévisagea comme si j'étais stupide.

— Tu devrais. Fais-moi confiance.

— C'est sans doute Rosa ou Carl. (J'allai quand même chercher mon sac et le rapportai sur le lit. Lorsque je sortis mon portable et déverrouillai l'écran, la déception m'envahit.) Ce n'est pas Rider. C'est un numéro inconnu.

— Oh.

Elle soupira violemment.

— En tout cas, on m'a laissé un message. Je vais voir qui c'est.

— Carl et Rosa ont peut-être engagé un détective privé pour te retrouver.

Malgré tout ce qui était en train de se passer, je ris de bon cœur avant d'appeler mon répondeur.

— Ce serait un peu excessif… Oh !

Je m'interrompis en reconnaissait la voix sur le message.

— Quoi ? (Les yeux grands ouverts, elle se pencha vers moi.) Quoi ?

Secouant la tête, je tendis le portable entre nous et activai la fonction haut-parleur. La voix grave de Rider résonna dans la chambre.

— Mallory, c'est Rider. Je t'appelle avec le téléphone d'Hector. Le mien n'a plus de batterie. Je ne m'en étais même pas rendu compte. Il est en train de charger. Bref. Peu importe. Il m'a dit que tu étais là. Que tu étais montée dans le grenier. Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas réveillé ?

Il y eut une pause pendant laquelle Ainsley murmura :

— Bonne question.

Je lui adressai un regard agacé tandis que Rider reprenait la parole.

— Non, je sais pourquoi. Rappelle-moi, Mallory. Sur ce numéro ou sur mon portable. Mais appelle-moi. (Une porte se referma derrière lui et il dit :) Je t'en prie, Mallory. Appelle-moi.

Le message se termina et on resta quelques instants à fixer mon téléphone.

Ainsley fut la première à briser le silence.

— Tu vas l'appeler ?

— Je…

L'espoir grandit en moi. Comparé à l'amertume de la déception et de la frustration, il avait un goût doux et sucré.

— Il a dit que son portable n'avait plus de batterie. Ça explique pourquoi il n'a pas répondu quand tu l'as appelé, me dit-elle. Il ne t'a jamais menti, non ?

Je secouai la tête. Sa batterie était faible. Je m'en souvenais, à présent.

— Et il t'a visiblement appelée juste après ton départ, poursuivit-elle. C'est forcément positif.

Je le pensais également, mais je ne savais plus ce que je devais croire.

— Appelle-le, me dit-elle. Laisse-lui une chance de s'expliquer. (Lorsque je levai les yeux vers elle, elle me sourit légèrement.) Je ne suis pas experte dans ce domaine, mais si tu l'aimes, tu dois lui laisser une chance de s'expliquer. Et tu l'aimes, pas vrai ?

Mon cœur cria « oui ».

— Appelle-le.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 33

Je ne savais pas quoi faire.

Enfin… Je savais qu'il fallait que je rentre à la maison pour faire face aux conséquences de mes actes, mais en ce qui concernait Rider, je n'en avais pas la moindre idée. Je voulais lui parler et en même temps je n'en avais pas envie.

Pour le moment, je ne voulais pas qu'il s'inquiète pour… des histoires de relation. Le garçon qu'il considérait comme son frère avait été assassiné. Il n'avait pas besoin de se préoccuper en plus de moi et de ce qui se passait entre nous.

Et puis j'avais peur d'entendre ce qu'il avait à dire.

Peur de ce que j'allais ressentir.

Visiblement, il n'avait pas eu besoin de moi.

Je grimaçai. Penser de cette manière ne servait à rien. C'était amer et douloureux. La sensation me déchirait le cœur car au moment où j'avais eu l'occasion de lui rendre la pareille, d'être présente pour lui, quelqu'un d'autre avait été plus rapide. Même si c'était ridicule, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver tout ça. Mes sentiments étaient bien réels.

Quelque part, j'avais l'impression d'avoir raté le coche.

Lorsque je rentrai à la maison, juste avant le dîner, je m'attendais à ce que Rosa et Carl me sautent dessus.

Ce ne fut pas le cas.

La porte de la bibliothèque était fermée et j'entendais quelqu'un bouger dans la cuisine. Sans doute Rosa. J'hésitai devant l'escalier. Je savais qu'il aurait mieux valu que je me rende dans la cuisine pour en finir rapidement avec toute cette histoire.

Au lieu de quoi, je gravis les marches et m'enfermai dans ma chambre. Après avoir sorti mon téléphone, je posai mon sac sur le bord de la fenêtre. J'avais reçu un appel pendant que je conduisais. Cette fois, Rider m'avait appelée de son propre portable. Il m'avait laissé un nouveau message.

L'estomac noué, je portai le téléphone à mon oreille et l'écoutai. Un silence puis :

— Et merde !

Rider ne dit rien d'autre. Le message était terminé.

Les yeux rivés sur l'écran, je m'assis sur la fenêtre. Mon ventre me faisait mal. Je me mordis les lèvres.

J'aimais Rider.

Seigneur.

J'étais amoureuse de lui.

Je savais que c'était la vérité. Mon cœur se gonflait d'amour et d'espoir chaque fois que je le voyais. Quand j'étais avec lui, j'en oubliais le monde autour de nous. Sa façon de me regarder, toujours si intense, me coupait le souffle. Et il suffisait qu'il m'effleure pour me faire frissonner. Je l'aimais parce que avec lui… je pouvais être moi-même. Je n'avais pas à être parfaite ou à m'inquiéter de ce qu'il pensait, parce qu'il m'acceptait comme j'étais.

Et ça me terrifiait.

J'avais peur qu'il me brise le cœur. Rider tenait à moi. Il m'aimait comme une amie d'enfance. Mais j'ignorais s'il ressentait la même chose que moi. Il y avait une différence entre aimer quelqu'un et en être amoureux, et il n'avait jamais dit être amoureux de moi. Il avait

fait et dit beaucoup de choses… mais n'avait jamais prononcé ces mots-là. Le voir avec Paige m'avait fait tellement souffrir que j'avais du mal à le verbaliser. Et ça, c'était un sentiment familier. Je me sentais mal, j'étais nerveuse, comme si j'avais oublié de faire quelque chose, mais que je ne pouvais rien faire.

Et un cœur brisé serait bien pire.

Je ne voulais pas le perdre. Mon Dieu. Il y avait tellement de façons de perdre quelqu'un. Je ne voulais pas le décevoir. Je ne voulais pas non plus qu'il me déçoive.

Agitée, je me levai et me dirigeai vers la porte. Je m'arrêtai avant de l'ouvrir. Où comptais-je aller ? Si je descendais, je devrais faire face à Carl et Rosa.

Alors je battis en retraite vers mon lit.

Je n'allai pas parler à Carl et Rosa.

Je n'appelai pas Rider.

Comme la Mallory de douze ans, je fis ce que je faisais de mieux.

Je me cachai.

La journée allait être longue.

C'était la seule chose à laquelle je pensais en entrant dans l'enceinte du lycée. Jayden ne viendrait pas me voir à mon casier. Il n'apparaîtrait pas non plus à notre table ou à la cantine pour flirter avec toutes les filles et voler leurs frites et j'imaginais que tout le monde parlerait de ce qui s'était passé le samedi.

Je montai les escaliers pour me rendre à mon casier. J'avais mal partout. Le pull épais que je portais ne pouvait réchauffer le froid qui me glaçait jusqu'aux os. J'avais à peine dormi la nuit précédente et Rosa l'avait sans doute senti car, quand je l'avais vue au petit déjeuner, elle m'avait seulement recommandé de m'habiller chaudement en prévision de la neige. Quelque part, son hésitation à me parler était plus inquiétante qu'une confrontation en bonne et due

forme. Je mourais d'envie de faire la sieste, mais je me résignai à ouvrir la porte de mon casier.

— Souris.

Je sursautai vivement avant de me retourner. Lorsque je posai le regard sur Rider, toutes mes pensées s'envolèrent.

Il avait l'air… épuisé. Des cernes noirs étaient apparus sous ses yeux. Ses cheveux étaient en bataille comme s'il n'avait pas arrêté d'y passer les mains et on devinait l'ombre de sa barbe. Je mourais d'envie de le prendre dans mes bras, de le réconforter, car ses yeux noisette étaient emplis d'une tristesse infinie.

Je ne bougeai pas.

Rider avança sans se soucier des personnes qui essayaient de passer.

— On peut discuter ?

Mon cœur s'emballa.

— J'ai…

— Tu as cours, je sais. (Il s'approcha davantage. Nos chaussures se touchaient.) Je ne pouvais pas attendre midi. Enfin, si. J'attendrai. Mais je voulais être sûr que tu me laisses une chance de m'expliquer.

J'ouvris la bouche sans savoir ce que j'allais répondre. Les paroles qui s'en échappèrent me surprirent.

— On peut discuter maintenant, si tu veux.

— Maintenant ? (Son soulagement était flagrant.) Tu veux bien qu'on aille ailleurs ?

Je hochai la tête, puis fermai la porte de mon casier. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je faisais. La veille, je n'étais pas prête à parler avec lui. Je ne l'étais pas davantage aujourd'hui et quitter le lycée était une très, très mauvaise idée.

Mais je devais le faire.

Rider me dévisagea un instant, comme s'il ne me croyait pas. Je n'y croyais pas moi non plus. Pourtant, on se mit en route côte à côte. On marcha sans s'arrêter jusqu'à ce que l'air froid s'abatte sur nous et que l'on atteigne ma voiture, à contre-courant de la marée d'élèves. Personne ne nous arrêta. Personne ne nous regarda de travers. On monta dans la voiture et quand je mis le contact, j'allumai aussitôt le chauffage. Je ne m'autorisai pas à réfléchir à ce que j'étais en train de faire ni aux problèmes que cela risquait de me causer si le lycée appelait Carl et Rosa.

Lorsque je me tournai vers Rider, je me rendis compte qu'il ne portait qu'un tee-shirt à manches longues et un jean. Il n'avait pas de manteau.

— Tu n'as pas froid ?

Son regard caressa mon visage.

— Je ne sens rien du tout.

Détournant les yeux, j'enclenchai la marche arrière et sortis de la place de parking.

— On va où ?

— On peut aller chez Hector, me proposa-t-il. Il n'y a personne. Ils sont tous chez sa tante.

Sa formulation me fit tiquer.

— Pourquoi… tu ne dis jamais que c'est chez toi ?

Il ne répondit pas. Quand je tournai la tête vers lui, je vis qu'il avait les yeux rivés sur sa vitre, la mâchoire crispée.

— Rider, insistai-je. Tu… tu voulais parler. Alors parlons.

— Je voulais parler de ce que tu as vu hier, rétorqua-t-il.

Mon estomac se noua davantage.

— Et moi, je voudrais parler de ça en premier.

Rider posa la tête contre le siège. Pendant quelques secondes, il resta silencieux.

— Je… Je n'ai pas l'impression d'être chez moi, Mallory. Ce n'est pas ma maison.

Je restai concentrée sur la route.

— Comment ça ? C'est ta maison.

— Non. Toi, tu as une maison. Tu es présente partout. Dans le salon, dans la cuisine. Dans ta chambre, m'expliqua-t-il. Moi, je ne fais que dormir dans la mienne.

Je me sentis mal à l'aise.

— C'est à cause de Mme Luna ?

— Non. (Il soupira.) Bien sûr que non, mais je ne suis pas… Je suis juste un gamin parmi tant d'autres que Mme Luna a recueillis chez elle. Je ne suis pas son petit-fils. Dieu sait que je ne remplacerai jamais Jayden. Et même s'ils sont accueillants, après le lycée, j'aurai dix-huit ans. Je ne leur rapporterai plus rien. On n'est pas de la même famille. Je ne suis qu'une bouche supplémentaire à nourrir. Je ne dois pas l'oublier. Je ne dois jamais l'oublier.

Je comprenais ce qu'il ressentait, surtout après ce que Carl m'avait dit la veille, mais je crois qu'il sous-estimait Mme Luna. Qu'il se sous-estimait lui-même.

— Ce n'est pas grave, ajouta-t-il.

— Si. C'est grave.

Je ralentis et jetai un coup d'œil dans sa direction. Il était toujours tourné vers la vitre, les doigts posés dessus. Je pris une grande inspiration avant de mettre des mots sur ce que je pensais réellement.

— Je ne crois pas… que tu te rendes compte de l'affection que te portent Hector et Mme Luna. Que te portait Jayden. Je crois que tu ne penses pas la mériter. C'est pareil pour tes dessins et les écoles d'art… ou la fac. (De plus en plus sûre de moi, je serrai le volant avec davantage de force.) Tu as décidé que tu n'en valais pas la peine avant que quelqu'un d'autre le fasse.

Seul le silence me répondit.

Je sentais le regard de Rider sur moi. Plusieurs secondes s'écoulèrent ainsi.

— Arrête de raconter n'importe quoi ! C'est toi qui me dis ça ? Je te rappelle qu'hier, c'est toi qui as décidé que je n'en valais pas la peine.

J'eus le réflexe de nier, mais j'en étais incapable. Alors je rassemblai mon courage pour répondre honnêtement :

— Je sais. Tu as raison. Mais moi non plus.

— Comment ça ?

Son ton était dur.

— Parce que moi aussi, je pense que je n'en vaux pas la peine, admis-je. (Mes joues me brûlaient, mais je continuai.) Je sais ce que ça fait.

— Mallory…

Je secouai la tête comme pour repousser les émotions conflictuelles qui m'envahissaient, tous mes besoins et mes envies.

— C'est la vérité. Je fonctionne de cette manière. Je ne le fais pas exprès. Ou peut-être que si, finalement. C'est plus facile d'avoir peur de tout.

— Pourquoi ? (Sa voix s'était radoucie.) Pourquoi est-ce que c'est plus facile ?

Un sourire triste étira mes lèvres. Tout à coup, je regrettai de ne pas être restée à la maison, cachée sous ma couette.

— On ne peut pas échouer si on n'essaie pas. Mais ça, tu le sais très bien.

Rider jura dans sa barbe, mais ne dit rien d'autre. Lorsque je me garai à quelques centaines de mètres de la maison, je ne coupai pas le moteur. Finalement, discuter n'était peut-être pas une bonne idée.

Le bruit de la ceinture de Rider résonna dans l'habitacle. Je me tournai vers lui.

— On devrait peut-être… parler plus tard.

— Quoi ? (Il se figea, la main sur la poignée.) Non. Pas après ce que tu viens de dire. Tu n'abandonneras pas avant d'avoir essayé. Pas après m'avoir accusé de faire la même chose.

Il n'avait pas tort, mais j'hésitai quand même.

— On est déjà là, de toute façon. Alors autant entrer pour discuter.

L'envie de fuir, au lycée ou à la maison, était pressante. Je n'arrivais pas à croire que j'avais séché les cours pour aller chez Rider… dans une maison dans laquelle il ne se sentait pas chez lui.

— D'accord, murmurai-je.

Rider attendit que je prenne mon sac et que je sorte avant de m'imiter, comme s'il craignait que je ne m'échappe. Je le suivis le long des maisons. Le vent froid soulevait mes cheveux et me faisait frissonner.

Quand on entra à l'intérieur, tout était silencieux. Cette fois, l'air sentait davantage la citrouille que la pomme. Sans réfléchir, je regardai le mur derrière le canapé. Mes yeux se posèrent aussitôt sur une photo de Jayden. Elle avait été prise à Noël, sans doute l'année précédente. Il était debout devant un sapin illuminé et souriait à l'objectif tout en tenant devant lui un drapeau portoricain.

Ma poitrine se serra si fort que je crus que mon cœur allait s'arrêter. Je n'arrivais pas à croire qu'il nous avait quittés.

En observant les autres photos, je me rendis compte qu'il y en avait de Rider. Autant que celles d'Hector et de Jayden, comme s'il faisait partie de leur famille.

Parce qu'il *faisait* partie de leur famille.

C'était la première fois que je les remarquais, mais Rider, lui, vivait ici. Comment faisait-il pour ne pas les voir ?

Rider ne se dirigea pas vers la cuisine. Il monta directement à l'étage. Je le suivis dans cette chambre où il passait si peu de temps.

Quand il alluma la lumière, mes yeux se posèrent aussitôt sur *Le Lapin de velours*. Le livre était sur la table de chevet. Je laissai tomber mon sac par terre.

Rider s'assit sur une chaise, devant un bureau impeccable qu'il n'avait sans doute jamais utilisé.

— La batterie de mon téléphone est morte, samedi soir, me dit-il. (Je me tournai lentement vers lui.) Tu t'en souviens ? On en avait parlé ? Avant que… Avant tout ça, elle n'était déjà qu'à dix pour cent.

Je m'assis au bord du lit.

— Je n'ai pas filtré tes appels. Je comptais emprunter un portable à quelqu'un, mais ici, c'était l'enfer. Certains voulaient aller se venger auprès de Braden et Jerome, et j'essayais… j'ai empêché Hector d'y aller, parce que je ne pouvais pas… (Il s'éclaircit la voix.) Je ne peux pas le perdre, lui aussi.

— Je savais que tu étais occupé. Le fait que tu ne me répondes pas ne m'a pas inquiétée. Je… Je suis venue ici parce que je voulais être présente pour toi. J'en avais besoin. C'est pour ça que je suis venue.

— Je ne savais pas que Paige serait là. (Il me regarda dans les yeux.) Je te le jure, je n'en avais pas la moindre idée. (Il marqua une pause, puis respira profondément.) Elle était bouleversée. Paige connaît Jayden et Hector depuis des années. Ils n'arrêtaient pas de se chamailler, mais ils tenaient beaucoup l'un à l'autre.

Je fermai les yeux. Je comprenais. Vraiment. Les frères et sœurs se disputaient sans doute de la même manière. Paige était beaucoup plus proche de Jayden que moi. J'avais de la peine pour elle. Mais ça

ne changeait rien à ce que j'avais ressenti lorsque je l'avais vue avec Rider.

— Elle a dû s'endormir après moi, reprit-il. On n'était pas dans cette position, au début.

— Je… Elle était allongée contre toi, comme si vous aviez fait ça des centaines de fois, murmurai-je. J'ai paniqué et je suis partie. Je ne pouvais pas rester.

— Ça t'a fait du mal, dit-il.

Baissant les yeux, je hochai la tête.

— Je ne m'attendais pas à ça. Je voulais juste être là pour toi.

— Et j'aurais voulu que tu sois là, moi aussi, répondit-il avant de se lever. (Je le suivis des yeux. Il se passa la main dans les cheveux.) Je te voulais près de moi et en même temps, je préférais que tu restes éloignée de ce qui se passait… de ce qui aurait pu se passer. Tu as vu ce qui est arrivé à Jayden.

— Toi aussi.

— Oui, mais je…

— Il n'y a pas de « mais » qui tienne. Ça n'a été… facile pour personne. Surtout pas pour quelqu'un qui le considérait comme un frère. (Rider s'arrêta à un mètre de moi. Avoir cette conversation maintenant me paraissait déplacé.) Je ne veux pas que tu penses à nous pour l'instant. Jayden…

— … aurait compris qu'on doit s'expliquer, me coupa-t-il. Tu es tout pour moi. Quand Hector m'a réveillé et m'a dit que tu étais repartie… Merde. Mon cœur s'est arrêté. Je suis désolé, Mallory. Je t'en prie. Pardonne-moi. Je me suis endormi pendant qu'on parlait de Jayden. Je n'avais pas dormi de la nuit et je ne devais pas m'être assoupi depuis longtemps quand tu es arrivée. Ce n'était pas prévu. Je te le jure. Il ne s'est rien passé entre nous. Je ne te ferai jamais ça, et Paige le sait parfaitement. (Il s'assit sur le lit, tourné vers moi.) Elle

sait ce que je ressens pour toi. Bon, ça m'étonnerait qu'elle nous envoie une carte pour nous féliciter… (Son sourire disparut aussi vite qu'il était apparu.) Mais elle sait.

Mon cœur battit plus fort.

— Qu'est-ce que… tu ressens pour moi ?

— Je croyais que c'était évident.

— Disons que j'ai besoin que tu me le dises clairement.

Il releva les yeux et plongea son regard dans le mien.

— Je peux faire ça pour toi.

— OK.

Je me penchai vers lui.

— Après ton départ, je n'ai jamais cessé de penser à toi. Pendant quatre ans. J'espérais que tu avais trouvé un bon foyer, mais je ne pouvais rien faire de plus. Je ne m'attendais pas à te croiser au lycée. Je ne m'autorisais même pas à espérer. Mais tu étais là, et te revoir après tout ce temps… ça m'a coupé le souffle. Tu étais exactement comme dans mes souvenirs, et en même temps, tu étais différente. Tu as grandi comme je l'avais imaginé quand nous étions plus jeunes, et quand tu as prononcé mon nom… quand tu m'as pris dans tes bras, j'ai su. (Rider posa la main sur la mienne.) J'ai su que j'allais tomber amoureux de toi et c'est ce qui s'est passé. Je suis amoureux de toi, Mallory.

Un hoquet de surprise m'échappa.

— Quoi ?

— Je t'aime. Et pas de la façon dont je t'aimais quand nous étions plus jeunes. Paige le sait. Hector aussi. Même Jayden était au courant. Je suis amoureux de toi.

Oh, mon Dieu !

Immobile, je laissai ses paroles m'imprégner, s'insinuer dans mes pensées les plus profondes, dans ma peau, dans mes muscles et

jusque dans mes os.

Rider Stark était amoureux de moi.

Ma réaction me surprit moi-même.

Je me jetai sur lui et le serrai dans mes bras. Tout à coup, je me retrouvai assise sur ses genoux sans savoir comment j'étais arrivée là. Pendant un long moment, on se contenta de cette étreinte. J'avais envie de pleurer. De rire. De faire des tas de choses.

Comme l'embrasser.

Alors, je le fis.

Lorsque je relevai la tête, il comprit tout de suite ce que je voulais et me le donna. Nos lèvres s'effleurèrent et je me perdis en lui, en moi. Nos souffles se mélangèrent. Nos mains explorèrent.

Je voulais tout ça. J'en voulais plus.

Je me sentais bien. Le samedi précédent, je n'étais pas prête, mais à présent je l'étais. J'ignorais ce qui me rendait si sûre de moi, si audacieuse, alors que j'étais encore hésitante deux jours plus tôt… mais ces deux jours avaient été l'équivalent d'une éternité. Peut-être était-ce à cause de ce qui s'était passé ce week-end, du triste sort de Jayden. Parce que j'avais vu une vie s'éteindre. Cela me donnait envie de vivre plus fort, de faire de nouvelles expériences. Ou peut-être était-ce à cause de ce qui s'était passé après. De ma dispute avec Carl et Rosa grâce à laquelle j'avais compris que je n'étais pas parfaite, que je ne pouvais pas l'être. Savoir que je pouvais faire des erreurs avait quelque chose de libérateur. Surprendre Rider avec Paige m'avait forcée à admettre mes sentiments pour lui. Je n'avais pas pu détourner les yeux. Ou peut-être était-ce à cause de la conversation à cœur ouvert que nous venions d'avoir. Parce qu'il m'avait dit qu'il était amoureux de moi.

Dans tous les cas, je savais à l'intérieur de moi que c'était ce que je voulais.

Je l'embrassai sans me poser de questions inutiles. Je goûtai ses lèvres et sa langue tout en glissant mes mains le long de son torse. Son cœur battait très fort. Mon corps ondulait au-dessus du sien. La sensation, grisante, me donnait la chair de poule. Je passai la main sous son tee-shirt, sur son ventre nu. Quand il trembla, un sentiment de satisfaction intense m'envahit. Je voulais le toucher plus. Ressentir encore plus.

Reculant légèrement, j'attrapai les pans de mon pull. Son regard voilé suivit le mouvement de mes mains. Lorsque je retirai le vêtement et le fis tomber par terre, il en resta bouche bée.

— Bon sang… (Sa voix était rauque. Enrouée.) Mallory, tu es…

— Quoi ? murmurai-je.

Mon corps brûlait pour deux raisons différentes.

— Tu es magnifique. (Ses yeux se posèrent sur la dentelle fine de mon soutien-gorge.) Je n'aurais jamais cru te voir comme ça un jour. Tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureux. Tu es magnifique, Mallory.

Mon cœur se gonfla tellement que je crus que j'allais m'envoler.

— Mais je crois que… (Sa prise se resserra sur mes hanches.) Je crois qu'on… devrait arrêter.

Arrêter était la dernière chose dont j'avais envie. Le désir vibrait dans mes veines. Je pressai mes hanches contre les siennes. Son grognement me fit frissonner.

— Je n'ai pas envie.

— Mallory. (Il prononça mon prénom comme une prière, comme une malédiction, et remonta ses mains le long de mes flancs.) On a tous les deux vécu une expérience traumatisante. Je ne veux pas que tu le regrettes.

— Je ne regretterai rien. (Je posai mon front contre le sien.) Je suis prête. Pour toi. (Mes doigts agrippèrent son tee-shirt.) J'en ai

envie. Je t'aime. Je suis amoureuse de toi.

Je ne sais pas quelle phrase le fit changer d'avis, mais soudain, sa prise se resserra sur ma taille et je me retrouvai allongée sur le dos, sous lui et sous ses lèvres. Ses baisers étaient passionnés. Entêtants. Et je compris ce qu'il essayait de me dire.

Rider était prêt, lui aussi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 34

Le temps accéléra, puis ralentit de nouveau.

Rider retira son tee-shirt à manches longues et même si je l'avais déjà vu torse nu, j'avais l'impression de le voir pour la première fois. Sa peau était douce et ferme sous mes doigts. Son corps était si différent du mien… Je n'étais pas musclée comme lui. Pourtant, il paraissait aussi émerveillé que moi. Il explora mon corps et moi le sien. Aucun mot ne fut échangé quand il retira son jean, puis le mien. Mon soutien-gorge glissa de mes bras.

J'avais le trac. Mes mains tremblaient. Personne ne m'avait jamais vue comme ça. Presque nue. L'envie de me couvrir me démangeait, mais lorsque je sentis son torse contre le mien, tous mes doutes s'envolèrent.

Il n'y avait plus que les sensations. La panique que j'avais ressentie la première fois avait disparu, remplacée par une agréable chaleur et une tension que je ne connaissais pas. J'étais nerveuse car j'avançais en terrain inconnu, mais ça ne me donnait pas envie de fuir. Au contraire, mes doigts s'aventurèrent plus bas, bientôt suivis des siens. Nos corps bougeaient l'un contre l'autre, impatients. Sa main glissa sur ma hanche et dessina le contour de ma culotte. Le grognement qui s'échappa de ses lèvres me fit frissonner.

Rider s'allongea sur moi, appuyé sur les coudes, puis m'embrassa profondément. J'enroulai mes jambes autour de ses hanches et

enfouis mes doigts dans ses cheveux. Sa bouche quitta la mienne pour déposer des baisers sur ma joue puis ma gorge. Lorsqu'il descendit davantage, la tête me tourna.

— Merde, grogna-t-il en relevant soudain la tête.

Je rouvris les yeux. Mes lèvres étaient délicieusement gonflées.

— Quoi ?

— Il faut… qu'on arrête. (Il remonta et prit mon visage entre ses mains. Arrêter ? Je n'avais pas envie d'arrêter. Et vu sa tête, il était clair qu'il pensait la même chose.) Je n'ai pas de préservatif.

— C'est vrai ?

La surprise m'envahit.

Il pressa son front contre le mien.

— Je suppose que tu n'en as pas non plus.

Je faillis éclater de rire.

— Je croyais… que tous les mecs avaient des capotes dans leur portefeuille ?

Cela me fit rougir.

Rider ricana.

— Bon sang. J'aurais aimé que ce soit le cas. C'est juste que je n'ai… tu le sais. Je ne suis jamais allé aussi loin.

— Je sais. (Je caressai lentement son torse tout en essayant de reprendre mon souffle.) Tu n'en as pas acheté quand… tu étais avec Paige ?

Il me regarda dans les yeux.

— Si. Une fois. Mais on ne s'en est pas servis. (Il m'embrassa au coin des lèvres.) Je n'avais pas prévu de faire ça aujourd'hui.

— Moi non plus.

Je me mordis la lèvre inférieure. Une partie de moi aurait voulu continuer sans se protéger, mais ça aurait été imprudent. Et idiot,

aussi. Se montrer responsable n'était vraiment pas drôle. Enfin, si on ne pouvait pas aller jusqu'au bout…

— Il y a… d'autres choses qu'on peut faire…

Ses lèvres se retroussèrent.

— Oh, oui. Des tas de choses.

Et on en fit quelques-unes. On reprit ce qu'on avait commencé le samedi. Mais cette fois, quand sa main se faufila entre mes cuisses, je ne ressentis aucune peur. Au contraire, j'accueillis les sensations inconnues qui m'envahirent avec joie. Et je touchai Rider sans crainte du ridicule. En fait, je compris rapidement que je ne pouvais pas me tromper. La seule chose que l'on entendait dans la pièce par-dessus les battements de mon cœur était mes gémissements et ses grognements rauques.

Après, je me retrouvai épuisée de la plus douce et merveilleuse des façons. J'étais incapable de décrire ce que je ressentais. J'avais l'impression que mon corps avait été tendu jusqu'au point de rupture avant d'être submergé par des vagues de plaisir. Je crois que Rider avait éprouvé la même chose car il s'était effondré à côté de moi et respirait très fort. Une éternité passa avant que je retrouve l'usage de la parole.

— C'était…

Je roulai sur le côté pour lui faire face et croisai les bras sur ma poitrine.

— Parfait ? murmura-t-il en posant une main sur ma nuque. C'était parfait.

— Oui.

Je me serrai contre lui, la tête dans le creux de son cou, et il m'entoura de ses bras. Ce que nous venions de partager avait été si agréable que j'avais hâte que l'on fasse vraiment l'amour. Sauf que la première fois, il paraissait que ça faisait mal. Alors j'étais contente

que ma première expérience avec lui n'ait pas été gâchée par la douleur.

— Merci, dit-il au bout d'un moment.

Je relevai la tête.

— Pourquoi ?

Il sourit.

— De m'avoir fait confiance. Et pour tout le reste.

Mon sourire s'élargit et je me lovai contre lui en fermant les yeux. Mon corps tout entier était détendu. J'étais sur le point de m'endormir lorsque j'entendis Rider rire doucement. Je relevai la tête pour le regarder.

— Quoi ?

— Je réfléchissais. (Ses joues s'empourprèrent.) Ça va te paraître idiot, mais j'étais en train de me dire que pour la première fois, j'ai vraiment l'impression que c'est… ma chambre.

— Non, murmurai-je. Ce n'est pas idiot.

Rider effleura ma joue de ses lèvres avant de prendre appui sur un coude.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Maintenant ?

— Oui. Tu devrais retourner au lycée. Il est bientôt midi.

— Et toi ?

— Je crois que je vais aller chez leur tante. Je veux être avec eux. Ils vont commencer à organiser l'enterrement.

Le poids du chagrin tomba de nouveau sur mes épaules. Bien sûr, nous n'avions pas oublié Jayden, mais pendant ces quelques instants, la peine s'était estompée. J'avais l'impression de me réveiller d'un rêve.

Je hochai la tête.

— Avec de la chance, le lycée n'a pas encore contacté Carl et Rosa. Ils sont déjà bien assez en colère contre moi.

Il haussa les sourcils.

— Pourquoi ?

C'était difficile de le regarder dans les yeux quand il était nu devant moi. J'avais déjà bien profité du spectacle, mais je voulais le contempler davantage.

— Mallory ? fit-il en riant.

Il fallait que je me concentre. Je rougis.

— Ils se sont énervés quand je leur ai raconté ce qui s'était passé samedi.

Son sourire s'effaça lentement.

— C'est compréhensible.

— Pas vraiment, rétorquai-je. Ils… voudraient que j'arrête de te voir.

Surpris, il se redressa et s'assit sur le bord du lit. La mâchoire serrée, il fixa résolument la porte du regard.

— Ah ?

— Oui. On s'est disputés, lui expliquai-je tandis qu'il se levait et enfilait son boxer. (L'espace d'un instant, le mouvement des muscles de son dos me fit perdre le fil de mes pensées.) Ce qui est arrivé à Jayden n'est pas ta faute.

— Mais tu as assisté à la scène parce que je t'ai emmenée là-bas. (Il ramassa son jean par terre et se rhabilla.) De ce point de vue-là, c'est vrai.

Je n'étais pas d'accord.

— Tu ne pouvais pas deviner ce qui allait se passer.

Lorsque Rider se tourna vers moi, je me rendis compte qu'il me tendait mon soutien-gorge. Le visage en feu, je l'acceptai.

— Ça ne change rien. (Il détourna le regard tandis que je couvrais ma poitrine.) Vous vous êtes vraiment disputés ?

— Oui. Je suis partie pour venir te voir. (Descendant du lit, je retrouvai mon pull et le passai. Quand je me relevai, il tomba sur mes cuisses.) Ils ont… réagi de manière excessive.

Ses yeux se posèrent sur moi et descendirent lentement le long de mon corps. Un frisson me parcourut. Il ne dit rien tandis que j'enfilais mon jean. Alors je m'assis sur le bord du lit pendant qu'il terminait de s'habiller.

— Ils ne me comprennent pas. Ils s'attendent à ce que je fasse les bons choix, c'est-à-dire les choix qu'ils auraient faits ou que Marquette aurait faits, mais je ne suis pas comme eux. Je ne suis pas Marquette.

— Ils savent que tu n'es pas Marquette. (Rider s'arrêta devant le lit. Je souris en voyant ses pieds nus dépasser de son jean.) Ils veulent ce qu'il y a de mieux pour toi, c'est tout.

— Je sais. (Je relevai les yeux vers lui.) Carl… il a dit quelque chose que je ne pensais pas entendre un jour. Il a dit à Rosa que cette situation, cette dispute, n'aurait jamais eu lieu avec Marquette.

— Merde, marmonna Rider en se passant la main dans les cheveux. Il ne le pensait pas, Souris.

Je haussai les épaules. Pourquoi ne l'aurait-il pas pensé ? Après tout, pendant quatre ans, j'avais été parfaitement docile.

— Je ne les ai jamais contredits, tu sais ? Je leur dois tellement que j'ai toujours voulu leur faire plaisir. J'ai accepté ce qu'ils pensaient être le mieux pour moi. Comme l'école de médecine… alors que ce n'est pas ce que je veux faire. Pourtant, j'ai accepté de jeter un œil aux brochures. Je ne sais pas pourquoi. Je crois que je veux…

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je crois que je veux devenir assistante sociale. (Je m'attendais à ce qu'il se moque de moi, mais il n'en fit rien. Je me redressai.) Pour moi, ça tombe sous le sens. Je pourrais aider des enfants comme toi et moi… mais Carl a rigolé et m'a demandé si j'étais sérieuse. Il m'a dit que ça ne me rapporterait rien.

— Il n'y a pas que l'argent, dans la vie.

— Exactement.

— Mais ça aide… (Il s'interrompit.) Carl a l'air d'être un gars bien. Il était en colère. On dit toujours des choses qu'on regrette quand on s'énerve. (Je vis sa mâchoire se crisper.) Mais je…

— Quoi ? m'enquis-je quand il ne termina pas sa phrase.

Rider ouvrit la bouche, puis secoua la tête.

— Tu devrais retourner au lycée. Je ne veux pas te causer plus d'ennuis.

Je descendis du lit et trouvai mes chaussettes. Lorsque je finis de les enfiler, Rider avait mis un bonnet. Ses cheveux s'échappaient par en dessous. Ensemble, on descendit les escaliers et on se dirigea vers ma voiture. En silence.

J'avais une boule à l'estomac. Nerveuse, je mis le contact avant de me tourner vers lui.

— Tout va bien ?

— Oui. Ne t'en fais pas. (Il se tourna vers moi.) Tu peux me déposer chez leur tante ? C'est sur le chemin du lycée.

Je le dévisageai un instant avant de hocher la tête. Il fallait que j'arrête d'être aussi paranoïaque.

Je le laissai me guider jusque chez la tante d'Hector. Une fois là-bas, je sortis de la voiture et Rider me rejoignit de mon côté. Il posa les mains sur mes joues et fit glisser ses pouces le long de ma mâchoire. Puis il baissa la tête pour m'embrasser. Le baiser fut doux et tendre et il dura si longtemps que j'en eus le souffle coupé.

Je ne sais pas pourquoi, mais il me paraissait différent de ceux que nous avions déjà partagés.

Comme teinté de tristesse.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 35

Au moment où je passai la porte, Rosa m'intercepta.

— Assieds-toi, me dit-elle en me traînant presque dans la cuisine.

Elle me désigna une chaise. Deux tasses étaient posées sur la table. Un parfum de cannelle s'en dégageait. Elle adorait en mettre un bâton dans son thé.

Je m'exécutai sans rien dire. Étant donné que je n'avais pas manqué tous les cours de la journée, je ne pensais pas que le lycée les avait appelés. De toute façon, je ne comptais pas lui poser la question. Je me contentai d'attendre qu'elle prenne la parole. La matinée que j'avais passée avec Rider me paraissait bien loin. J'avais hâte de revivre le moindre détail en appelant Ainsley pour tout lui raconter. Je lui avais envoyé un message dans la journée et j'avais du mal à croire que tous les smileys et les points d'exclamation qu'elle m'avait adressés en retour n'aient pas encore cassé mon téléphone.

— La première chose qu'il faut que tu saches, c'est que Carl et moi nous t'aimons, dit Rosa. Nous t'aimons autant que nous aimions Marquette, et j'espère que tu en as conscience. Carl n'aurait jamais dû te dire une chose pareille. Il était en colère et inquiet pour toi, mais cela ne justifie pas ses paroles. Il te doit des excuses.

Je posai le pied sur ma chaise et serrai ma jambe ainsi pliée contre ma poitrine.

— Je ne veux pas… qu'il s'excuse.

— Il faut qu'il le fasse.

Je secouai la tête.

— J'aimerais juste… que les choses redeviennent…

Je m'arrêtai et réfléchis à ce que j'étais sur le point de dire. *J'aimerais juste que les choses redeviennent comme avant*. Ce n'était pas vrai.

Je ne voulais pas revenir en arrière.

— Tu as raison, repris-je en relevant la tête. Il faut qu'il s'excuse.

— Et il le fera. (Rosa me dévisagea.) Il y a quelque chose que tu dois savoir à propos de Carl, mais ce n'est pas à moi de t'en parler. J'espère simplement que tu lui donneras l'occasion de le faire.

En repensant aux paroles de Carl, je compris qu'il devait avoir vécu quelque chose de similaire à ce qui était arrivé le week-end précédent. Je serrai ma jambe un peu plus fort.

— Je le ferai.

— Très bien. (Elle prit une gorgée de thé.) Après ton départ, hier, nous avons beaucoup discuté de Rider et toi.

Oh. Je n'aimais pas la tournure que prenait cette conversation. J'attrapai ma tasse et la portai à mes lèvres. Le liquide me réchauffa la gorge, mais ne fit rien pour dénouer mon estomac.

— En quatre ans, c'est la première fois que tu as élevé la voix. Tu as toujours accepté nos décisions pour toi dans tous les domaines. (Quand elle s'interrompit, je la regardai. Ses doigts étaient crispés sur sa tasse. Elle la reposa lentement.) Tu ne veux pas étudier la médecine, pas vrai ?

Je ne m'attendais pas à ça.

Mon premier réflexe fut de la rassurer, de lui répondre que si, je voulais y aller, parce que je savais que c'était ce qu'elle voulait entendre, mais… je n'en étais plus capable.

— Non, admis-je à mi-voix. Je n'en ai pas envie.

Rosa ferma brièvement les yeux avant de hocher la tête.

— D'accord.

— Tu es… vraiment d'accord ? m'enquis-je en remontant ma seconde jambe contre moi. (Je passai mes bras autour.) Je sais que ce n'était pas ce que tu voulais entendre.

— J'ai toujours été honnête avec toi, Mallory, alors je ne vais pas commencer à te mentir maintenant : ce n'est pas ce que je voulais entendre. Avec une carrière dans la recherche, tu aurais un avenir tout tracé. Mais c'est *ton* avenir. (Elle souffla.) Le plus important, c'est que tu sois heureuse. Carl pense la même chose.

J'en doutais.

Elle souleva de nouveau sa tasse.

— Tu aimerais devenir assistante sociale ?

Les prémices de l'excitation s'éveillèrent au creux de mon ventre.

— Oui.

— Parce que c'est important pour toi ?

Je hochai la tête.

— Ça paraît sensé. (Elle porta le thé à ses lèvres.) Avec un passé comme le tien, il est normal que tu veuilles changer les choses. Je suis fière de toi… même si ça ne va pas être facile.

Mon excitation grandit. Rosa avait raison. Devenir assistante sociale ne serait pas facile pour moi. Je devrais traiter des cas beaucoup trop similaires au mien. Je savais que ce serait un travail qui me suivrait jusque chez moi, mais il donnerait également un sens à ma vie.

— On te soutiendra, Mallory. Je veux que tu le saches. Que tu choisisses la médecine, le social ou le voyage sur la lune, on sera toujours là pour toi.

Un poids s'envola de mes épaules.

— Merci.

Rosa resta silencieuse un moment.

— Quant à Rider…

— Je l'aime, l'interrompis-je. (Ses yeux s'arrondirent, mais maintenant que j'avais prononcé ces mots, je ne voulais plus revenir en arrière.) Je suis amoureuse de lui. Je n'arrêterai pas de le voir.

— Chérie, je… (Elle se pencha en avant et posa la main sur mon genou.) Je sais que tu crois que c'est de l'amour, mais n'oublie pas que vous avez un passé commun très particulier. Après avoir partagé tant d'épreuves ensemble, il n'est pas rare de se faire des illusions.

Son discours n'était pas ridicule. Je comprenais ce qu'elle voulait dire, mais ce n'était pas mon cas.

— Comment on sait qu'on est amoureux de quelqu'un ?

Rosa ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle recula.

— Comment as-tu su que tu étais amoureuse de Carl ? Comment peut-on le savoir ? (Je secouai la tête.) Je ne crois pas qu'il existe une réponse unique à cette question… mais ce dont je suis certaine, c'est de ce que je ressens à cet instant précis. Peut-être que mes sentiments pour Rider changeront. Je ne sais pas. Mais ne… (Je carrai les épaules.) Ne me dis pas que je ne sais pas ce que je ressens. Ne me dis pas ce que je devrais ressentir.

Elle se redressa.

— Parce que je sais que mes sentiments pour lui sont forts. Je sais que c'est de l'amour. Il… Il m'accepte comme je suis, mais il ne m'empêche pas d'évoluer. Quand je n'arrive pas à faire quelque chose devant lui, je me sens épaulée, lui dis-je en essayant de mettre des mots sur ce que j'éprouvais. Il m'aide à me sentir bien avec moi-même, avec lui.

Rosa écarquilla les yeux.

— OK, dit-elle au bout d'un moment. Je ne te dirai pas ce que tu dois ressentir.

Mais j'étais lancée et ne comptais pas m'arrêter en si bon chemin.

— Je sais qu'il ferait n'importe quoi pour s'assurer que je suis heureuse et en sécurité. Crois-moi quand je te dis qu'il s'en veut pour ce qui s'est passé samedi. Carl n'a pas à le blâmer. Il le fait déjà assez tout seul. Pourtant, ce n'était pas sa faute. Ça m'énerve que la seule chose que vous ayez retenue de ce drame soit ma relation avec Rider. Ce n'est pas normal. Ça rend la mort de Jayden secondaire, et c'est mal.

Elle haussa les sourcils.

Je n'avais pas terminé.

— Je sais que vous ne faites pas confiance à Rider, parce que vous pensez qu'il n'a aucun avenir, mais ce que vous ignorez, c'est qu'il fait de son mieux avec ce qu'on lui a donné. Et même s'il décide de ne pas continuer ses études, il n'en sera pas moins quelqu'un de bien. Quelqu'un qui mérite votre respect. Rider est intelligent et a énormément de talent. Il n'a vraiment pas besoin qu'on le traite encore comme un moins-que-rien.

Les lèvres pincées, Rosa détourna la tête.

— Je ne le considère pas comme un moins-que-rien, Mallory. Seulement… je ne sais pas quoi penser.

Mon cœur battait très fort, de manière saccadée.

— J'aimerais simplement que vous essayiez de voir ce que je vois en lui.

Rosa sourit doucement.

— Nous voulons ce qu'il y a de mieux pour toi, et parfois, même avec les meilleures intentions, nous nous trompons. (Elle posa la main sur la mienne et la serra.) Nous essaierons, ma chérie. Je te le promets.

Je fermai les yeux.

— Merci.

Quand elle reprit la parole, j'entendis qu'elle souriait.

— Je ne sais pas si tu en as conscience, Mallory, mais tu n'es plus la jeune fille que nous avons ramenée à la maison. Et c'est tant mieux. C'est une très bonne chose.

Elle avait raison.

J'aurais été incapable de déterminer le moment exact où j'avais changé… peut-être parce que ce n'était pas un moment précis, mais plutôt la combinaison de centaines, voire de milliers de petits instants. Ce n'était pas seulement mon entrée au lycée ou mes repas à la cantine avec Keira. Ce n'était pas ma décision de m'inscrire au cours d'expression orale. Et ce n'était pas non plus mon choix de me confier à Ainsley sur mon passé. Ce n'était pas le jour où, dans le couloir du lycée, j'avais vu au-delà de la méchanceté de Paige pour découvrir la terrible vérité qu'elle me renvoyait. Ce n'était pas ce qui était arrivé à Jayden et d'avoir vu la vie le quitter.

Et ce n'étaient pas seulement mes retrouvailles avec Rider ou le fait d'être tombée amoureuse de lui.

C'était un tout.

Prendre des décisions qui me faisaient sortir de ma zone de confort. Trouver le courage, lors de mon troisième jour d'école, de marcher jusqu'à la table de Keira. Prononcer un discours à la pause de midi, puis un autre, même si mon public se réduisait à une seule personne. Ne pas réussir à aller à la fête de Peter sans que cela tourne au drame. Accepter que mon passé fasse toujours partie de moi et de ceux qui m'entouraient. Trouver quelque chose qui me passionnait, qui me rendait heureuse. Comprendre que je ne devais pas ma vie à Carl et Rosa. Que mon amour pour eux suffisait. Que je n'étais pas obligée de devenir une copie conforme de leur fille. Rencontrer Jayden et ne pas comprendre pourquoi il m'avait autant fait évoluer. Retrouver Rider et m'autoriser à tomber amoureuse de lui.

Prendre conscience que… je pouvais avoir peur de tout sans laisser cette peur m'empêcher de vivre.

Mon changement n'était pas dû à une révélation qui avait tout fait basculer du jour au lendemain. Il avait été amené petit à petit, subtilement, par des milliers de moments qui ne faisaient plus qu'un et, assise à la table de la cuisine avec Rosa, je savais à quel point c'était réel.

Je n'étais plus la même.

Keira observait fixement son assiette. Elle ne l'avait pas touchée.

— Je n'arrive toujours pas à y croire, dit-elle. (La table était silencieuse.) Il n'y a pas longtemps, il était là. La semaine dernière, il a débarqué dans la cantine et il m'a demandé si je voulais sortir avec lui.

— Tout en me piquant des frites, ajouta Jo. Et après, il m'a posé la même question.

— Il faisait toujours des trucs comme ça. (Keira laissa échapper un rire rauque.) Merde, c'est affreux. Il n'y a pas d'autre mot.

Elle avait raison.

— J'ai entendu dire que la police avait arrêté Braden hier après-midi, dit Anna à voix basse. Je ne connaissais pas très bien Braden, mais il a quoi ? Dix-huit ans ? Comment est-ce qu'on peut tuer quelqu'un à dix-huit ans ? C'est dingue.

— Comment est-ce qu'on peut être tué à quinze ans ? murmura Jo.

Keira et les filles ignoraient que Rider et moi étions présents le soir où Jayden était mort. Étonnamment, l'information n'avait pas filtré et je ne comptais en parler à personne.

C'était étrange de voir à quel point Jayden avait marqué les autres. Il ne s'en était sans doute jamais rendu compte. Malheureusement, il ne s'agissait que d'un nombre limité de

personnes ; beaucoup savaient qu'un jeune était mort, mais étaient incapables de se rappeler son visage. Cela n'avait aucun impact sur leur vie. Aujourd'hui était un mardi comme un autre pour eux. Mercredi ne serait pas différent non plus. Et samedi, ils ne se rendraient pas aux funérailles d'un garçon de quinze ans. Dans leur tête, ils avaient l'éternité devant eux.

Nous, nous savions que ce n'était pas le cas.

L'éternité était quelque chose que les gens considéraient comme acquis. Le problème de l'éternité, c'était que cela n'existait pas vraiment.

Jayden ne croyait pas que ses jours étaient comptés. Il avait fait des projets, il avait des objectifs et pensait sans doute avoir l'éternité devant lui. Ainsley avait été persuadée, comme tout le monde, qu'elle verrait toujours. Pourtant, sa vue allait disparaître. Et puis il y avait mon cas. J'avais cru rester cette petite fille apeurée, une petite fille qui avait besoin que quelqu'un parle à sa place, pour toujours. Mais j'avais appris à gérer mes craintes, à trouver ma voix et j'avais compris que Carl et Rosa continueraient à m'aimer même si je n'étais pas parfaite.

L'éternité n'existait pas.

Dans mon cas, c'était une chance. Pour d'autres, j'aurais voulu que ce concept soit réel, qu'ils puissent prétendre à l'éternité.

Quand je m'assis au fond de la classe d'expression orale cet après-midi-là, mes yeux se posèrent sur la chaise vide d'Hector. Quand reviendrait-il ? Je n'imaginais pas ce qu'il traversait.

Lorsque Rider et moi avions été séparés, j'avais eu l'impression de mourir. Les mois qui avaient suivi avaient été très longs. Je m'étais sentie terriblement seule, mais au moins Rider était vivant. Ma douleur et ma perte n'étaient pas comparables à ce qu'Hector ressentait.

La surprise m'envahit quand je vis Rider entrer dans la salle. Nous avions échangé quelques messages la veille et il m'avait dit qu'il viendrait, mais je ne m'étais pas attendue à ce qu'il le fasse réellement. Après tout, je savais qu'il voulait être présent pour Hector.

Rider ne s'était toujours pas rasé et il portait les mêmes vêtements que la veille. Le malaise que j'avais ressenti en le déposant chez la tante d'Hector remonta à la surface. Rider paraissait anéanti.

— Salut, lui dis-je lorsqu'il s'assit à côté de moi. (Il posa son vieux cahier sur le bureau.) Est-ce que… Mon Dieu. C'est une question stupide, je sais, mais… ça va ?

Il hocha lentement la tête avant de se tourner vers moi.

— Oui. Je suis fatigué, c'est tout.

Je savais qu'il ne me disait pas tout.

— On peut se voir après les cours ? me demanda-t-il tandis que la sonnerie retentissait. Pas longtemps.

— Oui, bien sûr, lui répondis-je avec un sourire forcé.

Ma nervosité grandit tout le long du cours et je n'écoutai qu'à moitié ce que M. Santos disait à propos du nouveau discours. Je devrais faire le mien le mardi suivant durant la pause déjeuner. Celui de Rider était prévu pour mercredi.

Je n'avais toujours pas terminé de l'écrire.

Toutefois, je n'arrivais pas à me concentrer sur les exemples que M. Santos citait. J'étais bien trop occupée à me demander pourquoi Rider refusait de me regarder dans les yeux. Il n'avait pas croisé mon regard en s'asseyant ni même lorsqu'il s'était tourné vers moi.

Quand la cloche sonna enfin, elle me fit sursauter sur mon siège. Je m'efforçai de me calmer en rassemblant mes affaires. Rider m'attendait à côté de mon bureau, les yeux rivés sur le tableau.

— Prête ? me demanda-t-il d'une voix plate.

L'estomac noué, je hochai la tête. En me dirigeant vers la porte, je fis signe à Keira, mais le cœur n'y était pas. On ne parla pas avant d'être dehors, côte à côte, sous le ciel rempli de nuages.

— Rosa et Carl rentrent tard ce soir, lui dis-je en jouant avec mes clés. Tu veux venir à la maison ?

Il fronça les sourcils et, l'espace d'un instant, je crus qu'il allait refuser.

— Oui, d'accord.

Le trajet se fit également en silence. Quand on rentra chez moi, ma nervosité était à son comble. Je posai mon sac au pied de l'escalier.

— Euh, tu veux boire quelque chose ? lui demandai-je en avançant vers le salon.

— Non. (Il me suivit lentement, s'attardant devant la vitrine qui abritait mes sculptures sur savon.) Ça va.

Je laissai tomber mes clés sur l'îlot de la cuisine, puis sortis un Coca du frigo pour moi. Lorsque je retournai dans le salon, je sentis un frisson me parcourir. Je m'assis sur le canapé et tendis la main vers la télécommande.

— On peut regarder un film ou…

— Il faut que je te parle.

— Oh. (Je triturai la languette de ma cannette.) OK.

Il fit le tour de la table basse pour venir s'asseoir… à l'autre bout du canapé. Un coussin entier nous séparait. Mes doigts se figèrent.

— Je ne sais pas comment te dire ça, commença-t-il, penché en avant, les coudes sur les cuisses. (Il secoua lentement la tête.) Je tiens beaucoup à toi, Mallory. Tu le sais.

Oh, mon Dieu !

Je posai mon soda sur la table basse avant de causer un accident.

— Moi aussi, je tiens à toi. Je… suis amoureuse de toi, Rider.

Les muscles de sa mâchoire se crispèrent.

— Ce qui s'est passé hier était une erreur.

Je hoquetai de surprise et de douleur mêlées. Je ne l'avais sans doute pas bien entendu. Il ne pouvait pas dire une chose pareille.

— Ce n'est pas que je n'ai pas aimé… ce que nous avons fait. Au contraire. Mais on ne peut pas continuer. On ne peut pas être ensemble. Pas comme ça, dit-il sur le même ton dépourvu d'émotion. Je suis désolé.

Pendant un long moment, je me contentai de le dévisager, tétanisée. J'essayais de comprendre ce qu'il disait, mais le sang qui battait à mes tempes m'empêchait de réfléchir.

— Je… Je ne comprends pas.

— On ne peut pas être ensemble, répéta-t-il sans me regarder. (Mon cœur se brisa et la vive douleur me fit suffoquer.) On peut rester amis, mais c'est tout.

— Je ne veux pas être amie avec toi, rétorquai-je en me penchant en avant. Tu m'as dit que tu étais amoureux de moi. Hier ! (Ma voix se fêla. J'avais la gorge nouée.) Il y a à peine plus de vingt-quatre heures. Je ne comprends pas ce qui se passe.

Il posa sa main sur son front.

— Je t'aime, c'est vrai.

— Alors, pourquoi est-ce que tu ne veux pas être avec moi ? (Je m'agrippai au canapé pour ne pas perdre pied. Autour de moi, tout bougeait. Comme si le monde entier tremblait.) Ce n'est pas… logique.

— Je ne peux pas être avec toi, c'est tout. C'est terminé.

Alors, une chose très étrange se produisit. Un soulagement intense, presque étouffant, m'envahit. C'était terminé. Je pouvais revenir en…

Je m'arrêtai.

Le temps s'arrêta.

Je n'étais plus cette fille-là, cette fille qui baissait les bras parce que c'était plus facile que de se battre. Ce n'était plus moi.

— C'est mieux ainsi, Souris.

— Ne m'appelle pas comme ça, répliquai-je d'une voix sèche. (La colère prenait le dessus sur ma peine et la faisait rapidement refluer.) Je ne suis plus Souris. Cette fille n'existe plus.

Rider recula comme si je l'avais giflé.

— Mallory…

— Non. Tu n'as pas le droit de prendre ton air blessé. (Les poings serrés, je me levai du canapé.) Je mérite une meilleure explication. Tu me dois bien ça.

Il releva la tête et me regarda enfin en face. Ses yeux étaient brillants et ses cernes de plus en plus gros et sombres.

— Tu ne comprends pas ?

— Non. Visiblement, je ne comprends rien du tout.

Rider me dévisagea un instant.

— Tu mérites mieux que moi.

Je n'arrivais pas à croire ce que j'entendais.

— Et tu ne devrais pas te disputer avec Rosa et Carl à cause de moi. Ils t'ont accueillie chez eux et t'ont offert une vie merveilleuse. Il est hors de question que je me mette entre vous, dit-il.

Il continua sans doute de parler, mais je ne l'écoutais plus.

« Tu mérites mieux que moi. »

N'était-ce pas la même chose que Paige avait dite, avant de proclamer le contraire ?

— Tu es sérieux ? l'interrompis-je. Tu penses ce que tu dis ?

Il eut l'air mal à l'aise.

— Oui, Sou… Mallory. Je suis sérieux.

J'éclatai d'un rire sans joie.

— Si je comprends bien, tu me quittes pour mon bien. Parce que tu ne veux pas te mettre entre Rosa, Carl et moi ? (Je ne montrais plus la moindre hésitation.) C'est à cause de ce qui s'est passé ce week-end ?

Il se redressa et leva les mains au ciel.

— C'est plus que ça, Mallory. Toi et moi… on n'est pas pareils. On l'était dans le passé, mais ce n'est plus le cas. Tu avances alors que moi, je reste figé. Ça ne changera pas.

Je desserrai les poings. C'était drôle. Pendant très longtemps, j'avais cru que toutes les personnes autour de moi avançaient alors que moi, je restais figée, coincée. De toute évidence, je n'avais pas cessé d'évoluer. C'était Rider qui était resté bloqué.

— Tu as tort, soufflai-je.

Il haussa les sourcils.

— Ah bon ?

— Oui. Ah bon.

Ses joues s'empourprèrent.

— Tu sais ce qu'on était, avant ? Des déchets tout juste bons à jeter à la poubelle. C'est comme ça qu'on nous traitait. On ne peut même pas essayer d'adoucir le tableau. Nos connards de parents ne voulaient pas de nous. Ou peut-être qu'ils sont morts dans un accident de voiture ou qu'ils ne pouvaient pas nous garder. Qui sait ? J'ai posé la question, un jour, et tu sais quoi ? Personne ne m'a répondu. Personne ne se souciait assez de moi pour chercher. Et Mlle Becky et M. Henry ? Ce n'est même pas la peine d'en parler, dit-il, les yeux brillants de colère. Quant au foyer où j'ai été placé après, ils ont fait de leur mieux. Vraiment. Mais ils ne pouvaient pas surveiller tout le monde. Quand Mme Luna a débarqué dans ma vie, il était déjà trop tard. À quoi bon ?

Je blêmis. Je ne m'étais pas attendue à ça.

Il n'avait pas terminé.

— Tu t'en es sortie. Pas moi. Ce que tu as est réel. Pas moi. Je fais semblant.

Je grimaçai.

— Je ne comprends pas. La famille d'Hector est adorable. Comment tu peux dire que tu ne t'en es pas sorti ?

— Ce n'est pas pareil. C'est temporaire. Ça n'a rien à voir avec ta relation avec Carl et Rosa.

Sans le quitter des yeux, je secouai la tête.

— Arrête de dire des… conneries !

Il cligna les yeux.

— Tu as dit un gros mot ?

— Oui ! Oui, parce que ce sont des conneries, répétai-je. La famille d'Hector tient à toi. Je ne connais pas Mme Luna, mais il ne m'a fallu que deux minutes pour comprendre qu'elle te considérait comme l'un de ses petits-enfants. Ils tiennent tous à toi. Ils ne te traitent pas différemment ou comme si tu étais un fardeau.

Rider ne dit rien.

— Je me trompe ? lui demandai-je. Tu as l'impression d'être un fardeau pour eux ?

Un muscle de sa mâchoire se mit à tressauter.

— Non, mais…

— Mais rien du tout ! criai-je, et il sursauta encore une fois. (Je n'avais sans doute jamais parlé aussi fort de toute ma vie, mais merde : l'incrédulité et la frustration me rendaient dingue.) Ils t'aiment, Rider. Et ils ont besoin de toi plus que jamais. Hector vient de perdre son frère. Mme Luna va enterrer son petit-fils, un garçon qui, un jour, m'a dit que tu étais comme un second frère pour lui. Hier, tu m'as affirmé que tu voulais être présent pour eux, mais comment peux-tu l'être si tu refuses d'admettre que vous formez une

famille ? (Je pris une grande inspiration, mais la sentis à peine pénétrer mes poumons.) Tu te rappelles ce que je t'ai dit hier ? C'est la vérité. C'est encore plus clair aujourd'hui. Tu as décidé que ça n'en valait pas la peine avant même de leur laisser une chance !

— Mallory…

— Et tu fais la même chose avec nous ! Tu abandonnes avant même que notre relation ait réellement commencé. Pire : tu te sers de moi comme excuse. Tu fais ce que tu as toujours fait : tu me protèges alors que tu n'as pas à le faire.

— Ça n'a rien à voir, dit-il à mi-voix.

— Si. C'est pareil. Tu ne sais pas prendre soin de toi-même. (Je fis un pas en avant, puis m'arrêtai. Si je m'approchais davantage, je risquais de l'attaquer avec un coussin.) J'ai toujours cru que tu avais choisi de devenir mon héros, mais j'avais tort. Tu es juste un martyr.

Il me regardait comme si je l'avais frappé.

— C'est quoi, ton problème, Rider ? Tu es super intelligent, tu as un talent de malade et pourtant, tu… tu… (Je levai la main et pointai un doigt vers lui.) Tu n'essaies même pas ! Dès que ça devient difficile, tu fuis. Tu abandonnes. Le Rider que j'ai connu enfant n'était pas comme ça. À l'époque, tu savais te battre, mais aujourd'hui, pour les choses importantes, comme ton avenir, tu baisses les bras.

— Je ne…

— Si ! (Les larmes me brûlaient les yeux, mais je refusais de détourner le regard. Seigneur ! Ce n'était pas juste. Ce n'était pas juste du tout.) Hier, je me suis assise dans cette cuisine et j'ai révélé à Rosa que j'étais amoureuse de toi. Je lui ai demandé de ne pas me dicter ce que j'étais censée ressentir et je l'ai suppliée de te laisser une chance. Elle m'a promis d'essayer. Et maintenant, tu me sors que ce que tu as n'est pas réel. Tu ne peux pas dire ça de ta famille d'accueil.

Parce que c'est lié à moi. À nous. Tu es en train d'affirmer que ce que *nous* avons n'est pas réel.

Rider grimaça et ferma les yeux.

J'avais du mal à respirer.

— Tu as rempli le dossier d'inscription au test d'admission aux universités que je t'avais donné ?

Il ne répondit pas.

— Est-ce que tu l'as rempli ?

— Non, murmura-t-il.

Mon cœur éclata en mille morceaux.

— Le garçon que tu dessines sans cesse, celui de l'usine désaffectée et de la galerie d'art… Ce garçon, c'est toi, pas vrai ?

Rider ne dit rien.

— Mais ce n'est pas le garçon que tu étais, murmurai-je. (Son beau visage devint flou.) C'est celui que tu es aujourd'hui.

Il ferma les yeux.

— Tu sais quoi ? Pendant tout ce temps, j'ai cru que c'était moi qui avais les plus gros problèmes. Que j'étais celle qui était sortie de cette maison complètement traumatisée. Je croyais que c'était moi. (Ma voix se brisa et je fis un pas en arrière.) Mais en réalité, c'était toi. Ça a toujours été toi.

Quand il leva les yeux, la douleur que j'y lus me fit l'effet d'un coup de poing au ventre. Il était le seul responsable de son état. Et c'était ce qui me faisait le plus mal. C'était sa faute. Pas la mienne.

Il avait toujours agi ainsi.

Il portait le poids sur ses épaules ; il rassemblait la culpabilité et les responsabilités et les conservait jalousement. Je n'étais pas trop bien pour lui. C'était lui qui avait décidé cela. Il avait décidé qu'il n'en valait pas la peine. Je ravalai un sanglot.

— Tu es bloqué, murmurai-je.

Rider se crispa.

— C'est la vérité. (Je posai les mains sur mes hanches.) Ça fait des années, dix-huit ans, que tu vis comme ça. Ce n'est pas une conversation qui va changer le regard que tu portes sur toi-même ni ton refus de croire les gens qui te disent que tu comptes pour eux. Les Luna n'y sont pas arrivés. Et, mon Dieu, je n'y parviendrai pas. Je ne peux pas le faire. J'aurais essayé… (Je suffoquai.) J'aurais essayé, parce que je t'aime. Je t'aime tellement, mais c'est à toi de changer. Je ne peux pas t'aider.

— Mallory.

Il se leva et fit un pas vers moi.

— Non. (Je levai une main tremblante.) Tu… Tu ferais mieux de partir.

Il blêmit.

— Je…

— Je t'en prie. Va-t'en. (Je sentis mon visage se décomposer.) Je n'ai rien d'autre à dire. Va-t'en.

Rider hésita et, l'espace d'une seconde remplie d'espoir, je crus qu'il n'allait pas m'obéir. Je crus que j'avais peut-être réussi à l'atteindre, à l'avoir fait réagir, et qu'il allait se battre pour nous, pour lui-même.

J'avais tort.

Il se retourna et se dirigea vers la porte. Je le suivis dans un état second. J'aurais voulu continuer de le suivre. J'aurais voulu lui crier dessus. J'aurais voulu qu'il voie ce que je voyais en lui, ce que Rosa et Carl verraient s'ils lui laissaient une chance, mais je ne fis rien de tout ça, car comment étais-je censée me battre pour lui quand il refusait de se battre pour lui-même ?

Alors je fis une chose que je pensais ne jamais faire de toute ma vie.

Je fermai la porte sur lui et tout ce qu'il représentait.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 36

Ma poitrine était une coquille vide et creuse.

Bon, d'accord. J'exagère peut-être un peu, pensai-je, les yeux rivés au plafond de ma chambre. Pourtant, c'était ce que je ressentais depuis que j'avais mis Rider à la porte la veille. Je m'étais enfermée dans ma chambre. Je n'étais pas allée au lycée le mercredi. C'était lâche de ma part, mais je ne m'en étais pas sentie capable.

Les derniers jours avaient été riches en émotions. J'avais ressenti le bonheur le plus pur pour tomber ensuite dans le plus profond des chagrins et vice versa. Amour. Perte. Amour. Perte.

J'avais besoin d'une pause. De temps pour moi. Alors je l'avais pris.

C'était une chose que m'avait apprise le Dr Taft. Quand la vie devenait oppressante, quand on stressait pour un rien, il fallait s'arrêter pour respirer. Il était en faveur de prendre des jours de maladie pour sa santé mentale. Il avait déploré un jour que lorsque quelqu'un toussait, on lui donnait tout de suite un arrêt de travail, mais que lorsqu'une personne était fatiguée mentalement, elle était obligée de faire avec.

J'avais dit à Rosa que je ne me sentais pas bien et, comme elle n'avait pas pris ma température et ne m'avait pas forcée à avaler des médicaments contre le rhume, elle devait se douter que ce qui me clouait au lit n'était pas une affection qu'elle pouvait soigner.

Ma poitrine me faisait mal. J'avais l'impression qu'elle était vide, mais ce vide était douloureux. J'en voulais à Rider d'avoir fait cela maintenant, quand il souffrait de la perte de Jayden, car je ne pouvais pas être présente pour lui.

Serrant le coussin contre mon cœur, je roulai sur le côté et fermai les yeux. Je m'étais rendu compte que j'avais changé au moment où il était devenu clair que Rider, lui, était resté figé dans le temps.

Je remontai mes genoux vers ma poitrine et mes pensées me ramenèrent au jour de la rentrée, la première fois où j'avais revu Rider. Puis je pensai aux moments que nous avions passés ensemble, à ce que nous nous étions dit. Il y avait eu des signes. Je les avais remarqués, mais je ne m'étais pas doutée de l'importance du problème. Je m'étais laissé aveugler par mes propres préoccupations et par ce que Rider me faisait ressentir. Aurais-je pu faire quelque chose pour changer la donne, des semaines, voire des mois plus tôt ?

Rien n'était moins sûr.

Il m'avait fallu quatre ans pour commencer à évoluer réellement. Et même si je n'étais plus la même, il me restait encore du chemin à parcourir. Rider, lui, n'avait pas encore fait le premier pas.

Keira m'envoya un message dans l'après-midi pour prendre de mes nouvelles. Je lui répondis que je ne me sentais pas bien, puis laissai tomber mon portable sur le lit, à côté de moi.

Demain.

Demain, je me lèverai et j'irai au lycée. Je ne pouvais pas me terrer dans mon lit pour l'éternité. Samedi, je me rendrai aux funérailles de Jayden et je serai présente pour Rider s'il avait besoin de parler. Mais j'étais incapable de lui donner davantage. Car même si j'étais prête à me battre pour notre relation, je ne pouvais pas le faire seule. Rider devait se battre à mes côtés.

Et il avait choisi de ne pas le faire.

Mes yeux étaient humides, mais aucune larme n'en tombait. Le soleil avait commencé à se coucher lorsqu'un léger coup résonna contre la porte. Lorsqu'elle s'ouvrit, je m'assis et Carl entra. Il portait une blouse d'hôpital bleu clair.

— Comment tu te sens ? me demanda-t-il sans s'approcher.

Une partie de moi aurait voulu mentir, parce que je n'étais pas certaine d'être prête à lui parler, surtout s'il voulait parler sérieusement, mais je n'en fis rien.

— Ça va mieux.

— Tu veux un peu de compagnie ?

Je hochai la tête avant de m'adosser à la tête de lit. Je serrais toujours le coussin contre mon cœur.

Carl s'assit au bord du lit, tourné vers moi.

— La semaine a été longue, pas vrai ?

Je hochai encore une fois la tête.

— Et on est à peine mercredi, dit-il avec un petit sourire. (Lorsqu'il tourna la tête, je me rendis compte qu'il avait de plus en plus de cheveux blancs au niveau des tempes.) Tu vas au lycée, demain ?

— Oui. (Je m'éclaircis la voix.) C'est prévu.

— Tu as raison. C'est bientôt les vacances. Ce serait dommage de prendre du retard, dit-il en croisant les jambes. Je sais que tu as discuté avec Rosa, lundi, et j'aurais voulu venir te voir avant, mais à l'hôpital, ça a été la folie. Il fait froid et les gens ne savent pas se servir d'un chauffage au pétrole. Les opérations se sont enchaînées. (Il reporta son attention sur moi et resta silencieux un instant.) Mais il fallait que je te parle. Que je te présente mes excuses pour ce que je t'ai dit.

Le besoin de minimiser la chose et de lui dire que tout allait bien me démangeait, mais je restai forte. J'attendis qu'il continue en

silence.

— Rosa et moi savons que tu n'es pas Marquette. Nous ne t'avons pas adoptée pour la remplacer, reprit-il. Lorsque nous avons décidé de t'accueillir, tu es devenue notre enfant. À nos yeux, tu es aussi importante que Marquette et tout aussi extraordinaire qu'elle l'était.

Mon cœur se serra. Je m'accrochai à mon coussin.

— Nous sommes tes parents, et parfois les parents… font des erreurs. Les miens en ont fait aussi. C'est inévitable. Je sais que j'ai fait une erreur dimanche. J'étais en colère et frustré, et je n'aurais jamais dû te dire une chose pareille. Excuse-moi. Je sais que je t'ai blessée et j'en suis vraiment désolé.

Les lèvres pincées, je hochai la tête et tâchai de me détendre. Malheureusement, la tension que je ressentais dans ma poitrine ne fit que croître.

— Je te pardonne, lui dis-je, et je le pensais.

— Tant mieux. (Il sourit encore et me regarda dans les yeux.) Rosa m'a parlé de ce que tu lui as dit au sujet de Rider et tu as tout à fait raison. Je n'ai pas fait assez d'efforts.

Je ne tenais vraiment pas à parler de Rider.

— On n'est pas…

— Si. Écoute ce que j'ai à dire, d'accord ? (Son ton empli de sincérité me poussa à lui obéir.) Je me suis montré bien trop critique à l'égard de Rider. J'ai laissé mes préjugés et mes expériences prendre le dessus et ce n'est pas bien.

Je repensai à ce que m'avait dit Rosa la veille sur Carl et les choses dont lui seul pouvait me parler.

— J'avais un frère, dit-il à ma grande surprise. Il s'appelait Adrian. Il n'avait que deux ans de plus que moi. La ville était différente, mais il y avait déjà des problèmes. La violence des rues n'est pas une nouveauté, et comme aujourd'hui, elle touchait de nombreuses

personnes. Pour certains, de façon plus intime que d'autres. (Il se passa la main dans les cheveux.) Ce n'était pas forcément avec des armes à feu. Parfois, ils avaient des couteaux ou des battes de base-ball, tout ce qui leur tombait sous la main. Il leur arrivait aussi de se battre à mains nues. Tout, même des poings, peut se transformer en arme mortelle.

Oh, mon Dieu ! Je me doutais de la chute de l'histoire et cela me donnait la nausée.

— Adrian a toujours été un fauteur de troubles. Il a arrêté le lycée dès la première année. Pour être franc, je ne savais pas ce qu'il faisait de ses journées. Nous étions très différents. Il avait toujours de l'argent et je savais qu'il ne provenait pas d'un travail honnête. Dans les années 1970, le chômage a commencé à exploser. Il y avait très peu d'opportunités, m'expliqua-t-il. C'était un mercredi. Adrian était à la maison. Je me souviens que ma mère pleurait et que mon père a demandé à mon frère de partir. Je ne sais pas ce qui s'était passé exactement car mes parents ne m'en ont jamais vraiment parlé. Je crois qu'ils se sentent coupables car s'ils ne lui avaient pas demandé de partir, il serait peut-être toujours en vie.

Carl rejeta la tête en arrière en soupirant.

— Il est mort une semaine plus tard. D'un coup de batte de base-ball dans la tête. Ce n'était pas qu'il était au mauvais endroit au mauvais moment. On ne sait pas pourquoi il a été tué. La police penchait pour une histoire de drogue, mais personne n'a réellement enquêté sur sa mort. Adrian n'était qu'un gamin de la rue parmi tant d'autres.

— C'est… horrible.

Avaient-ils pensé la même chose pour Jayden ? Je connaissais déjà la réponse à cette question. Je ne voulais simplement pas y réfléchir.

Ses yeux noirs brillaient.

— Adrian a fait de mauvais choix. Semblables à ceux qu'a faits ton jeune ami, je présume. Ça ne rend pas la situation plus facile à accepter. Et ça n'empêche pas de se demander ce qu'aurait été sa vie si elle n'avait pas été gâchée ainsi.

— Oh, mon Dieu ! murmurai-je sans le quitter des yeux. Je ne savais pas.

— Tu ne pouvais pas le savoir. Je n'ai jamais eu de raisons de t'en parler. (Il s'interrompit, comme s'il réfléchissait.) Mais j'aurais dû prendre le temps de le faire.

En y repensant, il y avait eu des indices au fil des ans, des paroles qu'il avait prononcées qui prenaient tout leur sens.

— Je suis désolée.

— C'était il y a bien longtemps, mais merci. (Il tapota ma jambe à travers les couvertures.) Lorsque Rider est revenu dans ta vie, il m'a fait penser à Adrian, dans sa désinvolture, sa façon d'agir comme s'il ne se souciait de rien.

Je baissai les yeux. La vérité que me renvoyaient ces mots était douloureuse. J'ignorais si Rider se souciait de lui-même. J'avais cru que c'était le cas.

— Et ce qui est arrivé à ce jeune garçon a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. J'ai laissé mon passé m'aveugler. Je ne connais pas Rider. J'ai peut-être tort. Je l'espère en tout cas. Et d'après ce que m'a dit Rosa, ça m'en a tout l'air.

Quand je le regardai dans les yeux, je compris où il voulait en venir. Je n'avais pas le cœur de lui dire que ça n'avait plus la moindre importance.

— Je vais faire des efforts. Parfois, tu auras sans doute l'impression que je n'en fais pas assez, mais je ferai de mon mieux. Je souhaite seulement que tu sois heureuse et en sécurité. Tu es assez intelligente pour faire les bons choix. J'ai tendance à l'oublier.

Oh, Seigneur ! Oh, mon Dieu ! Les larmes me brûlaient les yeux.

— Il y a autre chose que je voudrais te dire. J'ai conscience que j'ai été trop insistant par rapport à la médecine. J'avais tort. Rosa m'a dit que tu voulais devenir assistante sociale. J'aurais dû t'écouter lorsque tu nous en as parlé, la première fois, me dit-il, et je lâchai le coussin auquel je m'étais accrochée comme à une bouée de sauvetage. Je trouve que c'est un choix admirable et ça prouve que tu es capable de prendre de bonnes décisions pour toi-même. Je le vois, à présent.

Plusieurs secondes passèrent. J'étais pétrifiée. Ses paroles se répétaient à l'infini dans mon esprit.

Puis quelque chose se fissura en moi et un sentiment libérateur m'envahit. Sans réfléchir, je me jetai sur Carl pour le prendre dans mes bras et manquai le faire tomber du lit.

Lorsqu'il me rendit mon étreinte, pour la première fois depuis des années, ma gorge ne se noua pas. Les émotions ne m'empêchèrent pas de respirer. Les larmes ne restèrent pas bloquées. Elles coulèrent librement sur mes joues.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 37

Le papillon me narguait.

J'observais mon portrait que Rider avait fait le jour où Jayden avait été tué. Non, il n'avait pas été tué. Il avait été assassiné. C'était un terme dur, difficile à concevoir et à prononcer, mais je devais me confronter à la réalité de ce qui était arrivé à Jayden. Il n'était pas mort d'une cause naturelle et tragique comme Marquette. Il n'avait pas été tué dans un accident de voiture. Il avait été assassiné violemment pour des raisons futiles, comme le frère de Carl.

Mon regard se posa sur mon savon sculpté en forme de papillon, puis revint vers le dessin. L'un était terminé. Pas l'autre. Fermant les yeux, je me remémorai la longue journée qui venait de s'écouler.

Rider n'avait été que l'ombre de lui-même. Il m'avait à peine murmuré un bonjour. J'avais eu l'impression que des milliers de kilomètres nous séparaient. Après le cours, j'avais cru qu'il viendrait me parler, mais visiblement il n'avait pas changé d'avis. Il s'était contenté de me dire au revoir et de partir.

Keira s'était aperçue que quelque chose clochait et avait rapidement compris que Rider et moi… n'étions plus ensemble.

— C'est peut-être à cause de ce qui s'est passé avec Jayden. Enfin, pas que tu m'aies demandé mon avis, mais… ne baisse pas les bras, Mallory. Vous êtes faits l'un pour l'autre, c'est flagrant.

La mort de Jayden avait bouleversé Rider, mais ce n'était pas le fond du problème.

Le mal qui rongeait Rider était profondément ancré en lui. Il était dans ses os, dans la moindre cellule de son corps.

J'ignorais ce qui aurait pu changer la façon dont il se voyait. Tout ce que je savais, c'était qu'il m'avait fallu des années pour atteindre des résultats et que j'avais encore du chemin à parcourir.

Même si j'espérais que Rider irait enfin de l'avant, il ne se passerait rien tant qu'il ne serait pas prêt.

Et il n'était pas prêt.

— Il faut qu'on parle.

Je me crispai. On était vendredi, juste avant la pause de midi, et je me tenais devant mon casier. Quand Paige prononçait ces mots, cela ne présageait jamais rien de bon. Je ne savais pas de quoi elle voulait discuter, mais je fermai la porte de mon casier et lui fis face tout en rangeant mon cahier d'expression orale dans mon sac. En la voyant, je restai un moment interdite.

Ses yeux étaient rouges et gonflés. Ses cheveux étaient attachés en queue-de-cheval basse et le pantalon de jogging qu'elle portait était trop grand d'une ou deux tailles. Elle carra les épaules.

— Écoute, on ne s'entend pas, toutes les deux. On n'a qu'une seule chose en commun, dit-elle comme si c'était l'évidence même.

Toutefois, nous avions plus de choses en commun qu'elle ne le pensait, et c'était sans doute la raison pour laquelle il n'y avait aucune trace d'animosité dans sa voix.

— Et cette chose, c'est Rider.

Je me tendis.

— Je ne sais pas ce qui se passe entre vous, mais je trouve ça vraiment dégueulasse de ta part de lui faire ça après ce qui est arrivé à Jayden.

Je la regardai, bouche bée.

— De lui faire ça ?

Un éclat de surprise passa dans ses yeux. Sans doute parce que je n'avais pas hésité un instant à prononcer ces quatre mots. Elle se reprit rapidement.

— Ne fais pas l'idiote. Tu as quitté Rider alors qu'il a vu un ami, un ami qu'il considérait comme son frère, mourir devant lui.

Étais-je passée dans un monde parallèle sans m'en rendre compte ?

— Je n'ai pas quitté Rider.

— Arrête de dire des conneries. (Ses yeux lançaient des éclairs.) Il était déjà déprimé après la mort de Jayden et maintenant, il est au trente-sixième dessous.

Complètement perdue, je secouai la tête.

— Je ne sais pas ce que t'a dit Rider, mais je… Je ne l'ai pas quitté.

Paige eut un rire sans joie.

— Je sais que tu mens parce qu'il n'aurait jamais quitté sa petite Souris adorée.

Je haussai les sourcils.

— Bon sang, tu veux savoir combien de fois il m'a parlé de toi ces dernières années ? Pour me dire à quel point il te trouvait parfaite, gentille et intelligente ? À moi ? Alors que j'étais la fille avec qui il était censé sortir avant que tu reviennes dans sa vie ?

Je me demandai si ç'aurait été impoli de ma part de lui donner un coup sur la tête avec le livre que je tenais à la main.

— Alors je sais que tu me racontes des bobards. Il n'aurait jamais fait une chose pareille. Tu l'as laissé tomber après nous avoir vus tous les deux sur le canapé dimanche dernier, m'accusa-t-elle. Il ne s'est rien passé entre nous. Pourtant, j'aurais adoré que ce soit le cas.

Je plissai les yeux et resserrai ma prise sur mon livre. C'était un livre bien lourd et bien épais.

— Je savais que tu lui briserais le cœur. Il t'aime et…

— S'il t'a dit que je l'avais quitté, alors c'est lui qui ment. (Énervée, je fourrai le livre dans mon sac et refermai la fermeture Éclair d'un geste vif.) Je ne l'ai pas quitté à cause de ce qui s'est passé dimanche… ou pour toute autre raison d'ailleurs, parce que je ne l'ai pas fait. Écoute, je suis désolée si tu penses le contraire. Je ne… Je ne ferais jamais rien qui puisse blesser Rider. C'est lui qui m'a quittée.

Incrédule, elle me dévisagea longuement.

— Il ne m'a rien dit. J'en ai déduit que c'est toi qui l'avais quitté parce que je savais… Je pensais… qu'il ne le ferait jamais.

— Eh bien, tu t'es trompée, rétorquai-je en m'éloignant.

Annoncer à l'ex de Rider qu'il m'avait quittée n'avait pas arrangé mon humeur.

Bien sûr, Paige se mit en travers de mon chemin.

— Pourquoi il a fait ça ?

Je serrais tellement les dents que ma mâchoire me faisait mal. Je regardai au bout du couloir. Ce n'étaient pas ses affaires, mais comme j'étais frustrée, je lui dis toute la vérité.

— Parce qu'il pense que c'est mieux ainsi. Pour moi. Que je mérite mieux que lui.

— C'est… c'est ridicule.

— Je suis d'accord, marmonnai-je.

— C'est très con, continua Paige. Et tu comptes le laisser croire ça ?

— Le laisser croire ? J'ai essayé de lui faire entendre raison, mais ça ne change rien à la façon dont il se voit.

— Essaie encore !

— Ce n'est pas si simple que ça. Tu… Tu sais ce qu'il a vécu, pas vrai ? Il t'a parlé de… certaines choses. Elles sont ancrées profondément dans son esprit. Je peux lui dire des milliers de fois qu'il mérite tout le bonheur du monde, mais c'est à lui d'y croire. Pas à moi.

Paige cligna les yeux.

Un professeur sortit d'une salle de classe et fronça les sourcils en nous voyant.

— Vous n'êtes pas censées être ici, toutes les deux. Dépêchez-vous d'aller en classe ou à la cantine.

Paige leva les yeux au ciel et lui tourna le dos.

— Il faut que tu insistes, me dit-elle en reculant. Si tu tenais vraiment à lui, tu le ferais.

Je la regardai s'éloigner en silence. Insister ? Si seulement la solution était aussi simple.

C'était une journée magnifique. Je ne savais pas si c'était une bonne chose pour un enterrement.

Au fond de moi, j'avais le sentiment que la matinée n'aurait pas dû être aussi belle. Je n'étais pas certaine qu'Hector et Mme Luna apprécient que le soleil brille autant. Peut-être était-ce pour leur rappeler que, malgré tout, il y avait de la beauté en ce monde. Peut-être que ce ciel bleu sans nuages avait un sens caché. Je l'ignorais.

C'était la première fois que j'assistais à des funérailles.

Ainsley m'avait rejointe devant l'église que fréquentaient les Luna. On était restées longtemps dans l'entrée avant que le service commence. Mes pieds, surtout mes orteils, étaient écrasés dans des escarpins noirs. Je n'avais jamais rien porté de tel. Je les avais empruntés à Ainsley à la dernière minute lorsque je m'étais rendu compte que je n'avais pas de chaussures pour aller avec mon pantalon et mon chemisier noirs.

Je n'avais pas vu Hector ni Rider. Du moins, pas avant que les portes s'ouvrent. La première chose que j'avais remarquée, c'étaient les chaises, puis, même si je n'avais pas eu envie de regarder, mes yeux avaient remonté l'allée centrale recouverte d'un tapis marron, jusqu'aux gerbes de fleurs et, enfin, jusqu'au cercueil.

Le cercueil était ouvert.

Je voyais le bout du nez de Jayden et l'arrondi de son front. Avec Ainsley, on resta au fond de l'église. J'aurais été incapable de me rapprocher. Je ne voulais pas voir Jayden comme ça car j'avais peur de ne me souvenir que de cette image.

Pendant que les gens s'installaient sur les bancs, j'aperçus Hector et Rider. Ils étaient à l'avant, tous les deux très pâles. La grand-mère d'Hector était déjà assise, nous tournant le dos, recroquevillée sur elle-même.

Rider était habillé comme Hector : chemise blanche et pantalon noir. Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi à les observer, mais soudain Rider se retourna et planta son regard dans le mien.

Pendant plusieurs secondes, on fut incapables de se détourner. Puis Hector lui parla. Rider se retourna et je fermai les yeux en soufflant.

— Tu vas aller lui parler ? me demanda Ainsley à voix basse.

— Non. (Je nouai mes doigts autour de l'anse de mon sac.) Enfin, s'il veut me parler, je lui répondrai, mais… je ne veux pas provoquer une scène. Ce n'est pas le moment.

Ainsley se pencha vers moi.

— Tu crois que ça provoquerait une scène ?

Je secouai la tête.

— Je n'en sais rien, mais je… préfère ne pas prendre de risques.

L'église se remplissait rapidement. Je vis Keira et Jo s'asseoir sur un banc de l'autre côté de la salle. Elles ne nous avaient pas vues et je

ne pouvais pas vraiment les appeler pour attirer leur attention.

Quand le service commença, le pasteur récita des versets de la Bible, puis il parla de la mort et aussitôt mon regard se posa sur le cercueil. J'essuyai mes yeux avec ma paume.

Je ne comprenais pas comment une telle chose pouvait se produire. Comment quelqu'un pouvait-il tuer une personne de sang-froid ? Et pour quelles raisons ? Quelques centaines de dollars impayés ? Cette incompréhension montrait que, malgré mon enfance difficile, je menais une vie privilégiée. Contrairement à certains jeunes de mon âge, je n'avais pas à me soucier de ce genre de choses.

J'observai de nouveau sa famille, assise aux trois premiers rangs. Rider se tenait à côté d'Hector. Je n'étais pas la seule à regarder le frère de Jayden. Ainsley l'observait. Lorsque le visage d'Hector se décomposa, j'eus envie de le prendre dans mes bras. Je n'étais pas douée pour réconforter les gens, mais à cet instant, je n'aurais pas réfléchi une seconde. Ses épaules tremblèrent et il fondit en larmes.

Lorsque le service toucha à sa fin, j'attendis que les gens aient présenté leurs condoléances avant de m'approcher d'Hector. Il se pencha pour répondre à mon étreinte maladroite, mais il ne sembla pas me voir, comme si je n'étais pas vraiment là. Et quand je lui parlai, il murmura des mots incompréhensibles.

Attristée, je m'écartai… et me retrouvai face à face avec Rider. Je sursautai et fis un pas en arrière. Au lieu de le contourner sans rien dire comme j'avais envie de le faire, je me forçai à ne pas bouger.

Ç'aurait été irrespectueux.

Comme Rider ne disait rien, je me mis sur la pointe des pieds et l'enlaçai. Je le serrai le plus fort possible contre moi pour essayer de faire passer tout ce que je ne disais pas dans mon geste. Puis, je ne sais pas pourquoi, je lui confiai ce souvenir :

— Une fois, après la soirée au garage, Jayden m'a dit qu'il vous admirait, Hector et toi. Je… Je me suis dit que ça te ferait plaisir de savoir que ça, c'était réel.

Il plissa les yeux et pinça les lèvres. Alors, sans réfléchir, je déposai un baiser sur sa joue. Je le sentis inspirer sous le coup de la surprise et lui adressai un dernier regard avant de m'éloigner.

Ainsley m'attendait au milieu de l'allée centrale. Elle ne s'était pas approchée avec moi, mais elle fixait du regard Hector et sa grand-mère.

— J'aimerais dire un mot à Hector, dit Ainsley en me serrant dans ses bras. Je t'appelle tout à l'heure, d'accord ?

Je lui rendis son étreinte.

— D'accord.

Quand je sortis de l'église, je fus incapable de retrouver Keira et Jo dans la foule. Aussi me dirigeai-je vers ma voiture. J'ignorais si ce que j'avais dit à Rider lui avait fait du bien ou, au contraire, l'avait blessé. La seule chose que je savais, c'était que les rayons du soleil étaient toujours aussi brillants et que le ciel bleu sans nuages semblait s'étendre à l'infini.

Une fois à la maison, dans ma chambre, j'examinai le papillon inachevé posé sur mon bureau et je repensai à tout ce que j'avais dit à Rider, tout ce que m'avait dit Paige et je sus qu'il y avait encore quelque chose que je devais faire. Que je devais me prouver à moi-même.

J'attrapai mon cahier et un stylo sur le bureau et m'installai sur mon lit. Il était temps que j'écrive mon discours. Et cette fois, je savais exactement ce que je voulais dire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 38

Je n'allais pas vomir.

Peut-être qu'en répétant cette phrase suffisamment de fois, elle se réaliserait. On était mercredi et j'avais eu des haut-le-cœur toute la journée. Au moins, je n'étais pas la seule. Comme moi, Keira n'avait pas touché à son assiette. Le visage blême, elle relisait son discours à voix basse, encore et encore. La feuille de papier tremblait entre ses mains.

Je m'assis en cours d'expression orale sans me rappeler comment j'étais arrivée là. Dans un état second, je vis Paige entrer. Elle avait été absente la veille, tout comme Rider et, bien sûr, Hector.

Je sortis ma feuille de papier et passai mes mains dessus tout en faisant de mon mieux pour respirer profondément, histoire de ne pas m'évanouir.

Il y avait de grandes chances pour que je m'évanouisse.

Alors que la seconde sonnerie retentissait, Rider entra dans la classe. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Je ne m'attendais pas à ce qu'il vienne.

Oh, mon Dieu ! Je ne croyais pas faire ça devant lui.

Mes mains tremblaient tellement que je les posai sur mes genoux. Paige suivit Rider des yeux jusqu'à ce qu'il s'asseye entre nous. Elle le salua d'un sourire triste. J'ignore s'il le lui rendit, mais après s'être installé, il se tourna vers moi. Il s'était rasé et ses vêtements étaient

repassés. Ses cheveux, par contre, partaient dans tous les sens. Mais ça, c'était habituel.

Je ne l'avais plus vu depuis les funérailles, le samedi précédent.

Je n'avais eu aucune nouvelle.

Mais je ne pouvais pas me permettre de me laisser distraire.

Le regard de Rider caressa mon visage.

— Salut.

— Salut, murmurai-je.

Il baissa les yeux et ses épaules se crispèrent.

— Tu crois que…

— Bon, écoutez-moi ! s'exclama M. Santos en tapant dans ses mains. J'ai beaucoup de discours à entendre aujourd'hui, donc on va commencer tout de suite. Nous en sommes au discours numéro trois : « La personne la plus importante pour moi. » C'est l'un de mes préférés. J'espère qu'en écrivant sur la personne qui vous a influencé, vous aurez appris des choses vous concernant. J'espère également qu'après avoir fait ce discours, vous vous souviendrez de chérir cette personne. Car, comme on nous l'a rappelé récemment… (Ses yeux se posèrent sur le siège vide d'Hector.) … la vie est parfois trop courte.

Quand M. Santos appela le premier élève au tableau, j'oubliai que Rider avait voulu me parler. Un autre élève prit ensuite sa place, suivi de Keira qui lut son discours les mains crispées sur sa feuille. À ce stade, j'étais assise sur le bord de ma chaise, à deux doigts de tomber ou de prendre mes jambes à mon cou.

En revenant à sa place, Keira leva ses pouces vers moi. J'essayai de lui sourire car j'étais contente qu'elle ait réussi, mais j'étais trop occupée à me battre contre mon envie de fuir. À côté de moi, Rider avait adopté une position qui ressemblait étrangement à la mienne.

— Leon Washington, le tableau est à toi, dit M. Santos. Je suis certain que nous mourons tous d'envie de savoir quelles ont été tes

influences.

Je n'entendis pas un mot du discours de Leon, mais la classe riait et M. Santos avait l'air de réfléchir sérieusement à une retraite anticipée. J'aurais aimé pouvoir écouter ce qui se disait.

— Mallory Dodge ? m'appela M. Santos, perché sur son bureau. (Quand son regard croisa le mien, ce fut avec la même douceur que celle dont il avait fait preuve la veille quand je l'avais approché avec mon étrange requête.) C'est à toi.

J'entendis Paige hoqueter de surprise.

Je ne me souvenais pas de m'être levée, mais je vis le visage choqué de Rider lorsque je passai devant lui. À mi-chemin, je me rendis compte que j'avais oublié ma feuille. Je dus faire demi-tour pour la récupérer. Mon visage était en feu. Quelqu'un, un garçon, éclata de rire. Il était assis devant Paige.

Elle donna un coup de pied dans sa chaise.

À bien y réfléchir, je m'étais peut-être évanouie et je m'étais cogné la tête. Je n'arrivais pas à croire que Paige ait fait ça. Après quoi, personne n'osa plus se moquer ou, du moins, je ne les entendis pas. Mon cœur battait trop fort pour ça. Lorsque j'arrivai devant le tableau, je me retournai.

Mon regard balaya la classe. La moitié ne me regardait même pas. Ils avaient les yeux rivés sur leurs genoux ou leur bureau. Certains dormaient. Il en restait tout de même la moitié. Eux m'observaient.

Je jetai un coup d'œil à Keira. Elle me sourit et leva son pouce en l'air.

— C'est quand tu veux, me dit M. Santos.

Je hochai la tête. J'avais du mal à déglutir. Face à cette mer de visages, je sentais ma gorge se nouer de plus en plus.

Quelqu'un toussa.

C'était… C'était effrayant. Des larmes me brûlèrent les yeux. Je me tournai vers M. Santos pour… Je ne sais même pas pourquoi, puis je contemplai de nouveau la classe.

Parmi tous les visages, mon regard se posa sur celui de Rider et il… il hocha la tête. Je pouvais presque entendre sa voix dans ma tête. *Tu peux le faire*. Et alors, ces mots devinrent les miens. Il avait raison. J'avais raison. Je pouvais le faire. Ce serait douloureux et sans doute embarrassant… Non, pas embarrassant. Car j'étais la seule à décider si ce que je faisais était honteux ou non. Je pouvais le faire. Sans honte. Et même si j'en ressentais un peu, ce ne serait pas la fin du monde. Ce discours ne durerait pas une éternité. La honte ne durerait pas une éternité. Rien de tout cela ne durerait une éternité.

La seule chose qui comptait, c'était d'essayer.

De vivre.

Dès que je baissai les yeux sur ma feuille, ma gorge se débloqua.

— Certains ont une personne importante pour eux, qui les a influencés plus que quiconque. La consigne de ce discours était de parler de celle-ci, mais en commençant à écrire, je me suis aperçue que j'étais incapable d'en choisir une seule. À la fin de mon histoire, j'espère que vous comprendrez pourquoi, mais pour que tout cela ait un sens, il faut que je commence par le début.

La bouche sèche, je gardai les yeux rivés sur ma feuille. Je m'apprêtais à prononcer les phrases les plus dures à écrire ou à dire de ma vie.

— Quand j'étais petite, je me cachais dans mon placard. Il était sombre et plein de poussière, et il sentait le renfermé. Mais c'était le seul endroit où les monstres me laissaient tranquille. En grandissant, j'ai rêvé que je vivais dans une maison où les placards enfermaient les

monstres et où je pouvais dormir sans peur dans mon lit. Que je vivais dans une maison avec des parents que j'aurais pu admirer et qui seraient devenus un jour le sujet d'un discours comme celui-ci. Je ne vivais pas dans ce genre de maison. Les monstres que je fuyais ont façonné celle que je suis aujourd'hui, en m'apprenant que la gentillesse et l'amour devraient être gratuits. Grâce à eux, je sais qui je ne veux pas être. C'est pour cela qu'ils sont encore importants pour moi.

» Un peu avant mes treize ans, un couple m'a adoptée. En me voyant, ils n'ont pas vu une petite fille effrayée qui ne parlait pas. Ils ont vu une fille tout court. Leur fille. Ils ont consacré tout leur temps libre à effacer mes mauvais souvenirs et à combattre mes cauchemars. Ils m'ont ouvert des portes qui ne m'avaient jamais été accessibles et ont cru en moi. Ils m'ont prouvé que l'amour et la gentillesse peuvent être donnés gratuitement, sans rien attendre en retour. Ils m'ont appris à faire confiance, à ne plus avoir peur.

» Quand j'étudiais chez moi, j'ai rencontré une fille qui n'a jamais eu de problèmes pour parler ou faire de nouvelles connaissances. Au départ, j'étais jalouse de sa nonchalance et de sa facilité à aller vers les gens. Me faire de nouveaux amis n'a jamais été mon fort. Tout nous opposait, et je n'aurais jamais cru qu'un jour elle deviendrait ma meilleure amie. Elle m'a prouvé qu'on peut rencontrer son ou sa meilleure amie au moment où l'on s'y attend le moins. Récemment, elle m'a appris qu'on ne devait pas considérer ce qu'on avait pour acquis.

La partie la plus difficile commençait. Je pris un moment pour respirer avant de continuer :

— Il y a quelques mois, j'ai rencontré un garçon qui a fait preuve de beaucoup de gentillesse alors qu'il ne me connaissait pas. Il était

toujours souriant et charmeur. Je ne le connaissais pas très bien, mais son influence a sans doute été l'une des plus marquantes, car lui aussi m'a appris à ne rien considérer comme acquis, mais surtout à toujours sourire aux inconnus. Il m'a offert sa gentillesse lorsque j'en avais le plus besoin et j'espère, un jour, pouvoir faire la même chose pour quelqu'un.

» La dernière personne importante de ma vie a toujours été à mes côtés, du plus loin qu'il m'en souvienne. Il vivait avec moi dans cette maison infestée de monstres et me protégeait quand ils s'approchaient de trop près. Il me lisait des histoires lorsque je n'arrivais pas à dormir. C'est grâce à lui et à tous les sacrifices qu'il a faits pour me protéger que je peux aujourd'hui me réveiller dans mon propre lit. C'est grâce à lui que j'ai eu une seconde chance.

Je m'arrêtai et pris une grande inspiration. En relevant la tête, je m'attendais à voir toute la classe endormie. Ce n'était pas le cas. Seulement quelques personnes s'étaient assoupies. Le reste de mes camarades m'écoutaient, mais je les voyais à peine. Mon regard se posa sur Paige. Le choc déformait son joli visage. Puis je vis Rider et il… Il avait les lèvres entrouvertes et il se tenait très droit sur son siège, les bras ballants.

Je poursuivis :

— Mais la raison pour laquelle il est si important pour moi, c'est que grâce à lui j'ai compris qu'aider les personnes qui en avaient besoin, même si elles n'en avaient pas conscience, en valait la peine. Il a également été le premier à me montrer que ce que j'avais à dire comptait, que ma voix comptait.

» Certains ont une personne qui les a influencés plus que quiconque. En écrivant ce discours, je me suis rendu compte que j'avais de la chance d'en avoir plusieurs, d'avoir été façonnée par des

gens si différents. J'ai appris que les monstres pouvaient avoir un impact positif. J'ai appris que certaines personnes sont capables d'ouvrir leur maison et leur cœur sans rien attendre en retour. J'ai appris que des inconnus pouvaient se montrer tolérants et gentils. J'ai appris que ceux qui aident les autres font souvent passer leurs propres besoins en dernier. Et surtout, grâce à ces personnes, j'ai appris que j'étais capable d'une chose qui, jusqu'à présent, me paraissait impossible : me tenir devant vous aujourd'hui.

Personne ne parlait. Je ne savais pas si c'était une bonne chose.

M. Santos s'éclaircit la voix.

— Merci, Mallory.

Je retournai m'asseoir sous le regard de mes camarades. Keira paraissait au bord des larmes, mais elle m'adressa un grand sourire. Même Paige ne me quittait pas des yeux.

Une fois assise, je me tournai vers Rider.

Son expression était figée. Il était resté ainsi pendant tout mon discours, sachant que j'avais parlé de lui et que personne, à part Paige, peut-être, ne l'avait compris. Il avait l'air abasourdi.

Moi… Je me sentais si légère que j'aurais pu m'envoler jusqu'au plafond.

J'avais réussi.

Pinçant les lèvres pour ne pas sourire comme une idiote, je me tournai vers l'avant de la classe. Je l'avais fait. Mon Dieu, j'avais parlé devant tout le monde. J'avais buté sur les mots et fait de longues pauses gênantes, mais j'étais allée jusqu'au bout. Des larmes, des larmes de joie me brûlaient les yeux. J'avais envie de danser et de chanter. Il me fallut faire preuve de beaucoup de contrôle pour écouter le discours de Laura Kaye sans sauter sur mon siège et crier.

Lorsque la sonnerie retentit, M. Santos m'appela. Je jetai un coup d'œil en direction de Rider avant de rassembler mes affaires et de

rejoindre le professeur à son bureau.

Il posa une main sur mon épaule en souriant.

— Tu t'en es bien sortie, Mallory.

Mon cœur battait la chamade.

— Ou… Oui.

Il hocha la tête.

— Je voulais juste te dire que j'ai conscience que c'était difficile pour toi, parce que c'était un sujet sensible. Je suis fier de toi.

Ma gorge se noua.

— Merci.

— Maintenant, j'espère que tu prononceras tous tes discours ici, reprit-il. Tu t'en sens capable ?

M'en sentais-je capable ? Je l'ignorais, mais cela ne m'empêcherait pas d'essayer. Je hochai la tête.

— Très bien. (Il me tapota l'épaule.) Passe une bonne soirée.

Je murmurai quelque chose comme « vous aussi » avant de me retourner. Rider était déjà parti. Malgré ce qui s'était passé entre nous, j'étais surprise. Très surprise, même. J'étais persuadée qu'il m'attendrait pour me féliciter, parce qu'il savait plus que quiconque à quel point c'était important pour moi. Pourtant, il n'était nulle part en vue.

En sortant de la classe, je me promis de ne pas laisser son absence ternir mon sentiment de fierté. J'étais déçue qu'il ait disparu sans demander son reste, mais… mais ce que j'avais accompli était bien plus important et je savais déjà comment j'allais fêter ça.

Dès que je rentrai à la maison, je montai dans ma chambre et posai mon sac par terre à côté de mon lit. J'ouvris le tiroir de mon bureau et en sortis mon matériel. Puis j'attrapai mon papillon inachevé et allai m'installer au bord de la fenêtre. Je terminai enfin ma sculpture.

Mon papillon avait de longues ailes délicates qui encadraient son petit corps. Je l'avais même doté d'un minuscule sourire, sous les points qui marquaient ses yeux.

Je le déposai sur mon bureau, sous le dernier dessin que Rider m'avait fait, avant d'ouvrir mon manuel d'histoire. Je devais réviser pour un contrôle.

*
* *

— Mallory ? cria Carl. Tu peux descendre ?

Après avoir placé mes fiches à l'intérieur de mon livre pour marquer ma page, je le fermai et descendis du lit. Il était encore trop tôt pour manger, donc je ne savais pas pourquoi il m'appelait.

Je replaçai une mèche de cheveux derrière mon oreille tout en me dirigeant vers l'escalier. Carl se tenait à l'entrée du salon avec Rosa à ses côtés. Mon regard se posa tout de suite sur ce qu'il tenait à la main. Il s'agissait d'un petit paquet plat et rectangulaire emballé de papier marron.

Je ralentis.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est pour toi, répondit-il en me le tendant.

Je l'observai un instant avant de l'accepter.

— Euh, pourquoi ?

Rosa s'appuya contre Carl.

— Ce n'est pas de notre part, ma chérie.

— Oh. (Je retournai le paquet. Il n'y avait aucune inscription et l'emballage marron me faisait penser à un sac en papier.) C'est de qui ?

— Pourquoi ne l'ouvres-tu pas ? me conseilla Carl.

Euh. Bonne idée. Je glissai les doigts sous le scotch pour le décoller, puis j'ouvris les pans du papier. Au moment où je vis ce qui

se cachait dessous, mon cœur bondit dans ma poitrine.

C'était un exemplaire du *Lapin de velours*.

Pas le vieux que Rider me lisait enfant, mais un livre tout neuf. C'était une édition avec une couverture cartonnée sur laquelle était dessiné le lapin sur un petit talus couvert d'herbe.

Le papier marron me glissa des mains et tomba par terre sans un bruit. Un morceau de papier dépassait des pages. Avec des mains tremblantes, j'ouvris le livre. La languette de papier n'était rien d'autre qu'une page de cahier déchirée. À l'endroit indiqué, plusieurs paragraphes avaient été surlignés en bleu.

« — Qu'est-ce que ça veut dire, être RÉEL ? lui demanda le Lapin. Est-ce qu'on ressent des choses qui vibrent à l'intérieur de soi et qu'on a une manivelle sur le corps ?

— Cela ne tient pas à la façon dont on est fait, répondit le Cheval de Cuir. Si l'on reçoit l'amour d'un enfant pendant très très longtemps et s'il vous aime vraiment, alors on devient Réel.

— Est-ce que cela fait mal ? demanda le Lapin.

— Parfois, répondit le Cheval de Cuir. Mais quand on est Réel, on se moque bien d'avoir mal.

— Je suppose que toi, tu es Réel ? dit le Lapin.

— C'est l'oncle du Garçon qui m'a rendu Réel. C'était il y a très longtemps, mais, une fois que l'on est devenu Réel, c'est pour toujours. »

Rider avait tracé une flèche dans la marge et avait écrit : « C'est pour toujours. »

— Oh, mon Dieu ! murmurai-je d'une voix rauque.

Fermant les yeux, je serrais le livre contre mon cœur. Ces quelques lignes qu'il avait surlignées étaient les plus importantes. Elles résumaient ce que j'avais ressenti, la manière dont j'avais changé. Cela ne s'était pas produit du jour au lendemain, mais à présent, je ne pouvais plus revenir en arrière. J'avais réussi à changer parce que j'étais aimée. Par Carl et Rosa, par Ainsley et même par Rider, mais surtout par moi-même.

Carl s'éclaircit la voix.

— Tu devrais aller ouvrir la porte.

Je rouvris vivement les yeux et les regardai.

— Quoi ?

Rosa désigna la porte d'un geste de la tête. Elle avait un léger sourire aux lèvres.

— Vas-y, chérie.

Je restai immobile un instant avant de me retourner. Courant vers la porte, je tournai la poignée et l'ouvris. Alors, j'eus le souffle coupé.

Rider se tenait sur le perron. Il se tourna lentement vers moi. Il portait les mêmes vêtements qu'en classe et il avait les mains fourrées dans les poches de son jean. Pour une fois, il avait un vrai pull, bleu marine en laine épaisse.

Il me dévisagea avant de poser les yeux sur le livre que je serrais contre moi.

— Je suis réel.

Ces trois mots – « Je suis réel » – n'avaient sans doute aucun sens pour les autres, mais moi, je savais que c'étaient les plus importants de tous. Les larmes me montèrent aux yeux et je m'écartai pour le laisser passer.

Visiblement soulagé, il entra. Quand je refermai la porte derrière lui, j'étais incapable de parler, mais pas pour les raisons qui me bloquaient d'habitude.

— Laisse la porte de ta chambre ouverte, me dit Carl avant de s'éclipser dans la cuisine.

Rosa nous sourit.

Rider me consulta du regard et je hochai la tête. Il me suivit dans l'escalier jusqu'à ma chambre où je laissai la porte ouverte. Plus ou moins. Il y avait environ un centimètre entre le cadre et la porte.

Rider alla s'asseoir sur le bord de la fenêtre. Son regard inquiet me suivit. Je m'installai sur le lit, en face de lui. Un sourire fatigué étira ses lèvres.

— Je ne sais pas par où commencer, me dit-il.

— N'importe où, murmurai-je en serrant le livre contre moi.

L'espoir le disputait à la méfiance dans ma tête.

Il baissa les yeux.

— Alors, je vais commencer par ton discours. C'était… C'était magnifique. Les mots que tu as choisis, ce que tu as voulu dire, bien sûr, mais aussi le courage dont tu as fait preuve pour dire tout ça devant tout le monde. Ça, c'était la plus belle chose de toutes. Et je suis sincère, Mallory.

— Merci, murmurai-je.

— Je… Je voulais te parler avant le cours, mais je suis content d'avoir d'abord entendu ton discours. Je savais que tu avais raison, mais maintenant, j'en suis encore plus convaincu. Tu avais raison à mon sujet, sur la façon dont je me vois et dont je vois les autres. C'est vrai. Je décide tout seul que je n'en vaux pas la peine, sans laisser une chance aux autres de se faire leur propre opinion. Je n'y avais jamais vraiment réfléchi, mais tu avais raison. (Il posa ses coudes sur ses genoux.) C'est bizarre. Tu sais, ce que tu m'as dit à propos de Jayden à l'enterrement et que ça, c'était réel ? Je… À toi, je peux t'en parler parce que je sais que tu comprends, mais jusqu'à présent je ne me

sentais pas réel. Et par certains aspects, je n'ai toujours pas l'impression de l'être.

— Je comprends. Je comprends tout à fait.

Il leva les yeux et les plongea dans les miens.

— Je sais. On a tous les deux été ce satané lapin. (Il eut un rire rauque.) Samedi, aux funérailles de Jayden, j'ai… j'ai beaucoup réfléchi. Je me suis dit que c'était injuste que Jayden soit allongé dans ce foutu cercueil et c'est là que j'ai eu une révélation. J'ai compris que je vivais comme si je n'avais rien. Aucune famille. Aucun avenir. Personne qui se souciait que je sois là ou pas. Et j'ai regardé Jayden. J'étais assis à côté de son frère et de sa grand-mère et je… (Sa voix se brisa. Je sentis mon cœur se serrer.) Jayden avait une famille. Il avait un avenir. Tu vois ? Des tas de gens se souciaient de savoir s'il était là ou pas, et pourtant il est mort dans la rue.

Rider se passa la main dans les cheveux.

— Et moi, je suis toujours là. J'ai vraiment de la chance, parce que je n'ai jamais été prudent. Henry aurait très bien pu me tuer.

Je hoquetai de surprise. Rider avait raison. Plus d'une fois, j'avais cru que M. Henry l'avait battu à mort.

— Quand les amis d'Henry… s'en prenaient à moi, je me disais que j'avais sans doute fait quelque chose. Que, quelque part, c'était ma faute…

— Quoi ? Ce n'était pas ta faute, Rider. Tu n'as jamais été fautif…

— Je sais, mais parfois… mes pensées s'embrouillent. (Il marqua une pause.) Quand j'étais en foyer, je n'avais aucun instinct de survie. Je répondais aux garçons plus âgés et plus grands que moi. Ils m'ont frappé des tonnes de fois, mais je m'en moquais. Quand Mme Luna m'a recueilli, c'était déjà trop tard pour moi, ou du moins c'est ce que je pensais. Elle a essayé de m'aider. Elle essaie toujours… J'ai fait tellement de choses stupides qui auraient pu me tuer !

Je ne supportais pas d'entendre ce genre de choses. Elles me terrifiaient.

— Jayden a fait une ou deux erreurs et il est mort. Moi, je suis toujours là. (Il rejeta la tête en arrière en soupirant.) On m'a donné des opportunités que d'autres n'ont jamais eues et je n'ai pas su les saisir. Maintenant, je me demande s'il est trop tard.

— Il n'est pas trop tard, murmurai-je et je le pensais sincèrement.

Je le vis déglutir péniblement.

— Après les funérailles, je suis rentré à la maison et j'ai ouvert ce livre. J'ai… Je l'ai relu. Je ne sais pas pourquoi, mais quand je suis arrivé à cette partie, je… ça a résonné en moi, tu vois ? J'ai ressenti la réalité des paroles du Cheval de Cuir au plus profond de mon corps. Parfois, être réel fait mal. Être aimé fait mal. Mais la vie est ainsi faite et il ne peut pas en être autrement.

Posant le livre sur mes genoux, je passai les doigts sur la couverture cartonnée. Je repensai aux paroles du Cheval de Cuir. Elles pouvaient être interprétées de multiples façons. Pour moi, elles voulaient dire qu'il fallait se débarrasser de la peur d'être imparfait. Accepter d'être désiré et aimé, vu et entendu.

Rider et moi ressemblions beaucoup au petit garçon et au lapin qui voulait devenir réel. Nous avions dépendu l'un de l'autre trop longtemps. On nous avait mis de côté. Personne n'avait voulu de nous, alors que nous n'aurions rien demandé de mieux que d'être chéris et aimés. Nous voulions nous sentir réels car nous avions tous les deux peur de l'alternative. Pour beaucoup, l'alternative était la mort. Pour moi, pour nous, c'était l'idée d'être coincés dans le temps. De ne jamais évoluer. De ne jamais nous voir ou voir les autres différemment.

— Je veux changer, continua-t-il d'une voix enrouée. Je ne veux pas rester bloqué comme ça pour l'éternité.

Je levai les yeux vers lui.

— Je t'ai quittée parce que je pensais que ce serait mieux ainsi, pour que tu puisses rencontrer quelqu'un de stable avec un avenir devant lui. Dans mon esprit, tout… tout se mélangeait. J'essaie, j'essaie vraiment de changer.

Je me figeai.

— Tu ne me pardonneras peut-être jamais de t'avoir blessée. Je comprendrais. Je comprendrais également si tu ne veux pas me voir pendant que j'entame ce travail sur moi-même, pour être quelqu'un de meilleur… mais je veux devenir la personne que tu mérites.

Oh, mon Dieu !…

— Je veux être cet homme avec un avenir, un homme stable avec de l'espoir, admit-il en glissant jusqu'au bord de la fenêtre. (Quand il me regarda dans les yeux, les siens avaient un éclat qui me déchira le cœur.) Je veux mériter ton amour et si tu acceptes d'être avec moi, je te promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour devenir cet homme. Je ne cesserai jamais d'essayer. Jamais.

Oh. Mon. Dieu.

— Et je veux que tu saches que j'ai bien entendu ton discours, dit Rider d'une voix rocailleuse. Je t'ai protégée pendant toutes ces années, c'est vrai, mais aujourd'hui, c'est toi qui m'as sauvé.

Mon cœur ralentit avant de s'emballer. Alors, je réagis sans réfléchir. Je posai le livre sur mon lit et m'élançai vers Rider tandis qu'il se levait. On se rencontra à mi-chemin. Je l'enlaçai et on se retrouva par terre. J'étais à moitié assise sur ses genoux, il avait un bras autour de ma taille et le visage enfoui dans mon cou. Je sentis un frisson le parcourir, puis il se mit à trembler. Quand il s'effondra entre mes bras, je sus qu'il abandonnait derrière lui des années passées à rester fort et à ne rien laisser paraître. Je l'étreignis encore plus.

Après quoi, je l’aidai à se reconstruire.

OceanofPDF.com

Épilogue

La télécommande me narguait, posée sur le coussin épais de l'ottomane, à côté d'un plateau qui supportait deux verres et un bol de bretzels à peine touché. Il aurait suffi que je me redresse et que je tende le bras pour l'attraper et cesser de regarder ce match de basket-ball.

Malheureusement, me redresser et tendre le bras étaient impossibles.

Un bras entourait ma taille et si je bougeais trop, je risquais de réveiller Rider. Je ne pouvais pas faire ça. Il était fatigué. Les cernes qui avaient grandi sous ses yeux ces deux dernières semaines m'inquiétaient.

Il avait travaillé plus que d'habitude au garage pour une peinture qu'il avait terminée le jeudi. Hier, après les cours, j'avais enfin pu la voir et, comme toutes les carrosseries peintes par Rider, celle-ci était incroyable. À couper le souffle. Je n'arrivais toujours pas à comprendre comment il arrivait à peindre à la bombe sur toutes les surfaces et à créer des motifs aussi beaux et fins.

Le propriétaire de cette voiture participait à des courses sur circuit près de Frederick. Sur le capot, Rider avait peint un dragon aux écailles vertes et violettes. Des flammes orange et rouges

s'échappaient de sa gueule ouverte et se répandaient sur les côtés du véhicule.

J'avais pris quelques photos avec un véritable appareil pour les ajouter au book de plus en plus important de Rider. Au départ, il avait rejeté l'idée. Il avait encore du mal à accepter son talent.

Je ne comprenais pas comment il ne pouvait pas le voir, mais il évoluait dans le bon sens. Comme tant de choses, comme moi, cela demandait beaucoup de travail.

Quelques semaines plus tôt, Rider m'avait avoué que de temps en temps il ouvrait l'album que nous avions choisi tous les deux à la boutique d'arts plastiques et regardait les photos de son travail. Ses joues s'étaient empourprées. Moi, je trouvais sa réaction adorable. Quand on admirait ses œuvres ensemble, il rougissait aussi.

Mais ce n'était pas la peinture qui avait fatigué Rider au point de s'endormir à l'instant où sa tête avait touché le coussin du canapé.

Aujourd'hui avait été un grand jour pour lui.

Ce matin avait eu lieu le test d'admission aux universités pour lequel il avait étudié pendant des semaines. Un sourire étira mes lèvres. Par le passé, il ne se serait sans doute jamais imaginé étudier pour un examen un jour. Sa décision de se lancer dans l'aventure avait choqué tout le personnel du lycée. Hormis M. Santos, bien sûr.

À la télé, quelqu'un marqua un but et le public explosa de joie. Disait-on un but ? Un point ? Je n'en avais pas la moindre idée. Ah, si seulement j'avais des pouvoirs télékinésiques ! Bouger des objets par la simple force de l'esprit aurait été génial.

Baissant les yeux vers la main de Rider, posée sur mon bas-ventre, je goûtai cette sensation. L'excitation que j'éprouvais près de lui ne s'était pas estompée. Je doutais qu'elle disparaisse un jour.

De la peinture bleue était restée incrustée sur le côté de son majeur. Il avait toujours du mal à retirer toute la peinture.

J'appuyai ma tête en arrière et regardai sur ma droite. Lorsque mes yeux se posèrent sur le beau visage de Rider, j'eus la sensation que des milliers de papillons s'envolaient à l'intérieur de ma poitrine. J'avais l'impression d'être un voyeur, mais je continuai de l'observer. Une mèche de cheveux de la couleur du café tombait sur son front. Ses cils épais, plus foncés que ses cheveux, effleuraient ses joues. Ses lèvres pulpeuses étaient légèrement entrouvertes.

Parfois, les années pendant lesquelles j'avais cru ne plus jamais le revoir me paraissaient très lointaines. À cette époque, le simple fait d'être allongée près de lui, dans ses bras, était un rêve auquel je m'étais rarement autorisée à penser. Aujourd'hui, c'était la réalité.

La vie était étrange.

— Si tu prends une photo, ça durera plus longtemps, murmura-t-il.

Mes yeux s'arrondirent et le rouge me monta aux joues.

— Quoi ?

Ses paupières se soulevèrent lentement, révélant des iris qui n'étaient pas tout à fait marron ni verts.

— La photo durera plus longtemps. Tu pourras la serrer dans tes bras le soir quand je ne suis pas là. La poser contre ton cœur. L'étreindre très fort.

Je levai les yeux au ciel, mais un sourire amusé étira mes lèvres.

— N'importe quoi.

— Oui, oui. (Il étira ses bras au-dessus de sa tête et bâilla.) Quand rentrent Carl et Rosa ?

Je jetai un coup d'œil à l'horloge gris clair.

— Sans doute dans une heure.

— Heureusement que je suis réveillé, alors. Je n'aurais pas voulu qu'ils me voient te baver dessus.

— Oui, répondis-je avec un grand sérieux, ça aurait fait mauvais genre.

Rider sourit, mais Rosa et Carl n'auraient pas sauté de joie en nous voyant collés l'un à l'autre sur le canapé. Ce n'était pas qu'ils refusaient que Rider et moi… soyons proches, mais ils avaient encore du mal à s'habituer à notre relation. Eux aussi avaient du chemin à parcourir, mais c'était en bonne voie. Au moins, ils faisaient des efforts. Ils avaient laissé tomber leurs préjugés.

La décision de Rider de prendre sérieusement son avenir en main avait aidé sa cause. Savoir qu'il étudiait pour passer le test d'admission aux universités avait adouci Carl. Il n'était pas encore tout à fait conquis, mais je savais qu'il commençait à respecter Rider. Il ne le voyait plus comme le garçon sans avenir qui allait me faire sortir du droit chemin. Malgré tout, nous trouver enlacés sur le canapé n'aurait pas plaidé en sa faveur. Je me redressai.

Rider resserra sa prise sur ma taille et nous fit légèrement rouler jusqu'à ce que je me retrouve sous lui. Je posai les mains sur ses épaules. Quand je levai les yeux, son sourire en coin fit battre mon cœur plus fort.

— Où tu vas ? demanda-t-il.

— Je me lève. (Mes doigts s'enfoncèrent dans le tissu de son tee-shirt.) Carl te… jettera dehors… s'il nous surprend comme ça. Et tu ne veux pas savoir ce que Rosa fera.

— C'est vrai. (Il baissa la tête et caressa mon nez avec le sien.) Rosa me fait toujours aussi peur.

Je gloussai.

— Toi, tu trouves ça drôle, mais elle est effrayante. (Penchant la tête sur le côté, il m'embrassa sur la joue.) Je suis persuadé qu'elle est capable de faire le maximum de dommages en un seul coup. Elle est docteur. Elle connaît ce genre de choses.

Je ris encore une fois. J'étais incapable d'imaginer Rosa frapper qui que ce soit. Je lui tapotai l'épaule.

— Ça va bien se passer.

— Tu devras peut-être me protéger.

Il m'embrassa sur l'autre joue.

Le coin de mes lèvres se retroussa.

— C'est… faisable.

Cette fois, sa bouche effleura mon front.

— Excuse-moi de m'être endormi dès que je suis arrivé. On n'a pas eu beaucoup de temps à nous dernièrement, et pour une fois que je n'ai pas à étudier ou à peindre, je m'endors sur toi.

J'aimais qu'il s'endorme sur moi.

— Ce n'est pas grave. Tu as… travaillé dur. Tu penses avoir réussi ?

Rider releva la tête.

— Je crois, oui. J'ai seulement hésité sur une ou deux questions.

Ravie pour lui, je souris.

— Tu as hâte d'avoir les résultats ?

— Bien sûr, mais… (Les sourcils froncés, il s'interrompit.) Il y a encore beaucoup de choses à régler. J'ai jusqu'au mois de juin pour faire une demande de bourse, mais comme je viens à peine de commencer à travailler sérieusement, ce n'est pas sûr que je l'obtienne. À part si, bien sûr, j'ai un score miraculeux au test.

— Tu pourras toujours postuler pour le deuxième semestre. Si tu n'arrives pas à trouver une place à l'automne, ce ne sera pas… fichu, lui dis-je. Et dans peu de temps, tu seras avec moi à College Park, en études d'art.

— Tu as raison. (Un sourire malicieux apparut sur ses lèvres.) Je pense qu'on devrait fêter ça. (Il marqua une pause et bougea ses

sourcils de manière suggestive.) On a cinquante minutes devant nous. Il ne m'en faut que… cinq. Tout au plus.

— Oh, mon Dieu ! m'exclamai-je en riant et en le repoussant. Tu es affreux.

— Je ne suis pas affreux. (Quand il me regarda dans les yeux, l'avalanche d'émotions que je ressentis me fit tourner la tête.) Je suis amoureux.

Seigneur. Mon cœur gonfla comme un ballon. L'espace de quelques secondes, je fus incapable de parler.

— Je t'aime aussi, murmurai-je.

— Je sais.

Quand Rider m'embrassa, je ne pensai plus à rien. J'avais encore du mal à croire qu'un baiser pouvait avoir cet effet, que lorsque sa langue effleurait la mienne, j'en oubliais le reste du monde.

On se sépara bien trop vite à mon goût. Rider se redressa et m'attira sur ses genoux. Les bras ballants, je me contentai de le dévisager. Un sourire empli de fierté ornait ses lèvres, mais cela m'était égal. Je pensais à tout ce que nous pouvions faire en cinquante minutes.

— Comment ça se passe, avec le Dr Taft ? me demanda-t-il en écartant légèrement les jambes. Je n'ai pas eu le temps de te poser la question, hier.

Hein ? Je fronçai les sourcils. Je ne pensais qu'à l'embrasser et à faire d'autres choses tout aussi agréables, et lui, il me parlait de mon psy ?

Rider rit et me donna une petite tape sur la jambe.

— Concentre-toi.

Je lui adressai un regard noir. J'avais du mal à me concentrer quand j'avais aussi chaud.

— Ça… s'est bien passé. On a parlé de ce que je ressentais et de la façon dont je… gérais mon stress.

J'avais recommencé à voir le Dr Taft une fois toutes les deux semaines, parce que j'avais ressenti le besoin de parler à quelqu'un qui ne faisait pas partie de mon quotidien et que j'avais encore du travail à faire sur moi-même. La première fois que j'étais retournée à son cabinet, deux ans après notre dernier rendez-vous, j'avais eu l'impression de faire un pas en arrière. De reculer au lieu d'avancer. Mais il avait réussi à me faire comprendre une chose essentielle, dont j'avais été consciente sans vraiment l'accepter.

Le passé ne s'effaçait jamais. Il n'était pas fait pour ça.

Il serait toujours là et je devais apprendre à composer avec. Le docteur avait insisté sur le fait qu'essayer d'oublier son passé ne menait qu'à de futures crises existentielles et il avait raison. On ne pouvait pas retirer mon passé de mon cerveau en m'opérant. Celui de Rider non plus. Ni lui ni moi n'oublierions ce qui était arrivé à Jayden.

Mon passé était une partie de moi. Il avait façonné celle que j'étais aujourd'hui, mais il ne me définissait pas. Il ne me contrôlait pas.

Rider se pencha en avant et me prit la main. Il entrelaça nos doigts et la serra encore plus fort.

— Je ne veux pas te perdre.

Ma poitrine se comprima. Je serrai sa main à mon tour. Depuis que Jayden était mort, Rider faisait tout son possible pour devenir meilleur. Se rendre compte qu'on est mortel a souvent cet effet-là.

— Tu ne me perdras pas.

— Bien.

Rider sourit et prit mon visage entre ses mains. Il m'embrassa encore une fois, avec douceur et tendresse. Lorsqu'il s'écarta, son souffle chaud dansa sur mes lèvres.

— Je crois que je veux continuer de t'embrasser.

— Ça me va, répondis-je en souriant.

En vérité, j'allais beaucoup mieux. Je ne m'aimais pas encore à cent pour cent, mais ce n'était pas grave, car je savais que j'étais sur la bonne voie. Parfois, il m'arrivait de paniquer, comme l'autre jour où j'avais dû prononcer un nouveau discours devant toute la classe. J'avais également des bouffées de chaleur en pensant à la fac et quand je me souvenais de Jayden, la tristesse m'envahissait. La mort était un concept effrayant et désarmant. Quant à l'état de santé d'Ainsley, je ne pouvais m'empêcher de me faire du souci pour elle.

J'avais encore beaucoup de travail, mais il n'y avait que moi qui puisse le faire, qui puisse faire entendre ma voix. Personne d'autre. Je devais atteindre la ligne d'arrivée toute seule. Quand j'avais l'impression de rechuter, je m'accrochais à la certitude que ce sentiment ne durerait pas pour l'éternité.

L'éternité.

Avant, je croyais qu'une telle chose n'existait pas. C'était un mot qui, enfant, m'avait effrayée et même hantée. Désormais, je savais qu'il était bien réel, mais il ne me faisait plus peur.

L'éternité, ce n'était pas une petite fille qui se cachait dans son placard. Ce n'était pas non plus celle qui se cachait au fond de la classe. L'éternité, ce n'était pas faire ce que Carl et Rosa voulaient au lieu de prendre le contrôle de ma vie. Ce n'était pas croire que j'étais une fille de remplacement pour eux et que j'allais forcément les décevoir. L'éternité, ce n'était pas être celle qui avait besoin d'être protégée.

L'éternité, ce n'étaient pas la douleur et le chagrin.

L'éternité n'était pas un problème.

L'éternité, c'étaient les battements de mon cœur et l'espoir que portait en lui le jour suivant. L'éternité, c'était savoir qu'après la pluie,

même la plus torrentielle, le beau temps revenait toujours. C'était prendre conscience que les moments de faiblesse n'étaient que temporaires. C'était savoir que j'étais forte. L'éternité, c'étaient Carl et Rosa, Ainsley et Keira, Hector et Rider. Jayden. C'était un dragon qui vivait en moi et qui se débarrassait de mes peurs comme un serpent se débarrasse de sa peau. L'éternité, c'était simplement une promesse de « plus ».

Un travail au long cours.

Et j'avais hâte de m'y atteler.

OceanofPDF.com

Remerciements

En écrivant un roman au sujet de la maltraitance envers les enfants et ses conséquences à long terme, je savais que je m'aventurais sur un chemin sur lequel de nombreuses personnes auraient du mal à me suivre. En effet, certains préféreraient croire que les épreuves qu'ont vécues Mallory et Rider ne sont qu'une œuvre de fiction. Mon but était donc de raconter l'histoire de ces enfants malchanceux qui, à cause du manque d'effectifs et du surmenage des équipes, passent entre les mailles du filet du système, sans toutefois nier les aspects positifs de cette organisation qui protège les plus jeunes.

Plusieurs personnes m'ont demandé pourquoi j'avais choisi de prendre Baltimore comme toile de fond de *L'éternité, c'est compliqué*. La réponse est simple : j'ai grandi près de cette ville et j'essaie toujours de situer mes romans dans des lieux familiers. Je suis allée à Baltimore tellement de fois que j'en ai perdu le compte, mais ici, la ville ne sert pas seulement de décor. En un sens elle est, elle aussi, un personnage à part entière. Comme Rider, Mallory, Jayden, Ainsley, Hector, Keira et tous les autres personnages de ce roman, elle est souvent oubliée par le reste du pays. Pourtant, elle est remplie de beauté et d'espoir.

L'éternité, c'est compliqué n'a pas été facile à écrire. Mallory ne ressemble à aucun autre de mes personnages. Mais alors que je tapais les dernières lignes, j'ai compris qu'il y avait un peu de Souris en chacun de nous.

À présent, j'aimerais remercier tous ceux qui ont cru en cette histoire et m'ont aidée à la transformer en roman.

Merci à mon agent Kevan Lyon de m'avoir soutenue et de continuer à être la meilleure en son domaine. Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans Margo Lipschultz et l'équipe de Harlequin Teen. Merci à Mallory Dodge et Rosa, qui m'ont permis d'utiliser leur nom.

De la part de certaines personnes, j'ai reçu une aide toute particulière. Un grand merci à Ashlynn King, qui a lu une toute première version de ce roman sans avoir eu envie de s'arracher les yeux avec une cuillère rouillée. Je devrais aussi remercier sa mère, Tiffany King, qui m'a fait remarquer que ce livre était l'un de mes Horcruxes. Pourtant, je ne crois pas être devenue maléfique. Enfin, pas encore. Un autre grand merci à Vilma Gonzalez, qui a également lu l'une des premières versions sans me rire au nez et m'a donné des conseils pour l'améliorer. Je n'oublie pas non plus Damaris Cardinali, qui m'a aidée sur les passages en portoricain et n'a pas perdu patience quand je ne comprenais pas pourquoi il y avait trois façons différentes de dire la même chose. Merci à Jen Fisher, qui m'a permis de comprendre comment fonctionnait l'instruction à domicile et n'a pas hésité à me donner son avis le plus franc. Bon ou mauvais. Merci à Danielle Ellison, qui m'a aidée à trouver le titre parfait pendant qu'on s'échangeait des messages privés sur Twitter.

Un merci tout particulier à vous, lecteurs. Sans vous et votre soutien, rien de tout cela ne serait possible.

Enfin, merci à Margery Williams d'avoir écrit *Le Lapin de velours*, un livre que j'ai adoré autant que détesté quand j'étais enfant. En fin

de compte, il me semble que ce que nous souhaitons le plus au monde, c'est être aimés pour ce que nous sommes réellement.

OceanofPDF.com